



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

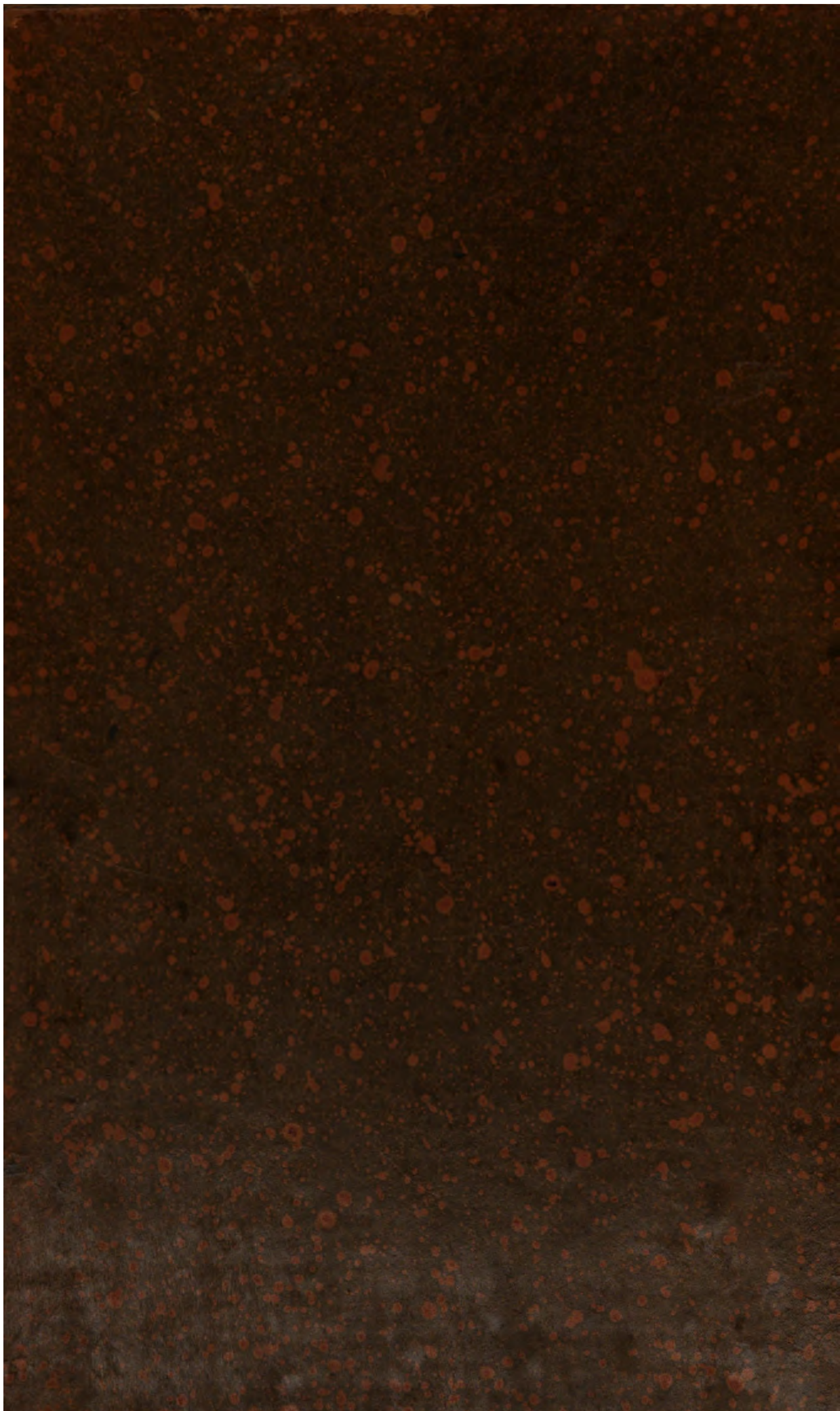
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

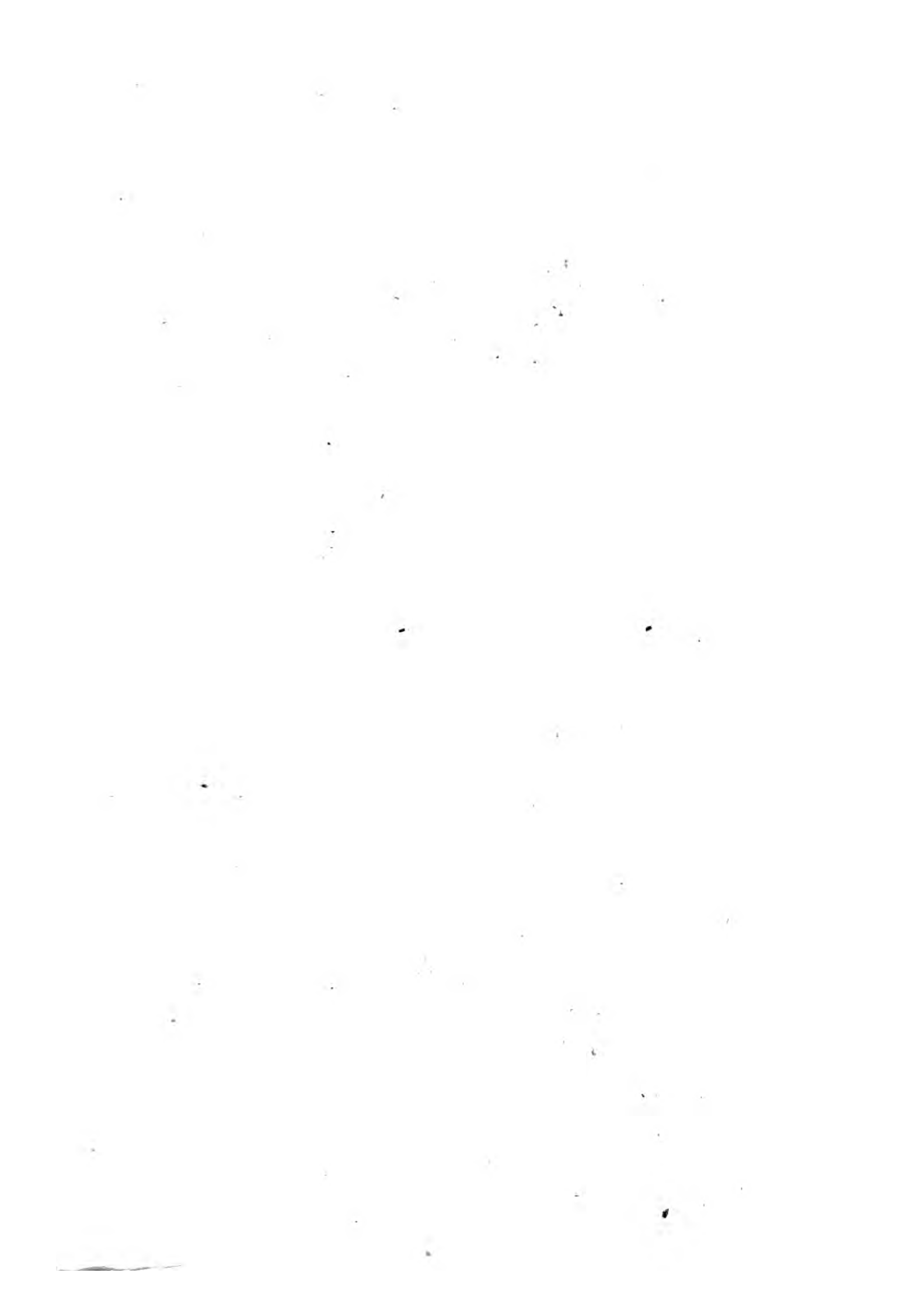


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Catalogue





BS. 8.
A. 164.

COLLECTION
UNIVERSELLE

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS,

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME IV.

*CONTENANT la suite des Mémoires du
quatorzième siècle, sur la vie & les exploits
de BERTRAND DU GUESCLIN.*

XIV^e. SIÈCLE.

IL paroît régulièrement chaque mois un Volume de cette Collection. Les Editeurs ont pris les précautions nécessaires pour qu'il en ait paru 12 volumes à la fin de l'année 1785.

Le prix de la Soufcription pour 12 Volumes, à Paris, est de 48 l. ou de 24 l. pour la demi-année. Les Soufcripteurs de Province payeront de plus 7 l. 4 f. pour l'année entière, ou celle de 3 l. 12 f. pour la demi-année, à cause de frais de poste.

C'est au Directeur de la Collection des Mémoires, &c. qu'il faut s'adresser, *rue d'Anjou, la deuxième porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine*, à Paris. Il faut avoir soin d'affranchir le port de l'argent & des lettres.



COLLECTION

UNIVERSELLE

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME IV.

A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Rue d'Anjou , la seconde porte cochère
à gauche , en entrant par la rue Dauphine.

1785.



M É M O I R E S
D E B E R T R A N D
D U G U E S C L I N.

C H A P I T R E I X.

Du siège, assaut, prise & destruction du fort de Rouleboise, & de la prise de Mante (19) & de Meulan, dont les murailles furent abatuës.

LA prise de Rouleboise, de Mante & de Meulan, paroïssoit d'une si grande conséquence aux affaires du Dauphin, qu'il fut résolu de mettre tout en œuvre pour les enlever sur les Anglois & les Navarrois qui s'en étoient emparés : les Parisiens ne recevoient plus les secours que la Seine avoit accoutumé de leur donner, par les bateaux qu'elle portoit chargés de vivres & de provisions qu'elle amenoit au pied de leurs murailles, tout étant arrêté par les garnisons ennemies qui s'étoient saisies de ces places fitées sur la même riviere. Dix mille Bourgeois de Rouen choisirent entr'eux un nommé le Lievre pour leur Capitaine, marcherent à

la suite au siege de Rouleboise qu'ils investirent d'un côté ; tandis que Bertrand vint se camper de l'autre avec ce qu'il put ramasser de gens lestes & déterminés pour une prompte expédition. L'attaque fut chaude des deux côtés : mais la résistance ne fut pas moins opiniâtre , & le Gouverneur de la place se promettoit bien que les assiegeans s'en retourneroient sans rien faire.

Bertrand & les principaux officiers de son armée, voyant que la prise de Rouleboise n'étoit pas l'affaire d'un jour, se persuaderent que celle de Mante n'étant pas si difficile , il falloit tenter la conquête de celle-cy pour venir ensuite à bout de la premiere. Guillaume de Launoy Capitaine fort estimé dans les troupes de France ouvrit cet avis le premier dans le Conseil de guerre , il ne fut pas d'abord adopté. On lui fit entendre qu'il falloit débiter par la prise de Rouleboise & qu'ensuite on songeroit à Mante , & que ce seroit décrediter les armes du Dauphin que de se présenter devant une place , & de l'abandonner après pour entreprendre le siege d'une autre. De Launoy leur persuada que sans quitter le dessein qu'ils avoient sur Rouleboise , ils pouvoient tourner leurs pensées sur Mante qu'il se faisoit fort de prendre en

trois jours, si l'on vouloit exactement suivre & pratiquer ce qu'il avoit medité là deffus. Tout le monde entra dans son sentiment & l'on se reposa sur lui de la conduite de cette entreprise.

De Launoy se servit d'un stratagême fort ingenieux pour executer le deffein qu'il avoit dans l'esprit. Il choisit vingt de ses soldats, qu'il fit habiller en vigneron, & les deguisa si bien, qu'ils avoient tout-à-fait l'air de gens de ce métier. Il leur donna de bonnes armes, qu'ils cachèrent sous leurs vestes de toile, & les instruisit de tout ce qu'ils devoient faire. Il avoit fait entrer auparavant trente soldats dans les cabarets de Mante, qui pour devenir moins suspects demeuroient séparés & faisoient semblant de ne se point connoître, ils avoient grand soin de témoigner leur zèle pour le Roi de Navarre & leur aversion pour le Dauphin Duc de Normandie, publiant dans toutes les tavernes, que si ce Prince faisoit attaquer Mante, ils se feroient ensevelir sous les ruines de la ville, avant qu'il s'en dit le maître.

Toutes les choses étant ainsi disposées, Guillaume partit avec tous ses gens dans une nuit bien obscure, & quand il se vit près de Mantes, il mit pied à terre & fit descen-

dre de cheval, ceux qui l'accompagnoient, apprehendant que le hennissement des chevaux & le bruit de leur marche ne les fit decouvrir, & ne reveillât les bourgeois de la ville. Ils se présenterent aux barrières à la pointe du jour, lorsqu'on faisoit l'ouverture des portes pour envoyer les bêtes aux pâturages. Quand quatre bourgeois, qui gardoient les clefs de la ville, eurent ouvert le guichet & la moitié de la barrière, ils apperçurent ces prétendus vigneronns un peu éloignés les uns des autres, qui faisoient mine de vouloir entrer pour travailler aux vignes, & gagner leur journée. Leur contenance leur paroïsoit si simple & si naïve, qu'ils ne balancerent point à leur ouvrir la barrière; ils se retirèrent ensuite à leur corps de garde pour y mettre bas leurs armes, & faire sortir les bestiaux; quatre de ces vigneronns travestis passerent la porte; six autres qui les suivoient s'en saisirent aussi-tôt, & mirent l'épée à la main. L'un d'eux sonna d'un cors qu'il avoit dans sa poche pour avertir Guillaume de Launoy qui se tenoit là tout prêt dans une embuscade, & n'attendoit que l'heure du signal pour entrer dans la ville avec le reste des gens. il eut la hardiesse d'embarasser le pont avec une charette, pour empêcher les bourgeois

de le lever sur ceux qui devoient le joindre. De Launoy se jetta dans Mante lorsque la plûpart des habitans étoient encore au lit.

Ces trente soldats qu'il avoit auparavant apostés dans la ville se déclarerent en sa faveur & se joignirent à lui crians *Launoy, Lau-
noy*. Bertrand, le Comte d'Auxerre, & beau-
coup d'autres Chevaliers se jetterent à corps
perdu dans la place. Les habitans se voyans
surpris firent mine de courir aux armes : mais
Bertrand se faisit de tous les postes & de
toutes les avenuës pour les tenir dans le de-
voir. Il y en eut quelques-uns qui se mirent
en état de se deffendre en jettant des pierres
par les fenestres, mais on les faisoit retirer
à grands coups d'arbalète. La pluspart cou-
rurent en foule dans la grande Eglise pour
s'y mettre à couvert de la fureur du soldat,
& faire leur condition meilleure. Les femmes
s'y jettoient aussi chargeant leurs enfans sur
leur cou. Bertrand marcha contre cette
Eglise à la tête de cinq cens arbalétriers, en
força les portes, & menaça tous ceux qu'il
y trouva de les faire passer au fil de l'épée
s'ils ne se rendoient à discrétion. La crainte
de la mort les obligea de subir la loi du
vainqueur. Ce Général les assura qu'en se
soumettant à l'obéissance du Dauphin de

France, on leur conserveroit leurs biens & leurs vies, & que s'ils ne lui rendoient réponse sur l'heure, il alloit mettre à sac leur ville, en abandonnant tout au pillage & à la licence du soldat. Les bourgeois de Mante ne se le firent pas dire deux fois; ils donnerent les mains à tout ce qu'on voulut, & firent serment de reconnoître le Duc de Normandie pour leur Souverain durant l'absence & la prison du Roi Jean son pere; ils demanderent par grace à Bertrand qu'il voulut au plustot attaquer la ville de Meulan, parce que cette place les gêneroit beaucoup, tandis qu'elle tiendroit pour le Roi de Navarre, & pour les Anglois, qui feroient sans cesse des courses sur eux, & les recoigneroient dans leurs portes.

Bertrand leur promit qu'on alloit incessamment s'en occuper; mais il leur dit qu'il faloit auparavant s'affurer de la tour de Rouleboise, qui ôtoit à Paris la communication de la Seine, & le secours que cette ville avoit accoutumé de tirer de cette riviere. C'est ce qui fut aussi-tôt arrêté dans le Conseil de guerre. Le Gouverneur de cette tour étoit au désespoir de ce que Mante avoit été surprise, & reprochoit par les crenaux aux François qu'ils ne s'en étoient rendus maîtres que par

rahisson; qu'ils n'auroient pas si bon marché du poste qu'il occupoit (20) & qu'il se défendrait au peril de sa vie. Des paroles l'on en vint aux coups. Bertrand se mit à la tête des milices de Rouen pour attaquer la tour. On fit des efforts incroyables pour l'emporter : mais les assiegés qui s'étoient préparés à soutenir l'assaut, se défendirent en gens de cœur, & jetterent tant de dards, tant de pierres, & tant de cailloux qu'ils les obligerent à se retirer.

Bertrand qui ne se rebutoit jamais pour un mauvais succès, & dont les ressources étoient inépuisables, fit amener par charroi des beliers & d'autres machines de guerre pour battre la tour. Cet appareil épouvanta le Gouverneur qui s'appercevant qu'on ne lui feroit aucun quartier s'il s'opiniatroit à ne se pas rendre, prit le parti de capituler & demanda quelque argent pour être dédommagé de ses pertes. Bertrand avec lequel il s'aboucha lui voulut bien donner cette petite satisfaction pourvû qu'il sortît aussi-tôt de la tour, ce qui fut exécuté sur l'heure ; & du Guesclin s'étant assuré de ce poste y voulut regaler le soir même les principaux officiers de son armée qui, tenans Conseil de guerre avec ce Général, furent d'avis de dépêcher

au plutôt auprès du Dauphin pour lui faire part de cette nouvelle, & pour scavoir de lui si tel étoit son plaisir qu'on rasât cette tour en la faisant sauter par une mine, afin de se delivrer du soin d'y mettre garnison, dont on auroit ailleurs assez de besoin. Le Duc de Normandie leur envoya les ordres nécessaires pour demolir la tour, qui fut aussi-tôt abbatue : si bien qu'il ne restoit plus pour achever de debarasser entierement la Seine, que de prendre Meulan dont les Parisiens souffroient de grandes incommodités. Bertrand assambla les officiers de l'armée pour leur représenter qu'il falloit achever par la prise de cette place, ce qu'ils avoient si genereusement commencé ; que c'étoit l'intention de Charles Dauphin, dont ils avoient épousé la querelle contre le Roi de Navarre & les Anglois qu'on ne la marchandât pas davantage, afin que les environs de Paris pussent devenir entierement libres. Le Comte d'Auxerre fit aussi de son côté toutes les instances possibles, afin que toute l'armée prît la même résolution ; chacun témoigna beaucoup d'empressement pour le siège de Meulan, dont le retardement pouvoit nuire aux affaires de la Couronne.

Toutes les troupes firent donc un mou-

DE DU GUESCLIN. 9

vement de ce côté - là , dans la résolution d'emporter la place. Ceux de Meulan furent bientôt avertis du dessein qu'on avoit par un Cavalier qui fut à toutes jambes leur donner cette triste nouvelle , dont ils furent fort alarmés , ce qui les obligea de veiller à leur deffense & de se tenir sur leurs gardes plus que jamais. Ils étoient déjà consternés de la prise de Mante & de Rouleboise ; chacun fut commandé pour travailler aux fortifications de la ville , sans en excepter les femmes & les enfans. Il y avoit au dessus une citadelle assez forte & bien pourvuë de vivres & de munitions ; le Gouverneur se vançoit de tenir longtems parce qu'il avoit des farines , des vins & des chairs salées pour plus de quinze mois. Bertrand fit charger une partie des troupes sur des bateaux , tandis que les archers les Gend'armes cotoyoient la riviere. Quand tout fut arrivé devant Meulan , Bertrand & le Comte d'Auxerre caracolèrent autour pour étudier l'affiète de la place , & la reconnoître ; ils observerent la situation de la Tour qui commandoit la ville , étant bâtie sur une haute éminence : ils remarquerent que le pont avoit été nouvellement fortifié par les Anglois & les Navarrois , & ce pont paroissoit à Bertrand fort difficile à prendre.

Il pria le Comte d'Auxerre de lui dire ce qu'il en pensoit : mais le Comte lui fit connoître que la prise de la citadelle & de la ville étoit bien d'une autre importance que celle du pont, que c'étoit à cela qu'il falloit particulièrement s'attacher ; & que si l'on pouvoit emporter les deux premières, l'attaque & la prise du pont ne seroient pas dans la suite une affaire. Qu'il étoit donc de la dernière conséquence de débiter par la tour de Meulan qu'il falloit assiéger dans les formes ; & comme les troupes destinées pour ce siège, qui pourroit peut-être durer longtemps, auroient beaucoup de fatigues à essuyer, il fut d'avis qu'on les logeât autour de Paris, afin qu'elles se pussent délasser & refaire de leurs peines & de leurs travaux, & recouvrer de nouvelles forces, pour revenir à la charge quand il en seroit temps. Bertrand goûta le conseil du Comte d'Auxerre. On prépara donc toutes choses pour l'attaque de la ville ; Bertrand fit sonner la trompette par tout le camp, afin que chacun fût prêt pour cette expédition. Tandis qu'il se donnoit du mouvement pour encourager ses troupes, & pour leur inspirer la résolution de bien payer de leurs personnes, les assiégés qui le voyoient & le redoutoient,

tirèrent sur lui de dessus leurs murailles un grand carreau de pierre qui vint tomber aux pieds de son cheval, & qui l'auroit infailliblement tué s'il eût porté juste. Les arbalétriers eurent ordre aussitôt d'ouvrir l'action, tirant sans cesse contre les assiégés qui paroissent sur les remparts pour les amuser & faciliter le dessein de Bertrand, qui se mit à la tête des Gensd'armes, & s'en alla tout droit aux barrières de la ville, qu'il abattit avec tant de bravoure & d'intrépidité, que les bourgeois, n'osant pas tenir tête, se retirèrent en désordre dans la tour où ils avoient mis à couvert ce qu'ils avoient d'or, d'argent & de meubles. Il y en eut quelques autres qui s'enfuirent du côté du pont, y croyant trouver plus de sûreté.

Bertrand poursuivant sa pointe, après avoir renversé les barrières, alla s'attacher à la porte de la ville, qu'il fendit & mit en éclats & en pièces avec la même hache : & s'étant ouvert par là l'entrée de Meulan, tout son monde se répandit aussitôt avec lui dans les rues. L'alarme fut extrême. Les habitans qui ne s'étoient pas réfugiés dans la tour, se tenoient cachés dans leurs maisons, n'attendant plus que l'heure de la mort. Bertrand & le Comte d'Auxerre croyant n'avoir encore rien

fait s'ils ne se rendoient maîtres de la tour & du pont, tournerent leurs pensées de côté-là ; mais pour y réussir avec plus de succès, ils crurent qu'il falloit commencer par jeter l'épouvante par-tout. Ils abandonnerent donc la ville au pillage des soldats, qui se jetterent avec tant de furie dans les maisons, que les bourgeois s'estimoient trop heureux d'avoir la vie sauve & de se mettreen rançon ; si bien que la soldatesque s'enrichit, non seulement de leurs dépouilles, mais du prix qu'elle leur faisoit payer pour leur liberté.

Les habitans qui gardoient le pont craignans la fureur de Bertrand, ne balancèrent point à le rendre, de peur qu'on ne les fit passer au fil de l'épée, s'ils entreprenoient une plus longue résistance. Il ne s'agissoit donc plus pour achever la conquête que d'enlever la tour. Bertrand s'avisa avant que d'en venir aux mains, de tenter s'il ne pourroit point engager le Gouverneur à la lui rendre, en l'intimidant. Il le fit donc appeler, prétendant qu'il avoit quelque chose d'important à lui communiquer. Le Gouverneur parut aux crenaux de la tour, pour apprendre de lui ce qu'il avoit à lui dire. Bertrand le somma de la part de Charles Dauphin de France, Régent du Royaume &

Duc de Normandie, de lui rendre incessamment la place, & que s'il refusoit d'obéir, il lui en coûteroit la tête, jurant qu'il ne sortiroit point de là, ni lui ni ses gens, qu'il n'en fût le maître de gré ou de force.

Le Gouverneur ne parut point être ébranlé de ces menaces, & se mettant à plaisanter, il lui demanda s'il avoit appris à voler, & si le Ciel lui avoit donné des aîles pour monter si haut. Bertrand se retirant en colere, lui dit qu'il le feroit bientôt repentir de sa prétenduë raillerie. L'attaque fut aussi-tôt commencée; mais comme elle faisoit plus de bruit que d'effet, on ne l'employa seulement que pour empêcher les assiégés de découvrir au pied de la tour le travail des mineurs qui poussèrent leur ouvrage avec tant de secret & de diligence, qu'ils s'avancèrent jusques sous le fondement des murailles qu'ils étançonnerent ensuite de leur mieux. Quand l'ouvrage fut achevé, les mineurs en donnèrent incessamment avis à Bertrand, lui disant que quand il lui plairoit il auroit la satisfaction de voir croûler cette tour par terre. Guesclin leur commanda de la faire sauter, ajoutant que puisque les ennemis avoient refusé de se rendre, ils ne devoient pas trouver mauvais s'il en venoit contre

eux aux dernières extrémités. Les mineurs mirent aussi-tôt le feu au bois & aux poutres, dont ils avoient ébranlé cette tour qu'ils tenoient ainsi suspendue.

Les flammes, venant à brûler les pièces de bois qui servoient d'appui aux murailles, en firent tomber un grand pan. Cette chute alarma si fort les assiégés, qui s'apperçurent bien que le reste alloit croûler, qu'ils demanderent quartier : crians aux creneaux qu'ils se rendoient à la discrétion de Bertrand, s'offrans de payer rançon pour leurs personnes, & ne demandans qu'à sortir au plutôt de ce même lieu, dans lequel ils se croyoient auparavant si fort en sûreté. Bertrand les envoya tous prisonniers à Paris avec leur Gouverneur, fit achever la démolition de la tour, & raser les murailles de la ville, se contentant de s'assurer du pont & d'y laisser une bonne garnison. Les milices de Rouen furent renvoyées en leur pays chargées de dépouilles. Bertrand & le Comte d'Auxerre prirent le chemin de Paris pour rendre compte au Dauphin de la dernière expédition qu'ils venoient de faire.

Ce Prince les combla tous deux de bienfaits, & les conjura de se réserver pour la première campagne où la Couronne auroit

encore besoin de leurs services. Ils prirent congé de ce Duc après l'avoir assuré qu'ils n'épargneroient ni leur sang, ni leur vie pour lui conserver le sceptre que ses ennemis vouloient arracher de ses mains. Bertrand alla se délasser quelque temps de ses fatigues en son château de *Pontorson*, jusqu'à ce que le retour du printemps lui donnât lieu de reprendre les armes en faveur du Dauphin qui monta sur le trône bientôt après; car le Roy Jean son pere ayant été délivré de sa prison par le secours d'une grosse rançon, ne survécut pas longtems à sa liberté. Son retour en Angleterre lui coûta la vie. Cette perte tira des larmes des yeux de tous les François qui regreterent ce brave & généreux Souverain, dont le sort avoit été si déplorable.

Les Anglois & les Navarrois voulans tirer avantage de la consternation dans laquelle cette mort avoit jetté toute la France, renouvelèrent leurs alliances, & firent une nouvelle confédération, dont le but étoit la ruine de ce beau Royaume. Ce fut dans cet esprit qu'ils se répandirent dans la Normandie, dont ils désolèrent & pillèrent les campagnes, ils s'acharnerent plus particulièrement sur les environs de Rouën & de Vernon;

Bertrand les veilloit de près; & lorsqu'ils y pensoient le moins, il leur tomboit souvent sur le corps, & leur donnoit la chasse avec le peu de troupes(21) qu'il commandoit; mais il étoit tellement redouté, que ses ennemis tâchoient d'éviter sa rencontre, & refusoient d'en venir aux mains avec lui.

Le Dauphin se reposoit entièrement sur lui, tandis qu'il n'étoit que Duc de Normandie; mais depuis qu'il fut Roi, il lui donna le commandement de ses troupes avec un pouvoir absolu de tout entreprendre, quand il en trouveroit une favorable occasion. Guesclin, *jura Dieu qu'il feroit les Anglois couroucier, ou qu'il seroit occis par eux en bataille.* Il donna le rendez-vous à ses troupes à Rouën, qui fut le lieu marqué pour y assembler les Généraux & les Officiers qui devoient servir dans son armée. Grand nombre de Normands, Bourguignons, Champenois & Picards se rangerent sous ses enseignes, pour témoigner le zèle & l'affection qu'ils avoient pour leur souverain, & c'est la louable passion dont les François se sont toujours piqués entre les autres Nations; *il n'y en a point qui prenne plus de part à la gloire de son Roi, ni qui s'expose plus volontiers à tous les périls pour l'honneur de*
sa

sa patrie. Cela s'est remarqué de tout temps.

Bertrand en fit pour lors une heureuse expérience ; quand il vit (22) cette foule de gens qui se présentèrent pour marcher sous ses étendards, il se promit un grand succès des opérations de la guerre qu'il alloit entreprendre. Le Comte d'Auxerre, Messire Baudoin d'Ennequin grand Maître des Arbalétriers de France, le Vicomte de Beaumont (23), Louis de Havenquerque Flamand, Thierry de Bournonville (24), Messire Enguerrand d'Eudin, le Sire de Ramburre (25), le Sire de Sempy, Robert de Villequier, le Sire de Betancour, Robillard de Frontebois, Robert de la Treille, & plusieurs autres Chevaliers, avec ce qu'ils purent amasser de gens les plus déterminés, se joignirent à Bertrand, & firent ensemble un corps de troupes considérable. Le grand Maître des Arbalétriers demanda quelle route il falloit prendre pour aller à la rencontre des Anglois & des Navarrois. Le Comte de Beaumont dit qu'il étoit d'avis, qu'on envoyât auparavant des coureurs pour les reconnoître. Bertrand fit marcher droit au Pont de l'Arche, & dépêcha quelques cavaliers du côté de Cocherel, & de la Croix Saint Leufroy pour observer la contenance

des ennemis, & pour aller à la découverte. C'étoit un agréable spectacle de voir la belle ordonnance de l'armée françoise, dont les bataillons & les escadrons étant couverts de fer, jettoient une grande lueur dans la campagne. Les drapeaux & les enseignes que le vent agitoit, expofoient les Lys aux yeux des spectateurs, & les faisoient souvenir qu'ils en devoient soutenir la gloire aux dépens de leur vie.

Toute la belle jeunesse de Rouën voulut être de la partie, sans se laisser attendrir par les larmes de leurs mères & de leurs sœurs, qui tâchoient de les détourner d'un si généreux dessein, dans la crainte qu'elles avoient de ne les plus revoir : rien ne les put retenir. L'armée se mit en marche aussi-tôt, & s'alla réposer la premiere nuit au Pont de l'Arche, où les soldats trouverent des artisans qui leur avoient apporté de Paris des haches, des dagues & des épées qui furent achetées comptant, pour fournir à ceux qui pouvoient en manquer. Ils se disoient les uns aux autres, qu'ils n'avoient qu'à se bien tenir, que Bertrand ne demeureroit pas longtemps sans rien faire, & qu'inailliblement trois jours ne se passeroient pas, sans qu'il y eût bataille. Guesclin fit la revuë de ses gens à

la sortie du Pont de l'Arche, & trouva que ses troupes ne montoient qu'à seize cens hommes d'armes, il les encouragea de son mieux en leur représentant que le Ciel répandoit toujours sa bénédiction sur les armées qui soutenoient la plus juste cause, & qu'ils devoient se promettre de battre les Anglois, quand même ils seroient deux contre un.

Il détacha sur l'heure quelques coureurs pour découvrir où pouvoit être le Captal de (26) Buc, & les Anglois qu'il commandoit, & leur donna l'ordre de le venir trouver à Cocherel pour lui en rendre compte. Ce fut là où l'armée demeura campée jusqu'au retour des cavaliers qu'il avoit dépêchés pour reconnoître les ennemis, & comme Bertrand desiroit le combat, il tenoit toujours ses gens en haleine, allant de rang en rang pour les y disposer, leur disant qu'ils devoient avoir devant les yeux la gloire des Lys, & l'honneur de leur patrie, qui leur tendoit les bras pour leur demander du secours contre des étrangers; que le Ciel au reste se déclareroit en leur faveur, puisqu'ils alloient entrer en lice pour la querelle de leur légitime souverain; que s'il y avoit entr'eux quelqu'un dont la conscience lui re-

prochât quelques péchés, il lui conseilloit d'aller aux Cordeliers pour s'y confesser, de peur que le dérèglement des uns n'attirât la malédiction de Dieu sur les autres.

Ces paroles produisirent leur effet. Les Cordeliers furent assiegés de penitens que la présence du peril rendit plus contrits sur les desordres de leur vie passée. Quand ils eurent ainsi dechargé leur conscience du poids de leurs crimes , ils se mirent en campagne avec plus d'assurance , & vinrent rabattre à la Croix S. Leufroy faisant alte à l'Abbaye, pour s'y rafraichir eux & leurs chevaux, tandis que leurs valets iroient au fourage; quand ils pouvoient trouver dans les maisons des haches, ou des coignées propres à couper du bois, ils s'en faisoient aussi-tôt, pretendans qu'avec ces instrumens, ils feroient plus d'exécution dans une mêlée qu'avec des épées, & c'est ce qui leur fit dans la suite gagner la *bataille de Cocherel* contre les Anglois qu'ils hacherent & charpenterent avec tant de rage & de furie qu'ils faisoient voler têtes, bras, & jambes.

Bertrand demeuroit toujours avec ses troupes dans cette Abbaye : il s'impatientoit du retard de ses coureurs. Ils revinrent lui dire qu'ils n'avoient rencontré personne à la cam-

page, ni homme, ni femme, ni berger, ni laboureur qui leur put dire où pouvoit être à présent la Captal de Buc & ses Anglois. Que tout ce qu'ils avoient pu tirer de certain, c'étoit que ce Général étoit sorti d'Evreux avec treize cens combattants, mais qu'on ne favoit pas positivement quelle route il avoit pris. Guesclin peu satisfait d'une reponse si vague les renvoya sur leur pas, leur commandant de fouiller les bois, dans la pensée qu'il avoit qu'ils y pouvoient être en une embuscade pour faire la guerre à l'œil & le surprendre à leur avantage. Il leur donna l'ordre de le revenir trouver à Cocherel & de lui rapporter des nouvelles. Il sortit aussitôt de cette Abbaye faisant plus loin quelque mouvement, il disoit sur la route aux officiers qui l'environtoient, qu'il n'auroit ni paix ni repos qu'il n'eut vu de près les Anglois. Il ajouta, *que ces gars y laisseroient la pel, & fussent ors trois contre un.* Cet intrépide Général jura que s'il y en avoit quelqu'un dans son armée qui fut assez lâche pour prendre la fuite, il le feroit aussitôt brancher au premier arbre, & que s'il y en avoit qui ne se sentissent pas assez de cœur pour bien payer de leurs personnes, qu'ils eussent à le déclarer avant le combat, & qu'il leur donneroit

volontiers congé, de peur que dans l'occasion leur crainte ne fut contagieuse pour les autres; tous lui repondirent qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'ils étoient resolus de le seconder, & de vendre avec lui bien cherement leurs vies aux Anglois, qu'ils esperoient de combattre & de vaincre. Ils hâterent donc leur marche avec tant de diligence, qu'ils arriverent le soir même à Cocherel, par un temps bien chaud. Le succès de la bataille qui s'alloit donner, étoit d'une très-grande importance aux affaires du Roi Charles, parce que le Captal de Buc avoit affecté d'entrer dans le Royaume pour troubler la cérémonie de son couronnement, qui se devoit faire à Rheims le jour de la Trinité, se vantant qu'il feroit tant de conquêtes en France en faveur du Roi d'Angleterre son maître, qu'il ne laisseroit à Charles qu'un vain titre de Souverain sans villes & sans sujets.

Il marchoit avec une fierté extraordinaire, ayant avec soi les plus braves & les plus aggueris de sa nation. Bertrand avoit déjà passé la riviere d'Evre, & s'étoit posté tout auprès de Cocherel, (petit hameau devenu fameux par la victoire que Guesclin y remporta) il attendit là des nouvelles de ses espions & de ses coureurs, qui se rendans

auprès de lui, ne lui donnerent pas plus de satisfaction que la première fois, lui disant qu'ils avoient fait toutes les recherches possibles pour apprendre des nouvelles de la marche du Général Anglois, & qu'ils n'en avoient pû faire aucune découverte. Bertrand (27) leur reprocha leur peu de vigilance & d'adresse, les accusant de craindre les ennemis, & les traitant de lâches, & de gens plus capables de piller la campagne, que de faire aucune action d'honneur & de récompense. Il ajouta que s'il avoit eu cet ordre il s'en seroit mieux acquitté qu'eux, & qu'il falloit absolument que les Anglois ne fussent pas loin d'eux : qu'il étoit donc dans la résolution de ne point décamper de là, qu'il n'en eût des nouvelles certaines : parce qu'il étoit bien trompé, si les ennemis n'étoient pas à leurs côtés. Son pressentiment se trouva véritable, parce que les Anglois marchèrent dans les bois, joignant la montagne de Cocherel.

Bertrand ravi de les avoir trouvés fit aussitôt tout préparer (28) pour le combat. Le Comte d'Auxerre & le Vicomte de Beaumont qui commandoient sous lui firent armer leurs gens qui brûloient d'envie de combattre, & n'attendoient que le moment qu'on en

viendrait aux mains. Un Héraut vint leur dire qu'ils se tinssent sur leurs gardes, puisque les Anglois n'étoient éloignés d'eux que de trois ou quatre traits d'arbalète. Bertrand leur renouvela le discours qu'il leur avoit fait auparavant pour les encourager au combat. Il n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'il apperçut sur la montagne l'étendard d'Angleterre qui flotloit au vent. Ce qui lui servit de signal pour ranger ses gens en bataille. Le Vicomte de Beaumont lui représenta qu'il devoit demeurer dans le vallon qu'il occupoit, & que s'il faisoit quelque mouvement pour changer de poste & gravir la montagne pour aller aux ennemis, il courroit grand risque de se faire battre. Bertrand lui repondit que c'étoit bien aussi son intention de ne pas quitter ce terrain sur lequel il étoit, & d'attendre là les Anglois de pied ferme, & qu'il se promettoit de donner pour étrenne (29) au nouveau Roi de France le Captal de Buc en personne, comme prisonnier de guerre. Tandis qu'il tenoit ce discours, les Anglois étoient postés sur la montagne & faisoient montre de leurs drapeaux avec beaucoup de faste & de fierté.

Le Captal ne savoit quel parti prendre, il s'imaginait que les François ne bougeans de

leurs places apprehendoient de risquer le combat. Ce fut dans cette pensée qu'il voulut pressentir les officiers de son armée pour savoir s'il n'étoit point à propos de descendre pour aller aux François & les attaquer, tandis qu'ils étoient saisis de crainte : mais Pierre de Squanville le fit revenir de cette opinion, en lui témoignant qu'il étoit dangereux de descendre ; que ses troupes, ne pouvant faire ce mouvement sans se fatiguer, donneroient prise sur elles quand il faudroit en venir aux mains, qu'il valoit donc mieux ne pas abandonner la montagne, jusqu'à ce que les François eussent pris un autre parti. Jean Jouel goûta fort la pensée de ce Chevalier, soutenant que s'ils gardoient encore ce poste trois jours, les François seroient affamés dans le leur, & seroient obligés de décamper. Cet avis étoit si judicieux que Bertrand s'apercevant que c'étoit là le but des Anglois, assembla le Conseil de guerre, composé du Comte d'Auxerre, du Besque de Vilaines, du Vicomte de Beaumont, du grand Maître des Arbalétriers, & de tous les autres Chevaliers & Seigneurs de l'armée, auxquels il témoigna qu'il étoit visible que les Anglois n'avoient pas envie de descendre de la montagne qu'ils occupoient, dans l'espérance qu'ils avoient

que les François seroient bientôt obligés de desespérer , de peur de se voir affamés dans leur camp ; qu'il étoit donc d'avis qu'on leur envoyat un Trompette pour les inviter au combat & leur marquer un champ de bataille , où les deux armées pourroient mesurer leurs forces sur un égal terrain , sans que le poste de l'une fut plus avantageux que celui de l'autre. Tout le monde donna les mains à la proposition de Bertrand qui dépêcha sur l'heure un Héraut au Captal de Buc pour sçavoir s'il vouloit accepter la bataille ; mais ce Général qui ne brûloit pas du desir de se battre comme Guesclin , repondit avec flegme qu'il ne consulteroit pas Bertrand sur ce qu'il avoit à faire en cette circonstance , qu'il fauroit choisir son temps à propos & qu'il n'avoit garde de rien hasarder sachant qu'il lui venoit un secours considérable.

Bertrand voyant par cette reponse que le Captal de Buc temporisoit , prétendant tirer avantage du peu de vivres qui restoit dans le camp des François que la faim pressoit beaucoup , tandis que les Anglois en avoient en abondance , s'avisa de suggerer d'autres moyens à son armée pour engager les ennemis au combat. Il fit connoître à tous les officiers qu'il falloit se retirer devant les Anglois &

faire semblant de fuir , pour les porter à descendre de la montagne , & que quand on les tiendroit dans la vallée , l'on rebroufferoit aussi-tôt chemin , pour les venir charger de front , en flanc , & par derriere. La chose fut ponctuellement exécutée comme Bertrand l'avoit projetée , il donna l'ordre qu'on chargeât tous les équipages sur leurs mulets , & qu'on les fit marcher devant , afin que la Gendarmerie qui les suivoit , les put tout-à-fait couvrir.

Quand les Anglois apperçurent de dessus leur montagne cette démarche des François , ils la prirent plutôt pour une fuite , que pour une retraite , ils en allerent aussi-tôt donner avis au Captal , qui voyant aussi ce mouvement , ne pouvoit se tenir de joie , croyant que Bertrand n'avoit point d'autre dessein que celui de se tirer d'affaire , & du mauvais pas dans lequel il s'étoit embarqué ; mais Pierre de Squanville qui connoissoit le caractere de Bertrand essaya de le détromper de l'opinion dont il paroissoit prévenu , lui disant qu'il étoit à craindre que cette retraite de Bertrand ne fut une feinte pour retourner sur ses pas contre eux , & qu'on auroit beaucoup manqué quand on auroit quitté la montagne , où l'on étoit si bien posté. Le Che

valier Bambroc encherit encore sur ce qu'avoit dit Pierre de Squanville & fit toutes les instances possibles pour engager le Captal de Buc à reprendre le chemin de la montagne ; mais Jean Jouel leur reprochant leur crainte, jura qu'ils feroient mieux de quitter l'armée que d'y jeter l'alarme de la sorte. Il ajoûta que Bertrand n'étoit point un homme si fort à redouter, que s'il s'étoit jusqu'alors signalé dans la guerre, il ne s'ensuivoit pas qu'il fut également heureux par-tout : que les armes étoient journalieres, que tel étoit aujourd'hui vainqueur, qui le lendemain pouvoit être battu : qu'enfin il seroit honteux aux Anglois de reculer d'un pas devant une armée qui fuyoit.

Tandis que ces Généraux se prenoient ainsi de paroles, Bertrand fit volte face, & faisant sonner toutes les trompettes, il marcha droit aux Anglois qui furent bien surpris de ce mouvement. Le Captal & ses gens eussent bien souhaité de se revoir sur la montagne, mais il n'étoit plus temps ; car les François étoient trop près d'eux, & les auroient chargés par derriere en leur marchant sur les talons ; si bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour le Captal que celui de se préparer au combat, &

d'exhorter ses Anglois à bien faire, en leur représentant qu'ils étoient en plus grand nombre que leurs ennemis, dont ils auroient bon marché, parce que la famine leur laissoit à peine la force de soutenir leurs armes; que les François n'en pouvant plus, quelque bonne contenance qu'ils fissent, ils seroient aisément défaits; que chacun se disposât donc à agir en gens de cœur, & pour le faire avec plus de succès, il fit publier dans toute l'armée qu'on fit alte, pour prendre tous une soupe au vin, afin de mieux combattre.

Le Captal & Jean Jouel tâchoient de les encourager, en les assurant qu'ils leur donneroient les premiers de beaux exemples de bravoure & de valeur, & qu'on ne les verroit pas fuir comme des lièvres devant les François. Bertrand se servit de cette alte des Anglois pour faire toujours avancer ses troupes & les ranger en bataille. Il donna les ordres nécessaires, afin que la journée lui fût glorieuse, & que le nouveau Roi de France remportât une victoire sur ses ennemis, aussitôt qu'il auroit été couronné dans Rheims.

C H A P I T R E X.

De la célèbre victoire que BERTRAND remporta sur les Anglois devant Cocherel, où le Captal de Buc leur Général fut pris, & toute son armée défaite.

TANDIS que les deux armées étoient en présence, campées entre la riviere d'Evre & la montagne de Cocherel, située près d'un bois, le Captal de Buc s'apperçut que le cœur manquoit à ses troupes, qui voyans une montagne à leur dos, comprirent bien qu'en cas qu'il leur mesarrivât, elles n'auroient pas la liberté de gagner au pied. Cette inquiétude lui fit naître la pensée de reculer le combat, & d'amuser Bertrand en attendant qu'il lui vint un secours de six cens hommes que lui devoit amener un Chevalier Anglois. Il envoya donc un hérault dans l'armée des François pour dire à Bertrand en présence de tous les officiers qui servoient sous lui, que les Anglois, touchés de la langueur où la famine avoit réduit les François, leur vouloient bien faire l'amitié de les accommoder de leurs vivres & de leurs vins, & ne pas profiter de l'avantage qu'ils pourroient remporter sur eux, vû l'état où leur longue di-

fette les avoit plongés : qu'ils leur donneroient donc la liberté de s'en retourner où bon leur sembleroit , sans aucunement les troubler dans leur marche : Mais Bertrand , qui vouloit se battre , lui répondit dans le langage de ce temps - là : *Gentil Heraut , vous sçavez moult bien preschier , vous direz à votre retour par de là , que se Dieu plaît je mangerai aujourd'huy du Captal un quartier , & ne pense aujourd'huy à manger d'autre char.*

Cette fiere réponse fit comprendre au Captal qu'il n'y auroit plus rien à ménager avec Guesclin. Ce fut la raison pour laquelle il commanda sur l'heure qu'on se mît sous les armes , & que l'on commençât l'attaque. Les valets & les enfans perdus des deux camps en vinrent les premiers aux mains , & s'acharnerent les uns sur les autres avec tant de rage & de furie , que le sang en couloit de toutes parts. Cependant les goujats François eurent de l'avantage sur ceux des Anglois , ce qui fut un heureux augure pour Bertrand. Après que les enfans perdus furent séparés , il y eut un Chevalier Anglois qui se détacha de son gros , pour demander à faire un coup de lance contre celui des François qui seroit assez brave pour vouloir entrer en lice avec

lui. Roulant du Bois se présenta pour lui prêter le colet, sous le bon plaisir de Bertrand. Le François eut encore de l'ascendant sur l'Anglois, car non seulement il perça les armes & la cuirasse de celui-ci; mais le coup ayant porté bien avant dans les chairs, le Chevalier Anglois fut renversé de son cheval à la vue des deux camps; ce qui fut une grande confusion pour ceux de son parti, qui de tous ces sinistres événemens ne devoient rien présumer que de fatal pour eux.

Cependant le Captal voulant toujours faire bonne mine, s'avisa, pour braver les François, de faire apporter sa table au milieu du pré chargée de viandes & de vin, comme voulant se moquer de Bertrand qui jeûnoit depuis longtemps avec ses troupes. Les Archers & les Arbalétriers commencèrent la journée par une grele de flèches qu'ils se tirèrent les uns aux autres, mais qui ne firent pas grand effet des deux côtés. Les Gens-d'armes se mêlerent & combattirent à grands coups de haches, de sabres & d'épées. L'action fut très - meurtrière de part & d'autre. Guesclin s'y faisoit distinguer par les Anglois qui tomboient sur ses pieds & qu'il couchoit par terre, par tout où il paroissoit. Ce foudre de guerre éclaircissoit les rangs des ennemis

ennemis par le carnage qu'il y faisoit. Il fut fort bien secondé du Vicomte de Beaumont, de Messire Baudoin d'Ennequin & de Thibaut du Pont, qui se signalerent dans cette bataille.

Ce dernier (30) frapport sur les Anglois avec tant de rage & de violence, que son sabre s'étant brisé par la force des coups qu'il assenoit, il se seroit trouvé hors de combat, si l'un de ses gens ne se fût heureusement rencontré pour lui mettre une hache à la main, dont il fit un tel usage, que d'un seul coup il enleva la tête d'un Chevalier & la fit tomber à ses pieds. Guesclin couroit par tout, les bras nuds & le sabre ensanglanté, criant aux François que la journée étoit à eux, & qu'ils l'achevassent aussi courageusement qu'ils l'avoient commencée : qu'il étoit important pour la gloire de la Nation de gagner cette victoire en faveur du nouveau Roi de France, sur ses ennemis qui vouloient lui ravir la couronne. Ce peu de paroles prononcées par ce fameux Général dans la plus grande chaleur de la mêlée, fit un si grand effet, que les François revinrent à la charge avec un plus grand acharnement, & reprirent de

nouvelles forces pour achever la défaite des Anglois.

Le Captal de Buc Général des Anglois paya bien de sa personne , & donna dans cette journée des marques d'une bravoure extraordinaire : mais du côté des François , ceux qui se signalerent le plus , après Bertrand , furent le Comte d'Auxerre , & le Vert Chevalier Seigneur François , qu'on nommoit ainsi pour la force & la vigueur avec laquelle il avoit accoûtumé de combattre. Le Vicomte de Beaumont , le Sire d'Ennequin grand Maître des Arbalétriers de France , le Besque de Vilaines , le Sire de Sempy , le Sire de Rambure , & Messire Enguerrant d'Eudin s'y distinguèrent aussi par leur courage & par leur valeur. Les Anglois de leur côté disputèrent longtems le champ de bataille , & tuerent beaucoup de Chevaliers François , entre autres le Sire de Betancour , Regnaut de Bournonville , Jean de Senarpont , Jean des Cayeux , & Pierre de l'Epine , tous gens d'une illustre naissance ; l'on dit que le Baron de Mareüil , qui tenoit pour les Anglois , fier de ce succès , crioit à pleine voix après Guesclin , comme le voulant affronter , & lui faire sentir que les choses prenoient un autre train qu'il ne s'étoit imaginé ;

mais Bertrand revint sur lui tout en colere , & lui déchargea sur la tête un coup si violent qu'il l'abatit à ses pieds : il l'alloit achever s'il n'eût été promptement relevé par les siens. La mêlée recommença alors avec plus de chaleur ; mais les Anglois succomberent à la fin , quelques efforts que fissent le Captal de Buc & le Baron de Mareüil pour leur inspirer du courage , & leur faire reprendre leurs rangs , leur disant toujours qu'il leur venoit un grand secours. Bertrand de son côté ne manquoit pas d'animer les siens , & de les exhorter à si bien combattre qu'on pût donner au nouveau Roi pour son joyeux avènement à la couronne , la nouvelle d'une victoire bien complete.

Ces paroles inspiroient un nouveau feu aux François , & les faisoient revenir à la charge avec plus de furie. Cette grande action ne se passa point sans qu'il y eut du côté de Bertrand quelques personnes distingues qui perdirent la vie ; le Vicomte de Beaumont & le grand Maître des Arbalétriers furent de ceux-là. Ce dernier fut tué de la propre main du Baron de Mareüil , qui n'eut pas le loisir de se féliciter de cet avantage ; car le Comte d'Auxerre , & le Vert Chevalier lui firent payer sur le champ cette mort aux dépens de sa

propre vie , s'étant jettés avec tant de rage & d'opiniâtreté sur lui , qu'ils ne le laisserent qu'après lui avoir donné le coup de la mort. Le même sort tomba sur Jouël , qui s'étant engagé dans la mêlée , n'en put sortir qu'après avoir reçu beaucoup de blessures , qui furent mortelles. Il arrive souvent dans les combats des aventures si bizarres auxquelles on ne s'attendoit pas , qu'elles font souvent la décision de la journée. Celle de Cocherel en est un exemple ; car , comme on étoit aux mains , deux coureurs vinrent à toute jambe avertir les François qu'ils combatissent sans relache , parce qu'il leur venoit un grand renfort qui les alloit rendre victorieux ; & cependant les deux hommes s'étoient mépris , car ce secours étoit pour les Anglois.

Cette espérance dont se flatterent les François leur fit redoubler leurs coups avec plus de vigueur , se jettans comme des lions au milieu des rangs de leurs ennemis , & ne doutant plus que la victoire n'allât se déclarer en leur faveur. Cette seule opinion leur donna tant de cœur & tant de succès , qu'ils firent une horrible boucherie des Anglois & tuerent entr'autres Robert du Sart Chevalier , l'un des plus braves du parti contraire , & Pierre de Londres neveu de Chandos qui s'étoit

distingué dans l'armée Angloise par plusieurs belles actions qui lui avoient acquis beaucoup de réputation. L'on ajoûte que Bertrand se servit encore d'un autre stratagême qui lui procura la victoire. C'est qu'il s'avisa, dans la plus grande chaleur du combat, de détacher de son armée deux cens lances sous la conduite d'Eustache de la Houffaye, auquel il donna ordre de s'aller porter avec ses gens derriere une haye que plusieurs buissons couvroient, au deffous de laquelle il y avoit une pièce de terre où l'on avoit planté des vignes qu'on avoit laissées en friche. Ils s'y coulerent & couvrirent leur marche si bien que s'étant emparés de ce terrain, les Anglois furent surpris de se sentir attaqués par derriere, & d'avoir à leur dos une partie de leurs ennemis, tandis qu'ils étoient occupés à se deffendre de front contre les autres : si bien que se voyant enveloppés, il leur fut impossible de soutenir le choc plus long-temps au milieu d'un carnage qui leur faisoit horreur & les jettoit dans le découragement & le désespoir.

Le Captal appercevant ce desordre, & voyant qu'il n'y pouvoit apporter de remede, prit la résolution de vendre cherement sa vie. Bertrand & Thibaud du Pont intrépide Che-

valier lui tomberent sur le corps. Ce dernier le prit à deux mains par le casque, & le ferra tellement qu'il ne se pouvoit dégager, & quelqu'effort qu'il fit pour le percer de sa dague, du Pont le tenoit toujours lui criant qu'il se rendit sur l'heure s'il lui resloit quelque desir de vivre. Bertrand qui ne s'accommodoit pas de toutes ces façons, lui dit, *j'ay à Dieu en convenant que se ne vous rendez, je vous bouterai mon épée dans le corps.* Le Captal sçachant qu'il étoit homme à faire le coup, ne se le fit pas dire deux fois. Il se rendit à lui sur l'heure. Pierre de Squanville suivit anssi son exemple, & lui tendit la main; si bien que tout le combat cessa dans l'instant. La plûpart des Anglois furent tués, ou pris, & la victoire étoit complete pour Guesclin, quand un espion vint lui dire que tout n'étoit pas encore achevé, qu'il avoit vu six vingt chevaux qui couroient à toute bride pour venir au secours des Anglois.

Bertrand voulant profiter de cet avis fit aussi-tôt désarmer ses prisonniers, & rangea ses gens en bataille, pour attaquer le renfort qui venoit au secours des Anglois. Il eut l'adresse de les envelopper, & de les tailler en pieces, sans qu'il en put rechaper un seul

que le Capitaine qui conduisoit ce secours, & qui voyant que tout étoit perdu, se sauva & retourna au château de Nonencourt, d'où il étoit parti. Comme il avoit peur d'être dépouillé sur sa route d'un habit en broderie, dont il étoit couvert, il alla chercher un sac dans un moulin, qu'il mit par dessus pour se déguiser. Quand le Gouverneur le vit rentrer seul dans ce bel équipage, il lui demanda la raison de cette métamorphose. Le Capitaine lui fit le triste récit de ce qui s'étoit passé, lui disant que le Captal & Pierre de Squanville étoient pris; que le Baron de Mareuil, Jean Jouel & tous les autres Chevaliers étoient morts, pris ou blessés à mort, qu'enfin la défaite des Anglois étoit si entière qu'on n'y voyoit aucune ressource.

Le Gouverneur avoit de la peine à croire cette nouvelle & il auroit maltraité celui qui la lui rapportoit, si d'autres gens ne fussent venus aussi-tôt qui la confirmèrent. Le champ de bataille étant couvert de morts, les villageois d'alentour s'y rendirent pour les dépouiller, tandis que les François achevoient de faire le secours qui venoit aux Anglois: mais après le dernier combat les gens de Bertrand revinrent sur leurs pas. Leur présence épouvanta si fort cette canaille qu'elle

prit aussi - tôt la fuite. Les soldats de Guesclin chercherent avec soin les cadavres du Vicomte de Beaumont & du Seigneur d'Ennequin grand Maître des Arbalétriers qu'ils demêlerent entre les autres , & les firent transporter de là pour leur donner une sepulture proportionnée à leur rang & à leur naissance : ils trouverent aussi Jean Jouel du parti Anglois qui tiroit à sa fin , mais qui n'étoit pas encore mort des blessures qu'il avoit reçues. Ils le firent charger sur une charette dont l'ébranlement acheva de le faire mourir.

Bertrand commanda qu'on otât de là les principaux officiers François qui venoient de perdre la vie dans la bataille , afin qu'on les fit inhumer honorablement, comme gens qui venoient d'expirer pour la gloire de leur nation. Guesclin fit monter aussitôt à cheval ses plus illustres prisonniers tels que le Captal, Guillaume de (31) Granville & Pierre de Squanville ; il leur fit faire une si longue traite , qu'il les mena le soir même à Vernon, d'où il les fit passer le lendemain à Rouen, d'où Bertrand écrivit au Roi le succès de cette bataille & le nombre & la qualité des prisonniers pour savoir de Sa Majesté ce qu'elle vouloit qu'on en fit. Ce fut avec

beaucoup de joye que Charles reçut une si agréable nouvelle à Rheims où ce Prince s'étoit rendu pour la cérémonie de son Sacre.

La conjoncture étoit la plus favorable du monde ; parce que cette victoire donnoit un grand poids aux affaires de Sa Majesté contre les Anglois (32), dont le parti s'affoiblit à veüe d'œil depuis cette journée. Le Roi donna l'ordre que l'on resserât étroitement les prisonniers dans le château de Rouen, & fit decapiter Pierre de Squanville, parce qu'étant né son sujet, il avoit été pris les armes à la main contre son Souverain. Ce Prince revint ensuite dans sa Capitale où les Parisiens le reçurent avec des grandes démonstrations de joye pour la victoire de Cocherel, & pour recompenser Bertrand (33) qui l'avoit remportée, il lui fit don de la Comté de Longueville ; il gratifia les autres officiers, à proportion des services qu'ils lui avoient rendus dans cette glorieuse journée.

C H A P I T R E X I.

*De la prise de Valogne & de Carentan par
BERTRAND, & de la victoire qu'il remporta
sur les Anglois dans le même pays.*

GUESCLIN ne voulut pas demeurer oisif après la journée de Cocherel, & prétendant encore rendre de plus grands services à son Maître il assembla le plus de troupes qu'il put à Rouen pour entreprendre de nouvelles expéditions. Tous les Généraux François qui se faisoient un honneur de soutenir la gloire des Lys, se rendirent auprès de lui. Le Comte d'Auxerre, le Vert Chevalier, le Besques de Vilaines, Alain de Beaumont qui mouroit d'envie de venger la mort de son frere le Vicomte qui venoit d'être tué dans la dernière occasion, Olivier de Mauny & Alain son frere, Eustache de la Houffaye, lui menerent le plus de gens qu'ils purent rassembler pour grossir son armée. Quand tout fut prêt, Guesclin partit de Rouen dans une belle ordonnance. Il mit à la tête de l'avantgarde Guillaume Boitel brave & expérimenté Capitaine qui tomba d'abord dans une embuscade & fut vivement attaqué par les Anglois qui le

croyoient surprendre : il les repoussa si vigoureuſement qu'il les mena battant juſqu'à Valognes, après en avoir couché plus de ſix vingt par terre. Les fuyards allarmerent la ville & y jetterent l'épouvente, en diſant qu'il falloit que chacun ſe ſauvât, parce que *le Diable de Bertrand* étoit à leurs trouſſes, & qu'il ne feroit aucun quartier à ceux qui tomberoient par malheur dans ſes mains.

Valognes n'étant pas fermée, les habitans ſe refugierent en foule dans la tour du Château pour ſ'y mettre à couvert de l'invaſion des François : ils dépêcherent des couriers pour avertir les Anglois qui s'étoient ſaiſis de Saint Sauveur, & de Carentan, qu'ils euſſent à ſe tenir ſur leurs gardes : parce que Bertrand étoit en campagne, & qu'il faiſoit mine de les attaquer. Ce Général étant arrivé devant Valognes avec tout ſon monde, il inveſtit le Château : mais avant que de l'attaquer il voulut ſonder le Gouverneur, & voir ſ'il ne pourroit point l'obliger à rendre la place dans la crainte des exécutions militaires. Il approcha donc du foſſé pour ſ'aboucher avec lui, & lui dit que ſ'il prétendoit arrêter une armée Royale devant une bicoque, il devoit compter qu'il le feroit pendre aux crenaux des murailles de la tour,

aussitôt qu'il l'auroit emportée, sans faire aucun quartier aux Anglois qui y tenoient garnison sous son commandement.

Le Gouverneur ne fut point allarmé de cette menace ; il lui repondit fierement qu'il se defendroit en homme de cœur & qu'il se soucioit fort peu ni du Roi de France, ni de lui. Bertrand se retira en lui montrant les poings, & lui disant *que voulsit ou non, il auroit le chastel.* Le Gouverneur (Anglois de nation) mit tout en œuvre pour lui tenir tête & disposa tous ses arbaletriers pour écarter les assiégeans à force de traits. Les François les attaquèrent vivement : mais comme ils ne pouvoient pas entamer les murailles de la tour, tous leurs efforts furent sans effet. Cette vaine tentative chagrinoit fort Bertrand. Il assembla son Conseil de guerre. Le Comte d'Auxerre fut d'avis que puisqu'on ne pouvoit pas emporter ce château d'assaut, il falloit le battre avec des machines, ou le miner. Tout le monde entra dans ce sentiment, on envoya tirer de St. Lo six batteries propres à lancer de gros carreaux de pierre ; mais les assiégés en évitoient les atteintes & les coups, en les amortissant par des peaux de bœufs fraîchement tués, aussitôt qu'ils voyoient la machine en action, si

bien que la violence de la pierre jettée, venoit se ralentir dans ces peaux qui la recevoient.

Bertrand étoit au désespoir de ce que les assiégés rendoient ses efforts inutiles, & se moquoient de ces grossiers stratagèmes qu'il employoit contre eux; il ne lui restoit donc plus que celui de la mine pour faire sauter cette tour; mais comme elle étoit située sur un rocher, elle n'y pouvoit mordre. Ces difficultés rebutèrent la plûpart des Généraux qui vouloient laisser là l'entreprise. Le Vicomte de Rohan & le Seigneur de Beaumanoir étoient d'avis qu'on se retirât pour aller secourir le château d'Auray que le Comte de Montfort, secondé de Robert Knole & de Chandos, avoit commencé d'attaquer en Bretagne. Ils soutinrent que cette affaire étant de la dernière importance pour Charles de Blois, on devoit toutes choses cessantes tourner ses pensées de ce côté-là, plutôt que de s'acharner à une bicoque dont la prise incertaine coûteroit beaucoup de gens aux François, & qu'on en auroit besoin pour d'autres expéditions; mais Bertrand qui ne vouloit jamais rien faire à demi, les fit revenir de cette opinion, leur représentant que s'ils décampoient de devant cette tour,

ils alloient commettre la réputation de leurs armes, qu'ils avoient rendu redoutables jusqu'alors; qu'il valoit donc bien mieux achever ce qu'ils avoient commencé, que de demeurer en si beau chemin.

L'ascendant qu'il avoit sur leurs esprits les fit condescendre à ce qu'il voulut : on continua donc le siège. On livra deux assauts avec tant d'impétuosité, que le Gouverneur, se souvenant que Bertrand avoit juré que s'il prenoit ce fort, il le feroit pendre avec toute la garnison qu'il commandoit, songea à capituler pour sauver ses biens & sa vie. L'on vint dire à Guesclin que quelqu'un faisoit signe de la main comme desirant de lui parler. Il poussa son cheval de ce côté-là pour prêter l'oreille à ce que le Gouverneur vouloit dire. Celui ci lui fit offre de rendre le château s'il lui faisoit compter trente mille livres : mais Bertrand, qui ne prétendoit jamais acheter ses conquêtes qu'à la pointe de l'épée, lui remontra qu'il ne faisoit que trainer son lien par toutes ses chicanes; qu'il ne désempareroit point de là qu'il n'eût emporté cette place, quand il y devoit rester tout l'hiver, & qu'il épuiserait la Normandie de machines de guerre pour réduire en poudre cette tour, & pour les faire tous

pendre : qu'il ne lui donnoit enfin que trois jours pour lui remettre la place entre les mains, & que si dans ce temps il n'obéissoit, il n'y auroit plus aucun quartier pour lui, ni pour les siens.

Le Gouverneur voyant la résolution de Bertrand qui lui paroissoit homme à lui tenir parole, le pria de trouver bon qu'il assemblât sa garnison pour délibérer là-dessus. Le Gouverneur fit entendre à ses gens que c'étoit en vain qu'ils entreprendroient de faire une plus longue résistance, & que s'ils s'opiniâtroient à ne se pas rendre, ils couroient tous risque de perdre non-seulement leurs biens; mais leurs vies. Que s'ils vouloient conserver l'un & l'autre, il falloit incessamment ouvrir les portes à Bertrand, de peur qu'un plus long retardement ne rendît leur capitulation rigoureuse & difficile. La crainte de perdre leurs biens qu'ils avoient enfermés dans ce château les fit consentir à le rendre. Ils stipulèrent donc, que non-seulement ils en fortiroient la vie sauve; mais aussi qu'il leur seroit permis d'emporter avec eux l'or, l'argent & les meubles qui leur appartenoient. Guesclin donna les mains à ces deux conditions, & dès le lendemain les assiégés ouvrirent leurs portes & baissèrent

le pont pour y laisser entrer Bertrand avec son monde : il garda la parole qu'il leur avoit donnée, ne souffrant pas qu'on fit aucune hostilité contre eux, & les renvoyant en toute liberté, les uns à Saint-Sauveur, & les autres à Cherbourg, chargés de leur bagage, auquel aucun soldat n'osa toucher, de crainte de s'attirer l'indignation de Bertrand.

Il arriva pour lors une aventure qui pensa tout gêner, & qui nous apprend qu'il ne faut jamais insulter les vaincus : car comme les assiégés se retiroient paisiblement, les François voyant qu'on leur apportoit les clefs avec tant de soumission, firent de si grandes huées sur les Anglois, de ce qu'ils s'étoient rendus, que huit Chevaliers de ce parti-là, couverts de honte & confus du reproche qu'on leur faisoit, rentrèrent dans la tour avec le plus de gens qu'ils purent ramasser de la garnison, se barricaderent, & résolurent de s'y bien défendre, ayant encore suffisamment de vivres pour tenir longtemps. Cet incident obligea Bertrand de remonter aussi-tôt à cheval, & de courir aux barrières pour leur commander d'ouvrir leurs portes sans délai ; mais ils vinrent aux creneaux lui dire, qu'après l'insulte qu'on leur avoit faite,

faite, ils étoient résolus pour se garantir de l'opprobre & de l'ignominie qu'on leur avoit reproché, de se défendre jusqu'à la mort, & qu'ils l'empêcheroient d'entrer dans la tour. *Certes gars, vous mentirés,* répondit Guesclin, *car j'y souperay en cette nuit, & vous jeunerez dehors.*

Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles qu'il fit sonner la charge. Les Arbalétriers tirent sans cesse, tandis que les autres soldats appuyoient les échelles contre les murs pour monter. On essaya d'ailleurs d'entâmer la muraille à grands coups de marteaux de fer, de pics, & de hoyaux, & l'on fit de si grands efforts qu'on ouvrit une brèche dans le mur : cette brèche facilitant aux François l'entrée de la tour, les en rendit bientôt les maîtres. Bertrand fit abattre les têtes de tous les Anglois, qui contre la bonne foi de la dernière capitulation, s'étoient remis en possession de la tour pour la défendre une seconde fois. Tandis qu'on s'assuroit de cette place, Olivier de Mauny fut détaché pour attaquer Carentan, ce qu'il fit avec tant de vigueur & tant de succès, que les assiégés lui rendirent aussitôt la place, de crainte de s'y voir forcer, & d'y risquer leurs biens & leurs vies, sachans les merveilleux progrès que les

François venoient de faire, sous la conduite de Bertrand, dont le nom seul étoit devenu la terreur des Anglois & des Navarrois, qui n'osoient pas tenir devant lui.

Bertrand se voyant maître de Valognes & de Carentan, n'avoit plus qu'une forteresse à prendre dans la Normandie pour la rendre calme & soumise à la France. Il appella le Gouverneur de la dernière place qu'il venoit d'enlever, & lui demanda naïvement quelles mesures il lui falloit prendre pour s'assurer d'un château, dans lequel il y avoit une Eglise très-forte. Ce Capitaine pour lui faire sa cour lui répondit, qu'il n'avoit qu'à se présenter devant & crier *Guesclin* : que la crainte de son nom feroit aussi-tôt mettre bas les armes aux assiégés, & ouvrir leurs portes. Bertrand lui dit qu'il croyoit qu'il ne devoit point se flatter à cet égard, & que la place méritoit bien d'être assiégée dans les formes : car les murailles en étoient fort épaisses, & d'ailleurs elle étoit entourée de fosses larges & profonds. Hugues de Caurelay Chevalier Anglois qui s'étoit fait un nom dans la guerre par ses belles actions, y commandoit : il avoit dans sa garnison beaucoup de Normands qui s'étant revoltés contre leur Souverain légitime, avoient intérêt de dé-

fendre la place au péril de leur vie, de peur qu'étant pris les armes à la main contre le service du Roy, l'on ne les fit passer par celles des bourreaux.

Ces motifs firent que si l'attaque du château fût vigoureuse, la deffense ne le fût pas moins, & Bertrand perdant toute espérance de le pouvoir prendre de vive force, eut recours à la mine qu'il fit ouvrir sous les fossés & sous l'Eglise, où il la pressa fort secretement; de maniere que les assiégés ne s'en appercevoient point; on se promettoit de la faire bientôt jouer avec succès, quand elle fut découverte par une aventure assez naturelle. Quelques soldats de la garnison dinans ensemble, il y en eut un qui mit son pot & son verre sur une fenêtré qu'on avoit percée dans le mur du château. Ce verre vint à tomber tout d'un coup, & le vin qu'on avoit versé dedans fut répandu par terre, sans qu'ils scussent la cause de ce mouvement. Ils prêtèrent l'oreille en cet endroit & poserent leurs mains sur la pierre, où le verre avoit reposé. Le treiffaillement qu'ils sentirent leur fit juger que c'étoit un effet du travail des Mineurs, qui s'étoient logés sous ce mur.

Hugues de Caurelay qui n'étoit pas un

mal-habile homme en fait de siège, n'en fut pas plutôt averti, qu'il fit contreminer aussitôt, & l'ouvrage fut poussé de part & d'autre, avec tant de diligence, que les mineurs & contremineurs étoient déjà bien près les uns des autres, quand on vint avertir Bertrand, que s'il vouloit faire un coup hardy, l'on pourroit à la faveur de cette mine, faire glisser du monde jusques dans l'Eglise de la place. Il goûta si bien cet avis qu'il résolut de prendre ce parti sur le champ. Il s'arma donc, & se mettant à la tête de ses soldats les plus déterminés, il entra lui-même dans la mine, & faisant marcher devant lui dix mineurs pour lui frayer le chemin de l'Eglise, ils avancerent avec tant de vitesse & tant de secret, qu'ils se trouverent dedans sans avoir été découverts de personne. Les soldats ravis de se voir dans la place par ce stratagème, crièrent : *Guesclin*. Les assiégés furent si surpris de cette subite apparition, qu'ils ne savoient si c'étoient des fantômes ou des hommes. La consternation fut si grande, qu'au lieu de se mettre sous les armes pour se défendre, ils ne balancerent point à se rendre.

Bertrand fit aussitôt arborer les Lys de la France sur les remparts de cette forteresse, & fit amener devant lui tous les prisonniers

dans une grande salle. Il se contenta de mettre à rançon les Anglois , traitant avec douceur Hugues de Caurelay , qui n'avoit soutenu le siege avec tous ceux de la Nation , que pour le service du Roi d'Angleterre & la gloire de leur patrie. Mais à l'égard des Normands qui furent trouvés dans la place , il les traita comme des rebelles , & les fit passer par les mains du Bourreau. Les dépouilles se partagerent dans la suite entre les soldats , & chacun s'alla reposer pour se délasser des fatigues que ce siege lui avoit fait essuyer. Bertrand eut bientôt de nouvelles occasions de signaler sa bravoure & son courage : car Charles de Blois ayant appris que Jean de Montfort avoit mis le siege devant Auray , lui dépêcha des personnes affidées pour le supplier de ne le point abandonner dans une occasion de cette conséquence , & de vouloir bien tenter avec ses gens le secours d'une ville dont la prise pouvoit entraîner après elle la perte de toute la Bretagne , à laquelle il avoit plus de droit que Jean de Montfort. Ce Prince lui fit dire aussi qu'il auroit une reconnoissance éternelle de ce bon office qu'il attendoit de lui : qu'il le récompenseroit par des bienfaits réels , & ne seroit point ingrat à l'égard de tous les officiers qui le

seconderoient dans cette expédition. Bertrand les chargea de dire de sa part à leur Maître , qu'il pouvoit compter non seulement sur lui , mais aussi sur toute son armée , qui marcheroit incessamment au secours d'Auray.

C H A P I T R E X I I .

Du siège que Jean de Montfort mit devant la Citadelle d'Auray qui tenoit pour Charles de Blois & pour qui Bertrand mena de fort belles troupes à dessein de secourir la place.

LA Souveraineté de Bretagne étoit toujours contestée entre ces deux Princes, Charles de Blois & Jean de Montfort. Les François épousoient le parti du premier, & les Anglois celui du second. L'armée que mena ce dernier devant Auray comptoit beaucoup d'étrangers dans son corps, & ceux qui tenoient le premier rang entre les Commandans, étoient presque tous des Anglois. Jean de Chandos, Robert Knole, Hugues de Cau-relay faisoient, avec toutes les troupes qu'ils avoient amené d'Angleterre la force de Jean de Montfort. Elles étoient composées de grand nombre d'Archers, de Gend'armes &

d'Arbalétriers, qui s'emparèrent de la ville, & se logèrent tout autour du Château d'Auray, se promettans bien d'emporter cette place, s'il ne lui venoit bientôt un prompt secours. Les assiégés envoyèrent des couriers pour en donner avis au Duc Charles, qui faisoit alors son séjour à Guingan.

Ce Prince connoissant l'intérêt qu'il avoit à la conservation de ce Château, fit les derniers efforts pour le secourir. Il appella ce qu'il avoit d'amis en France. Bertrand du Guesclin, le Comte d'Auxerre, Charles de Dinan, le Vicomte de Rohan, le Seigneur de Beaumanoir, Eustache de la Houffaye, Olivier de Mauny, Guillaume de l'Aunoy, Guillaume Boitel, Guillaume de Brou, le Vert Chevalier Philippe de Chaalons, Louis de Beaujeu, Gerard de Frontigny, Henri de Pierrefort, Aimar de Poitiers & plusieurs autres Chevaliers, se rendirent tous à Guingan. Charles de Blois fit faire un mouvement à ses troupes jusqu'à Joffelin. Ce fut là, que faisant alte, il passa en revue son armée, qu'il trouva monter à plus de quatre mille combattans.

Charles décampa de là pour aller à Lonvaulx l'Abbaye. Ce mouvement ne se put pas faire, sans que le Comte de Montfort en

eût bientôt avis par un espion qui se détacha de l'armée de Charles, & qui lui fit un recit exact de tout ce qui se passoit à Lonvaux l'Abbaye, lui représentant qu'il auroit bientôt sur les bras l'élite de la France. Cette nouvelle alarma le Comte & lui fit dire qu'il seroit à souhaiter que Charles son concurrent à la Bretagne voulût partager avec lui le Duché, plutôt que de répandre le sang de tant de braves, qui ne méritoient point de mourir pour leur querelle particulière : que s'il vouloit entendre à cet accommodement, il pourroit esperer d'avoir un jour toute la Bretagne en cas qu'il mourût sans enfans : si bien que par là la Souveraineté reviendroit à Charles & à ses descendants. Jean de Chandos releva ce discours, lui disant qu'il ne croyoit pas que Charles fût fort éloigné d'y consentir, s'il trouvoit à propos de le proposer, & qu'en cas qu'il n'y voulût pas entendre, il lui resteroit l'honneur d'avoir voulu ménager le sang de tant de Noblesse, ce qui justifieroit dans le public, la conduite qu'il seroit obligé de tenir dans la suite contre le même Charles. Le Comte fut ravi de voir que Chandos approuvoit son sentiment, & dépêcha sur l'heure auprès de Charles une personne affi-

dée pour le pressentir , s'il voudroit bien convenir avec lui d'un lieu dans lequel on pourroit s'abboucher pour pacifier toutes choses. Charles de Blois reçut assez bien cet envoyé, lui disant qu'il assembleroit son Conseil pour délibérer là dessus, & qu'il restât là pour en attendre la reponse. Les avis furent contraires à la proposition de cet accomodement. On lui représenta que le Comte sçachant le peu de droit qu'il avoit à la Souveraineté de Bretagne, & voyant bien qu'il ne pouvoit pas éviter d'être battu, vouloit au moins partager avec lui le Duché, prévoyant qu'il alloit tout perdre. Le Duc Charles répondit que ce qui lui faisoit plus de peine dans cette affaire, c'étoit le danger auquel il alloit exposer tant de personnes de qualité, pour ses intérêts particuliers, & qu'il aimoit mieux perdre la moitié de ses Seigneuries, que de voir perdre la vie à tant de gens qui se vouloient sacrifier pour lui; mais Bertrand & les autres lui remirent l'esprit là-dessus, en lui répondant que sa cause étant la plus juste, Dieu se déclareroit en faveur de ceux qui combattroient pour la faire valoir, & conserveroit la vie de ceux qui s'exposeroient en sa faveur; qu'il falloit donc dire au Comte que si dans quatre jours il ne levoit

le fiége d'Auray , qu'il devoit s'attendre à une bataille.

Cette résolution prise on fit venir le Hérault à qui Charles demanda quel avoit été le projet d'accomodement que Jean de Montfort avoit eu dans l'esprit. Il l'assura que son Maître avoit eu la pensée de partager la Bretagne entr'eux , moitié par moitié. Charles n'auroit pas improuvé ce traité ; mais l'ambition de sa femme , qui vouloit tout ou rien , s'y opposa. Cette Princeesse avoit gagné les voix du Conseil de son mari pour les faire tourner du côté de la guerre , & tout le monde par une complaisance qu'on a naturellement pour ce sexe , n'osa pas opiner autrement ; si bien qu'elle fut la cause de la ruine de Charles , & de la perte qu'il fit de la Bretagne & de la vie dans une même bataille. Elle lui fit représenter qu'il étoit indigne d'un Prince comme lui , dont les droits étoient incontestables , de se relâcher , que toute l'Europe imputeroit à bassesse de cœur , & même à lâcheté , s'il écouloit aucune proposition d'accomodement : que ce seroit dégènerer de la bravoure de ses ancêtres , s'il témoignoit d'appréhender d'en venir aux mains , & de risquer sa vie pour la conservation d'une belle province qui valoit un Royaume entier : que

s'il avoit envie d'en user autrement, la France, qui s'étoit déclarée pour lui, jusqu'à se commettre avec la Couronne d'Angleterre, lui reprocheroit son inconstance & sa foiblesse. Enfin ce pauvre Prince se voyant accablé par tant de spécieuses raisons, révéla un secret qu'il avoit tenu caché jusqu'alors.

Il leur fit part d'un songe qu'il avoit eu durant la nuit, dont il n'attendoit rien que de fatal & de funeste : leur disant qu'il lui sembloit avoir vû dans son sommeil un Faucon étranger qui venoit d'outremer, & qui prenant l'essor avec beaucoup d'Eperviers dont il étoit accompagné, s'élançoit jusqu'au haut des nues contre une Aigle qui n'avoit pas une moindre troupe d'oiseaux auprès de lui : mais qui rendant peu de combat se laissa tomber jusqu'à terre, & vaincre par le Faucon, qui fondant sur lui le déchira de ses ongles, & le perça de son bec avec tant d'acharnement & de force, qu'il lui tira la cervelle de la tête & le fit ainsi mourir. On ne manqua pas pour le guérir de sa crainte d'interpréter ce songe à son avantage, & de l'assurer qu'il étoit le Faucon qui devoit triompher de l'Aigle, & que sur ce pied il devoit se promettre une favorable issue de son songe.

On renvoya donc le Héraut en le chargeant

de dire à son Maître Jean de Montfort qu'il n'y avoit point de partage à faire, quand tout appartenoit légitimement à un seul, & qu'on alloit travailler à lui faire lâcher prise sur ce qu'il avoit usurpé. Cette fiere réponse, que ce Héraut fit mot à mot à Jean de Montfort, fut reçue de tous les Seigneurs Anglois avec indignation. Chandos jura par la foi qu'il devoit au Roi d'Angleterre, qu'il ne decamperoit point de là, que cette Province ne fut conquise par ses armes, & mise sous l'obéissance du Prince à qui l'on ne pouvoit la disputer sans injustice. Robert Knole fit le même serment. Il ajouta qu'il avoit le pressentiment que l'avantage resteroit à Jean de Montfort, & que la bravoure de Bertrand, du Comte d'Auxerre, & du Vert Chevalier ne feroient que blanchir contre eux. Ils ferrerent donc le Château d'Auray de plus près qu'auparavant pour engager les assiegés à capituler, sçachant que la famine les pressoit si fort, qu'ils avoient été contraints de manger leurs chevaux.

En effet la disette étoit si grande dans la place qu'elle les avoit souvent obligés d'allumer des feux au haut du Donjon pour marquer l'extrême besoin dans lequel ils étoient de recevoir un prompt secours, si Charles vouloit

conserver ce Château plus longtems. Ce Prince étoit campé dans un parc à Lonvaux l'Abbaye : ce fut là que ses coureurs le vinrent avertir du signal qui paroissoit à la tour d'Auray. Cette nouvelle le mit dans une grande consternation , voyant bien que cette place étoit aux abois. Il y eut un Arbalétrier qui le rassura , prenant la liberté de lui dire , que s'il le trouvoit à propos il se serviroit d'un stratagême qu'il avoit médité pour encourager les assiégés à ne se pas encore rendre sitôt. Il lui représenta qu'il attacherait au dard qu'il lanceroit de son arbalète, & qu'il tireroit si juste en postant dans un lieu qu'il savoit , qu'il feroit tomber le papier dans la tour , dont la lecture avertiroit le Gouverneur qu'il tint encore bon pendant quelque temps parce qu'il feroit secouru promptement.

Ce Prince goûta la pensée de cet Arbalétrier, il lui donna l'ordre de l'exécuter. Cet homme darda son coup avec tant de justesse & de force que le billet tomba dans la tour auprès de ce signal de feu , que les assiégés avoient allumé.

Il fut mis entre les mains du Gouverneur, qui sur l'heure assemblant ses gens , leur proposa ce que contenoit ce papier ; Charles de Blois leur mandoit que dans le jour de saint

Michel prochain , qui devoit arriver bien-tôt ils seroient secourus , qu'ils eussent donc à ne point précipiter avant ce temps la reddition de la place , & que s'ils n'avoient point de ses nouvelles dans ce jour prefix, ils pourroient alors faire leur condition la meilleure qu'ils pourroient avec leurs ennemis.

Cette bonne nouvelle donna quelque'espérance aux assiegés : mais comme ils n'avoient pas assez de vivres pour soutenir jusqu'à la saint Michel , il y eut un Chevalier de la garnison , qui s'avisa de leur dire , que pour ne pas succomber à la faim qui les confumoit , il étoit à propos d'envoyer au Comte de Montfort , & de lui faire offre de lui rendre la place , si dans la saint Michel il ne leur venoit pas de secours : à la charge que jusqu'à ce temps il leur feroit fournir des vivres en payant , & que de leur côté pour sûreté de leur parole ils lui donneroient des ôtages. Les assiegés donnerent dans le sens de ce Chevalier , & le Gouverneur fit signe aux Anglois que quelqu'un vint parler à lui. Robert Knole se présenta devant la barriere pour sçavoir ce qu'il avoit à dire. Il lui fit les propositions que ce Chevalier avoit suggerées. Elles parurent raisonnables à Knole qui lui répondit que bien qu'il sçût que

Charles de Blois se dispoſoit à les ſecourir : cependant il feroit de ſon mieux auprès du Comte de Montfort pour les lui faire accepter, & que les aſſiégés méritoient bien qu'on les confièrât : en effet on reçut leurs ôtages & on leur donna des vivres.

Cependant Charles de Blois qui n'avoit point de temps à perdre, parce que la place qu'il vouloit ſecourir étoit aux abois, partit en diligence avec ſon armée de Lonvaux l'Abbaye. La revuë qu'il en fit, montoit à plus de trois mille hommes d'armes ; cette petite armée fit une marche ſi longue, qu'elle vit dans peu le château d'Auray. Quand les aſſiégés apperçurent du Donjon les enſignes de Charles, & ce corps de troupes qui faiſoit un mouvement vers eux, ils arborerent auſſi leurs étendards ſur le haut de la tour, & pour témoigner la joie qui les transportoit, ils firent jouer tous leurs violons ſur le même endroit, avec tant de bruit & tant de fracas, que les aſſiégeans l'entendirent, & tournans les yeux de ce côté-là, virent les drapeaux & les enſignes de la garniſon qui flottoient en l'air au gré des vents. Bertrand qui marchoit à la tête du ſecours, s'apercevant de toutes les démonſtrations de joye que ceux d'Auray donnoient aux ap-

proches des François, admira le zèle & la fidélité qu'ils avoient pour leur Prince, & dit qu'ils méritoient bien qu'on les tirât d'affaire.

Ce Général se vint poster si près des ennemis, qu'il n'y avoit entre ses troupes & les assiégeans, qu'un pré & un ruisseau qui les séparassent, si bien que de part & d'autre on n'attendoit plus que le moment d'en venir aux mains. Guesclin surprit des espions qui venoient observer la contenance de ses troupes. Il apprit d'eux que tout se disposoit au combat du côté du Comte. Il reçut cette nouvelle avec joye, faisant publier par toute son armée, qu'on eût à se tenir prêt. En effet le Comte brûloit d'une si grande envie de combattre, qu'il vouloit dès le soir même attaquer ce secours. Mais Olivier de Clifson modéra son ardeur, en lui représentant qu'il ne falloit rien précipiter; que si l'on ouvroit la bataille sur le déclin du jour, il étoit à craindre que la nuit venant les surprendre, on ne se battit qu'à tâtons, qu'alors tout se passeroit dans une étrange confusion; qu'on ne pourroit profiter des avantages que donne à la guerre l'expérience des Généraux, & la valeur de leurs soldats; qu'enfin si l'on donnoit bataille aux
ennemis

ennemis, encore las & recrus de la fatigue des chemins, on imputeroit plutôt leur défaite à leur lassitude, qu'au courage de leurs vainqueurs. Robert Knole appuya ce sentiment, & dit qu'il falloit attendre que les François tentassent le passage du ruisseau : qu'alors on les pourroit charger à coup sûr, quand il en seroit passé la moitié. Cet avis étoit si judicieux & si salutaire, que le Comte ne balança point à s'y rendre, & ne fit aucun mouvement, de peur de tout gâter en précipitant le combat.

Les François étoient toujours retranchez dans leur parc, & comptoient qu'on les attaqueroit la nuit même. Ils s'étoient tenus sur leurs gardes, allumans des feux dans leur camp de peur d'être surpris, & postans sur les aîles des vedettes & des sentinelles pour veiller à tout. Guillaume de Lannoy parut à la pointe du jour à la tête de ses arbalétriers, pour observer la contenance des Anglois qui caracoloient de l'autre côté du ruisseau. Comme l'émulation des deux Nations ne leur donnoit point la patience d'attendre l'ordre de leurs Généraux, il se fit quelques escarmouches de part & d'autre, où les François eurent toujours de l'avantage sur les Anglois. Jean de Chandos craignant

que ces derniers ne se commissent témérairement, & n'engageassent un combat prématuré, fit publier à son de trompe, que si quelqu'un sortoit de son rang pour escarmoucher, il lui en coûteroit la vie ; disant au Comte qu'il importoit au bien de ses affaires de laisser attaquer les François les premiers.

C H A P I T R E X I I I .

De la bataille que Charles de Blois perdit avec la vie devant Auray, contre Jean de Montfort, qui devint maître de la Bretagne par cette victoire.

LES deux armées alloient en venir aux mains devant le château d'Auray. Jean de Montfort pour mettre sa personne à couvert du dessein qu'on pourroit avoir sur sa vie dans cette bataille, s'avisa de faire revêtir un de ses parens de sa cotte d'armes, & s'habilla d'une maniere à se faire confondre avec les autres. Olivier de Clifson qui tenoit son parti, fit lever l'étendart de Bretagne, & le mit à la tête de toute l'armée : Chandos & Knole firent aussi bonne contenance, & rangerent tous les archers Anglois en bataille, disans que cette journée décideroit

la querelle des deux Princes, en faveur de qui l'on alloit combattre, & qu'on verroit qui des deux seroit le mieux servi. Charles de Blois qui venoit au secours de la place avec l'élite de la France, ne balança point à passer le ruisseau qui le séparoit de ses ennemis; il franchit le gué, sans qu'on fit aucun mouvement pour lui disputer ce passage. Il se campa avantageusement. Les deux Princes se voyoient de trop près pour ne pas ouvrir le combat. Il fut commencé par les gens de trait; mais cette premiere attaque ne fit pas grand ravage, parce que les escadrons & les bataillons étant bardés de fer, les dards & les flèches n'avoient pas de prise sur eux.

Tandis qu'on s'éprouvoit ainsi de part & d'autre, Hugues de Caurelay vint dire tout bas à Chandos, qu'il le prioit d'agréer qu'il fit un détachement de cinq cens lances à la tête desquels il se déroberoit secretement du camp pour s'assurer d'un poste, d'où il pourroit venir fondre sur les ennemis en les attaquant par derriere. Chandos ne loua pas seulement son dessein, mais il lui donna ordre de l'exécuter sur l'heure. Caurelay se coula furtivement dans un vallon suivi de tout son monde, sans qu'il fût apperçu des

gens de Charles : parce qu'il y avoit beaucoup de genêts & de broussailles sur ce terrain qu'il vint occuper ; ses troupes se cachèrent derriere fort adroitement. Ceux du château d'Auray qui d'en haut voyoient la campagne, découvrirent ce piège : mais ils étoient trop éloignés des gens de Charles, pour se faire entendre au milieu du bruit d'un combat, & quelque signe qu'ils fissent, on ne pouvoit comprendre ce qu'ils vouloient dire.

On se battoit de part & d'autre avec beaucoup de fureur. Olivier de Clifson, dont le courage & la valeur étoient singuliers, s'avancant avec une intrépidité surprenante au milieu des rangs des François la hache à la main, se signaloit. Bertrand qui combattoit pour Charles, vit de loin l'un de ses amis tomber sous le bras de Clifson, ce qui lui donna tant de rage, qu'il s'élança comme un lion au travers des Anglois, suivi de Guillaume Boitel, du Vert Chevalier, d'Eustache de la Houffaye, & de Guillaume de Lannoy. Ce fut là que secondé de ces braves, il faisoit un carnage horrible de tout ce qui se présentoit sous sa main, de l'autre côté Robert Knole & Jean Chandos qui tenoient pour Montfort, payerent aussi très-

bien de leurs personnes. Le Comte d'Auxerre faisoit des merveilles en faveur de Charles; mais il arriva par malheur qu'un Chevalier Anglois lui passant son épée au travers de la visiere lui perça l'œil gauche; se voyant hors de combat, il se mettoit en devoir de se retirer, il fut saisi par un autre qui l'arrêta, & qui le reconnoissant, lui cria de se rendre aussi-tôt, ou qu'il étoit mort. Le Comte aveuglé par le sang qui sortoit de sa blessure, prit le parti de lui rendre son épée, plutôt que de commettre indiscretement sa vie à la fureur d'un brutal qui ne l'auroit pas épargné.

La prise d'un si grand Capitaine consterna Charles de Blois, qui la regarda comme un triste préliminaire de cette journée. Cependant Bertrand, que rien n'étoit capable d'ébranler, marcha droit contre Clifson, pour effacer par un nouveau combat la disgrâce qui venoit d'arriver au Comte d'Auxerre. Charles de Dinan s'attacha personnellement à Robert Knole. Olivier de Mauny charpentoit par tout avec sa hache, & donnoit beaucoup de courage à ceux qui le suivoient, en criant *Mauny*. La bravoure de ce Capitaine effraya si bien le Comte de Montfort, qu'il croyoit déjà tout perdu pour lui, &

Chandos ne l'eût rassuré, le priant de ne point tomber dans le découragement, & lui promettant que la journée seroit immanquablement à lui. Robert Knole prit la liberté de lui donner la même espérance, en l'exhortant à ne se point démentir jusqu'au bout.

Le parent de Montfort, celui-là même auquel il avoit fait prendre ses armes, voulut faire le brave, pouffant son cheval & criant *Bretagne*, demandant partout où étoit donc ce Charles de Blois qui lui disputoit le Duché. Le Prince voulant répondre à ce fanfaron qu'il prenoit pour le Comte de Montfort, parce qu'il en portoit les marques, s'avança fièrement de ce côté-là pour vuider leur différent dans un combat singulier à la vuë des deux armées, qui leur firent place & s'ouvrirent pour être les spectateurs d'un duel de cette importance. Charles de Blois déchargea sur la tête de son adversaire un coup de hache si fort, si rude & si pésant, qu'il le fit tomber par terre. Il voulut achever sa victoire en lui ôtant la vie; mais Olivier de Clifson, Robert Knole & Chandos, se jetterent à la traverse pour secourir ce Chevalier. Ceux du parti de Charles accoururent pour le défendre contre tant de gens, qui le vouloient empêcher de terminer ce

combat par la mort de son compétiteur & de son ennemi. Comme l'on pensoit du côté de Charles , que ce Chevalier renversé par terre étoit effectivement le Comte de Montfort , l'on s'acharna tant sur ce Seigneur travesti , qu'on ne le quitta point qu'après l'avoir tué.

Charles se croyant pour lors au-dessus de ses affaires , & seul maître de la Bretagne , s'écria sur le champ de bataille , qu'enfin Dieu l'avoit délivré d'un concurrent qui lui avoit causé jusqu'alors de fâcheuses affaires ; mais la joye de ce Prince fut bien courte : car quand le Comte de Montfort eut appris la mort de son parent , qui s'étoit sacrifié pour lui , ce fut pour lors que la colere & l'empchement ne lui permettant plus de se posséder , il s'alla présenter devant Charles , qui fut bien surpris de revoir contre lui les armes à la main , celui qu'il croioit avoir tué. Cette nouvelle apparition lui fit rabattre beaucoup de ses espérances. Cependant pour ne se pas tout-à-fait décourager , il recommença le combat avec une nouvelle ardeur , secondé de Bertrand du Guesclin , du Vicomte de Rohan , & du Seigneur de Beaumanoir , qui firent en sa faveur des choses incroyables , & se surmonterent eux-mêmes ;

peut-être enfin la victoire se seroit elle déclarée pour eux, s'ils n'eussent été chargés par derriere par les cinq cens lances que Caurelay tenoit cachées dans les genêts, & qui prirent si bien leurs temps, qu'elles les attaquèrent quand la chaleur de la mêlée commença à se ralentir. Bertrand fit volte face & soutint longtems le combat avec sa hache qu'il tenoit à deux mains.

L'on recommença de part & d'autre. Le sang ruisseloit de toutes parts. Olivier de Clifson tenant un gros marteau de fer dont il frappoit à droite & à gauche, faisoit tomber sous la violence de ses coups, tous ceux qui se mettoient en devoir de lui résister; comme il voyoit que tout plioit devant lui, *courage*, dit-il à ses gens, *la journée est à nous*; cependant Charles de Blois tenoit toujours bon avec le Vicomte de Rohan, Charles de Dinan, & le Vert Chevalier, qui renversa par terre l'étendard du Comte de Montfort; mais qui fut aussi-tôt relevé par Robert Knole: celui-ci voyant que la victoire penchoit de son côté, poussa sa pointe jusqu'à ce qu'elle eût été remportée. Caurelay, qui chargeoit les gens de Charles par derriere, fut celui qui fit le plus grand effet dans cette journée. Bertrand ne se rendoit

point encore : couvert de sang & de sueur, il disputoit le terrein pied à pied, déchargeant son maillet sur la tête de tous ceux qu'il pouvoit atteindre. Jean Chandos fit avancer son monde de ce côté là, se persuadant que rien ne seroit fait, tant que Bertrand combattroit. Ses gens s'acharnoient avec tant de furie sur lui, qu'à force de coups de sabres & d'épées ils le renversèrent par terre ; mais Eustache de la Houffaye, le Vert Chevalier & Charles de Dinan coururent à lui, & le releverent. Ce même Charles voyant Richer de Cantorbie, beau-frere de Chandos, l'assomma d'un coup de hache, & lui fit sauter la cervelle, dont ce Capitaine eut tant de déplaisir, qu'il jura qu'il ne sortiroit point de là qu'il n'en eût tiré la vengeance.

Bertrand ne se laissoit point de frapper : le Seigneur de Beaumanoir ne l'abandonnant point, & se tenant toujours à ses côtés, chargea Gauthier Huet avec tant de force, qu'il abbatit par terre ce Chevalier Aglois, qui n'en auroit pas été quitte à si bon marché, si Clifson ne l'eût secouru sur l'heure, étant accompagné de tout ce qu'il avoit de braves à sa suite. Olivier crioit toujours : *Beaumanoir, rendez-vous, aussi bien tous vos gens*

sont défaits ; mais ce dernier ne fit pas semblant de l'entendre , & tourna ses armes de l'autre côté , craignant de tomber dans les mains de Clifson , qui s'étoit vanté qu'il ne feroit aucun quartier , ni à lui , ni au Vicomte de Rohan , s'il les pouvoit attrapper dans la bataille de ce jour.

Charles de Blois étoit au désespoir voyant son armée presque mise en déroute. Le Comte de Montfort de son côté ne croyoit pas avoir remporté la victoire entière , tandis que son ennemi seroit encore vivant , & qu'il pourroit après avoir perdu la bataille trouver de nouvelles ressources pour relever son parti abbatu. Voilà pourquoi il fit les derniers efforts pour le prendre , ou pour le tuer. Chandos n'en vouloit qu'à Bertrand & se persuadoit que s'il l'avoit entre ses mains la journée seroit bientôt finie. Ce fut dans cette vüe qu'il envoya de ce côté-là l'élite de ses troupes , qui n'en pouvoit venir à bout : car il se défendoit toujours avec un courage invincible : mais à la fin voyant que les gens de Charles s'éclaircissoient à vüe d'œil & prenoient presque tous la fuite , il se souvint dans ce moment qu'il avoit eu tort de mépriser les conseils de sa femme , qui lui avoit recommandé de ne se point

exposer dans les jours malheureux ; entre lesquels celui de ce combat se rencontra juste, comme elle l'avoit prédit. Charles de Blois en porta la fatalité : car après avoir résisté longtemps, il fut environné de tant de gens qui s'acharnerent à le tuer, qu'il y eut un Anglois qui lui fit passer sa dague d'outre en outre depuis la bouche jusqu'au derrière du cou : si bien que l'acier sortoit d'un demi pied par delà. Ce Prince se sentant mortellement blessé tomba aussi-tôt à terre, & ne songeant plus qu'à mourir dans la grace de Dieu, battit sa poitrine, & levant les yeux & les mains du côté du Ciel, il le (34) prit à témoin de son innocence, protestant qu'il n'avoit entrepris cette guerre qu'à la sollicitation de sa femme, qui l'avoit assuré que son droit étoit incontestable : le pria de lui pardonner la mort de tant d'honnêtes gens, qui avoient bien voulu sacrifier leur vie pour la prétendue justice de sa cause.

On ne lui donna pas le loisir d'en dire davantage ; car il fut percé de tant de coups qu'il expira sur le champ. Bertrand fut si touché de cette mort, dont on lui vint porter la nouvelle, que la (35) douleur ne lui permettant plus de combattre, & d'ailleurs voyant que Charles avoit perdu la bataille,

& la vie tout ensemble , il ne balançâ plus à se rendre , il tendit la main à Chandos , qui se chargea de sa personne avec toutes les honnêtetés possibles. Le Vicomte de Rohan , Charles de Dinan , & le Seigneur de Beaumont suivirent son exemple. Enfin tous ceux (36) qui tenoient le parti de Charles , furent tués ou pris ou mis en fuite ; ceux du château d'Auray virent du haut de leur tour , la campagne jonchée de morts , & le parti de leur Prince entièrement défait ; ce qui les jetta dans une très-grande consternation. Le Comte de Montfort , Chandos & Clifton , s'appercevant que tout étoit fait , & que la victoire (37) leur étoit entièrement acquise restèrent sur le champ de bataille encore tous dégouttans de sueur & de sang , & quand ils eurent un peu repris haleine , le Comte remercia tous les Seigneurs de son party , leur déclarant qu'il leur étoit redevable de la Souveraineté de Bretagne , & qu'il reconnoitroit au plutôt un service si essentiel , qu'à l'égard de Charles qui venoit d'expirer , il auroit souhaité qu'il fût encore vivant , & qu'il eût voulu partager avec lui la Bretagne ; mais qu'il avoit eu le malheur de trop déférer aux pernicioeux conseils de sa femme , qui avoit causé sa ruine. Chandos interrompit

ce Prince , en lui disant que puisqu'il avoit Bertrand dans ses mains , il ne le devoit jamais rendre , qu'à la suite d'une paix qu'il auroit faite avec le Roi de France , & qu'il la falloit acheter par la liberté de ce brave Guerrier , qui n'avoit jamais été vaincu que cette seule fois dans sa vie.

Le Comte l'assura que c'étoit bien son intention. Mais pour veiller à ce qui pressoit davantage , il fit chercher par tout le cadavre de Charles. Comme ceux qu'il avoit préposés pour cette recherche n'en pouvoient venir à bout , après avoir regardé tous les morts les uns après les autres , ce Prince fit serment qu'il ne sortiroit point du champ de bataille , qu'il ne l'eût trouvé. C'est ce qu'il fit avec tant de vigilance & de précaution , qu'il le reconnut à la fin couché par terre , le visage tourné du côté de l'Orient : mais ce qui tira les larmes de ses yeux , ce fut quand il vit ce pauvre Prince couvert d'une haire sous ses habits , & dont les reins étoient ferrés d'une grosse corde : il ne put s'empêcher de plaindre son malheureux sort. Il le fit ensevelir avec la cérémonie la plus pompeuse qu'il put imaginer : on enferma son cadavre dans un cercueil de plomb. Il eut soin ensuite de le faire transférer à Guingan , com-

mandant qu'on lui fît là des obſèques honorables , & proportionnées à ſa qualité de Prince : cela fut ponctuellement exécuté. Ceux d'Auray ne manquèrent pas d'ouvrir leurs portes au vainqueur ; le Comte y fit ſon entrée , ſecondé de Jean de Chandos & de Robert Knole , qui paroifſoient à ſes côtés , comme ayant eu tous deux , après Clifton , le plus de part au gain de la bataille. Chandos mena Bertrand prisonnier à Niort , & Knole fit garder à veuë le Comte d'Auxerre juſqu'à ce que par un traité de paix ils fuſſent tous deux remis en liberté.

Charles le Sage Roi de France apprit avec un déplaiſir extrême la nouvelle de la mort de Charles de Blois , & de la priſe de Bertrand du Gueſclin & du Comte d'Auxerre. Il eût bien voulu déclarer la guerre au Comte de Montfort : mais il avoit ſur les bras les Navarrois , qui faiſoient des hoſtilités juſques dans le ſein de ſes États : loin de penſer à combattre les autres , il avoit aſſez d'affaire à ſe défendre lui-même. Cependant les choſes prirent une meilleure tournure qu'il ne s'étoit imaginé : car le Comte de Montfort voulant ſ'affermir dans ſa nouvelle conquête , n'oſa pas s'attirer la France ſur les bras. Il aim mieux envoyer des Ambaſſadeurs à Charles ,

lui offrant de rendre hommage pour le Duché de Bretagne , & de se déclarer son homme lige & son vassal. Le Roi consentit à sa proposition , & choisit l'Archevêque de Rheims, de la Maison de Craon, pour recevoir en son nom la foy de ce Prince en Bretagne. Il lui donna les pouvoirs dont il avoit besoin pour négocier cette paix. Ce Prélat s'acquitta dignement de sa commission, représentant au Comte l'intérêt qu'il avoit de s'accommoder avec la veuve de Charles de Blois Duchesse de Bretagne, qui pouvoit encore renouveler ses prétentions, & chercher dans l'Europe de nouveaux appuis contre lui : qu'il devoit être d'autant plus porté à entrer dans ce parti, que la mémoire de Charles de Blois étoit respectée dans toute la Chrétienté.

En effet on aura de la peine à croire ce qui se passa sur le tombeau de ce pauvre Prince : car celui qui l'avoit tué dans la bataille, s'étant indiscretement vanté d'avoir fait le coup, tomba dans une rage & dans une frénésie, dont il ne put jamais revenir, ni guérir, que ses amis ne l'eussent transporté sur la tombe de Charles à Guingan. L'homme revint dans son bon sens par les mérites de ce Prince, & se consacra depuis tout entier au service de cette Eglise, où l'on

avoit inhumé son libérateur, tâchant d'expiet par la pénitence la fotte vanité qu'il avoit eüe de se vanter de l'avoir tué. Mais pour revenir au traité qui fut conclu entre le Comte de Montfort & la Duchesse de Bretagne, par le canal de l'Archevêque de Rheims, il fut stipulé que la veuve auroit le Domaine de quelques villes & châteaux dans cette province, & que les prisonniers qu'on avoit faits dans la dernière bataille seroient délivrés en payant leur rançon. Cet accord remit en liberté le Comte d'Auxerre, le Vicomte de Rohan, Bertrand du Guesclin (38), & les autres.

Bertrand prit aussitôt le chemin de Paris pour venir offrir ses services au Roi de France, qui lui fit un accueil distingué, le recevant comme un brave, dont l'épée lui pourroit être un jour d'un grand secours. Le Capital de Buc (39), qui restoit prisonnier en France, se tira d'affaire, en rendant au Roi quelques châteaux, qui lui servirent de rançon pour recouvrer la liberté qu'il avoit perdue, comme nous avons dit, à la bataille de Cocherel. Il fut ravi d'embrasser Bertrand son illustre vainqueur, entre les mains de qui le sort l'avoit fait tomber. Ces deux Généraux se firent un plaisir de se raconter l'un à l'autre tous les dangers qu'ils avoient effuyés
dans

dans ces dernières guerres ; & cette réminiscence augmentoit la joie qu'ils avoient de se voir encore , après tant de travaux. Le Capital ménagea pendant ce temps un accommodement à la Cour de France en faveur du Roi de Navarre , qu'il reconnoissoit pour son Maître & pour son Seigneur. Mais cette négociation n'eut point de bonnes suites , puisque le feu de la guerre se ralluma bientôt entre ces deux Princes avec plus d'ardeur que jamais. Le Prince de Galles fils d'Edoüard Roi d'Angleterre , l'attifa de son mieux pour fortifier son parti : car il séjournoit alors à Bordeaux , d'où se répandant avec ses troupes dans toute la Guyenne , il faisoit des dégâts & des ravages incroyables , s'emparant des places les plus considérables , & poussant les choses si loin , qu'il se rendit à la fin le maître de cette belle province.

Le Roy de Navarre , qui ne fit qu'une paix plâtrée , voulut témoigner au Roi que sa conduite étoit sincère , en lui faisant présent d'un cœur de pur or , comme voulant lui donner par-là le gage le plus certain de son inviolable fidélité.

Bertrand , présent à cette cérémonie , le conjura d'être à l'avenir un religieux observateur de la promesse qu'il faisoit , l'assu-

rant que s'il la violoit, il auroit tout le loisir de s'en repentir ; depuis il ne chercha plus que les occasions de se signaler dans d'autres guerres, où le desir de la gloire & son courage l'appelloient. Il avoit appris que le Roi de Chypre avoit fait quelques conquêtes sur les Sarrasins ; il tourna ses pensées de ce côté-là, désirant se croiser pour combattre les Infideles, & pouvoir expier dans une si sainte guerre les excès qu'il avoit commis dans la chaleur des combats, où il s'étoit trouvé dès sa premiere jeunesse, ayant regret d'avoir répandu tant de sang chrétien.

C H A P I T R E X I V.

De l'origine de la guerre qui se fit en Espagne entre le Roi PIERRE, dit le Cruel, & son frere naturel HENRI Comte de Tristemarre.

BERTRAND cherchant toujours de nouvelles occasions de signaler sa valeur & son courage, trouva de quoi satisfaire son inclination guerriere en Espagne, dont les peuples se partagerent, les uns prenant le parti du Roi PIERRE, & les autres celui d'HENRI Comte de Tristemarre. Bertrand épousa la fille de ce dernier, comme nous le ver-

rons dans la fuite. La source de ce différend vint de la mauvaise conduite & de la cruauté de Pierre, à qui l'on reprochoit deux énormes injustices. La première étoit le mauvais traitement qu'il faisoit à *Blanche* de Bourbon sa femme, sœur de la Reine de France. Les indignités qu'il faisoit à cette Princesse scandalisoient tous ses sujets, qui ne pouvoient voir sans indignation les cruautés qu'il exerçoit contre elle : sa douceur, sa naissance & sa beauté devoient être les trois liens les plus capables de l'attacher étroitement à elle : mais l'amour ardent qu'il avoit pour *Marie de Padille*, qui l'avoit enchanté par un philtre qu'elle lui fit prendre, étouffa dans son cœur les mouvemens de tendresse qu'il devoit naturellement avoir pour une Reine si accomplie. Cette Concubine s'étoit acquis un si grand ascendant sur son esprit, qu'elle le gouvernoit absolument, & lui faisoit faire mille outrages à sa propre femme, qu'elle regardoit comme sa rivale. L'autre injustice que l'on reprochoit à ce Roi, c'est qu'il n'entretenoit aucun commerce avec les Chrétiens dont les mœurs & la religion lui déplaisoient extrêmement.

Les Juifs étoient les seuls confidens de tous ses secrets, & il leur donnoit sa confiance.

Il gardoit à l'égard des autres une dissimulation profonde, se rendant impénétrable à tous les Seigneurs de sa Cour ; ses plus proches parens même ne pouvoient avoir la clef de son cœur, tant il leur faisoit mystere de tout. Cette étrange conduite aliena les esprits, & lui attira l'averfion de ses fujets, qui ne fouhaitoient qu'une révolution. Ce Prince, que l'on appelloit avec raison *Pierre le Cruel*, pouffa si loin l'inhumanité envers sa femme, qu'il ne se contenta pas de lui ôter la liberté, la confinant dans une prifon ; mais il en voulut encore à sa vie, fur laquelle il entreprit par un poison qu'il lui fit donner, mais dont elle fçut se garantir par des vomitifs : connoiffant le mauvais fonds de ce Prince & la jalousie de sa concubine, elle se tenoit toujours fur ses gardes. Ces outrages ne lui firent point perdre le respect ni les égards qu'elle devoit avoir pour lui.

Autant Pierre se faisoit haïr, autant Henri fon prétendu frere naturel se faisoit aimer. Il sembloit que la couronne lui étoit plus due qu'à ce Roi barbare : car il avoit trouvé le secret de se concilier tous les cœurs. Personne ne fortoit d'auprès de lui, que fatisfait de l'accueil qu'il en avoit reçu, tant il avoit le don de plaire à tout le monde.

La fierté du premier faisoit adorer la douceur du second : la Religion Catholique , dont il faisoit une haute & sincere profession , rendoit odieux ce penchant que Pierre témoignoit pour la superstition des Juifs. On souhaitoit donc de le voir sur le trône à la place de ce dernier, dont on ne pouvoit plus supporter la conduite. Henri cachoit de son mieux son ambition, demeurant toujours à la Cour de son frere, qui faisoit son séjour à Burgos, & se ménageant avec lui comme un sujet à l'égard de son Souverain , sans s'émanciper aucunement, à cause de la proximité du sang qui le lioit avec lui.

Les Seigneurs d'Espagne voulant profiter des entrées qu'il avoit auprès de son frere, le prierent un jour de représenter au Roi le tort qu'il avoit de vivre de la sorte, & qu'il étoit à craindre que ses sujets rebutés d'une si pitoyable conduite, ne secouassent un jour le joug de son obéissance, & ne se portassent à des extrémités, dont il pourroit se repentir trop tard : qu'il devoit donc faire cesser le scandale qu'il donnoit à toute la Chrétienté, par le commerce qu'il entretenoit avec les Juifs, les ennemis les plus déclarés de la véritable Religion : qu'il devoit aussi mieux vivre avec la Reine *Blanche* de Bourbon sa femme, qui

descendoit du sang de St. Louis, & dont les mœurs répondoient à la noblesse de son extraction : qu'appartenant à tous les Princes de l'Europe, il devoit appréhender qu'ils ne se vengeassent des outrages qu'il lui faisoit. Enfin ces Seigneurs conjurerent Henri de persuader au Roi de rompre avec sa concubine, & de s'en séparer pour jamais, pour ôter ce pernicieux exemple d'incontinence, qu'il donnoit à ses peuples.

Henri voulut bien se charger d'une si périlleuse commission ; se préparant à toutes les disgraces qu'un compliment semblable lui devoit attirer. Il choisit le temps qu'il crut le plus propre pour insinuer avec succès les vérités qu'il avoit à dire à ce Prince. Il les lui proposa le plus respectueusement qu'il lui fut possible, ajoutant aux remontrances qu'il lui fit sur le commerce & les intelligences qu'il avoit avec les Juifs, & les outrages qu'il faisoit à sa femme, cette dangereuse prédiction qui couroit par toute l'Espagne, & dont le fameux *Merlin* étoit réputé l'auteur ; que bientôt un Aigle s'élanceroit de la petite Bretagne pour fondre sur l'Espagne avec grand nombre d'autres oiseaux de proie, dans le dessein de travailler à la ruine d'un Roi violent, impudique, & sans religion, qui

perdroit la couronne & la vie dans une bataille. Que cet aigle , après s'être rendu le maître de toutes les campagnes qu'il auroit desolées , s'empareroit des villes & des châteaux , dont il mettroit les clefs entre les mains d'un successeur. Il lui déclara qu'il devoit donc appréhender que l'événement de cette prophétie ne tombât sur lui : puisque l'on ne doutoit plus qu'elle ne le concernât ; & qu'enfin pour écarter cet orage qui le menaçoit , il devoit tâcher de fléchir la miséricorde de Dieu sur ses déréglemens passés , changer de conduite & de vie , se réconcilier avec les Chrétiens , en leur donnant part aux affaires , dont il devoit éloigner les Juifs pour jamais , & rendre à la Reine *Blanche* sa bienveillance & son amitié , qu'il lui avoit injustement ôtées. Ces raisons devoient faire quelque impression sur un esprit moins endurci que celui de Pierre le Cruel : au lieu de profiter de ces avis , il les écouta comme autant d'injures , que ce prétendu bâtard avoit entrepris de lui dire.

En effet Pierre outré de ces remontrances , qui lui furent d'autant plus odieuses qu'elles étoient fondées sur la vérité , se déchaîna contre Henri , lui reprochant son ambition , qui le faisoit aspirer à la couronne , dont il

empêcheroit bien qu'il eût jamais la possession, n'étant qu'un bâtard indigne de régner. Il jura qu'il lui feroit payer chèrement l'indiscrétion qu'il venoit de commettre. Henri tâcha de l'adoucir, en lui témoignant qu'il ne lui avoit ouvert son cœur, que pour lui montrer l'abyme où il s'alloit plonger.

Cette réponse l'aigrit encore davantage ; car au lieu de lui favoir bon gré de ces avis, il lui commanda de fortir aussitôt de son Royaume, s'il ne vouloit encourir les effets de son ressentiment. La faillie de ce Prince fut fort mal à propos soutenue par un Juif nommé Jacob, qui se trouva là : car voulant flatter Pierre, & lui faire sa cour aux dépens d'Henri, il eut le front de dire à celui-ci, qu'il étoit bien hardi de donner des leçons au plus sage des Rois de la terre, & que le meilleur parti qu'il eût à prendre à l'avenir, c'étoit de ne se jamais présenter devant lui ; mais Henri après avoir reproché à ce Juif les pernicioeux conseils qu'il donnoit à Pierre, & l'infamie de sa nation, lui perça le cœur de sa dague, & le renversa mort par terre. Le Roi surpris & indigné de cet attentat commis en sa présence, voulut venger à l'instant sur son frere, la mort du Juif par un autre meurtre ; il tira un couteau de sa gaine

pour le tuer : mais il en fut empêché par un Chevalier qui lui saisit le bras comme il alloit faire le coup.

Henri s'évada dans le même instant, & n'eut pas plutôt descendu le degré, qu'il dit à ses gens de feller ses chevaux, afin qu'il pût sauver incessamment sa vie par la fuite. Pierre se faisoit tenir à quatre, donnant mille malédictions à ceux qui le retenoient, & leur reprochant qu'ils étoient les complices de ce bâtard, auquel il ne pardonneroit jamais le sang qu'il venoit de répandre. On eut beau lui dire qu'il ne s'agissoit que de la mort d'un Juif, dont la race avoit attiré la malédiction de Dieu sur elle, étant une nation, qui s'étoit renduë l'horreur & l'exécration des hommes, par le deicide qu'elle avoit commis. Pierre fit pendre dans la suite ce pauvre Chevalier qui l'avoit empêché de tuer Henri.

C H A P I T R E X V.

De la mort tragique de la Reine Blanche DE BOURBON, commandée par PIERRE LE CRUEL, son propre mari.

CE Roi barbare avoit conçu pour Blanche de Bourbon sa femme, une si mortelle aver-

sion, qu'il mit tout en usage pour attenter à sa vie. Le poison qu'il employoit pour s'en défaire, ne faisoit aucun effet sur elle : parce que sçachant le dessein qu'on avoit de la faire mourir, elle prenoit les précautions nécessaires pour se garantir d'un empoisonnement. Marie de Padille maîtresse de Pierre, mit dans l'esprit de ce Prince de l'éloigner tout-à-fait de la Cour, & de lui donner un établissement dans quelque Province, afin qu'on ne la vit jamais, & que cette absence sans espérance de retour, fit le même effet que la mort. Pierre éperduement amoureux de cette concubine, suivit son conseil; il confina cette Princesse dans la Province la plus éloignée de la Cour, & lui donna quelque appanage pour soutenir sa qualité de Reine, n'osant pas aigrir ses peuples contre lui, s'il eût osé la réduire publiquement à l'état d'une condition privée. Ce domaine que Blanche avoit eu pour partage, lui procura les hommages des vassaux qui relevoient de sa Seigneurie.

Un riche Juif avoit des terres enclavées dans le département de la Reine. Il se rendit à sa Cour pour s'acquitter de son devoir de sujet auprès d'elle, & comme en Espagne c'étoit la coutume de ce temps-là, de don-

ner par respect un baiser à la jouë de son Souverain, pour marquer le zèle & l'affection qu'on auroit toute la vie pour son service; ce Juif approcha de la Reine pour la saluer comme sa Dame & sa Maîtresse. Elle ne put pas se deffendre de recevoir de lui cette marque de vassalité; mais après qu'il fut sorti de sa chambre, elle témoigna l'horreur qu'elle avoit pour cette ridicule cérémonie, reprochant à ses domestiques le peu de soin qu'ils avoient eu d'empêcher que ce vilain ne l'approchât; elle fit aussitôt apporter de l'eau chaude pour se laver la bouche & le visage, & nétoyer pour ainsi dire, les taches que le baiser du Juif y avoit imprimées. son indignation n'en demeura pas là: car comme elle étoit sa Souveraine, elle voulut punir du dernier supplice, la témérité qu'il avoit euë de s'émanciper de la sorte; dans la premiere saillie de sa colere, elle le voulut faire pendre. Le Juif étant averti qu'il avoit été condamné par la Reine, & qu'on le cherchoit pour l'attacher au gibet par ses ordres, il prit aussitôt la fuite, & vint se plaindre au Roi Pierre, du dessein que *Blanche* avoit de le faire mourir, lui faisant un crime capital d'un devoir de cérémonie, dont il avoit pris la liberté de s'acquiter. Le Roi

le reçut sous sa protection, lui commandant de ne rien craindre, & disant qu'il s'apercevoit bien que cette Princesse ayant de la haine & de l'averfion pour toutes les personnes qu'il confidéroit, ne se feroit pas de scrupule d'entreprendre auffi sur sa propre vie, quand elle en trouveroit l'occasion; qu'il la falloit donc prévenir : mais qu'il seroit bien aise de s'en défaire par des voyes secrettes pour sauver les apparences, & ne pas donner prise sur lui.

Le Juif qui brûloit du defir de se venger, l'affura qu'il étoit aisé de l'expédier, fans qu'il parut sur son corps aucun coup ni blessure. Pierre goûta cet expédient, & déclara que celui qui lui tireroit cette épine du pied, lui rendroit un grand service. Il permit donc au Juif d'exécuter l'affaire comme il l'avoit projetée, fans faire aucun éclat. Ce scélérat qui mouroit d'envie d'affouvir son ressentiment contre cette Princesse, fut ravi d'avoir reçu l'ordre barbare de Pierre. Il attroupa beaucoup de gens de sa nation pour l'aider à faire son coup, & marchant toute la nuit, il se rendit avec ses associés à l'appartement de la Reine. Il pénétra jusqu'à sa chambre, & frappant à la porte à une heure si indeuë, une des filles de Sa

Majesté refusa d'ouvrir; étonnée de ce bruit, elle dit au travers de la serrure qu'il n'étoit pas heure pour parler à sa maîtresse, & demanda quel étoit le sujet de cette visite. Le Juif pour se faire ouvrir, s'avisa de répondre qu'il avoit une nouvelle agréable à donner à la Reine; puisque son mari, pour lui témoigner qu'il vouloit entièrement se reconcilier avec elle, venoit à l'instant coucher avec Sa Majesté. La femme de chambre courut aussi-tôt faire part à sa maîtresse de cette aventure imprévuë, qui lui devoit plaire, la félicitant d'avance de ce que le Roi lui rendoit son cœur; puisqu'il avoit envoyé les Juifs pour l'en assurer, & qu'ils demandoient la permission d'entrer dans sa chambre pour lui faire un message dont elle auroit une incroyable satisfaction.

La Reine voyant le péril qui la menaçoit, se mit à pleurer, connoissant qu'elle avoit peu d'heures à vivre; parce qu'elle prévoyoit bien que les Juifs qui la haïssent mortellement, ne se feroient pas rendus auprès d'elle en si grand nombre, & à une heure si indeuë, sans avoir quelque ordre sanguinaire, qu'ils étoient prêts d'exécuter. La fille de chambre entrant dans les peines & les malheurs de sa maîtresse, jetta les hauts cris, &

versant des torrens de larmes , dit qu'elle n'ouvreroit point si Sa Majesté ne le lui commandoit absolument.

La Reine lui fit signe de ne pas disputer davantage aux Juifs l'entrée de sa chambre, & dans le même instant elle leva les yeux au Ciel, pour lui recommander le salut de son ame, protestant qu'elle n'avoit point de regret de mourir innocente, & priant Dieu de répandre ses bénédictions sur le Duc de Bourbon son frere, sur la Reine de France sa sœur, sur Charles le Sage, & sur toute sa famille royale. Elle n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que les Juifs entrèrent en foule dans sa chambre. Ils trouvèrent cette sainte Princesse couchée sur son lit, tenant dans l'une de ses mains un Psautier, & dans l'autre un cierge allumé pour lire ses heures, & tournant les yeux du côté de ceux qui venoient d'entrer, elle leur demanda ce qu'ils vouloient d'elle, & qui les avoit envoyés si tard pour lui parler. Ils lui répondirent qu'ils étoient au désespoir de se voir contraints de lui annoncer l'ordre sévère qu'ils avoient reçu du Roy de la faire mourir, & qu'il falloit qu'elle se disposât à l'instant à sa dernière heure.

Ce discours fut interrompu par les cris de

ses filles, qui se déchiroient les cheveux, & faisoient retentir la chambre de leurs sanglots, & de leurs soupirs, se disant l'une à l'autre qu'on faisoit injustement mourir la meilleure Princesse du monde, conjurant le Ciel de venger cette inhumanité sur ceux qui en étoient les auteurs. La pauvre Reine leur commanda de donner des bornes à leurs plaintes, ajoutant qu'elles ne la devoient pas plaindre avec tant de deuil, puisqu'elle alloit mourir innocente, & que c'étoit plutôt la conduite de Pierre son mari qui devoit leur faire pitié, commettant cette barbarie par les malins conseils de sa concubine, qui depuis longtems étoit altérée de son sang.

Les Juifs appréhendans que les cris & le vacarme qu'alloient faire les filles de la Reine, n'empêchassent l'exécution de leur maîtresse, & ne révélassent le meurtre qu'ils avoient envie de cacher, les prirent toutes par la main, les arracherent de la chambre, & les trainans dans une cave, ils les y firent étrangler, afin de tuer ensuite la Reine *Blanche* avec plus de secret & de liberté. Ces enragés ne tarderent pas à la dépêcher, en lui crevant le ventre par la chute d'une grosse poutre qu'ils laisserent tomber sur elle, afin de l'étouffer, sans qu'il parut aucune goutte

de fang sur son visage , ni sur son corps : quand ils eurent fait ce détestable coup, ils se retirèrent aussi-tôt dans un château situé sur une haute roche, que le Roi leur avoit indiqué pour azyle.

Ce Prince inhumain ne voulant pas s'attirer le reproche du meurtre qu'il avoit commandé, garda tous les dehors dont il put s'aviser, faisant publier un manifeste dans lequel il se disculpoit de son mieux de cette action; mais la conduite qu'il tint dans la fuite ne justifia que trop qu'il en étoit l'auteur : car au lieu d'assiéger ce château, dans lequel ces scélérats s'étoient cantonnez, pour en faire justice, ils en sortirent six mois après avec une impunité qui fit horreur à tout le monde; on vit bien qu'ils n'avoient été que les ministres de la cruauté de Pierre. Chacun fit des imprécations contre ce méchant Prince qui n'avoit point rougi de commettre un attentat si exécrationnable. La plupart des Juifs même, qui jusqu'alors avoient été ses partisans les plus déclarez, ne purent se taire. Pierre de son côté se précautionna contre les entreprises qu'Henry pourroit faire dans ses Etats. Il leva des troupes, gagna par les dons & par les bienfaits, les principaux Seigneurs de Castille, & fit tant de largesses pour
engager

engager les gens dans son parti, que le pauvre Henry se vit abandonné de tout le monde, & contraint de chercher un azyle dans les pays étrangers.

Ce Prince infortuné s'alla jeter entre les bras du Roi d'Arragon, qui le reçut dans sa Cour avec humanité. Le récit que lui fit Henry de la cause de sa disgrâce, l'étonna beaucoup, quand il lui dit que Pierre le persécutoit & l'avoit forcé de sortir de ses Etats, parce qu'il avoit pris la liberté de lui représenter l'horreur que tout le monde avoit de ses cruautés.

Ce Prince lui répondit qu'il n'osoit pas lui promettre de l'appuyer par la force des armes, parce que le repos de ses peuples ne lui permettoit pas d'attirer dans ses Etats une guerre de gayeté de cœur; mais que s'il vouloit établir son séjour sur les terres de son obéissance, il lui donneroit honnêtement de quoi subsister selon sa qualité. Henry fut trop heureux d'accepter ce parti; mais il fut bientôt troublé dans l'azyle qu'il avoit cherché; car Pierre sçachant que le Roi d'Arragon l'avoit reçu dans ses Etats & le régaloit de son mieux, lui faisant tous les honneurs qu'un Souverain réfugié pouvoit attendre de sa courtoisie, il écrivit une lettre très-forte

à ce Prince, dans laquelle il lui mandoit qu'il lui sçavoit mauvais gré d'avoir tendu les bras à un bâtard perfide, qui lui vouloit ravir sa couronne; que s'il lui donnoit retraite davantage sur ses terres, il lui déclareroit la guerre & le regarderoit comme son ennemi; qu'il espéroit donc, que pour prévenir les hostilités auxquelles il devoit s'attendre, il le chasseroit au plutôt de ses Etats, comme un scélérat qui ne méritoit pas qu'aucun Prince fût touché de sa disgrâce & de sa misere.

Ce fut à Perpignan que le Roi d'Arragon reçut cette lettre. La politique & la raison d'Etat, lui ouvrirent les yeux; il en fit part à la Reine sa femme, qui lui représenta le danger qu'il y avoit de retenir plus longtemps un tel hôte, & qu'il étoit de la dernière importance de le congédier au plutôt, de peur que l'orage qui le menaçoit, venant à tomber aussi sur eux, ne rendit leur perte commune avec la sienne; qu'il falloit donc le renvoyer sur le champ, en lui faisant comprendre qu'il étoit trop raisonnable pour vouloir que pour sa querelle particulière, on risquât non seulement la tranquillité, mais aussi la conservation d'un Royaume. Ces remontrances étoient trop sensées, pour n'être

pas approuvées du Roi d'Arragon, qui voyoit le péril dans lequel il s'alloit plonger, s'il épousoit ouvertement les intérêts d'Henry contre Pierre, dont toutes les forces viendroient fondre sur ses Etats, en cas qu'il s'opiniât à vouloir donner au premier un plus long azyle en sa Cour. Il le fit appeller pour lui communiquer la lettre de Pierre, & les menaces qu'elles contenoit, en cas qu'il demeurât plus longtemps avec eux. Henry comprit bientôt ce que cela vouloit dire. Il lui déclara qu'il alloit empêcher par un prompt départ, que le repos de ses peuples ne fût troublé; qu'au reste il espéroit que Dieu seroit le protecteur de son bon droit, & lui inspireroit les moyens de monter un jour sur le trône de ses peres, qu'un usurpateur avoit envahi sur lui : qu'il le desiroit avec d'autant plus de passion, qu'il se verroit alors en état de reconnoître les bons offices qu'il avoit reçus de lui. Ces paroles prononcées par un Prince malheureux, touchèrent si fort le Roi d'Arragon, qu'il ne put s'empêcher de s'attendrir sur le déplorable état, auquel il se voyoit contraint de l'abandonner. Il ne put donc le voir sortir de sa Cour sans pleurer, & sans lui témoigner la part qu'il prenoit à son infortune. Henry ré-

pondit de son mieux à ce mouvement de tendresse & de compassion, l'assurant que l'absence & l'éloignement de sa Cour ne lui feroient jamais perdre le souvenir de ses honnêtetez.

C H A P I T R E X V I.

De l'adresse dont BERTRAND se servit pour faire un corps d'armée de tous les vagabonds de France, & les mener en Espagne contre Pierre le Cruel, pour venger la mort de la Reine BLANCHE, & faire monter en sa place HENRY sur le trône.

TOUTE la France apprit avec douleur l'inhumanité de Pierre envers la Reine *Blanche*; les circonstances aggravoyent le crime de Pierre, & rendoyent le sort de cette Princesse encore plus déplorable. La Reine de France sa sœur, & le Duc de Bourbon son frere, furent indignés; le Roi Charles le Sage entroit fort dans leur ressentiment, & ne cherchoit que l'occasion de le faire au plutôt éclater. Elle se présenta la plus favorable du monde. Le Royaume de France regorgeoit de bandits & de vagabonds, qui le désoloient par leurs brigandages & leurs pilleries. On ne pouvoit empêcher ce dé-

fordre, parce que la foule de ces voleurs grossissoit tous les jours ; beaucoup d'Allemands, d'Anglois, de Navarrois & de Flamands infestoient les campagnes, brûloient les châteaux après les avoir saccagés, & mettoient à rançon la Noblesse. Les Edits du Prince étoient méprisés. La force & la violence faisoient la souveraine loi de l'Etat ; si bien qu'il sembloit que la France étoit devenue la proye de ces enragés.

Le Roi Charles voulant arrêter le cours de tant de maux, assembla les plus sages têtes de l'Etat, pour aviser ensemble aux moyens d'apporter un prompt remède à tant de malheurs, sans en venir à une guerre ouverte contre ces brigands. Bertrand le tira de peine en lui suggérant le spécieux prétexte de venger en Espagne la cruelle mort de la Reine *Blanche* sa belle-sœur, & l'assurant que s'il pouvoit s'aboucher une fois avec cette troupe de vagabonds, il les cajoleroit si bien, qu'il les feroit entrer dans ses sentimens, & leur inspireroit le desir de tourner leurs armes contre le Roi Pierre, dans l'espérance de s'enrichir des dépouilles de l'Espagne. qu'il leur feroit ouverte par la guerre qu'on déclareroit à ce Prince. Il s'offrit même de se mettre à leur tête & de les commander pour

faire réüssir une si juste expédition, représentant au Roi que par cet artifice il purgeroit la France de ces étrangers, & les employeroit utilement ailleurs contre les ennemis de la Couronne. Charles donna les mains à la proposition de Bertrand, & dépêcha sur l'heure un héraut auprès des Chefs & Généraux de tous ces gens ramassez pour en obtenir un sauf-conduit, afin qu'il pût ensuite leur envoyer quelqu'un qui s'abouchât avec eux en sûreté.

Ce trompette les trouva campez assez près de Châlons-sur-Saone, ils le reconnurent d'abord : parce que les armes du Roi qu'il portoit sur son hoqueton, firent découvrir qu'il venoit de la part de Sa Majesté. Quelques soldats le conduisirent pour le faire parler à ceux qui tenoient le premier rang dans leur armée : sa présence les surprit un peu quand il les trouva tous à table. Les premiers auxquels il adressa la parole furent Hugues Caurelay, Mathieu de Gournay, Nicolas Strambourt, Robert Scot, Gauthier Huet, le Verd Chevalier, le Baron de Lermes, le Seigneur de Presses, & Jean d'Evreux qui furent tous d'avis de ne pas refuser le passe-port qu'on leur demandoit. Hugues de Caurelay s'intéressa à ce qu'on l'accordât au

plutôt, disant qu'il mouroit d'envie de revoir Bertrand pour lui faire boire de son vin; il chargea le heraut de lui faire ses complimens. Celui-ci revint en grande diligence mettre le passe-port entre les mains de Bertrand, qui sans perdre de temps les alla trouver. Aussi-tôt qu'il parut, ils lui firent mille caresses, Hugues de Caurelay par dessus les autres; se jettant à son cou, l'assura qu'il le suivroit par tout, pourvu qu'il ne lui fit pas prendre les armes contre le Prince de Galles son Seigneur. Bertrand lui répondit que ce n'étoit pas à lui que l'on en vouloit, & qu'il pouvoit là-dessus compter sur sa parole. Caurelay transporté de joye, versa du vin de sa propre main, Bertrand fit quelque façon de prendre le verre; mais il lui fallut enfin descendre à la volonté d'un ami qui le lui présentoit de si bon cœur. Quand ils se furent tous salués en buvant les uns aux autres; Bertrand leur déclara le sujet qui l'avoit fait venir auprès d'eux, leur disant que le Roi de France ulcéré contre Pierre, avoit dessein de le faire repentir de la mort cruelle qu'il avoit fait souffrir à la Reine *Blanche* sa belle-sœur, & que pour punir ce cruel Prince d'un si noir attentat, il avoit résolu de porter la guerre dans le sein de ses Etats :

que le Roi son maître l'avoit chargé de leur dire de sa part, que s'ils vouloient épouser un si juste ressentiment, & lui prêter leurs troupes & leur secours, il leur feroit payer non-seulement la somme de deux cens mille livres comptant, mais leur menageroit encore auprès du Saint Pere l'absolution de tous les péchés qu'ils avoient commis; qu'il leur conseilloit de prendre ce parti, d'autant plus qu'ils iroient dans un pays opulent, dont la dépouille les enrichiroit.

Hugues de Caurelay prenant la parole lui répéta ce qu'il lui avoit déjà dit, qu'à l'exception du Prince de Galles, il le serviroit envers & contre tous. Bertrand lui ayant confirmé ce qu'il lui avoit déjà répondu, que le Roi de France ne songeoit point à ce Prince, le conjura d'engager les autres Capitaines dans son projet. Caurelay gagna tous les chefs Gascons, Anglois, Bretons, Navarrois, qui lui donnerent leur parole de marcher sous les enseignes de Bertrand au premier ordre qu'ils en recevroient. Il y en eut quelques-uns qui se laisserent seulement entraîner par le plus grand nombre, & qui regrettoient de sortir de France, dont le pays leur paroissoit plus doux & plus agréable, & dont les dépouilles les accommodoient

bien mieux que celles qu'on leur faisoit esperer en Espagne, où l'on ne pouvoit aller sans essuyer des fatigues incroyables, & sans franchir des montagnes escarpées. Cependant il fallut céder au torrent & donner avec les autres leur parole à Bertrand, qui prit congé d'eux, en leur promettant de leur donner de ses nouvelles au premier jour, & qu'il alloit faire part au Roi son maître, de la résolution qu'ils avoient prise de le servir fidèlement, qu'il leur manderoit quand il seroit temps de le venir trouver. Il les pria de croire que ce Prince leur feroit le meilleur accueil, & qu'ils auroient tout sujet de se louer de lui : ils lui répondirent qu'ils n'en doutoient pas, mais qu'ils avoient plus de confiance en lui seul, qu'en tous les Prélats de France & d'Avignon.

Bertrand les voyant en si belle humeur, leur représenta que pour faire les choses de bonne grace auprès de Sa Majesté, qu'ils devoient voir au premier jour, il leur conseilloit de lui rendre auparavant les châteaux & les forts dont ils s'étoient emparés durant les derniers troubles. Ils l'assurèrent qu'il devoit y compter, & que ce ne seroit pas une affaire pour eux de rendre des places qu'ils n'avoient pas envie de garder : puis-

qu'ils alloient quitter la France pour jamais.

Guesclin s'en retourna satisfait , & vint à toute jambe à Paris pour (40) assurer le Roy qu'il alloit delivrer le Royaume de tous les bandits & scelerats qui l'avoient desolé jusqu'alors par leurs pilleries , & que s'il plaisoit à Sa Majesté que leurs Généraux la vinssent trouver à sa Cour , ils étoient disposés à s'y rendre pour lui confirmer en personne la résolution qu'ils avoient prise de passer en Espagne , pour venger la cruauté exercée contre la Reine *Blanche* sa belle-sœur. Le Roy lui donna l'ordre de les appeller , mais à condition que ce seroit à petit bruit & sans éclat qu'ils se rendroient auprès de lui.

Bertrand leur fit aussitôt sçavoir les intentions de son Maître qu'ils executerent ponctuellement , mettant pied à terre au Temple à Paris, où le Roi Charles avoit établi sa demeure. Ce Prince leur fit mille caresses , les regala de son mieux & les combla de présens pour les engager davantage dans ses intérêts. Les principaux Seigneurs de la Cour , ne se contenterent pas de faire connoissance avec eux , ils voulurent encore lier une amitié très étroite avec ces Généraux avec qui ils avoient à vivre plus d'un jour.

Le Comte de la Marche, le Besque de Villaines, le Marechal d'Andreghem, Olivier de Mauny, Guillaume de Boitel & Guillaume de Launoy s'approcherent d'eux & leur declarerent qu'ils seroient bien aises de partager les perils de la guerre qu'ils alloient entreprendre. Ces Chefs furent ravis d'apprendre leur résolution en les assurant qu'une si noble & si généreuse compagnie leur donneroit encore plus de chaleur à bien combattre. Bertrand les assembla tous à Châlons-sur-Saonne, & les fit marcher du côté d'Avignon. Quand la France les vit en marche, elle commença à respirer, s'estimant heureuse d'être delivrée de ces fâcheux hôtes qui l'avoient presque mise à deux doigts de sa perte. Elle donna mille bénédictions à Guesclin de ce qu'il avoit trouvé le secret de l'en débarrasser sans effusion de sang.

Le mouvement que cette formidable armée fit du côté d'Avignon fit trembler le Pape & tout le Conclave qui faisoient alors leur résidence dans cette belle ville. Sa Sainteté craignit qu'ils ne vinssent fondre sur la Province pour la ravager. Afin de prévenir le danger qui les menaçoit tous, il s'avisa d'envoyer au devant d'eux un Cardinal pour apprendre le sujet qui leur faisoit faire ces

mouvements , avec ordre de leur déclarer de sa part , que s'ils passoient outre pour commettre des hostilités & faire des ravages à leur ordinaire sur les terres de son obéissance , il lanceroit contre eux les foudres de l'excommunication pour les ranger à leur devoir , & leur apprendre à vivre en Chrétiens , & non pas comme des Infidèles. Ce Cardinal fit toutes les diligences possibles pour se rendre à leur camp & s'acquitter auprès d'eux de la commission dont le Pape l'avoit chargé. Il trouva sur sa route un Anglois qui l'assura qu'il avoit à négocier avec des gens tout à fait intraitables. Il lui demanda s'il leur apportoit de l'argent , sans quoi il n'y avoit rien à faire.

Le Prélat fut extrêmement surpris de ce compliment , & vit bien qu'il auroit de la peine à finir avec ces gens-là , sans qu'il en coûtât beaucoup à Sa Sainteté. Quand ils le virent approcher , ils vinrent au devant de lui. Bertrand du Guesclin , le Comte de la Marche , Arnould d'Andreghem Maréchal de France , Hugues de Caurelay , Jean d'Evreux , Gautier Huet , Robert Scot , Olivier de Mauny , le Vert Chevalier & beaucoup d'autres Officiers voulans lui témoigner le respect qu'ils portoient à son caractère &

à sa dignité, l'approcherent avec de profondes soumissions, & tel qui le voyoit revêtu de la pourpre eût voulu volontiers en avoir la dépouille. Quand ce Cardinal les vit tous rangez autour de lui dans l'attente de ce qu'il avoit à leur dire de la part du Pape, il leur expliqua le plus succinctement qu'il put le sujet de sa commission, les conjurant de ne commettre aucunes hostilitéz, s'ils vouloient obtenir du Saint Pere l'absolution de tous les désordres qu'ils avoient commis.

Le Maréchal d'Andreghem homme de bon sens & qui dès sa jeunesse avoit été nourri dans le grand monde, prit la parole au nom de tous, lui représentant que cette armée étoit sortiede France dans le dessein d'expier par une guerre sainte les maux qu'avoient fait dans la Chretienneté ceux qui la composoient : mais avant que de la commencer, il lui fit entendre qu'ils avoient cru se devoir prémunir de l'absolution du S. Pere, & lui demander la somme de deux cens mille livres pour les aider à soutenir les frais & les fatigues du long voyage qu'ils avoient à faire : qu'ils esperoient ce secours du Pape, sçachans qu'il avoit assez de charité pour étendre ses aumônes & ses libéralités audelà de l'absolution qu'ils en esperoient.

Ce Cardinal qui ne s'attendoit pas à ce compliment parut étonné du second article de la reponse du Maréchal, & leur dit à tous qu'il leur repondoit seulement de la bénédiction du Saint Pere & de l'absolution de leurs crimes : mais que pour l'argent qu'ils lui demandoient, il n'osoit pas s'en rendre garant. Bertrand (41) qui ne le vouloit pas amuser, lui declara nettement qu'il en falloit passer par là, s'il vouloit contenir la licence de ces vagabonds, dont les mains étoient accoutumées au brigandage, & qui se foucioient moins de l'absolution qu'il leur promettoit, que des deniers qu'ils lui demandoient, étant tous prêts en cas de refus, de faire sur les Etats du Pape, des déprédations horribles. Son Eminence appréhendant le dégat dont on le menaçoit pria Bertrand & les autres de tenir le tout en suspens jusqu'à ce qu'elle lui donnât de ses nouvelles. On l'affura qu'on feroit de son mieux pour arrêter le cours des désordres : mais qu'on ne lui promettoit pas de tout empêcher, parce qu'il n'étoit pas possible de faire vivre avec une discipline exacte tant de soldats affamés, qui soupiroient après un prompt secours. Ce Cardinal se le tint pour dit, & partit sur l'heure pour venir rendre compte

au Pape de ce qui se passoit. Ceux d'Avignon dans l'impatience d'apprendre quel seroit leur sort l'arrêterent sur le chemin pour lui demander où en étoient les affaires & s'il avoit de bonnes nouvelles à leur apporter. Je crois leur dit-il , que tout ira bien si nous leur donnons de l'argent. Le Pape qu'il alla trouver fut bien étonné (42) de ce compliment qu'il lui fit de leur part : disant que c'étoit bien assez qu'il leur accordât gratuitement l'absolution, que les autres avoient accoutumé de payer, sans être encore obligé de tirer de l'argent de sa bourse pour acheter d'eux l'exemption du pillage & des brigandages.

Cependant après avoir murement pesé le tout , il convint de leur faire toucher cent mille livres : car Bertrand s'étoit contenté de recevoir seulement la moitié de la somme qu'on avoit demandée. Le Pape tint conseil là dessus , & ne voulant aucunement contribuer du sien , s'avisa d'assembler les plus notables bourgeois d'Avignon pour leur représenter le péril qui les menaçoit, & dont ils ne se pourroient garantir qu'en se saignans tous : qu'il falloit donc faire incessamment une capitation dans la ville , & cotiser chaque particulier pour faire la somme que l'on exi-

geoit d'eux le couteau sur la gorge. Le Saint Pere croyoit qu'en faisant cette démarche & donnant ses ordres, pour lever cet argent, les soldats de l'armée de Bertrand vivoient avec discipline, & seroient fort retenus & fort reservez : mais il fut bien surpris, quand il apperçut des fenêtres de son Palais qu'ils prenoient sur les pauvres païsans, vaches, moutons, bœufs, & volailles, portant leurs mains ravissantes sur tout ce qu'ils rencontroient sans en rien excepter. Ce fut pour lors qu'il vit (43) bien, qu'il étoit de la derniere importance de sacrifier au plutôt quelque chose pour contenter l'avidité de ces oiseaux de proie, qui ne se plaisoient qu'à vivre de rapines & de larcins. Il fit donc appeller ceux qu'il avoit commis pour faire contribuer chacun des bourgeois à fournir la cote part à laquelle il étoit taxé.

Le saint Pere sachant que la somme avoit été levée toute entiere, donna l'ordre à son Secrétaire de l'aller incessamment compter à Bertrand, & de lui mettre entre les mains la bulle d'absolution pour toute l'armée signée de sa propre main, scellée de son grand sceau, & si bien conditionnée, qu'il ne laissoit rien à désirer à ceux en faveur de qui
il

Il l'avoit accordée. Bertrand, qui naturelle-
 étoit ennemi de toutes les grivelleries, ayant
 (44) appris que le Pape pour faire cette
 somme, avoit fouillé dans les coffres des
 autres, & n'avoit rien tiré des siens, fit une
 forte reprimande à celui qui se mettoit en
 devoir de la lui delivrer, & jura qu'il n'en
 vouloit pas manier un sol ; parce que c'étoit
 le plus pur sang du peuple, qu'on avoit tiré
 de ses veines, & que ce traité n'auroit pas
 lieu, si le Pape ne fournissoit cet argent de
 son propre trésor, & ne faisoit restituer à
 chacun des bourgeois d'Avignon, ce qu'on
 avoit extorqué de lui. Si bien que pour pa-
 cifier toutes choses, il fallut que sa Sainteté
 payât de son propre fonds toute la taxe dont
 on étoit convenu, sans qu'il en coûtât un
 denier aux autres ; il fut obligé de rembour-
 ser chacun de ce qu'il avoit avancé.

Cette foule de vagabonds, ou plutôt cette
 armée de brigands n'ayant plus de prétexte
 assez spécieux pour prendre racine sur les ter-
 res de l'Eglise, rebroussa chemin du côté de
 Toulouse, où le Duc d'Anjou faisoit sa ré-
 sidence, & tenoit sa Cour. Ce Prince caressa
 si bien Bertrand & les Généraux qui portoient
 les armes sous lui, qu'il les engagea d'aller
 en Arragon (45) pour assister Henri contre

le Roi de ce pays nommé *Pierre le Cruel* ; il étoit devenu l'horreur & l'exécration de toute l'Europe , par le meurtre de la Reine *Blanche de Bourbon* sa femme. Ce Duc exagéra ce crime avec tant de force , & pressa si fort Bertrand de le venger , que ce Général lui promit de tout hasarder , pour ôter la couronne de dessus la tête de Pierre , & la mettre sur celle d'Henri.

Les choses étant ainsi concertées , Bertrand prit congé du Duc , & fit faire à ses troupes de si longues traites , qu'elles se virent bientôt à la veille d'entrer dans l'Arragon. Leur marche se fit avec tant de bruit & tant de fracas , que Pierre en eut bientôt la nouvelle. Il l'apprit avec douleur , lorsqu'il étoit à la tête de grand nombre d'Espagnols ravageant les terres d'Henri , portant la désolation , le fer , & le feu dans tous les lieux qu'il savoit lui appartenir , & le cherchant lui-même en personne pour en faire la victime de sa fureur. Ce pauvre Prince , persécuté de tous côtés , se tenoit à couvert dans l'un de ses châteaux avec sa femme & ses enfans , appelant auprès de lui ce qu'il avoit d'amis & de créatures , pour tâcher de faire quelque diversion contre ce Roi cruel , qui s'acharnoit à sa ruine : mais quand il apprit l'arrivée de Bertrand

avec tout son monde, il regarda ce secours comme un miraculeux effet de la protection du ciel en sa faveur ; il se déroba secrètement du lieu où il s'étoit retiré pour le venir trouver, & remettre entre ses mains le soin de sa personne & de ses intérêts. Guesclin l'embrassa tendrement, & lui protesta qu'il ne remettrait jamais le pied en France, qu'auparavant il ne l'eût fait monter sur le Trône d'Espagne, qu'il meritoit mieux que le Renegat Pierre (46), qui s'en étoit rendu indigne & par son infidélité à la religion Chrétienne, & par l'inhumanité qu'il avoit commise à l'égard de sa propre femme.

Henri, ravi de voir que Bertrand avoit de si bonnes intentions pour lui, le conjura de venir se délasser avec les principaux Officiers de l'armée dans son château, où il les régala magnifiquement, & les confirma par ses caresses & par ses présents, dans la résolution qu'ils avoient prise d'épouser sa querelle. Cette confédération fut bientôt découverte. Un espion en alla donner avis à Pierre, & lui fit le récit de tout ce qu'il avoit vu, circonftanciant les choses avec clarté, annonçant qu'il étoit sorti de France une fourmilie de troupes, qui venoient fondre sur ses Etats. Pierre consterné lui demanda le nom de celui

qui les commandoit ; & quand il ſçut qu'il s'appelloit *Bertrand*, il ſe mit à grincer des dents , à rouler les yeux dans la tête ; & il déchira de rage & de colere, les habits qu'il portoit.

Un Juif qui pour lors avoit entrée dans ſon Conſeil, & qui fut un des temoins de cet emportement prit la liberté de lui demander le ſujet de ſon défefpoir ; Pierre ayant repris ſes eſprits , lui repondit que l'heure fatale étoit arrivée où l'on lui arracheroit des mains le ſceptre d'Eſpagne : puisque *Bertrand*, désigné par l'aigle qui lui devoit ravir la couronne, étoit entré dans ſes Etats, pour les conquérir au profit de ſon frere *Henri*, qui ſeroit couronné à *Burgos* en ſa place. Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que l'abattement & le défefpoir le firent tomber par terre. Le Juif eſſaya de le calmer ; & le relevant, il l'affura que quand *Henri* ſe ſeroit rendu maître de *Burgos*, de *Tolède* & de *Séville* la grande, par le ſecours de *Bertrand* & des François qu'il commandoit, il ne ſeroit pas dit pour celà qu'il fût Roi d'Eſpagne, & qu'il auroit encore bien du chemin à faire, avant que de prendre les villes, dont la fidélité ne devoit point lui être ſuſpecte. Ce diſcours ne fut point capable de conſoler

Pierre , & de le faire sortir de l'alarme dans laquelle il étoit. Il sembloit au contraire que sa terreur en étoit encore augmentée : car il fit serment de ne pas rester davantage en Arragon , de peur que Bertrand ne l'y vînt accabler. Il donna des ordres fort pressans à ses gens de se tenir prêts pour partir aussitôt. On employa la nuit à plier bagage , & dès le lendemain ce Prince prit le chemin de Burgos à la pointe du jour.

Il fit tant de diligence , qu'il gagna *Maguelon* , frontiere d'Espagne. Cette ville étoit assez forte , ayant un bon château où l'on pouvoit se défendre long-temps : mais la crainte dont Pierre étoit saisi , lui donna des ailes pour se rendre à perte d'haleine à Burgos , qui pour lors étoit la Capitale de Castille , où l'on avoit accoûtumé de couronner les Rois d'Espagne. Deux raisons engagerent Pierre à vouloir établir son séjour dans cette ville : la premiere , parce que comme il avoit un grand penchant pour les Dames , il y en avoit là beaucoup de parfaitement belles , dont la conversation pourroit adoucir le chagrin que lui donnoit sa mauvaise fortune : la seconde , parce que comme ce Prince avoit naturellement une inclination secrette pour les Juifs , il espéroit y trouver beaucoup de

consolation dans leurs entretiens, & tirer un grand secours de leurs bourses dans les besoins qui le menaçoient. Les Chrétiens de Burgos voyoient avec un déplaisir extrême cette grande relation qu'il avoit avec eux ; ils ne se promettoient rien de bon de ce commerce. Cependant Pierre eut si peu d'égard à leurs plaintes , qu'il voulut nouer encore de plus étroites liaisons avec ces ennemis du Christianisme ; & comme il avoit dessein d'établir sa Cour dans cette grande ville , il la fortifia de nouveau , la faisant revêtir de murailles plus hautes & plus épaisses , & commandant qu'on ouvrît tout autour , des fossés plus larges & plus profonds , afin de s'y pouvoir défendre , en cas que son frere Henri , secondé de Bertrand , l'y vînt attaquer.

Il faut remarquer que les soldats de Guelclin se faisoient appeller *la Blanche Campagne*, parce qu'ils portoient tous une croix blanche sur l'épaule , comme voulant témoigner qu'ils n'avoient pris les armes que pour abolir le Judaïsme en Espagne , & combattre le Prince qui le protégeoit. Cette armée fit un mouvement , & quitta l'Arragon pour entrer plus avant dans l'Espagne , afin de chercher Pierre , & de ne lui donner ni repos ni trêve. Bertrand s'informa quelle étoit la route

la plus sûre & la plus commode à tenir. Henri, qui connoissoit le pays, lui répondit qu'il étoit nécessaire d'aller jusqu'à *Maguelon*, que de là on pourroit percer au travers de l'Espagne avec facilité. Guesclin marcha de ce côté là. L'armée fit de si grandes traites, qu'elle se trouva bientôt aux portes de cette ville. Il y eut ordre de camper devant. Henri voulut tenter si par des voyes amicales, il ne pourroit pas engager le Gouverneur à lui remettre la place entre les mains, auparavant que d'en venir à la force ouverte. Il se rendit donc aux barrières, & fit appeller le Capitaine qui y commandoit. Cet homme parut aussitôt pour savoir ce qu'il vouloit de lui. Ce Prince lui dit qu'il s'appelloit Henri Comte de Tristemarre (47), auquel le Royaume d'Espagne appartenoit de plein droit; & que comme tel, il lui commandoit de lui ouvrir les portes de *Maguelon* (48). Le Gouverneur lui répondit fort fièrement, qu'il ne le reconnoissoit point pour Souverain, qu'il tenoit la place au nom du Roi Pierre, & qu'il ne la rendroit qu'à lui seul; qu'il eût donc à se retirer au plutôt, & qu'autrement il le feroit charger. Henri indigné de l'insolence de ce Capitaine & de la fierté de sa repartie, se sépara de lui, en le menaçant

qu'il le feroit bientôt repentir de sa témérité ; mais le Gouverneur témoigna qu'il se soucioit peu non seulement de lui , mais de toutes les troupes qu'il avoit amenées.

C H A P I T R E X V I I .

De la prise que BERTRAND fit de Maguelon , & d'autres fortes villes d'Espagne , en faveur d'HENRI contre PIERRE.

AUSSITÔT que ce Prince eut fait le rapport à Bertrand de la maniere insolente , avec laquelle le Gouverneur avoit reçu sa proposition , on résolut d'insulter cette ville & de la prendre d'assaut. Guesclin fit préparer les arbalétriers & les gens de trait pour cette expédition. Les fossés furent remplis de fascines ; & l'on en jetta tant , que bientôt-elles égalèrent la hauteur des murs. Quoique les assiégés fissent les derniers efforts pour empêcher le travail des soldats qui tâchoient de combler ces fossés , en lançant sur eux des pots pleins de chaux vive : cependant cette résistance ne fut point capable d'intimider les assiégeans , qui poussèrent leur ouvrage jusqu'au bout avec une généreuse opiniâtreté. Quand ils se virent à la hauteur des murs ,

ils tirèrent sûr la ville tant de traits d'arbalètes & de flèches , que ceux de Maguelon n'osoient se montrer. Guillaume Boitel fit d'un autre côté percer le mur à force de pics & d'autres instrumens ; il s'ouvrit l'entrée de la ville , qui fut mise au pillage après que le soldat victorieux eut tué un grand nombre d'Espagnols & de Juifs qui faisoient mine de résister. Les dépouilles furent grandes : car les Juifs qui se rendirent à discrétion , sacrifièrent leurs richesses pour se racheter & payer leur rançon.

Bertrand avoit promis le pillage ; aussi falloit-il contenter l'avidité de tant de Bretons François , Normands , Liégeois , Valons , Flamands , Brabançons & Gascons , dont ses troupes étoient composées , & qui ne s'étoient engagés dans cette expédition que pour s'enrichir de la ruine de l'Espagne. Le Maréchal d'Endreghem , Hugues de Caurelay , Gautier Huet , & son frere , Guillaume Boitel , le Sire de Beaujeu , seconderent Bertrand avec une bravoure admirable , se mettans chacun d'eux à la tête des gens qu'ils commandoient , & les menerent à l'assaut , en leur donnant les premiers l'exemple de bien faire.

La prise de Maguelon jetta la terreur en Espagne , & rendit le nom de Bertrand fi

redoutable , qu'on ne le prononçoit qu'en tremblant. Après qu'il eut laissé garnison dans la ville , il poursuivit sa route ; & comme l'expérience qu'il avoit dans la guerre ne lui permettoit pas de laisser derrière lui aucune place qui pût incommoder sa marche , il fit halte à deux lieuës de là devant *Borgues* , ville importante & forte , dont il crut se devoir assurer , avant que d'entrer plus avant dans le pays. Henri dont on épouvoit la querelle , voulut faire auprès du Gouverneur de cette ville , la même tentative qu'il avoit déjà essayée auprès de celui de Maguelon , le sommant de lui rendre sa place. Ce Capitaine lui témoigna que le Roi son frere ne lui pardonneroit jamais la trahison qu'il lui feroit , s'il étoit assez lâche pour lui ouvrir les portes d'une ville dont il lui avoit confié la garde , & qu'il ne devoit pas trouver mauvais s'il se défendoit en homme de cœur , comme son honneur & sa conscience le demandoient. Ce Prince lui représenta qu'en cas de refus il s'alloit attirer les François , dont les armes étoient redoutables , & qui ne lui feroient aucun quartier quand ils auroient pris la ville d'assaut. Le Capitaine demeura inflexible , & parut peu sensible aux menaces qu'il lui faisoit , si bien qu'Henri fut obligé de se retirer

fans avoir rien pu gagner sur l'esprit de ce Gouverneur.

Quand Bertrand à qui il fit part de son peu de succès, eut appris l'opiniâtreté de cet homme, il fit serment qu'il ne leveroit point le piquet de devant cette ville, qu'il ne l'eût auparavant emportée; il commanda, comme il avoit fait devant Maguelon, les Archers & les Arbâlétriers & les gens de trait, pour tirer sur les assiégés qui se presenteroient pour défendre les remparts. Il employa les valets & les goujats à remplir les fossés. Ceux de dedans firent de leur mieux pour les écarter en jettant des carreaux de pierres sur eux: mais ils ne purent empêcher qu'à force de pics & de leviers ils n'entamassent leurs murailles, & même qu'on n'y attachât des échelles de corde, à la faveur desquelles plusieurs eurent la hardiesse de monter, quoique les Juifs & les Sarrasins, dont cette ville étoit remplie jettassent de l'eau chaude sur eux. Ils entrèrent dans la ville. Il y eut un Normand qui fut assez brave pour planter le premier l'étendard de Bertrand sur le mur: il cria aux autres que la ville étoit prise, & qu'ils montassent hardiment. Il se vit bientôt suivi d'une foule de déterminés qui s'accrocherent aux échelles, & le joignirent en grand

nombre. De-là se repandant en foule dans la ville, ils s'allèrent saisir des portes & les ouvrirent à leurs compagnons, qui s'y jettant à corps perdu, firent crier miséricorde à tous les bourgeois qui, se mettant à genoux avec leurs femmes & leurs enfans, demanderent quartier, déclarant qu'ils se rendoient au Prince Henri, qu'ils vouloient reconnoître à l'avenir pour leur Maître & leur Souverain.

Ce Prince qui vouloit se faire un mérite de sa clémence, pour attirer les autres dans son parti se laissa fléchir à leurs prieres : il leur promit que non-seulement ils auroient la vie sauve, mais aussi la jouissance de leurs biens auxquels il deffendit de toucher. Il ne voulut avoir cette indulgence que pour les Chrétiens : quant aux Juifs & Sarrasins, qu'il savoit entièrement dévoués à Pierre, il ne leur fit aucun quartier. Il ne s'agissoit plus après cette conquête que de récompenser Bertrand des importants services qu'il lui avoit rendus ; pour lui temoigner sa reconnoissance il lui donna le Comté de Molina qui se trouvoit enclavé dans les dépendances de cette ville. Après que la *Compagnie Blanche* eut fait quelque séjour dans ce pays pour se reposer & se delasser de toutes les fatigues que ces deux sièges lui firent essuyer,

ces troupes victorieuses s'allèrent jeter sur *Bervesque* place forte , dans laquelle Pierre avoit fait entrer une garnison d'Espagnols devoués à son parti. Le Prince Henri les fonda comme les Gouverneurs des deux dernières villes , leur représentant qu'ils soutenoient une méchante cause , puisqu'ils appuyoient les intérêts d'un homme qui avoit trahi sa foi sans écouter les reproches secrets de sa conscience , qui ne faisoit point de scrupule d'avoir un commerce visible avec les Juifs , sans se soucier si cette apostasie lui devoit attirer la malédiction de Dieu & des hommes : que s'ils vouloient se donner à lui de bonne foi , ils auroient sujet de s'en louer. Ces paroles , quelques insinuanes qu'elles fussent , ne servirent qu'à les endurcir encore davantage , & à les rendre plus fiers & plus intraitables. Quand Bertrand sçut d'Henri la brutalité de ces gens , il jura dans son langage ordinaire en disant à ce Prince , *à Dieu le veut ces gars ne vous doutent en rien , mais je vous le rendray bien brief.*

Il fit donc investir cette ville , & se mit à la tête des plus braves pour commencer l'attaque. Les assiegés se présentèrent sur les murs dans la résolution de se bien deffendre.

Tandis que Bertrand les amusoit par les gens de trait qui lancoient contre eux leurs dards & leurs fleches, Hugues de Caurelay choisit quelques troupes des plus agguerries avec lesquelles il s'approcha de la Juifverie, dont il fit entamer les murailles à grands coups de marteau d'acier; & y ayant ouvert de larges trous, les Juifs craignirent qu'on ne fit d'eux tous une boucherie, s'ils s'opiniâtroient à faire quelque résistance : ils faciliterent l'entrée de la ville par leur quartier pour sauver leurs vies. Il y eut un Breton des gens de Caurelay qui se transporta aussitôt sur les murs, & y arbora l'étendard de Bertrand en criant *Guesclin*. Ce signal encouragea les autres à faire les derniers efforts pour monter à la faveur de plusieurs échelles de corde dont ils avoient provision.

Cet assaut fut un peu (49) meurtrier des deux côtez : car tandis que les François gravissoient les murs, & se prêtoient la main les uns les autres pour gagner le haut du rempart, les Espagnols leur jettoient sur la tête des cuves d'eau bouillante & les faisoient tomber dans le fossé. Cette disgrâce ne refroidissoit point l'ardeur des assiegeans qui se relevoient avec plus de rage & de fureur & remontoient à l'assaut avec une

nouvelle opiniâtreté. Les assiégés jettoient sur eux des tonneaux pleins de pierres, & de grosses poutres dont ils les accabloient : si bien que cette vigoureuse résistance donnoit à douter aux François du succès du siège. On croyoit qu'on perdroit beaucoup de temps, & que peut-être on seroit obligé de lever le siège. Henri craignant ce déshonneur fit aussi les derniers efforts avec ses gens ; Bertrand qui ne se rebutoit jamais, & que la présence du péril rendoit encore plus intrépide vint se présenter aux barrières de la porte avec une coignée & déchargea dessus de si grands coups qu'il les abbatit. Tous les plus braves encouragés par son exemple s'avancèrent en foule, & firent une si grande irruption qu'ils entrèrent pêle mêle avec les ennemis dans la ville, dont ils firent un carnage horrible. Ceux qui purent éviter la fureur du soldat par la fuite se cachèrent dans leurs maisons, pensans se mettre à couvert du danger, mais ils n'y furent pas plus en sûreté. Les femmes se mettoient à genoux devant les vainqueurs pour sauver la vie de leurs maris & les enfans se prosternoient aux pieds des soldats pour les supplier de ne pas donner la mort à leurs peres : mais ces soumissions ne furent point capables d'arrêter

le carnage. Il restoit à prendre une ancienne tour où quelques Juifs s'étoient retirés : Bertrand en fit brûler les portes par un feu d'artifice qui la mit bientôt à bas. On ne fit aucun quartier aux plus obstinés de ceux qu'on y trouva : mais on eut quelque indulgence pour ceux qui se rendirent à discrétion.

La ville de Bervesque éprouva ainsi le sort des deux autres qu'on avoit conquises, & se mit sous l'obéissance d'Henri. Pierre *le Cruel* étoit à Burgos où il tenoit sa Cour ; il fut consterné quand deux bourgeois qui s'étoient échappés de Bervesque, lui vinrent annoncer la funeste nouvelle de sa prise, & de la bravoure avec laquelle les François s'étoient comportés dans l'assaut qu'ils venoient de leur donner, ayant à leur tête un nommé Bertrand, dont les coups étoient autant de foudres dont personne ne pouvoit se parer. Ils lui dirent que les ennemis avoient monté comme des singes sur leurs murs avec des échelles de corde, & qu'ils s'étoient ouvert le passage malgré les efforts qu'on avoit fait pour le leur disputer : qu'enfin la ville étoit inondée du sang des Juifs, des Sarrafins, & des Espagnols. Ce Prince eut d'abord peine à croire cette étonnante conquête,

quête, & s'imaginant que ces deux bourgeois avoient vendu la ville à prix d'argent, il les menaça de les faire mourir. Un des deux pour se disculper lui représenta que ceux qui s'étoient emparés de la place n'étoient pas des hommes mais des diables devant lesquels il n'étoit pas possible de tenir, que c'étoient des gens qui ne craignoient ny flèches ni dards, ni blessures, ni mort : qu'ils se faisoient jour au travers de tous les périls, avançans toujours sans jamais reculer, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eut dans tous ses Etats, aucun fort qui put résister quinze jours entiers à des troupes si déterminées, & qui sembloient sortir de l'enfer.

Ce discours qui n'étoit que trop véritable, & qui devoit faire ouvrir les yeux à Pierre pour se garantir du danger qui le menaçoit fut reçu de ce Prince comme une imposture que ces deux bourgeois avoient controuvé pour couvrir la trahison qu'ils lui avoient faite, en vendant cette ville à ses ennemis, il les regarda comme deux perfides. Transporté de colere il commanda qu'on les menât tous nus au premier bois, & qu'on les branchât tous deux au premier arbre qu'on y trouveroit. Il eut tout le loisir de se repentir dans la suite d'une si grande cruauté quand

il apprit que ces deux personnes ne lui avoient dit que la verité pure sans lui rien déguiser ; cependant il n'étoit plus temps de les regretter, puisqu'ils étoient pendus.

Pierre considérant ces merveilleux progrès que faisoit Henri dans ses Etats, & le danger qui les menaçoit, se tourna du côté du Comte de Castre son intime ami, pour lui confier ses peines. Il lui dit qu'il s'appercevoit bien que l'heure fatale étoit arrivée où il devoit être depouillé de ce qu'il possédoit en Espagne, & que la prophétie s'alloit accomplir à ses propres dépens. Cette prophétie portoit qu'un Etourneau viendrait de Bretagne accompagné d'autres oiseaux avec lesquels il se rendroit maître des plus hauts colombiers, & en dénicherait les pigeons : Pierre ajouta que cette prédiction tomboit sur Bertrand originaire de ce pays, qui secondé de la *Blanche Compagnie* s'étoit jetté sur les terres de son obéissance, avoit attaqué ses plus fortes places, avoit desolé toutes les campagnes & venoit encore l'assiéger dans sa Capitale sans lui donner ni paix ni trêve, rien ne lui tenant plus au cœur que de le renverser de son Trône pour y placer Henri le Bâtard. Le Comte de Castre essaya de lui remettre l'esprit & de lui relever le courage

en l'assurant qu'il avoit encore des bonnes places qui lui seroient fidelles, & des troupes réglées qui seroient pour lui les efforts que des sujets zélés ont accoutumé de faire pour leur Souverain légitime.

Pierre ne revenant point de son trouble fit appeller trois Juifs dans lesquels il avoit une confiance singuliere. Le premier s'appelloit *Jacob*; le second *Judas*, & le troisieme *Abraham*. Il les conjura de lui faire part de leurs lumieres & de leurs conseils dans l'état déplorable où sa mauvaise fortune l'avoit réduit. Ces trois hommes étoient assez embarrassés eux-mêmes ne sachans quel parti ce Prince devoit prendre pour se tirer d'un pas si dangereux. Là dessus un quatrieme Conseiller de la même nation nommé *Mannassés*, prit la liberté de lui témoigner qu'il ne le croyoit pas en sûreté dans Burgos, & qu'il feroit mieux de s'établir dans Toledé, dont la Citadelle étoit bien fortifiée, qu'il étoit donc d'avis qu'il partît incessamment de Burgos, & que pour ne pas effaroucher les habitans il leur fit entendre qu'il reviendroit au premier jour, puisque le but de son voyage ne tendoit qu'à faire cesser par sa présence une sédition qui s'étoit meüe dans cette grande ville, & qu'après avoir calmé

ce désordre il retourneroit aussitôt sur ses pas pour venir en personne partager avec eux les dangers & les fatigues de la guerre.

Cet avis étoit trop sensé pour que ce Prince n'y déferât pas : cependant un bourgeois de Burgos voyant que Pierre les alloit quitter, ne fut pas satisfait de cette conduite, il s'ingéra de lui représenter que cette Capitale qu'il avoit envie d'abandonner, avoit toujours été le séjour des Rois d'Espagne, dont le couronnement ne s'étoit jamais fait ailleurs : qu'il n'auroit pas plutôt pris le chemin de Tolède, qu'ils se verroient en proie à leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de les venir assiéger chez eux, & peut-être prendroient durant son absence une ville qu'il auroit après beaucoup de peine à reconquérir. Le Roi tâcha de lui faire croire qu'il n'avoit point de passion plus violente que celle de revenir au plutôt à Burgos, & le conjura de ne se point allarmer de ce prompt départ, qui ne seroit pas inutile à ses habitans, puisqu'il espéroit les revoir avec un grand renfort pour les secourir en cas de besoin.

Ce bourgeois le plus distingué de toute la ville, ne voulant pas être la dupe de Pierre, se mit en tête de rendre les clefs

de Burgos entre les mains d'Henry, si ce Prince entreprenoit d'y mettre le siége, pour prévenir le meurtre & le pillage. Pierre pensant avoir mis bon ordre à ses affaires, & comptant sur la fidélité de ceux de Burgos, ne songea plus qu'à se mettre en chemin pour se rendre à Toledé, accompagné du Comte de Castre & des quatre Juifs ses confidens; il fut reçu dans cette grande ville avec des acclamations extraordinaires. On y régala magnifiquement ce Prince, pour lui témoigner combien on étoit sensible à l'honneur qu'il faisoit à ceux de Toledé, de s'établir chez eux. Pierre n'eut pas plutôt quitté Burgos, qu'un espion sortit de cette ville pour en venir donner la nouvelle à Henry, lui disant qu'il avoit pris la route de Toledé, où l'on estimoit qu'il avoit dessein de s'enfermer. Bertrand qui se trouva présent au rapport que fit cet espion, fut d'avis qu'on allât se saisir de Burgos, promettant à Henry de l'y faire couronner Roi d'Espagne.

Tout le monde applaudissant à ce conseil, chacun se mit en devoir de partir pour exécuter ce que Bertrand avoit suggéré. L'on pla donc bagage toute la nuit, afin de couvrir le dessein que l'on projettoit. La marche de l'armée commença le lendemain dès

la pointe du jour, l'on mit le bagage au milieu, l'avant-garde étoit conduite par le Maréchal d'Endreghem, secondé d'Olivier de Mauny, d'Hugues de Caurelay, de Nicolas Strambourc, de Jean d'Evreux, de Gautier Hüet, & de beaucoup de Chevaliers Anglois qui faisoient toute belle contenance; l'arrière-garde étoit commandée par Bertrand, dont le nom seul étoit si redoutable, qu'on étoit persuadé que sa personne seule valoit une armée entière. Le Comte de la Marche, le Sire de Beaujeu, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy, Henry de St. Omer se firent tous honneur d'accompagner un si grand Capitaine, & de partager avec lui le péril & la gloire qu'il alloit chercher dans cette expédition : mais surtout le Prince Henry se promettoit qu'elle lui seroit avantageuse sous les enseignes d'un Général dont les armes avoient toujours été victorieuses.

CHAPITRE XVIII.

De la reddition volontaire que ceux de Burgos & de Toledé firent de leurs villes, aussitôt qu'ils apprirent que BERTRAND & la COMPAGNIE BLANCHE étoient en marche pour les assiéger.

LA ville de Burgos fut fort allarmée de la nouvelle que des espions lui donnerent, qu'elle étoit menacée d'un prompt siège, & que les ennemis faisoient un mouvement de ce côté-là. Les habitans coururent aux armes, firent fermer leurs portes & sonner la grosse cloche pour avertir tous les bourgeois que puisqu'on la mettoit en branle, il y avoit quelque calamité publique qu'il falloit tâcher d'écarter. On ne se contenta pas de ces précautions : on s'assembla & on tint conseil pour délibérer sur les mesures qu'il y avoit à prendre dans la circonstance. On appella l'Archevêque, qu'il étoit nécessaire de consulter, & dont les avis étoient respectés : car étant regardé comme le Pere commun de la ville, on étoit persuadé que la longue expérience qu'il avoit acquise dans le maniment des affaires, & la tendresse qu'il avoit pour ses propres ouailles le feroient

opiner pour le meilleur parti. En effet on ne se trompa pas dans l'attente que l'on en avoit.

Ce grand personnage ouvrit la conférence en représentant à l'assemblée le danger évident dont tout le monde étoit menacé, qu'il falloit fouler aux pieds les considérations particulières pour n'envisager que le bien public, & dire chacun librement son avis, afin de dissiper au plutôt l'orage suspendu sur leurs têtes.

Un Espagnol prit la liberté de l'interrompre, en disant qu'il lui sembloit que comme toutes les personnes qui composoient ce conseil, professoient trois religions différentes, il étoit à propos d'en former trois classes séparées, l'une de Chrétiens, l'autre de Juifs, & l'autre de Sarrazins, qui se retirans chacun à part, pourroient délibérer en particulier sur l'affaire présente, & faire part aux autres Chambres de la résolution qu'elles auroient prise réciproquement, afin que se communiquans ainsi leurs avis l'une à l'autre, on en put former une plus mûre délibération. Cet expédient fut approuvé : chaque nation se retira dans sa chambre pour conférer avec plus de liberté sur l'état des choses.

L'Archevêque préfidant à celle des Chrétiens, ne balança pas à rompre la glace. Il dit hardiment que Pierre ne lui sembloit pas digne de regner, puisque c'étoit un Prince qui n'avoit aucune des parties nécessaires pour bien gouverner ; qu'il étoit violent, brutal, inconfidéré, cruel & sans religion, n'en ayant aucune que celle des Juifs, auxquels il avoit donné son oreille & son cœur, n'ayant de déférence que pour ces ennemis du Christianisme, qui lui avoient fait commettre le meurtre de la Reine *Blanche*, dont le sang crioit vengeance devant Dieu & devant les hommes : que le Prince Henry qui lui disputoit la couronne, y avoit bien plus de droit que lui, puisqu'il étoit né d'une Dame riche & qualifiée, qu'Alfonse avoit fiancée, & qu'il avoit toujours reconnüe depuis pour sa propre femme. Que d'ailleurs ce Prince, outre la validité de son titre, avoit des qualités qui le faisoient aimer de tout le monde, étant bon, honnête, humain, brave, libéral & pieux Catholique : que son avis étoit donc de le préférer à Pierre, & de l'honorer & recevoir dans l'enceinte de leurs murailles comme leur Souverain légitime, à la charge qu'il leur promettroit sur les saints Evangiles de les

conserver dans leurs anciens usages & la jouissance de leurs privilèges. Ce sentiment fut universellement bien reçu de tout le monde, & passa dans ce conseil sans aucune contradiction.

Les choses étant arrêtées de la sorte, on fut bien aise de sçavoir quel avoit été là-dessus l'avis des Sarrazins : l'Archevêque leur demanda des députez pour apprendre si leur opinion s'accordoit avec la leur. Celui qui fut dépêché de la part des Sarrazins, déclara que leur assemblée l'avoit chargé de les assurer de sa part qu'ils n'avoient point d'autre intention que de suivre en tout les mouvemens qu'il leur plairoit de leur inspirer là-dessus. On se loüa d'une réponse si honnête & en même temps si soumise : l'Archevêque lui dit que toutes les voix, ou plutôt tous les cœurs étoient tournez du côté d'Henry. Le Sarrazin lui répondit que leur assemblée avoit la même prédilection pour ce Prince. Il ne s'agissoit plus que de pressentir les Juifs. Celui que leur Conseil avoit chargé de la réponse, demanda avant de parler, que chacun fit serment de les laisser aller hors de la ville avec toute la sécurité possible, en cas qu'ils trouvassent à propos de prendre ce parti. La condition lui

fut aussitôt accordée. Quand le Juif eut par devers lui ce qu'il demandoit, il dit que, comme ils n'estimeroient pas un Juif qui se feroit Chrétien, de même ils n'estimeroient pas un Chrétien qui se feroit Juif, & qu'il les prioit de le dispenser de s'ouvrir davantage, puisqu'il leur étoit aisé d'en faire l'application. Comme c'étoit sur la personne de Pierre que tomboit le sens de cet énigme, chacun fut ravi de voir que les trois sectes différentes n'avoient eu qu'un seul sentiment, & reconnoissoient Henri pour leur Roi.

Toute la ville étant donc résolue de se rendre à ce Prince, il fallut prendre des mesures pour le lui communiquer. L'ambassade étoit délicate; car il étoit dangereux que Pierre fût informé de la défection de ceux de Burgos. On jeta les yeux sur deux Cordeliers, qui ne refuserent point de se charger de ce message; ceux-ci ne manquèrent pas de se rendre avec leurs dépêches à l'armée d'Henri qui n'étoit qu'à dix lieues de là. Quand on vit approcher ces deux Freres mineurs, on présuma que la commission qu'ils avoient ne pouvoit être que fort agréable. Le plus ancien porta la parole, & dit qu'il étoit chargé de la part de tous les habitans de Burgos, Chrétiens, Sarrasins

& Juifs , de présenter au Prince Henri leurs soumissions , & de le prier de se rendre incessamment dans cette ville , dont ils ne se contentoient pas de lui ouvrir les portes , mais prétendoient encore l'y couronner avec la pompe & la cérémonie qui se sont toujours observées à l'égard des nouveaux Rois d'Espagne ; pourvu qu'il leur promît de ne donner aucune atteinte à leurs coutumes & à leurs privilèges. Henri charmé de recevoir une si agréable nouvelle , fit à ces Cordeliers un accueil qui fut au-dessus de leur attente même , les gratifia de fort beaux présens , & leur ordonna de retourner sur leurs pas à Burgos , pour assurer les bourgeois de sa bienveillance , & leur déclarer qu'il iroit le lendemain les voir en personne , & leur donner des preuves réelles de sa protection.

Les Cordeliers après avoir été bien régalez , reprirent le chemin de Burgos & remplirent la ville d'une joie extrême par leur rapport. Les Espagnols sortirent des portes en bon ordre , à la pointe du jour , pour venir à la rencontre de leur nouveau Prince ; tout le Clergé se mit en marche , portant devant lui la croix & la bannière , remerciant Dieu par des hymnes & des cantiques , de ce qu'il leur donnoit un si généreux Prince.

Les Ecclésiastiques étoient précédés des plus notables Bourgeois, dont il y en avoit huit qui portoient au bout de leurs lances les clefs de la ville, a raison de ses huit portes. Les Dames parurent aux fenêtres & aux balcons, superbement parées, pour donner plus d'éclat & de lustre à l'entrée du nouveau Roi. Les bourgeois allerent au-devant de lui plus de quatre lieues.

Quand Henri les apperçut, l'excès de sa joie lui fit verser des larmes. Il leur promit qu'il leur donneroit sujet de se louer de lui. Lorsqu'il vit approcher l'Archevêque, il mit pied à terre avec Bertrand & plus de cinquante des principaux Officiers de l'armée pour recevoir sa bénédiction. Ce vénérable Prélat le harangua au nom des bourgeois de la ville qui l'environnoient, le traita de Roi, lui présentant les soumissions, les hommages & l'obéissance d'un million de citoyens qui le vouloient reconnoître pour leur Souverain, s'il avoit la bonté de leur promettre qu'il ne toucheroit point aux usages, coûtumes & privileges établis par les Rois ses prédécesseurs. Henri y consentit.

Ce Prince continuant sa marche avec Bertrand & les Seigneurs de sa Cour & de son armée, au bruit des acclamations de ceux

qui s'étoient rendus auprès de sa personne pour le féliciter sur son arrivée dans Burgos, entra dans cette ville avec ce superbe cortège. Toutes les cloches sonnerent en signe d'allégresse. On logea l'armée dans les faubourgs, & ce nouveau Roi se rendit au Palais avec Bertrand & les principaux Seigneurs qui commandoient ses troupes, où l'attendoit un magnifique & splendide souper. Le peuple passa la nuit & le lendemain en réjouissances. Le vin ruisseloit dans les rues, & l'on ne vit jamais de si grandes démonstrations de joie. Henri témoigna publiquement qu'il étoit redevable de ces succès & de ces prospérités à Bertrand.

Henri se croyant au-dessus de ses affaires, se persuada que pour s'affermir encore davantage dans le rang où il se voyoit, il étoit de la politique d'appeller au plutôt sa femme à Burgos, pour la faire couronner avec lui. Cette Princesse étant parfaitement belle & spirituelle, pouvoit beaucoup contribuer par sa présence à l'avancement de leurs communs intérêts, & cultiver par-là les amis & les créatures de son mari. Ce fut pour elle une joie bien grande, quand elle apprit qu'elle alloit devenir Reine d'un grand Royaume, lorsqu'elle croyoit tout perdu pour Henri. Elle

Se rendit à Burgos dans un leste & pompeux équipage, accompagnée des trois sœurs du Roi son mari: mais avant que d'y faire son entrée elle descendit de carrosse aux approches de cette ville, & monta sur une belle mule qui portoit une selle couverte de pierres, d'où pendoit une housse de pourpre enrichie d'un brocard d'or, dont les yeux des spectateurs étoient éblouis. Le harnois étoit aussi d'un prix proportionné à ces richesses.

On vint dire secrètement à Bertrand (50) que la Reine étoit aux portes de Burgos. Il monta aussitôt à cheval pour lui faire honneur, accompagné d'Hugues Caurelay, d'Olivier de Mauny, de Jean d'Evreux & de Gautier Huet. Aussitôt qu'elle les apperçut, elle descendit de sa mule pour leur témoigner qu'elle tenoit sa dignité de Reine de leur bravoure & de leur valeur, & que sa prospérité ne l'avoit pas tellement entêtée, qu'elle lui eût fait oublier sa première condition. Tous ces Généraux descendirent la voyant à pied, & la conjurèrent de remonter sur sa mule. Elle ne le vouloit pas, disant qu'il étoit de son devoir d'honorer ceux à qui elle étoit redevable de sa couronne.

Ces paroles étoient accompagnées de tant

de grace & de majesté , que ces Seigneurs en étoient charmés , & se disoient l'un à l'autre qu'une telle Dame méritoit de régner. Quand ils furent tous remontés auprès d'elle , ses belles-sœurs examinant la mine de Bertrand, dont elles avoient tant entendu parler , s'entretenirent sur son chapitre. L'une d'elles étonnée de son extérieur ingrat , ne put s'empêcher de dire : *Mon Dieu , qu'il est laid ! est-il possible que cet homme ait acquis dans le monde une si grande réputation.* La seconde répondit qu'il ne falloit pas juger des gens par les apparences , & qu'il lui suffisoit qu'il fut brave , intrepide , heureux , & fortant toujours avec succès de toutes les expéditions qu'il entreprenoit. La troisieme enchérit encore sur la seconde , en faisant remarquer aux deux autres , qu'il étoit d'une taille robuste , qu'il avoit les poings gros & quarrés , qu'il avoit la peau noire comme celle d'un fanglier , & qu'on ne devoit pas s'étonner s'il en avoit la force & le courage. Tandis que ces Princesses observoient ainsi Bertrand depuis la tête jusqu'aux pieds , la Reine entra en triomphe dans Burgos , suivie d'un cortège magnifique ; mais ce qui fit naître encore une plus grande vénération pour elle , ce fut la majesté de son visage & cet air de grandeur qu'elle

qu'elle tenoit encore plus de la nature que de son rang. Les Dames de Burgos s'étoient parées de leurs plus beaux ornemens pour se présenter devant elle & lui faire leur cour. Elles la féliciterent sur la justice que le Ciel lui faisoit de l'asseoir sur un trône, dont elle étoit digne. Elles l'assurèrent qu'elles feroient de leur mieux pour lui plaire, & qu'elles travailleroient à lui donner des preuves de leur obéissance & de leur zele. La Reine se rendit au Palais, dont toutes les chambres étoient tenduës de tapifferies & de riches draps d'or & de soie.

Le jour de Pâques fut choisi pour le couronnement de leurs Majestés; & il y eut un grand banquet. Le Comte de la Marche après ces réjouissances se souvenant que la Reine *Blanche* de Bourbon avoit reçu la sepulture dans une Eglise qui n'étoit pas loin de là, fit célébrer plusieurs messes dans le même lieu pour le repos de l'ame de cette Princesse & par ce lugubre devoir il ralluma dans l'ame de Bertrand & des François, le juste desir de venger sur Pierre un si cruel meurtre. Tandis que ces Seigneurs étoient pénétrés de ces nobles sentimens, & s'excitoient les uns les autres à perséverer dans leur entreprise, il partit secrettement un

espion de la ville de Burgos qui se rendit à Tolède pour avertir Pierre de ce qui se passoit.

Ce Prince avoit en sa compagnie plusieurs Juifs avec qui il s'entretenoit sur l'état de ses affaires, qu'il comprit être bien plus déplorable qu'il ne le croyoit, par le triste rapport que cet espion lui fit en leur présence, de la reddition ou plutôt de la défection de Burgos & du couronnement de ses ennemis dans cette grande ville. La douleur que Pierre conçut d'une si triste nouvelle, lui fit dire qu'il s'appercevoit bien que la prophétie s'accompliroit bientôt à ses propres dépens, & que Bertrand désigné par l'Aigle, alloit faire une proie de tous ses Etats. Le Comte de Castre (51) son intime ami, le plaignoit, quand un Juif nommé *David* qui se piquoit d'Astronomie tâcha de lui remettre l'esprit en lui disant qu'il avoit étudié son étoile, qu'il étoit bien vrai qu'on le feroit descendre du Thrône ; mais qu'il y remonteroit ensuite avec plus de gloire ; qu'il avoit appris par l'inspection des astres, que l'Aigle qui le devoit depouiller, seroit pris à son tour par le vol d'un Faucon qui viendrait d'outremer pour le secourir ; ce pronostic fut littéralement accompli par la suite.

Bertrand & sa *Compagnie Blanche* ayant glorieusement exécuté ce qu'ils avoient entrepris en faveur d'Henri, tinrent conseil ensemble, dans la pensée de tourner leurs armes du côté de Grenade contre les Sarrazins qui s'en étoient rendus les maîtres : mais Henri voyant que ce dessein nuirait beaucoup à ses affaires qui tomberoient en décadence s'ils l'abandonnoient, les conjura de continuer à le servir, leur représentant que si c'étoit un motif de Religion qui les engageoit à s'armer contre le Royaume de Grenade, parce qu'il étoit rempli de Juifs & de Sarrazins, qu'il n'y en avoit pas moins dans les terres de l'obéissance de Pierre, qui pourroient servir d'objet à l'accomplissement de leurs pieux desseins, qu'au reste il abandonneroit les dépouilles de toutes les conquêtes qu'ils feroient.

Tandis qu'Henri insistoit auprès d'eux, la Reine vint appuyer ce qu'il disoit en ajoutant les larmes aux prières & leur représentant que s'il leur plaisoit de rester avec eux elle sacrifieroit tout pour reconnoître les bons services qu'ils leur auroient rendus : elle s'y prit si bien que le Besque de Vilaines également touché de son discours & de ses pleurs déclara qu'il avoit toujours oui dire

que ce n'étoit point assez de commencer une affaire si on ne la terminoit, qu'enfin si on vouloit l'en croire, on iroit de ce pas attaquer Toledé pour y surprendre Pierre qui se trouveroit pris au dépourveu. La Reine charmée d'un projet qui se concilioit avec ses sentimens & ses intérêts, embrassa le Besque de Vilaines. Bertrand, le Maréchal d'Endreghem, Hugues de Caurelay, Gautier Hüet & les autres Généraux se laisserent entraîner à l'avis du Besque.

Il fut donc résolu que dès le lendemain l'on marcheroit du côté de Toledé. Pierre fut bientôt informé de ce mouvement par un espion, qui vint l'avertir qu'il alloit avoir sur le bras Henri secondé de Bertrand & de la Blanche Compagnie : que la Reine y étoit aussi en personne, que par ses caresses & les attraits de sa beauté elle les animoit tous à le venir assiéger dans cette grande ville. Pierre eut tant de frayeur de cette nouvelle, qu'il n'osa pas les attendre & déclara dans son Conseil, qu'il étoit résolu de sortir de Toledé plutôt que d'y demeurer enfermé davantage. Il appella les principaux bourgeois pour leur faire entendre que sa retraite ne les devoit point allarmer : puisqu'elle ne tendoit qu'à revenir promptement sur ses pas pour leur

amener du secours. Il les exhorta à se bien défendre & à lui garder durant son absence la fidélité qu'ils lui devoient : puisqu'ils avoient de bonnes murailles & des vivres pour plus d'une année. Ceux de Toledé lui promirent de demeurer inviolablement attachés à son service & de tenir bon contre ses ennemis, jusqu'à ce qu'il fut de retour avec le secours, qu'ils le prioient d'accélérer.

Les choses étant arrêtées de part & d'autre, Pierre ne songea plus qu'à partir au plutôt faisant charger sur des mulets son or, son argent & ses meubles les plus précieux, sans oublier une *table d'or* d'un prix inestimable & chargée de pierres précieuses & de fines perles d'Orient fort rondes & fort grosses, dans laquelle on avoit enchassé les portraits en or des douze Pairs de France. On ajoute que cette table portoit une grosse escarboucle au milieu des autres pierreries, à laquelle on donnoit deux propriétés admirables. La première c'est qu'elle luifoit la nuit avec autant de clarté que le soleil fait en plein jour, la seconde c'est que si l'on en approchoit du poison, elle changeoit aussitôt de couleur & devenoit noire comme un charbon. Ce malheureux Prince fit une traite de quinze lieux, & vint coucher à Cardonne,

pour delà s'aller cacher dans une forêt longue de cent lieues & large de quinze, tant il étoit épouvanté du péril qui le menaçoit. Henri de son côté continuant sa route approcha de Toledé avec son armée. Les habitans de la campagne voisine s'y jetterent avec ce qu'ils purent sauver de leurs biens, Henri avant d'entreprendre ce siège dans les formes fonda les principaux bourgeois de la ville pour pressentir s'ils seroient éloignez de capituler avec lui. Il envoya des passeports à ceux qui voudroient le venir trouver pour concerter quelque accomodement. L'Evêque de Toledé fit assembler les plus notables bourgeois dans l'Hôtel de ville & leur exposa qu'il étoit évident, que Pierre ayant emporté ce qu'il avoit de plus précieux, ne comptoit pas revenir & encore moins leur amener du secours : que cependant se voyant hors d'état de se bien défendre, ils devoient aviser à ce qu'ils avoient à faire dans ce péril éminent, & que s'ils étoient pris d'assaut, comme il n'en doutoit pas, il leur en coûteroit leurs biens & leurs vies : qu'il étoit donc d'avis pour prévenir un si grand malheur, qu'ils se rendissent au Prince Henri, dont ils auroient plus de sujet de se louer que de Pierre le Cruel. Son avis fut applaudi & on lui mit

entre les mains les clefs de la ville , en le conjurant de partir incessamment pour les déposer dans celles d'Henri. L'Evêque partit aussitôt, se faisant accompagner des bourgeois de la ville les plus riches & les plus distingués. Il trouva sur sa route ce Prince qui s'approchoit. Le Prélat fit son compliment au nom des habitans à la tête desquels il étoit , & lui présenta les clefs de Toledé avec toute la soumission possible. Il lui témoigna qu'il étoit chargé de lui faire hommage & de le reconnoître de la part de tous les bourgeois de cette grande ville comme leur Souverain légitime , & leur Roi, le priant de souffrir qu'ils se donnassent à lui comme ceux de Burgos.

Henri les reçut sous son obéissance aux mêmes conditions que ces derniers. Ils régalerent ce Prince de fort beaux présens , & logerent une partie de l'armée dans leurs faubourgs. Henri distribua ces dons aux principaux Seigneurs à qui il avoit obligation de l'heureux succès de ses affaires. Bertrand & les autres Chevaliers qui l'avoient accompagné dans ces dernières expéditions n'y furent pas oubliés. Il apprit que Pierre s'étoit retiré dans Cardonne : il prit la résolution de l'y poursuivre ; mais avant que de se met-

tre en marche pour ce sujet , il voulut régler ses affaires en recevant le serment de fidélité de ceux de Toledé , il y laissa la Reine pour entretenir tout le monde dans l'obéissance , & affermir sa domination récente , par les manieres engageantes de cette Princesse. L'armée se trouva bientôt près de Cardonne , dont Pierre sortit à la hâte après qu'il eut appris qu'il n'étoit plus maître de Toledé & qu'on le cherchoit par-tout pour le prendre ; il vomit des imprécations contre sa mauvaise fortune , disant qu'il n'avoit aucuns sujets fidelles & que tous se faisoient un mérite de le trahir , les Religieux comme les seculiers : & que s'il pouvoit jamais tenir Bertrand dans ses mains , il assouviroit sur lui sa rage.

Le Comte de Castre lui voyant déplorer son malheureux sort , lui conseilla de s'accommoder avec Henri à condition de lui laisser Cardonne , Toledé & Seville dont ce Prince lui feroit hommage , qu'il lui rendroit la ville de Burgos : qu'outre cette condition reciproque il pourroit compter à Bertrand la somme de deux cens mille livres pour la partager avec ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition , l'assurant qu'avec ce petit sacrifice cette armée se dissiperoit & ne

Il pourroit jamais rallier , & qu'il lui seroit aisé par là de triompher d'Henri , qui privé de tout secours périroit infailliblement , & ne lui pourroit plus contester la Couronne.

Cet avis étoit si judicieux que Pierre l'adopta. Il fallut donc jeter les yeux sur quelques personnes insinuanes, sages & discrettes, qui pussent ménager avec succès une négociation de cette importance. On choisit des Ambassadeurs de cette trempe, qui se rendirent en grande diligence au camp des ennemis; Henri, Bertrand & la Compagnie Blanche s'y rafraîchissoient. Ces Députés s'adresserent d'abord aux principaux Commandans de l'armée, le Besque de Vilaines, Hugues de Caurelay, & Olivier de Mauny. Ils les supplierent de la part de Pierre qui les avoit envoyés auprès d'eux, de vouloir bien s'intéresser à une paix si desirable entre les deux freres aux conditions qu'on avoit projetées, ajoutant que si après cette paix ils vouloient tourner leurs armes contre *Grenade* ou *Belmarin*, que les Juifs & les Sarrazins possédoient, ce Prince leur offroit trente mille Espagnols qui durant trois mois les serviroient gratuitement pour cette conquête.

Cette proposition surprit Henry, qui s'aperçut bien qu'elle tendoit à déconcerter les

mesures qu'il avoit prises contre Pierre. Les Seigneurs lui demanderent ce qu'il en pensoit, il répondit que c'étoit un piège qu'on lui tendoit, qu'on lui vouloit ôter la force qu'il avoit, en le privant des braves qui avoient épousé sa querelle, afin d'avoir ensuite plus de prise sur lui : qu'il entreroit volontiers dans le parti qu'on lui proposoit, pourvu que Pierre lui donnât pour ôtages sa propre fille avec Ferrand de Castre, & cinquante Bourgeois des plus riches. Les Députés lui déclarèrent qu'ils n'avoient aucuns ordres, ni aucun caractère pour transiger là dessus avec lui. Ce Prince ajouta qu'outre ces ôtages, il vouloit encore que Pierre lui mit dans les mains *Daniot & Turquant*, ses deux principaux affidés, qui avoient tant de part à tous ses conseils; c'étoit les deux scélérats qui n'avoient point rougi de commettre le meurtre du monde le plus exécrationnable sur la personne de la Reine *Blanche* de Bourbon. Henry ajouta qu'il avoit envie de leur faire expier par les flammes un crime si horrible; il pria même ces deux députés de lui faire l'amitié d'arrêter ces meurtriers, en cas que Pierre prit le parti de fuir de Cardonne, comme il avoit fait auparavant de Burgos & de Toledé.

Quand ces deux envoyés rapportèrent à Pierre, que son ennemi lui demandoit pour ôtage sa propre fille & le Comte Ferrand de Castre, il comprit que sa proposition n'auroit aucun succès; elle gâta même si fort ses affaires, que le Comte qui lui avoit donné ce conseil, voyant qu'on le mettoit au jeu, craignit qu'on ne l'embarquât trop avant, & prit la résolution de quitter la Cour de ce Prince, de peur qu'il ne l'entraînât dans sa perte. Il se déroba secrettement de sa compagnie, sans lui témoigner le sujet de sa retraite, & sans prendre congé de lui. Cette démarche étonna beaucoup ce malheureux Prince, & lui fit dire qu'il voyoit bien que tout le monde l'abandonnoit. Il prit donc la résolution de sortir de Cardonne : mais avant de partir, il assembla les bourgeois, & les conjura de lui être fidelles, en n'imitant pas la défection de Burgos & de Tolède qui l'avoient lâchement trahi. Son évafion fit ouvrir les portes de Cardonne à Henr, aussitôt que Pierre en fut sorti pour se rendre à Séville. Cette dernière ville accueillit ce Prince fugitif, & lui fit les honneurs dûs à sa qualité : mais sa joye fut troublée, quand il apprit que Cardonne s'étoit rendue à son ennemi.

Quoique Séville fût extrêmement forte, étant défendue par trois citadelles, dont l'une étoit occupée par des Juifs, l'autre par des Chrétiens, & la troisieme par des Sarrazins, cependant Pierre ne s'y trouvoit pas plus en sûreté qu'ailleurs; il ne put s'empêcher de faire sentir son chagrin à ces deux Juifs, *Daniot & Turquant*, qui par leurs pernicious conseils, l'avoient embarqué dans les méchantes affaires qu'il avoit à soutenir. Il leur reprocha qu'ils étoient la cause de son malheur, depuis qu'ils lui avoient malicieusement conseillé d'affaffiner la Reine *Blanche*, s'étant eux-mêmes rendus les Ministres & les instrumens de cette cruauté, pour assouvir leur vengeance particuliere: que depuis ce détestable meurtre, ils lui avoient attiré l'indignation de ses sujets, & la revolte de son propre frere: qu'ils méritoient qu'il les fît punir du dernier supplice. Mais qu'il se contentoit de les bannir pour jamais de sa Cour, dont il leur défendoit d'approcher sous peine de la vie.

Ces deux Juifs obéirent, sans entreprendre de se disculper auprès de ce Prince, dont ils redoutoient la colere. Ils prirent le chemin de Lisbonne pour se mettre à couvert de l'orage qui les menaçoit, mais par mal-

heur ils furent rencontrés un matin par Mathieu de Gournay, Chevalier Anglois, qui les surprit sortant d'un vallon, comme il alloit au fourage. Il ne les apperçut pas plutôôt, qu'il vint à eux l'épée à la main, leur commandant de se rendre, ou qu'il leur en coûteroit la vie. Ces deux misérables tremblans de peur, lui crièrent miséricorde : il leur demanda s'ils étoient Juifs ou Sarrasins ; *Turquant* lui répondit qu'ils étoient Juifs à la vérité, mais que s'il avoit la bonté de ne les point faire mourir, ils lui promettoient de lui livrer le lendemain la ville de Séville. Le Chevalier les assura que non-seulement ils auroient la vie sauve, mais qu'ils seroient récompensés à proportion d'un service si essentiel, s'ils étoient assez heureux & assez adroits pour faire ce coup. *Turquant* reprit la parole en lui révélant les moyens dont il se serviroit pour en venir à bout. Il lui fit entendre que les Juifs ayant dans Séville un quartier séparé, qu'ils ouvroient & fermoient quand il leur plaisoit, il lui seroit aisé d'entrer dans le lieu qu'ils occupoient, & d'engager les principaux avec lesquels il avoit de secrettes intelligences ; qu'il tourneroit si bien leurs esprits, qu'il les feroit condescendre à ce qu'il voudroit,

pourvu qu'on leur promet qu'en facilitant aux troupes d'Henry la prise de la ville, on ne toucheroit point à leurs biens, encore moins à leurs vies.

Mathieu de Gournay goûta cet expédient, & voulut que l'un des deux en fût la caution. *Daniot* s'offrit de demeurer auprès de lui comme garant du succès de cette entreprise. Mathieu mena l'autre au Prince Henry, afin de l'informer des mesures qu'il avoit méditées pour l'exécution d'un si grand dessein; les moyens qu'on lui proposa lui parurent faciles, il ne s'agissoit plus que d'en faire la tentative.

Turquant se mit en devoir de sonder là-dessus les Juifs, il se coula par une poterne, & se glissant au pied des murailles de la citadelle qu'ils occupoient, il cria d'en bas à ceux qui faisoient le guet sur le haut des murs, qu'ils eussent à lui faire ouvrir le guichet, & qu'il avoit une affaire capitale à leur communiquer.

On courut aussitôt à lui pour le faire entrer; on le mena devant les Maîtres de la loi qui lui demanderent le sujet de son arrivée si précipitée. Il leur exposa que Pierre étoit très-mal intentionné pour eux, & que s'ils ne prenoient contre lui de prompts pré-

cautions, ils ne pourroient pas éviter les funestes effets de son ressentiment. Il ajouta qu'il avoit déjà commencé à faire voir ses intentions en le banissant de sa Cour avec *Daniot*, sous des menaces très séveres, & qu'ils devoient au plutôt aviser ce qu'ils avoient à faire, s'ils vouloient conserver leurs biens & leurs vies. Les plus considérables & les plus distinguez de cette Nation, confiterent d'une nouvelle si étrange, lui demanderent à lui-même quelles mesures il leur conseilloit de prendre dans une si fâcheuse conjoncture. Il leur témoigna qu'il avoit déjà fait quelques avances là-dessus en leur faveur, & qu'il avoit obtenu d'Henry, qu'il ne leur seroit fait aucun tort, s'ils lui donnoient l'entrée de leur fort pour y mettre ses gens à couvert, en attendant qu'ils épiaissent l'occasion d'attaquer la ville, & d'y mettre tout à feu & à sang. Les Juifs ne balancerent point à entrer dans ce dessein, quelque perfide & lâche qu'il fût : parce qu'ils ne pouvoient se sauver que par-là. Le saint jour du Dimanche fut choisi pour cette entreprise : parce que semblables à leurs Ancêtres, ils faisoient scrupule d'y travailler un samedi (jour du Sabat,) & n'en avoient point de vendre une ville, & de

livrer leur Prince à ses ennemis. *Turquant* ayant ainsi tout concerté comme il le desiroit, alla en rendre compte à Mathieu de Gournay, qui le mena parler aussitôt à Henry.

L'impatience qu'ils avoient eu tous deux d'annoncer une nouvelle qui devoit être agréable à ce Prince, ne leur fit pas prendre garde aux gens qui se trouverent présens à ce complot; & cette bévue déconcerta l'entreprise : car une belle Juive s'étant rencontrée là, prêta l'oreille à ce qu'ils dirent, & comme elle étoit la maîtresse de Pierre, & qu'elle avoit un grand intérêt à sa conservation, elle se déroba secrettement de nuit pour lui venir dire le secret de la conspiration, lui faisant un détail exact & circonstancié de cette trame, dont les principaux Auteurs étoient ces deux scélérats *Daniot* & *Turquant* qu'il avoit bannis, & qui pour se venger en vouloient à sa vie. Le Roi Pierre eut d'abord beaucoup de peine à croire une nouvelle si funeste : mais la Juive la lui confirma par tant de circonstances, & par tant de sermens, que ce Prince n'en douta plus; il la remercia de la part qu'elle prenoit à ce qui touchoit sa personne & ses intérêts. La Juive ayant fait sa cour aux dépens de ceux
de

de sa Nation, s'en retourna fort satisfaite de l'avis qu'elle venoit de donner à Pierre.

Les Juifs qui sçavoient les engagements de cœur qu'elle avoit avec le Roi Pierre, essayèrent de la pressentir sur les plus secrets desseins de ce Prince, se persuadans que le grand amour qu'il avoit pour elle ne lui auroit pas permis de lui faire aucun mystere. Cette Dame leur dit froidement qu'elle croyoit que les approches d'Henry l'obligeroient bientôt d'aller en Portugal. En effet Pierre prit la résolution de quitter Séville dès le lendemain, sur l'avis qu'il avoit reçu de la Juive, qu'on en vouloit encore plus à sa personne qu'à la ville. Il fit donc charger son bagage en grande diligence, & fit le même compliment à ceux de Séville, que celui qu'il avoit fait aux habitans de Burgos, de Toledé, & de Cardonne, les conjurant de se bien défendre contre Henry jusqu'à son retour, qui seroit prompt : puisqu'il ne partoît que pour aller demander du secours aux Rois de Grenade & de Belmarin : leur promettant de revenir incessamment, & de fondre avec toutes ses forces sur son frere & sur Bertrand, & que si l'un & l'autre tomboient dans ses mains, il ne leur feroit aucun quartier. Les bourgeois de Séville lui

firent aussi les mêmes protestations de fidélité que ceux des autres villes, & le prièrent de les venir au plutôt animer par sa présence à soutenir le choc de leurs communs ennemis.

La belle Juive qui s'étoit trouvée présente à la conjuration que *Turquant* avoit tramée contre Pierre, quand il entra dans le quartier des Juifs pour débaucher ceux de cette Nation du service de ce Prince, remarqua ceux qui lui paroissoient les plus mal intentionnez pour lui; elle lui en donna la liste par écrit. Pierre voulant s'en venger, feignit d'avoir besoin de leur cortége sur sa route, leur disant pour les endormir & les engager à le suivre, qu'il les avoit toujours reconnu fidelles, & qu'ils lui feroient plaisir de l'accompagner dans le voyage qu'il alloit entreprendre. Ils crurent que cette demande étoit moins un piège qu'un effet de la confiance qu'il avoit en eux. Ils se firent donc un mérite de s'acheminer avec lui : mais aussitôt qu'il eut gagné la nuit dans sa route, il les fit tous pendre. Après cette cruelle exécution, il voulut poursuivre sa marche; mais la grande obscurité le faisant tomber dans l'égarément, il se trouva fort embarrassé, donnant tout au travers des hayes & des fosses

sans sçavoir à quoi s'en tenir, tantôt réclamant le secours du Ciel, & tantôt celui des Demons.

On avoit beau lui remontrer (52) les impiétés qu'il commettoit ; il demouroit toujours endurci sans se laisser fléchir par les prieres de ses amis, qui l'exhortoient de rentrer un peu en lui-même, & de recourir à Dieu dans le péril où il étoit.

Le tonnerre vint au secours des hommes, & gronda sur sa tête avec tant de fracas & de bruit, qu'on croyoit qu'il se rendroit à cet avertissement du Ciel : mais il ne fit pas seulement le signe de la Croix, & continua de vomir contre Dieu des blasphêmes encore plus exécrables, disant que s'il étoit tout-puissant, il ne l'abandonneroit pas de la sorte. Le temps étoit si noir qu'ils ne pouvoient tous mettre un pied devant l'autre, quand Pierre s'avisa de faire porter devant eux la table d'or sur une mule, afin que l'escarboucle dont nous avons parlé, jettant un grand éclat, leur servit de guide & de fanal pour les éclairer au milieu de la nuit. Elle fut d'un grand secours à ce malheureux Roi que l'on suivoit de près ; car quand ceux de Séville apprirent la cruelle exécution qu'il avoit fait faire de leurs principaux bourgeois, ils ne

respirerent plus que vengeance contre ce barbare.

Henri, Bertrand & toute la blanche compagnie, se servirent d'une si favorable occasion pour se présenter devant les murailles de cette ville. L'intelligence qu'ils avoient déjà dans la place avec les Juifs, en facilita la réduction : les Chrétiens & les Sarrafins firent quelque mine de résister ; mais les Juifs étant soutenus d'Henri, de Bertrand, du Marechal d'Endreghem, d'Hugues de Caurelay, de Mathieu de Gournay, de Gautier Huet, du Besque de Vilaines, tout plia devant eux, & les bourgeois se joignirent avec eux, contre la garnison qui se voyant attaquée de tous côtés, mit les armes bas, & se rendit à la discrétion du vainqueur, qui loin de faire main-basse sur elle, aima mieux lui donner quartier, que de répandre le sang de tant de gens qui pouvoient encore combattre pour une meilleure cause, que celle de Pierre. Henri fit son entrée dans Séville, à la tête de son armée (53). Les Bourgeois lui en présentèrent les clefs, lui rendirent leurs hommages, & lui prêterent le serment de fidélité.

CHAPITRE XIX.

De la vaine tentative que fit PIERRE auprès du Roi de Portugal pour en obtenir du secours ; & du prix que MATHIEU DE GOURNAY Chevalier Anglois remporta dans un Tournoi, contre des Portugais.

PIERRE voyant ses affaires désespérées, & Henri Maître de ses Etats, se persuada que le Roi de Portugal auroit quelque compassion de son infortune, & voudroit bien lui preter la main pour le rétablir sur le trône. Ce fut dans cet espoir qu'il l'alla trouver à Lisbonne. Il lui exposa l'usurpation prétendue, que le Prince Henri venoit de faire de son Royaume, assisté des armes de Bertrand du Guesclin, qui s'étoit mis à la tête de grand nombre d'aventuriers, pour lui ôter sa couronne. Il le supplia de le vouloir tirer de ce mauvais pas, en lui donnant le secours dont il avoit besoin pour reprendre toutes les places que la perfidie de ses sujets lui avoit fait perdre. Le Roi de Portugal l'assûra que son sort étoit bien à plaindre ; mais qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour entrer ouvertement dans son affaire, & s'attirer sur les bras une guerre avec les François de gaieté de cœur ;

que cependant il pouvoit compter que s'il vouloit établir son séjour en Portugal, il le feroit servir en Roi, lui donnant tous les Officiers qui sont ordinairement employez auprès de la personne d'un Souverain. Pierre le remercia de ses honnêtetés, & dissimula le cnagrin qu'il avoit dans le cœur de se voir éconduit.

Il s'avisa d'une autre ressource, il se souvint que le Prince de Galles avoit été souvent aux mains avec les François, & qu'il n'étoit pas leur ami.

Ce projet fut applaudi par le Roi de Portugal, auquel il s'ouvrit, & qui lui conseilla de prendre ce parti, lui disant qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il fit le trajet pour passer en Angleterre, puisqu'il trouveroit dans la Guyenne le Prince de Galles, qui, selon toutes les apparences, épouserait ses intérêts avec chaleur, ayant de fort belles troupes, avec lesquelles il avoit remporté de grands avantages contre les François : qu'il pouvoit compter d'avance que son voyage auroit un succès infallible, puisqu'il y avoit longtemps que les mains lui demangeoient contre cette nation, sur laquelle il ne cherchoit que quelque spécieux prétexte pour faire des conquêtes.

Ces raisons encouragerent Pierre à prendre le chemin de Bordeaux pour y parler au Prince de Galles, qui y tenoit sa Cour. Il fit donc préparer un vaisseau, sur lequel il chargea ce qu'il avoit de plus riche & de plus précieux, sans oublier sa table d'or; & puis il y monta suivi de vingt-cinq Chevaliers, de cinquante Ecuyers Espagnols & de grand nombre de Juifs qui lui faisoient fidele compagnie. Durant cet embarquement de Pierre pour Bordeaux, Henri son ennemi ne s'endormoit pas. Il assembla son Conseil, auquel assisterent Bertrand, le Maréchal d'Endreghem, Hugues de Caurelay, le Sire de Beaujeu, Mathieu de Gournay, & tous les autres Généraux les plus distingués de l'armée; il leur fit part de la nouvelle qu'il avoit apprise, que Pierre étoit allé mandier du secours auprès du Roi de Portugal, & leur demanda quelles mesures il lui falloit prendre pour empêcher ce Prince d'entrer dans les intérêts de son ennemi. Bertrand prit la parole, & déclara qu'il étoit à propos de dépêcher en Portugal quelques Chevaliers au plutôt pour apprendre en quelle assiette étoit cette affaire; & que pour détourner un coup si dangereux, il falloit menacer ce Roi d'entrer en armes dans ses États, & de lui donner

tant d'exercice chez lui , qu'il n'auroit pas le loisir de songer à secourir les autres : qu'après qu'ils auroient fait la conquête du Portugal , ils pourroient attaquer les Royaumes de Grenade & de Belmarin, passer sur le ventre à tant de Juifs & de Sarrasins, dont ils étoient remplis , & de là pousser jusques dans la Terre-Sainte , pour se rendre Maîtres de Jérusalem , & reprendre sur les Infideles ce que Godefroy de Bouillon avoit autrefois conquis sur eux.

On songea donc à choisir un homme de cœur & de talent pour bien s'acquitter de la commission dont on avoit envie de le charger auprès du Roi de Portugal. On jeta les yeux sur Mathieu de Gournay Chevalier Anglois , qui fut ravi d'avoir cet emploi , parce qu'il mouroit d'envie de voir la ville de Lisbonne & la Cour du Roi de Portugal. Il se mit en chemin, lui dixieme , pour ce sujet. Il arriva dans cette ville un peu devant dîner. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre dans l'hôtellerie , qu'il eut la curiosité de demander à son hôte si le Roi de Portugal étoit à Lisbonne , & ce que l'on disoit du Roi Pierre. Cet homme répondit que Sa Majesté s'alloit bientôt mettre à table avec une très-belle Dame qu'il venoit de marier avec un Prince de son sang,

& qu'il y auroit le lendemain un superbe Tournoy, auquel il pourroit prendre part ; qu'à l'égard du Roi Pierre , il étoit à Bordeaux auprès du Prince de Galles pour lui demander du secours contre Henri, Bertrand, & tous les autres Chevaliers François ; & que s'il l'obtenoit, il lui seroit fort aisé de faire lâcher prise à ceux qui l'avoient dépouillé de ses États.

Mathieu de Gournay fut surpris de cette nouvelle : & tandis qu'il se préparoit pour se présenter devant le Roi de Portugal, il ne put s'empêcher de dire qu'étant Anglois de nation, il ne pourroit plus servir Henri contre Pierre, si le Prince de Galles son Maître se déclaroit pour ce dernier. Il se rendit ensuite au Palais dans un équipage fort lesté. Il rencontra sur les degrés de l'escalier un autre Anglois qu'il connoissoit de longue main, pour s'être trouvé ensemble à la bataille de Poitiers ; après s'être embrassés l'un l'autre, le dernier se chargea d'aller dire au Roi la venue de Mathieu, lui promettant qu'il auroit de Sa Majesté le plus favorable accueil qu'il pourroit desirer. En effet il en fit à son Maître un portrait fort avantageux, lui disant que ce Chevalier qui venoit de la part d'Henri, étoit un Gentil-

homme d'un mérite fingulier & qui s'étoit acquis beaucoup de réputation dans les armes.

Quand il eut ainsi pris les devant en sa faveur, il le revint trouver pour le présenter au Roi : mais il trouva sur sa route les Maîtres d'Hôtel de Sa Majesté qui venoient à sa rencontre pour lui faire honneur & l'introduire dans la chambre du Roi, devant lequel Mathieu de Gournay fit mine de flechir le genou : mais ce Prince ne le voulant pas permettre, le prit aussitôt par la main pour le relever; & lui demanda comment Henri se portoit, & tous les braves qui l'avoient secondé dans son expédition d'Espagne, qui lui avoit été plus glorieuse que juste, parce qu'on n'a jamais bonne grace d'envahir les Etats d'un légitime Souverain. De Gournay voyant qu'il étoit prévenu contre Henri, le désabusa de l'erreur dans laquelle il étoit, lui représentant qu'il avoit plus de droit à la Couronne d'Espagne que Pierre, & que le sujet de la commission dont on avoit trouvé bon de le charger auprès de Sa Majesté, ne tendoit qu'à scavoir si dans le fonds il étoit vrai qu'elle voulut embrasser les intérêts de Pierre contre Henri : que si cette nouvelle qui couroit étoit véritable, il avoit

ordre de prendre aussitôt congé d'elle, & de se retirer. Le Roi de Portugal lui dit ingénument, qu'il s'étoit ouvert là-dessus en présence de toute la Cour; qu'il étoit bien vrai que Pierre lui avoit demandé du secours, mais qu'il étoit encore plus vrai qu'il le lui avoit refusé, ne voulant pas troubler le repos de ses peuples, en attirant dans ses Etats une guerre étrangere dont il se passeroit fort bien.

Mathieu lui témoigna que le Prince Henri lui sçauroit bon gré de ce qu'il avoit bien voulu ne lui pas être contraire dans la justice de ses armes. Le Roi le fit asseoir à sa table, & le regala de son mieux, le faisant entrer dans tous les divertissemens qu'on donnoit à la nouvelle épouse, & dans tous les honneurs qu'on lui faisoit. On n'y épargna pas les joueurs d'instrumens : mais leurs concerts ne plurent aucunement à Mathieu de Gournay qui n'étoit pas fait à ces sortes de cacophonies, dont les tons étoient si discordans qu'ils lui écorchoient les oreilles. Il ne put dissimuler le peu de goût qu'il prenoit à cette grossiere symphonie, disant qu'en France & en Angleterre la musique avoit bien d'autres charmes, & que les instrumens y étoient touchez avec beaucoup plus de

délicatesse. Le Roi lui fit entendre qu'il avoit deux hommes de réserve qui n'avoient point leurs semblables au monde sur cet art, & que quand il les auroit entendus il en seroit tellement enchanté, qu'il conviendrait que dans toute l'Europe personne ne pouvoit encherir sur le talent qu'ils avoient d'enlever le cœur par l'oreille. Le Chevalier lui témoigna qu'il s'estimerait heureux s'il pouvoit avoir part à ce plaisir.

Ce Prince les fit appeler, ils entrèrent dans la salle avec une fierté qui surprit Mathieu de Gournay; car outre qu'ils étoient vêtus comme des Princes, ils avoient derrière eux chacun un valet qui portoit leurs instrumens. Ce Chevalier s'attendoit à quelque chose de fort rare : mais il ne put se tenir de rire quand ils commencèrent à jouer comme ces vielleurs, qui vont en France par les villages quêter dans les tavernes & les cabarets. Le Roi voulut savoir le sujet de ses ris : mais ce Prince fut encore bien plus déconcerté quand le Chevalier l'assura que ces instrumens étoient le partage des aveugles, & des gueux, à qui l'on donnoit l'aumône, quand ils avoient joué deux ou trois airs, comme venoient de le faire ces deux hommes qu'il estimoit tant.

Il en eut tant de confusion qu'il jura qu'il ne s'en serviroit plus. En effet il leur donna congé dès le lendemain, ne voulant plus retenir à sa Cour cette sorte de gens, qui lui faisoient affront devant les étrangers, qui seroient capables de le tourner en ridicule, quand ils diroient par-tout que le Roi de Portugal, n'avoit point de plus agréable concert, ni de plus charmant plaisir que celui d'entendre des vielleurs qui sont par-tout ailleurs si communs & si meprisés dans l'Europe.

Le Roi de Portugal crut qu'il se tireroit mieux d'affaire en donnant au Chevalier de Gournay le spectacle du tournoy, dans lequel il le voulut même engager, & le mettre de de la partie, lui disant qu'il avoit appris que les Anglois excelloient par dessus toutes les autres nations dans ces sortes d'exercices, & qu'il lui feroit plaisir de montrer son adresse & sa force dans cette lice en présence de toute sa Cour : qu'une si belle assemblée méritoit bien qu'un Chevalier aussi galant que lui, s'en donnât la peine. Il le cajola si bien, lui vantant la valeur des Anglois que rien n'étoit capable d'étonner, & qui sortoient avec un succès admirable de toutes les expéditions qu'ils entreprenoient, que ce discours

enfla le cœur du Chevalier & lui donna tant de vanité qu'il ne feignit point de répondre qu'il prêteroit le colet à qui oseroit mesurer ses forces avec lui : que depuis qu'il s'étoit mis sur les rangs dans ces fortes de combats, il avoit toujours remporté l'avantage, & que tout le monde lui faisoit la justice de croire qu'il avoit eu beaucoup de part au gain que les Anglois avoient fait de la bataille de Poitiers. Cette repartie donna plus d'ardeur au Roi de le voir entrer dans cette carrière avec les autres, & pour l'échauffer davantage à condescendre à son désir, il lui déclara qu'il destinoit un prix pour celui qui feroit le mieux, & sortiroit de cette lice avec plus de succès ; que le plus adroit auroit pour récompense une belle mule qui valoit cent marcs d'argent dont la selle étoit toute d'ivoire & le harnois d'or. Il la fit même mener sous les fenêtres de son Palais afin que tout le monde la vit, & qu'elle excitât davantage l'envie de ceux qui seroient en compétence pour remporter un si riche prix.

Le Chevalier se promettoit de son expérience, qu'elle ne lui échapperait point. La nouvelle se répandit par toute la Cour & la ville de Lisbonne, qu'un Anglois devoit faire admirer

La force & son adresse dans le tournoi qui se feroit le lendemain, pour rendre les nopces de la Princesse d'autant plus célèbres. Ce spectacle extraordinaire attira sur la place tout ce qu'il y avoit de gens curieux pour être témoins de la gloire, ou de la honte de ce Chevalier. Toutes les Dames remplirent les balcons, les fenêtres, & les échafauds, ayant encore plus d'envie d'attirer sur elles les yeux de tout le monde, que l'Anglois n'en avoit de faire admirer le talent qu'il avoit de bien manier un cheval, & de le pousser contre un autre pour lui faire perdre les étriers & le renverser par terre. Les Chevaliers qui devoient être de la partie parurent sur les rangs pour entrer en lice, & faisoient sur la place fort belle contenance. On trouva bon d'ouvrir ce combat à la pointe du jour pour éviter la grande chaleur qu'il eut fallu nécessairement essuyer, si l'on eût commencé plus tard. Il y eut dans ce Tournoi force casques abbatus, force lances brisées, & beaucoup de chevaux renversés.

Mathieu de Gournay remporta toujours l'avantage, & renversa plus de cent Chevaliers par terre, qui furent culbutés avec leurs chevaux les uns après les autres. Chacun battoit des mains en faveur de l'Anglois,

dont les coups étoient portés avec tant de roideur, que personne ne pouvoit les parer. Le Roi de Portugal voyoit avec chagrin toute cette manœuvre, disant en soi même que cet Etranger au sortir de la Cour parleroit avec mépris des Portugais, & décréditeroit leur nation dans toute l'Europe, se vantant qu'aucun d'eux n'avoit pu se défendre de faire devant lui la piroüette, & de coucher enfin sur le sable. Ce Prince se souvint qu'il y avoit parmi ses Officiers un Breton nommé la Barre (54), homme qui avoit la réputation d'être un rude joueur en matiere de joute. Il l'appella pour le pressentir s'il se croyoit assez fort & nerveux pour entrer en lice contre l'Anglois. La Barre répondit qu'il lui prêteroit le colet volontiers, & qu'il espéroit sortir avec succès de cette affaire. On le fit armer pour cet effet, on lui donna l'un des meilleurs chevaux de l'écurie du Roi, afin qu'il ne lui manquât rien pour agir avec avantage & triompher de son antagoniste. Il se présenta sur les rangs dans cet équipage. Il vit l'Anglois qui paroïssoit tout fier de ce qu'il venoit d'abatre douze Chevaliers : mais sa contenance ne l'intimida point, & lui donna même une plus grande démangeaison de le vaincre.

Tout

Tout le monde étoit dans l'attente & dans l'impatience de les voir aux mains. Cette curiosité fut bientôt satisfaite. La Barre fit son manège avec tant d'habileté, mania sa lance avec tant de force, & poussa son cheval avec tant de roideur, qu'il fit tomber l'Anglois par terre, & mordre le sable à son cheval. La chute de Mathieu fut si lourde, qu'il en eut le bras cassé, demeurant tout étourdi du coup qu'il avoit reçu, jusques là qu'il resta longtemps dans cette posture sans pouvoir remuer ni jambes ni bras, & sans pouvoir parler. Le Roi de Portugal ne fut pas fâché que l'on crût qu'un Écuyer Portugais avoit humilié la fierté de l'Anglois, & qu'il y en avoit dans sa nation d'aussi braves & d'aussi adroits dans cet exercice, que dans l'Angleterre. Il commanda qu'on relevât Mathieu de Gournay pour le faire panser de sa blessure. On lui banda le bras; & ce Prince le voyant estropié de la sorte, lui demanda quel sentiment il avoit des Chevaliers de sa nation. Mathieu lui répondit qu'il avoit été bien puni de sa vanité; que celui qui l'avoit ainsi traité n'étoit pas un des apprentifs dans le métier. On le fit mener au Palais avec beaucoup d'honnêteté pour l'y regaler; & cette petite disgrâce ne lui ôta rien de l'es-

time qu'il s'étoit acquise ; car le Roi sçachant bien que ce n'étoit pas un Portugais , mais un Breton qui l'avoit ajusté de la sorte , ne laissa pas de lui faire présent de la mule qu'il avoit méritée , puisqu'il avoit remporté ce prix sur tous les Écuyers de sa nation : mais ce Prince lui fit cette petite supercherie pour sauver l'honneur de son pays.

Mathieu s'estima toujours fort heureux de ce que la mule lui avoit été livrée , comme le gage & la récompense de la gloire qu'il avoit acquise dans une si belle carrière : mais après qu'il eut pris congé du Roi de Portugal , il fut un peu mortifié quand on lui vint dire à l'oreille que ce n'étoit pas avec un Portugais qu'il s'étoit battu , mais avec un Breton ; ce qui lui fit depuis écrire à ce Prince , qu'il n'en avoit pas usé dans cette occasion de bonne foi. Ce Chevalier reprit aussitôt le chemin de Seville pour rendre compte au Prince Henri du succès de sa commission. Quand on lui vit ainsi le bras en écharpe , on lui demanda d'où lui venoit cette blessure. Il conta son aventure ; & Bertrand , qui se trouva présent , fut ravi d'apprendre qu'un Breton avoit fait ainsi sentir la force de son bras. Quand l'Anglois eut fait son rapport , & témoigné qu'il n'y avoit rien à craindre

du côté du Roi de Portugal , qui s'étoit déclaré neutre dans la guerre d'Henri contre Pierre , le premier lui demanda ce qu'étoit devenu le second , & ce qu'on en disoit. Mathieu l'assûra que Pierre avoit pris le chemin de Bordeaux pour réclamer contre lui le secours & la protection du Prince de Galles , & qu'il étoit nécessaire qu'il assemblât au plutôt son Conseil là dessus pour chercher les moyens de parer un coup si redoutable. Cette nouvelle n'accommodoit point les affaires d'Henri , qui avoit intérêt d'avoir moins d'ennemis sur les bras : ce qui lui donna le plus d'inquiétude , ce fut le compliment que lui fit Hugues de Caurelay , l'un des plus braves de son parti , lui disant qu'il étoit né sujet du Prince de Galles , & qu'il ne seroit plus en état de le servir , s'il avoit la guerre contre lui ; parce que ce seroit un crime de haute trahison , s'il étoit pris les armes à la main contre son Souverain. Gautier Huet , Jean d'Evreux , & tous les autres Chevaliers Anglois lui firent la même déclaration.

Henri convint avec eux qu'ils avoient toutes les raisons du monde de garder la fidélité qu'ils devoient à leur Prince ; mais il les pria de rester toujours avec lui , tandis que les choses étoient encore incertaines , & de ne

le point quitter jusqu'à ce que la guerre eût été tout-à-fait déclarée par l'Angleterre contre lui. Tous ces braves le lui promirent, si bien que toutes les espérances d'Henri ne rouloient que sur la valeur de Bertrand du Guesclin, du Besque de Vilaines, & du Maréchal d'Endreghem, qui l'assurèrent qu'ils le serviroient jusqu'au bout contre le Roi Pierre, sans aucune réserve.

C H A P I T R E X X.

De la foudre du Ciel qui tomba miraculeusement sur Daniot & Turquant, ces deux scélérats accusés du meurtre de la Reine BLANCHE, & qui s'en voulurent purger en rejetant ce crime l'un sur l'autre, pour lequel on les fit combattre en champ clos.

Nous avons dit que ces deux Juifs avoient rendu le Prince Henri Maître de Seville par leur perfidie. La récompense qu'ils en eurent fut une autorité presque souveraine qu'on leur accorda sur les Bourgeois de la même ville, dont il abusèrent si fort, quelle dégénéra bientôt en tyrannie. Les Juifs se voyant sous le joug de leurs compatriotes, qui ne les traitoient pas mieux que les autres,

voulurent le secouer par une accusation qu'ils intenterent contre eux, déposans qu'ils étoient les deux seuls auteurs de la mort de la Reine *Blanche*, qu'ils avoient tuée sur son lit, tandis que cette Princesse étoit seule enfermée dans sa chambre, faisant ses prières à Dieu dans le silence de la nuit. Henri qui connoissoit *Daniot* & *Turquant* par le bon office qu'il en avoit reçu quand ils avoient trâmé la reddition de Seville en sa faveur, fut bien surpris quand il sçut qu'ils avoient été les deux conseillers, & ensemble les deux exécuteurs de l'ordre barbare que Pierre leur donna de faire mourir sa propre femme. Il les fit venir devant lui pour les interroger sur un crime si noir, & les menaça de les faire tous deux brûler vifs, s'ils lui cachotent la vérité de ce détestable attentat. *Daniot* prit la parole, & tacha de se disculper, en disant qu'il étoit bien vrai que le Roi Pierre l'avoit envoyé, comme un huissier, pour autoriser cette exécution par quelque forme de justice, mais qu'il avoit eu tant d'horreur d'un si cruel arrêt, qu'il n'avoit pas osé seulement mettre le pied dans la chambre, s'étant contenté de se tenir à la porte après avoir essayé cent fois de détourner *Turquant* de

commettre une si grande inhumanité, qu'il étoit là pour rendre ce témoignage à la vérité, fans rien déguiser de tout ce qui s'étoit passé.

Turquant se voyant chargé par son complice, lui donna le change, avouant très-sincèrement qu'ils avoient été tous deux les meurtriers de cette innocente Princesse, & priant Henri de ne le point mettre à la gehene pour en sçavoir le détail, puisqu'il se confessoit criminel, & qu'il sçavoit bien qu'il ne pouvoit pas éviter le dernier supplice, non plus que *Daniot* & six autres Juifs qui les avoient secondés pour faire ce coup exécrationnable. *Daniot* l'interrompit en lui donnant un dementi, soutenant qu'il n'étoit point entré dans la chambre de cette Princesse quand on la fit mourir, & qu'il devoit se souvenir de ce qu'il lui dit plusieurs fois que cette bonne & pieuse Dame n'avoit point mérité d'être si cruellement traitée. *Turquant* voyant que celui-ci cherchoit à se tirer d'affaire, contre sa propre conscience, qui lui devoit reprocher le crime qu'il avoit commis avec lui, le traita de menteur & d'impudent, ne pouvant comprendre le front qu'il avoit de nier un fait plus clair que le jour, dont il marqua le détail & les

circumstances avec tant de clarté, qu'Henri ne put douter qu'ils ne fussent tous deux complices du même attentat. Bertrand pour vider ce différent, déclara qu'il seroit à propos de les faire combattre en champ clos, & que celui qui seroit victorieux de l'autre, seroit reconnu le plus innocent. Henri donna les mains à la proposition de Guesclin, marqua le jour, l'heure, & le lieu où le duel se devoit faire entre ces deux Juifs. Ce Prince voulut être le spectateur de ce combat; toute sa Cour eut la même curiosité.

Les Bourgeois de la ville monterent en foule sur les murs pour jouir du plaisir de voir aux mains ces deux misérables qui furent amenés au champ désigné. Bertrand fut préposé pour veiller à ce que tout se passât dans ce combat singulier, sans aucune supercherie de part ni d'autre. Comme il avoit quelque prédilection pour *Turquant* plutôt que pour *Daniot*, il dit au premier que s'il pouvoit tuer son homme, il lui procureroit sa grace. En effet, le dernier avoit une mine si patibulaire, que tout le monde le condamnoit par avance.

Quand on eut fermé le champ de barrières, on les y fit entrer tous deux armés de

pied en cap, & fort avantageusement montés ; ils s'éloignèrent de concert pour courir l'un sur l'autre avec beaucoup plus de force & d'impétuosité. Ils en vinrent de part & d'autre aux approches avec une égale furie, se chargeans d'horribles coups. *Turquant* fit un si grand effort contre *Daniot*, qu'il lui perça le bras de son épée, dont le pré fut tout ensanglanté, lui reprochant qu'il paroïssoit bien qu'il avoit fait un parjure par le public désaveu qu'il venoit de faire, qu'il eut trempé dans la mort de la Reine, & que Dieu découvroit assez son mensonge par la disgrâce qui venoit de lui arriver. Après s'être bien chamaillés, ils se colleterent avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que le Roi Henri se tournant du côté de *Bertrand* & de tous les autres spectateurs, ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il admiroit la force & le courage de ces deux coquins, qui ne pouvoient lâcher prise, & se tenoient tous deux par le corps à force de bras, sans reprendre haleine, & sans que l'un ni l'autre voulût céder à son adversaire : mais tandis qu'ils étoient ainsi colés l'un à l'autre, le Ciel voulut, par un miracle, faire une justice exemplaire de ces meurtriers. Tous les spectateurs furent bien

surpris de voir une épaisse nuée s'étendre dans l'air sur leurs têtes , au travers de laquelle il sortoit des éclairs accompagnés d'un tonnerre , qui faisant un bruit & un fracas horrible , fendit la nuée pour lancer sa flamme & son carreau sur ces deux criminels , qui furent brûlés à la vue de tant de personnes, que ce feu voulut épargner, comme s'il eût sçu discerner les innocens d'avec les coupables.

Ce châtiment tout visible de la main de Dieu , jetta tant de frayeur dans l'ame de ceux qui le virent , que chacun s'en retourna chez soi tout consterné d'une si terrible aventure. On se disoit l'un à l'autre que la Providence n'attendoit pas toujours à punir les hommes en l'autre vie , puisque dès celle-ci le doigt de Dieu s'étoit fait connoître à l'égard de ces deux détestables Juifs qui ne méritoient plus de voir le jour , après avoir commis une si indigne action sur une Princesse , dont la conduite innocente avoit édifié toute la Cour d'Espagne. Ce miracle fit un si grand effet sur l'esprit de ceux qui en furent les timides témoins, que plus de seize cens, tant Juifs que Sarrasins demanderent le Baptême aux Ministres des Autels. Henri , Bertrand & tous les Sei-

gneurs de l'armée ne douterent plus de la fainteté de la Reine *Blanche* : puisque Dieu même avoit entrepris de venger sa mort par un miracle qui ne fut pas le seul qui publia ses mérites & ses vertus : car il fut secondé de beaucoup d'autres dans la suite , qui rendirent la mémoire de cette Princesse recommandable à tous les siècles. Pierre qui ne fut pas moins son meurtrier que son mari , reconnut trop tard l'inhumanité qu'il avoit commise sur elle , & comprit bien que si le Ciel avoit fait une si effroyable justice des exécuteurs de ce crime , il en étoit réservé autant à son auteur. En effet , la déplorable fin de ce Prince , que nous apprendrons dans la suite , justifiera sensiblement que tôt ou tard Dieu ne laisse rien d'impuni. Nous allons voir les moyens secrets dont la Providence s'est servie pour châtier ce Roi cruel & apostat.

C H A P I T R E X X I.

Du secours que le Roi PIERRE alla demander au Prince de Galles, quil trouva dans Angoulême, & du présent qu'il lui fit de sa Table d'or pour l'engager dans ses intérêts.

C E malheureux Prince, ennuyé de sa mauvaise fortune, se voyant abandonné de tous ses sujets, & poursuivi par Henri qu'il regardoit comme un usurpateur, résolut de s'aller jeter entre les bras du Prince de Galles qu'il connoissoit assez généreux pour entreprendre de le relever de l'accablement dans lequel il étoit, & de le faire remonter sur le trône. Il s'embarqua donc avec son monde, son argent & sa table d'or couverte d'un très-riche drap dont l'étoffe étoit extrêmement curieuse & rare. Il commanda qu'on eût à cingler du côté de Bordeaux, parce qu'étant la Capitale de la Guyenne, il devoit raisonnablement croire que ce Prince y faisoit son séjour. Ce fut dans cette espérance qu'il y débarqua, donnant ordre à ses fourriers de prendre les devans, & d'aller toujours marquer son logis dans la ville. Ensuite il monta sur une mule d'Arragon, suivi d'un grand nombre de Chevaliers qui lui faisoient cor-

tege chapeau bas , tâchant de cacher son malheur & son inquiétude , par un extérieur magnifique & superbe. Il demandoit en passant dans les rues , si le Prince étoit dans la ville. Il fut un peu mortifié de ne l'y pas trouver. Il tira du côté d'Angoulême , où l'on lui dit qu'il étoit pour lors. L'arrivée d'un Roi fit assez de bruit , pour que la nouvelle en vint bientôt aux oreilles du Prince , qui ne témoigna pas peu de surprise d'apprendre qu'on eût ainsi dépouillé de ses Etats un si puissant Souverain , demandant par quel malheureux canal cette disgrâce lui pouvoit être arrivée. Chandos étoit pour lors à sa Cour , & n'avoit pas peu d'accès auprès de son maître. Il s'étonna beaucoup , quand il lui dit que Bertrand & les Anglois qui servoient sous lui avoient fait cette belle manœuvre , & qu'au lieu d'aller faire la guerre dans le Royaume de Grenade contre les Sarrasins , ainsi qu'ils l'avoient projeté , tous ces braves avoient changé de résolution tout d'un coup , & s'étoient attachés au service d'Henri contre Pierre , qu'ils avoient enfin chassé de ses Etats , & contraint de venir en Prince mendiant réclamer sa protection.

Ce Prince fut touché du pitoyable sort de ce Roi , se persuadant qu'il lui devoit prê-

ter la main pour le secourir, & que c'étoit un sanglant affront pour tous les Souverains de se montrer insensibles aux disgraces de leurs semblables. Il jura qu'il sacrifieroit toutes choses pour le rétablir. Il n'eut pas plutôôt achevé ces paroles, qu'on lui dit que le Roi Pierre venoit d'entrer dans Angoulême. Il envoya Chandos au devant de lui pour le recevoir, & le faire descendre dans un hôtel qu'on avoit magnifiquement paré pour y loger un si grand Roi. D'abord qu'il apperçut Chandos, il courut l'embrasser & lui faisant une sincere confiance de ses déplaisirs, il lui raconta toutes les persécutions qu'il avoit souffertes, & comme il avoit été chassé du trône par les armes de Bertrand & de beaucoup de Chevaliers Anglois qui s'étoient fait un mérite de lui arracher le sceptre de gayeté de cœur, pour le mettre dans les mains d'un bâtard qui n'avoit aucun droit à la Couronne. Il ajouta qu'il avoit été contraint de passer la mer pour venir implorer le secours du plus généreux Prince du monde, espérant qu'il ne l'abandonneroit pas dans une si grande décadence de ses affaires. Chandos essaya de lui remettre l'esprit, en lui faisant part des avances qu'il

avoit déjà faites en sa faveur, & des bonnes intentions dans lesquelles il avoit laissé son Maître pour lui. Ces assurances calmerent un peu le chagrin de Pierre, que Chandos mena par la main dans les appartemens du Prince de Galles qui, n'attendant pas qu'il vint jusqu'à lui, le voulut prévenir en faisant la moitié du chemin. Cet infortuné Roi lui fit une profonde révérence, faisant voir sur son visage & dans son maintien une grande consternation. Ce premier silence fut suivi du triste discours qu'il lui fit de toutes ses disgraces, lui disant qu'un bâtard s'étoit rendu l'usurpateur de ses Etats contre tout droit & justice, appuyé par les armes d'un aventurier Breton qu'on nommoit Bertrand du Guesclin, & par celles de beaucoup de Chevaliers Anglois qui s'étoient tellement acharnés à sa ruine, qu'ils l'avoient réduit au pitoyable état dans lequel il le voyoit, expatrié, chassé de son Trône, trahi par ses sujets & banni de son propre Royaume par la violence & par l'injustice : qu'il espéroit donc qu'un si grand Prince comme lui seroit touché de l'infortune des Souverains en sa personne, & qu'il employeroit ses armes, ses forces & sa valeur pour empêcher que

toute l'Europe n'eût devant les yeux un si pernicieux exemple de perfidie, de trahison, de revolte & d'ingratitude.

Le Prince de Galles s'apercevant que les larmes lui couloient des yeux, & que les sanglots empêchoient qu'il ne prononcât distinctement tout ce qu'il disoit, parut si fort ému de son discours, que sans lui permettre de l'achever, il lui fit mettre son chapeau sur sa tête, lui disant qu'il alloit tout risquer, & qu'il sacrifieroit sa vie même dans une bataille pour lui mettre la Couronne en main, de la même maniere qu'il venoit de lui faire porter son chapeau sur sa tête pour le faire couvrir. Pierre passa sur l'heure d'une grande douleur à des grands sentimens de joye, quand il vit que le Prince de Galles entroit de si bon cœur dans ses intérêts. Il lui témoigna qu'il lui seroit redevable de sa Couronne, & que s'il étoit assez heureux pour rentrer dans la jouissance de ses Etats par son secours, il lui en feroit volontiers l'hommage, & reconnoitroit les tenir de lui comme vassal. Le Prince de Galles fit aussitôt apporter du vin dont il le fit servir par des Chevaliers, sachant que Pierre au milieu de ses malheurs n'avoit rien perdu de sa première fierté : car il avoit un si grand fonds

d'orgueil qu'il ne croyoit pas que tous les Souverains de l'Europe lui fussent comparables. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble, quatre Espagnols entrèrent dans la chambre portant sur leurs épaules cette table d'or dont nous avons déjà tant parlé ; quand elle eut été mise à terre, toute la Cour s'approcha pour en admirer la beauté, la richesse & l'éclat. Pierre dit au Prince qu'il le supplioit de vouloir accepter ce présent, & que cette précieuse table lui venoit d'Alphonse son pere, qui l'avoit eue de son ayeul, auquel elle avoit été donnée pour payer la rançon d'un Roi de Grenade qu'il avoit fait prisonnier dans une bataille, & qui n'avoit pu recouvrer sa liberté que par le sacrifice qu'il avoit fait d'une chose si rare & si curieuse.

Le Prince s'estima fort honoré de ce présent & l'assura qu'il l'en recompenseroit avec usure. Plus il étudioit cette table, & plus il en étoit charmé. La joye qu'il en eut ne lui permit pas d'attendre plus longtems à la faire voir à la Princesse sa femme, qui passoit pour la plus belle Dame de son siecle, elle étoit à sa toilette lorsqu'on lui vint annoncer ces deux nouvelles à la fois, que le Prince son époux avoit promis du secours à Pierre, & que Pierre avoit fait présent de sa table

au

au Prince. Elle comprit que ce don leur coûteroit un jour bien cher , & ne put s'empêcher de dire à ses Dames d'atours , & à ses filles qui étoient autour d'elle que ce cruel Prince qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa propre femme , ne méritoit pas de recevoir un si favorable accueil dans leur Cour : que la mort d'une si pieuse Reine crioit vengeance devant Dieu & devant les hommes , & qu'elle s'étonnoit comment son mari se laissoit aller aux cajoleries de cet inhumain qui ne le payeroit un jour que d'ingratitude.

Cette sage Princesse pénétrant les suites que cette affaire auroit , donna quelques larmes à l'idée qu'elle se fit de tous les malheurs qu'elle devoit traîner après elle. Son jeune fils , qui fut depuis Roi d'Angleterre sous le nom de Richard second , la voyant pleurer , montra dès-lors la tendresse de son naturel , en tâchant de la consoler de son mieux. Elle prit tant de gout aux caresses que son fils lui fit , qu'elle voulut bien essuyer ses pleurs pour l'amour de lui. Comme sa douleur étoit un peu calmée , son chagrin se renouvela par la vuë de cette table qu'un Chevalier lui vint présenter de la part de Pierre Roi de Castille. Après qu'elle l'eût un

peu regardée , ce fut pour lors que se souvenant que ce présent alloit commettre la vie du Prince de Galles son époux , elle tourna la tête de l'autre côté , donnant des malédictions , non seulement à cette table , mais à la personne qui l'avoit présentée , & disant qu'elle leur alloit attirer de grands malheurs. Le Prince , qui croyoit l'avoir bien régalée , en faisant transporter dans ses appartemens un meuble si précieux , & s'imaginant qu'elle l'auroit reçu comme le plus bel ornement qui devoit orner son Palais , fut étonné quand le Chevalier lui dit qu'elle n'en avoit pas paru satisfaite , & qu'elle avoit souhaité que Pierre n'eût jamais mis le pied dans sa Cour , puisque la protection qu'il lui avoit promise occasionneroit une guerre fort périlleuse. Je vois bien , dit le Prince de Galles , qu'elle voudroit que je demeurasse toujours auprès d'elle sans jamais sortir de sa chambre : il faut qu'un Prince qui veut éterniser son nom , cherche les occasions de se signaler dans la guerre , & remporte des victoires pour se faire un nom considérable dans la postérité. *De par St. Georges (s'écria-t-il) en qui je crois ; je rendrai Espagne au droit héritier , ne jà batard n'en tendra qui vaille un seul gant , & à ce dussent bien regarder tous*

Princes & Barons , car autant leur en pend au nez.

Ce Prince se disposa donc à se mettre en campagne en faveur de Pierre , envoyant ses dépêches par tout , & donnant le rendez-vous à Bordeaux , où se devoit faire l'assemblée de ses troupes. Pour former un corps d'armée , il manda tout ce qu'il avoit de gens d'élite , les Gensd'armes & les Archers les plus braves & les plus déterminés , avec des ordres pressans & précis de ne pas différer d'un moment à se rendre à cette Capitale au jour marqué : car il témoignoit tant d'empressement là dessus , qu'il sembloit que cette guerre lui tenoit plus au cœur que toutes les autres qu'il avoit entreprises ; & qu'il n'y avoit point de gloire pareille à celle qu'il pourroit remporter , s'il établissoit sur son trône un Roi banni de ses États , & chassé par des sujets perfides & rebelles. Ce qui lui donnoit encore plus de chaleur à monter à cheval , c'est qu'il avoit un fonds de jalousie contre Bertrand , dont il appréhendoit que la réputation n'effaçât celle qu'il avoit acquise dans les avantages qu'il avoit eus sur les François , particulièrement dans la fameuse journée de Poitiers , qui lui avoit fait prendre un Roi dans cette bataille. Il croyoit

que s'il pouvoit en rétablir un autre, ce seroit un honneur pour lui qui n'auroit point encore eu d'exemple.

C H A P I T R E X X I I.

Des lettres de Cartel, dont le Prince de Galles envoya defier HENRI, avec menaces aux Anglois qui servoient sous lui, de confisquer leurs biens, & de les punir comme criminels de haute trahison s'ils ne le quittoient.

LE Prince de Galles prit si fort à cœur la défense de Pierre contre Henri, qu'il s'y livra en entier : il écrivit des lettres si fortes à tous les Seigneurs qui dépendoient de lui, qu'aucun n'osa balancer un moment à le venir joindre. Le Comte d'Armagnac, le Sire d'Albret, Chandos, Aimery, Guillaume & Jean de Felton ; les Sénéchaux de Poitou & de Bordeaux, le Comte de Pembroc, & grand nombre de Chevaliers se rendirent auprès de lui ; le Duc de Lancastre passa la mer avec beaucoup de Gendarmes & d'Archers pour grossir ses troupes ; on ne vit jamais une armée si leste ni si complète : il sembloit que ce Prince avoit envie de marcher à la conquête de toute l'Europe, tant il avoit fait de préparatifs pour cette expédition : mais avant que

d'ouvrir cette guerre, il voulut braver Henri en personne, en lui dépêchant un Gentilhomme, qu'il fit porteur d'une lettre, par laquelle il le défioit & le provoquoit à un combat fingulier, disant qu'il vouloit tirer raison de l'outrage qu'il avoit fait au Roi Pierre son parent, qu'il avoit déponillé de ses Etats par violence & par injustice, & que s'il n'avoit pas assez de cœur pour accepter le parti qu'il lui proposoit, il lui commandoit de sortir au plutôt d'Espagne, & de déguerpir toutes les villes & tous les châteaux dont il s'étoit emparé par félonie, le menaçant que s'il n'obéissoit sur l'heure, il viendrait fondre sur lui pour l'accabler avec une formidable armée : qu'à l'égard des Anglois qui combattoient sous ses enseignes, s'ils ne revenoient dans le jour qu'il leur marquoit, il les traiteroit comme des traîtres, confisqueroit tous les biens qu'ils possédoient en Angleterre, & les feroit condamner à la mort.

La lecture de cette lettre déconcerta Henry qui fit aussitôt appeller Bertrand pour lui communiquer une affaire de cette importance. Ce Prince tomba dans un si grand abattement de cœur qu'il n'avoit presque pas la force de parler, & ce qui lui causoit

encore plus d'embarras, c'est qu'il se voyoit obligé de laisser aller les Anglois, en qui consistoit la principale force de ses troupes; mais Bertrand, que rien n'étoit jamais capable d'ébranler, lui dit qu'il ne falloit point se laisser intimider par des menaces de fanfaron: qu'il avoit encore bien du chemin à faire avant qu'il pût rétablir Pierre dans ses Etats: puisqu'il auroit en tête plus de cent mille hommes à combattre, & *maudit soit il qui s'esbahira*. Ce discours diminua la crainte & la consternation d'Henry, qui se reposoit sur le courage, l'expérience & la fidélité de ce Général, qui seul valoit une armée toute entiere. Hugues de Caurelay, Chevalier Anglois, vint prendre congé de ce Prince, lui témoignant le déplaisir qu'il avoit de se voir obligé de quitter son service, l'assurant que sans l'ordre qu'il avoit reçu de son maître, il se seroit fait un mérite de continuer jusqu'au bout: se tournant ensuite du côté de Bertrand, il l'embrassa pour la dernière fois, l'assurant que si dans le partage qu'ils avoient fait ensemble, des dépouilles gagnées dans les combats & par droit de guerre, il avoit plus reçu que lui, il étoit prêt de le dédommager avant que de partir. Comme Bertrand étoit fort généreux, il l'interrompit là-dessus,

lui disant qu'il ne vouloit pas descendre dans tout ce détail, & qu'il falloit qu'ils demeurassent tous deux quittes & bons amis : qu'au reste quoique cette séparation lui fût fort sensible, il le louoit du zele & de la fidélité qu'il avoit pour son Prince, à qui l'on devoit tout sacrifier.

Henry se posséda le mieux qu'il lui fut possible, quand il vit sortir de sa Cour & de son armée tant de braves Chevaliers Anglois qui l'avoient servi jusqu'alors. Il les voulut régaler de présens, après leur avoir témoigné qu'il ne perdrait jamais le souvenir de tant de belles actions qu'ils avoient faites en sa faveur; mais ils le remercièrent de toutes ses honnêtetés, s'estimans trop bien récompensés de la gloire qu'ils avoient acquise, en portant les armes pour lui. Les choses s'étant ainsi passées avec une satisfaction réciproque, Henri tint conseil avec Bertrand & les autres Seigneurs, pour sçavoir quelle conduite ils devoient garder à l'égard du Prince de Galles.

Bertrand le conjura de ne point perdre cœur, & de compter non-seulement sur lui, mais sur tant de braves qui lui restoient encore, & qui ne craindroient point de sacrifier leur vie pour le maintenir sur le trône,

où ils l'avoient placé. Mais il ne put pas s'empêcher de lui dire tout bas à l'oreille, qu'il appréhendoit que les Espagnols dans l'occasion ne se démentissent beaucoup & ne fissent pas bien leur devoir. Il fallut pourtant dissimuler cette crainte & faire toujours bonne mine, comme si l'on n'eût pas douté du courage & de la générosité de ceux de cette nation.

Ce Prince assembla donc de tous côtés, le plus de forces qu'il lui fut possible, mandant les Archers, les Gensd'armes & les Arbalétriers pour renforcer son armée. Il jouit d'un spectacle fort agréable, quand il vit venir vingt mille hommes de Seville seule, dix mille de Burgos, autant de Sarragosse : si bien que toutes ses troupes pouvoient monter, avec ce qu'il avoit déjà, jusqu'à soixante mille hommes. Il falloit voir le superbe attirail des tentes, pavillons, munitions de guerre & de bouche que cette armée trainoit après elle. L'avant garde étoit commandée par le Besque de Vilaines, & le Maréchal d'Espagne marchoit à la tête du second corps, ayant à ses côtes le Comte d'Aine & le Prince d'Arragon, tous deux suivis de gens fort lestes, & qui paroissoient déterminés. Le Prince de Galles venoit aussi de

son côté, comptant dans son armée plus de dix-sept mille hommes d'armes, sans le grand nombre d'arbalétriers Genoïis qui servoient dans ses troupes, & qui tiroient avec tant de justesse & de force, que leurs coups étoient sûrs. Ces grands apprêts annonçoient des deux côtés une guerre vive & sanglante. Le Prince de Galles demanda passage au Roi de Navarre sur ses terres & des vivres en payant. On n'osa pas les lui refuser, de peur qu'il n'y fit des hostilités, & ne s'emparât des meilleurs places de ce Royaume pour s'en assurer la domination, sous prétexte qu'on n'auroit point eu d'égard à sa demande. Le passage lui fut donc ouvert, mais il trouva peu de quoi subsister dans le pays; ce qui fit souffrir à ses troupes d'étranges incommoditez, les paysans même avoient la malice d'enfoïir sous terre leurs bleds & leurs provisions, afin que ces étrangers en manquaissent, & qu'il ne leur prît pas envie de faire chez eux un plus long séjour. Guillaume Felton qui commandoit l'avant-garde Angloise, fit dans la Navarre des dégâts horribles, pillant, ravageant par tout sur sa marche, & faisant enlever par ses gens, bœufs, vaches, moutons, & tout ce qu'ils trouvoient sous leur main.

Bertrand envoya toujours devant, quelques espions à l'armée du Prince de Galles, pour apprendre ce qui s'y passoit, & quel mouvement elle faisoit, on lui rapporta qu'on n'avoit jamais vu de si belles troupes; mais qu'elles étoient fort atteniées par la faim qu'elles enduroient. Il demanda comment on appelloit celui qui étoit à la tête de l'avant-garde, on lui répondit que c'étoit Guillaume Felton qui n'avoit pour lors avec lui que six cens lances seulement, & qu'il s'étoit fort écarté du reste de l'armée. Bertrand renvoya les mêmes espions sur leurs pas, avec ordre de le venir trouver à *Nadres* ou *Navarrette* pour lui rendre compte de ce qu'ils auroient nouvellement découvert dans l'armée du Prince de Galles. Tandis qu'il étoit dans l'impatience de sçavoir ce qui s'y passoit, il s'entretenoit avec le Besque de Vilaines des forces qu'ils avoient pour tenir tête à leurs ennemis. Celui-ci voyant la contenance fiere de tant d'Espagnols qui s'étoient rangez sous les enseignes d'Henri, s'en promettoit beaucoup; mais Bertrand lui fit là-dessus confidence de son sentiment, en lui déclarant qu'il comptoit peu sur ces fortes de gens qui avoient moins de cœur que de faste, & qu'il étoit à crain-

dre qu'ils ne saignassent du nez dans l'occasion : qu'il appréhendoit enfin qu'ils ne prissent la fuite & ne les laissassent seuls soutenir le choc des Anglois. Il ne put même dissimuler la crainte qu'il avoit qu'Henri ne tombât dans les mains de Pierre, qui le feroit cruellement mourir, s'il étoit assez malheureux pour ne se pouvoir pas sauver, en cas qu'il perdit la bataille ; disant qu'il aimeroit bien mieux être prisonnier lui-même : puisque le paiement d'une bonne rançon lui pourroit procurer le recouvrement de sa liberté : mais qu'il n'en iroit pas de même d'Henri, qui ne sortiroit jamais vif des prisons de son ennemi.

Pendant qu'ils faisoient tous deux les réflexions nécessaires sur la position de leurs affaires, leurs espions leur vinrent dire que Guillaume Felton faisoit de grands ravages par tout où il passoit. Bertrand se mit en tête qu'on pourroit bien charger ces fourageurs & les surprendre lorsqu'ils y penseroient le moins. Après qu'il eut fait agréer cette résolution par le Maréchal d'Espagne, ils se mirent en marche les enseignes baissées, de peur que les Anglois ne les découvrirent, & détachèrent quelques coureurs (dont il

y en avoit un qui sçavoit l'Anglois) pour reconnoître leurs mouvemens, & se pouvoir aboucher avec eux avec moins de soupçon. Celui-ci sous le privilege de sa langue, se mêla dans les troupes de Guillaume Felton, qui venoit de faire un butin de près de trois mille bêtes à cornes, dont il prétendoit ravitailler l'armée du Prince de Galles qui mouroit de faim. Bertrand voulant donner dessus partagea son monde en trois bandes, qu'il mit en embuscade dans un bois : mais il ne put si bien concerter son entreprise, que les coureurs Anglois, qui étoient alertes, ne découvrirent une partie de ses gens dans le mouvement qu'ils faisoient, dont ils allerent donner aussitôt avis à Guillaume Felton, qui leur demanda si les Espagnols qu'ils avoient apperçus étoient en grand nombre. Ils lui dirent qu'ils étoient pour le moins autant qu'eux. Felton déclara que si ces gens là n'étoient qu'Espagnols, il ne reculeroit pas pour eux, & qu'il espéroit en avoir bien meilleur marché que si c'étoient des François; parce que les premiers avoient plus de fierté que de bravoure, & que les seconds avoient l'autre. Il voulut sçavoir si Bertrand étoit de la partie : car il le craignoit beaucoup, & ne

doutoit point que s'il tomboit une fois dans ses mains, il auroit une peine incroyable à se racheter.

C'est ce qui lui fit donner de nouveaux ordres afin qu'on sçût positivement à quelles gens il avoit à faire, si c'étoient Espagnols, ou François. Les coureurs qu'il dépêcha pour scavoir la vérité, rencontrèrent le Comte d'Aine qui se detacha tout exprès pour leur demander ce qu'ils cherchoient, ils lui dirent que Guillaume Felton les avoit envoyés pour scavoir si Bertrand étoit là en personne : le Comte répondit que non, que c'étoit lui seul qui comme Prince né d'Arragon commandoit ce petit corps d'Espagnols qu'ils voyoient, & qui ne demandoient qu'à combattre contre les Anglois. Ce Cavalier répondit qu'ils auroient bientôt satisfaction là dessus.

Bertrand sçachant que Felton le croyoit fort loin de là, se tint à couvert dans son embuscade, en attendant l'occasion de faire une sortie sur son ennemi. Les Anglois se persuadant que la défaite des Espagnols ne leur coûteroit pas beaucoup, se présentèrent en bataille comme s'ils marchoient à une victoire certaine, & quand ils se virent assez près des Espagnols ils mirent pied à terre faisant voltiger leurs enseignes & leurs dra-

peaux avec une fierté de conquérans. Les Espagnols firent aussi de leur côté bonne contenance. Ces deux petits corps d'armée se tinrent si serrés qu'ils ne pouvoient entrer l'un dans l'autre, & se disputèrent long-temps le terrain pied à pied, sans qu'on put savoir à qui demeurerait l'avantage : Bertrand sortit de son embuscade & prit les Anglois en flanc avec tant de furie qu'il les tailla tous en pièces & en tua grand nombre dont Felton fut un des premiers ; il contraignit les autres de fuir ; & il poursuivit les débris de leurs troupes battues jusqu'au camp du Prince de Galles qui fut bien étonné de cette déroute où son Général avoit laissé la vie.

Pierre à cette nouvelle donna mille malédictions à ce Bertrand qui lui avoit été si fatal, & qui avoit fait cette fâcheuse exécution. Le Comte d'Armagnac prit la liberté de représenter au Prince qu'ayant une armée si nombreuse elle ne pourroit encore subsister ni vivre trois jours dans un pays si maigre & si ruiné : qu'il valloit donc mieux mourir de l'épée de leurs ennemis que de la faim cruelle qui les consumoit. Chandos & les autres Seigneurs appuyerent ce sentiment. Tandis qu'ils déliberoient ensemble, Bertrand prit

le parti de s'en retourner à Navarrette avec ses prisonniers & son butin. La joye d'Henri ne fut pas petite quand il apprit ce premier succès de ses armes , & que les Anglois manquans de provisions & de vivres seroient bientôt à bout. Guesclin lui conseilla de ne rien hasarder, puisque la famine seule pouvoit faire périr toute cette grande armée, qui seroit dans peu détruite par elle-même. Il lui fit comprendre qu'ils n'avoient qu'à se retrancher dans de bons fossez & mettre les charrois devant eux , & qu'avec ces deux précautions ils seroient entièrement inaccessibles à leurs ennemis , qu'ils verroient avant qu'il fut trois jours se débander & se séparer les uns des autres pour aller chercher de quoi vivre dans un pays plus éloigné, qu'alors quand ils seroient ainsi dispersés marchant sans rang & sans discipline & affoiblis par la faim , l'on pourroit leur courre sus, les charger & les détruire. Le Comte d'Aine voulant faire le brave & l'intrépide ne goûta pas un avis si sage. Il lui sembla que Bertrand ne l'avoit donné que dans la crainte d'en venir aux mains dans une bataille rangée : il lui reprocha même qu'il avoit peur. Cette parole indiscrete piqua Bertrand jusqu'au vif : il dit tout en colere *par ma foy se nous nous*

battons demain, nous serons desconfits & & avendra grand méchief sur le Roy. Cependant pour faire voir que ce n'étoit point la crainte ni la lâcheté qui lui faisoit tenir un pareil discours : il protesta que puisque le Comte avoit eu le front de l'en accuser on donneroit le lendemain bataille, dans laquelle il payeroit si bien de sa personne qu'il s'y feroit prendre ou tuer, & qu'on verroit qui des deux, ou du Comte, ou de lui s'acquitteroit mieux de son devoir. Henri qui connoissoit le caractere de Bertrand que la mort ni les dangers n'étoient point capables d'ébranler, en voulut revenir à son sentiment, & ne rien tenter mal à propos. Mais Guesclin se sentant trop choqué du peu de justice que le Comte lui avoit fait de croire que le cœur lui manquoit, dit qu'il avoit fait serment de combattre, & qu'il y auroit bataille le lendemain. On éprouva depuis que Bertrand n'avoit rien avancé dans le Conseil d'Henri que de fort judicieux, & qu'en effet si le Comte d'Aine ne lui eût pas ainsi rompu en visiere, & qu'on eût laissé les ennemis aux prises avec la faim seule, le Prince de Galles & toute son armée auroient été sur les dents au bout de trois jours, & peut-être que de tous ces Anglois

il

il n'en seroit pas resté trois pour annoncer en Angleterre une si funeste nouvelle.

CHAPITRE XXIII.

De la victoire que le Prince de Galles remporta près de Navarète en faveur de Pierre sur Henri & Bertrand qui fut pris dans cette journée.

LA famine avoit tellement abbâtu l'armée du Prince de Galles, qu'il lui falloit nécessairement ou combattre ou mourir. Ce besoin extrême lui fit prendre la résolution d'en venir aux mains. Il donna le commandement de l'avantgarde à son frere le Duc de Lancastre qu'il mit à la tête de quatre mille hommes d'armes. La banniere du Duc étoit portée par un Chevalier des plus braves, & monté sur une belle mule, pour se faire mieux reconnoître & distinguer. Hugues de Caurelay, Nicolas d'Aubericourt, Gautier Huet, Jean d'Evreux, & Thomas d'Agorne secondoient dans ce premier corps d'armée le Duc de Lancastre, & meroient avec eux cinq cens Archers, tous gens de trait & dont ils se promettoient une fort grande exécution. Le Captal de Buc commandoit la bataille.

il avoit avec lui, les Seigneurs les plus aggueris, Aimerion, le Senechal de Bordeaux, Garnier d'Aubecote & Othon son frere, le Comte de Monleson, le Comte de Lisse, le Sire de Pont, le Sire de Mucidan, Foucaut d'Arciart (55), & quatre mille hommes d'armes à la tête desquels on le mit, qui lui furent tous d'un grand secours. Le Prince de Galles essaya de l'encourager de son mieux à bien faire, lui disant qu'il se promettoit tout de sa valeur & de son expérience. Le Captal l'assura qu'il n'avoit jamais eu plus de demangeaison de jouer des mains que dans cette journée. Chandos (56) fut chargé de mener l'arrieregarde ; c'étoit un fameux Capitaine qui s'étoit signalé dans les guerres d'Edouard III & dans celles que le Prince de Galles avoit faites en France, il lui donna quatre mille hommes d'armes à commander & lui dit que s'il y en avoit aucun qui fit mine de fuir, il ne falloit pas balancer à lui couper la tête. Chandos jura (57) qu'il n'y manqueroit pas aussi.

Ce Prince pour les rendre tous encore plus intrépides & plus déterminés ajoûta qu'il leur falloit tous aller chercher à dîner dans Nayarette & passer pour cela sur le ventre à leurs ennemis, puisqu'il n'y avoit point d'autre

parti à prendre dans le besoin pressant qu'ils avoient de manger pour ne pas mourir de la faim qui les travailloit. En effet les Anglois affamés se disoient les uns aux autres qu'ils auroient donné volontiers vingt marcs d'argent pour un morceau de pain. Le Prince de Galles voulut commander le corps de reserve. Il avoit auprès de lui le Comte d'Armagnac , le Sire d'Albret , le Comte de Pembroc & beaucoup d'autres Chevaliers de marque & de distinction qui faisoient tous fort bonne contenance. Ce Prince couroit de rang en rang , & recommandoit à chacun de ne faire aucun quartier aux Espagnols , & de n'en prendre point à rançon de quelque condition qu'il fut , si ce n'étoit Bertrand , le Maréchal d'Endreghem & les François pour qui l'on pourroit avoir quelques égards & quelque indulgence. Enfin pour les animer tous à bien faire , il leur dit que le Roi Pierre dont il avoit épousé la querelle alloit être le spectateur de leur bravoure & qu'il la récompenseroit par des bienfaits proportionnés au service qu'ils lui rendroient. Toutes les choses étant ainsi disposées pour la bataille , Chandos prit la parole & dit au Prince que les Espagnols ne paroissoient pas , &

qu'apparemment ils attendoient que le soleil fût levé pour se faire voir.

On dépêcha sur l'heure un Trompette vers Bertrand & ses gens, pour leur déclarer que s'ils refusoient la bataille, on les viendroit charger jusques dans leurs retranchemens. Cet homme fut à toutes jambes vers Navarrette, où rencontrant Henri, Bertrand, le Comte d'Aine, le Maréchal d'Endreghem, Guillaume de Launoy, Guillaume Boitel, le Maréchal d'Espagne & tous les autres Commandans, il leur annonça mot pour mot tout ce qu'il étoit chargé de leur dire, & les pria de lui donner la dessus une prompte reponse. Bertrand lui voulant donner le change lui demanda s'ils n'avoient pas bien faim dans leur camp, ajoutant que s'il en avoit été cru, l'on les auroit tous fait périr sans être obligé de combattre : mais qu'il n'étoit plus temps de prendre contre eux ce parti. Le Trompette lui répondit *par ma foi il n'a en notre hôt homme qui n'eut bientôt mangé deux œufs pelés s'il les tenoit.* Bertrand ne pouvant se tenir de rire, lui fit aussitôt apporter du vin qui fut un grand régal pour lui. Quand il eut bien bu, Guesclin voulut savoir ce que dans le camp

Des Anglois pourroit bien couter une bouteille de semblable vin , le Cavalier lui dit de bonne foi qu'ils n'en avoient point , & qu'on n'étoit pas en peine d'y faire choix du bon , ou du mechant : puisque le jour même de Paques qui seroit le lendemain , on n'y en boiroit point du tout. Enfin Bertrand pour ne le point retarder davantage , lui commanda de dire au Prince de Galles qu'on ne refusoit point le combat & qu'on lui donneroit la dessus plus de satisfaction qu'il n'en esperoit. Il rangea tout aussitôt ses troupes en bataille. Il choisit dix mille Espagnols des mieux faits qu'il posta fort avantageusement , mettant tout exprès une riviere à leur dos pour leur faire perdre l'envie de fuir , & leur inspirer celle de bien combattre. Ils faisoient si belle montre qu'il sembloit que les Anglois ne pouvoient pas tenir contre eux , & qu'il n'y avoit point d'armée , si forte qu'elle fut , qui put resister à des gens si lestes & si déterminés.

Bertrand qui ne se payoit point de cette belle apparence voulut pressentir le Maréchal d'Endreghem sur ce qu'il en pensoit ; celui-ci lui déclara qu'il croyoit que ces gens seroient d'une grande exécution dans

une bataille & vendroient à leurs ennemis cherement leur vie. Guesclin secouant la tête, répondit qu'il n'en attendoit pas grand chose, & qu'il appréhendoit qu'ils ne lâchassent le pied dans l'occasion. Cependant Henri comptoit beaucoup sur vingt mille Arbalétriers Genoïis qui servoient dans ses troupes, & pour les encourager à bien faire, il leur remontra que la victoire leur coûteroit peu, puisqu'ils alloient combattre des gens qui pourroient à peine soutenir les armes qu'ils portoient; qu'avec un peu d'effort ils pourroient affermir sur sa tête la couronne que Pierre lui vouloit disputer: qu'il leur croyoit à tous trop de cœur & de résolution pour penser à jamais reculer, & que s'ils étoient assez lâches pour en venir là, qu'il ne pardonneroit à aucun d'eux & qu'il les feroit pendre sans remission, sans même épargner là dessus leurs femmes & leurs enfans; enfin que ceux qui payeroient bien de leurs personnes seroient bien récompensés. Ces Genoïis lui témoignèrent qu'il éprouveroit bientôt jusqu'où pourroit aller leur courage & leur fidélité, le conjurant de bannir là dessus les soupçons qui pourroient tomber dans son esprit. Bertrand, qui ne se trompoit jamais dans ses

pressentimens , tint conseil avec le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem sur ce qu'ils auroient à faire. Ils furent tous d'avis de ne se point séparer les uns des autres , & de faire des Bretons & des François un petit corps qui n'auroit avec les Génois & les Espagnols aucune communication dans cette journée. Bertrand se mit à la tête de sept cens hommes d'armes seulement , & commença par faire sonner la trompette comme le signal du combat qu'on alloit donner. Les deux armées firent un mouvement de part & d'autre pour s'approcher. Les Anglois s'avancerent au nombre de trois mille Archers pour tirer sur les Espagnols qu'ils se promettoient bien de défaire.

Jamais armée ne parut plus belle que celle d'Henri : car outre vingt mille chevaux Espagnols , dont les escadrons étoient tous de fer , il avoit vingt mille Arbalétriers Génois & trente mille Fantassins Espagnols , aussi ce Prince fier de se voir à la tête de tant de belles troupes voulut ouvrir le combat en chargeant le corps d'armée que commandoit le Captal de Buc , il entra dans les rangs de ce Général le sabre à la main ; il y tua plus de dix personnes , & s'enfonça toujours davantage dans les escadrons des

ennemis avec une intrépidité surprenante ; il poussa son cheval avec tant de force, qu'il passa tout au travers d'un gros corps de troupes, sans être tué, ni pris, ni blessé. Bertrand, qui voyoit le Prince se commettre si témérairement, & s'exposer comme un aventurier, apprehenda qu'il ne demeurât engagé sans se pouvoir tirer d'affaire. Ce fut la raison pour laquelle il partit de la main avec le Besque de Vilaines pour l'aller dégager : mais ils furent agréablement surpris quand ils le virent revenir sur ses pas pour les rejoindre. Guesclin prit la liberté de lui dire qu'il ne devoit pas hasarder ainsi sa vie comme celle d'un simple soldat, & qu'il falloit qu'un Prince comme lui travaillât à se ménager davantage : mais Henri lui fit connoître qu'il aimoit mieux se faire tuer dans une bataille que de se laisser prendre, de peur que Pierre ne lui fit ensuite porter sa tête sur un échafaud. Chandos, à la tête de ses Anglois, faisoit cependant les derniers efforts contre les Espagnols qu'il ouvrit à force de dards & de fleches. Bertrand qui vit le péril de leurs troupes tourna aussitôt de ce côté là, suivi de ses sept cens hommes, & se mêla bien avant dans la bataille se faisant passage à grands coups de sabre, &

charpentant par tout avec tant de rage & de furie , qu'il abbatoit tout ce qui se trouvoit devant lui. Les Gensd'armes qui le suivoient animés par son exemple se jettoient à corps perdu sur leurs ennemis , & se faisoient jour au travers de tous les obstacles qui se présentoient, de maniere qu'il sembloit que ce fut une troupe de lions déchainés qui ne respiroient que le sang & le carnage.

Le Captal de Buc qui les apperçut, se souvint de la bravoure qu'ils avoient fait paroître à la bataille de Cocherel, où il avoit été pris, & craignant le même malheur, il défendit à ses gens d'éprouver leurs forces contre ces gens - là, leur commandant de tourner leur pointe contre les Espagnols, dont ils auroient meilleur marché que de ces François qu'il étoit impossible d'entâmer, ni de rompre. Cette petite troupe se signala plus toute seule sous la conduite de Bertrand, du Besque de Vilaines, de Guillaume Boitel & du Maréchal d'Endreghem, que tout le reste de l'armée. Jean de Chandos faisoit aussi beaucoup de fracas contre les Espagnols, dont il fit une grande boucherie, suivi de ses Anglois; mais le Maréchal d'Espagne arrêta sa fougue & sa faillie par un coup d'épée, dont il renversa mort

par terre son Chambellan, pour lequel il avoit une affection toute particuliere. Ce malheur le jetta dans une si grande rage, qu'il fit attaquer ce Maréchal de tous côtez, & l'on s'acharna si fort sur lui, qu'il fut bientôt abbattu par terre, dont il ne se seroit jamais relevé, s'il n'eût été promptement secouru par Henry, qui le voyant dans ce péril, poussa son cheval & fendit la presse pour venir à lui, ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il le remit bientôt sur ses pieds, en lui témoignant l'estime qu'il faisoit de son courage & de sa valeur : tous deux repousserent Chandos assez loin, soutenus de quelques braves qui ne les abandonnoient point.

Le Prince de Galles voyant le combat assez engagé, voulut être de la partie, s'avancant avec ses gens, & faisant sonner ses trompettes d'argent, dont le bruit s'étendoit bien loin, disant qu'il vouloit exposer sa vie pour remettre la couronne sur la tête du Roi Pierre, qu'un bâtard lui avoit ravie. Il apperçut toute la cavalerie Espagnole qui se tenoit fort ferrée. Ce fut à elle qu'il voulut aller enseignes déployées, où l'on voyoit arborés les Lys de la France, & les Léopards d'Angleterre ; il étoit accompagné du Roi Pierre, du Comte d'Armagnac, du Sire

d'Albret, des Sénéchaux de Poitiers & de Bordeaux, du Sire de Mucidan, du Comte de Lisse, & des Seigneurs de Pons d'Auberoche & de la Réole. Il avoit bien six mille hommes d'armes à sa suite, tous gens d'élite. Les Espagnols qu'il vouloit attaquer étoient plus forts que lui, car ils étoient bien dix mille, sans un autre corps de semblable nombre que l'on avoit posté tout auprès pour les secourir en cas de besoin. Le Roi Pierre qui brûloit du desir de se venger de ses infidèles sujets de Seville, de Burgos & de Toledé, dont il voyoit les drapeaux au milieu de ses ennemis, supplia le Prince de Galles de lui permettre de commencer l'attaque contre ces rebelles qui l'avoient dépouillé de ses Etats pour en revêtir un bâtard : & suivant les mouvemens & les faillies de sa colere, il poussa son cheval en désespéré tout au travers d'eux, les menaçant de les faire tous pendre aux arbres de la forêt voisine. Ces lâches ne firent aucune résistance, & se mirent aussitôt à fuir du côté de la riviere qu'ils avoient à leur dos sans oser jamais tourner visage. Le Prince de Galles voulant profiter du désordre dans lequel une terreur panique les avoit jettés, les fit poursuivre par ses gens la lance dans les reins.

La peur qui leur donnoit des ailes, en fit jeter plusieurs dans la riviere, aimans mieux se noyer que de combattre. Le corps de réserve destiné pour les secourir, s'alla cacher dans le fonds d'un bois, dans la crainte de tomber dans les mains des Anglois, dont l'intrépidité les étonnoit beaucoup : si bien que toute cette armée qui paroissoit si formidable, se dispersa d'elle-même, & fut tout-à-fait dissipée. Gautier Hüet tua plus de trente Espagnols dans l'eau, qu'il affommoit à coups de haches, & les faisoit plonger dans le fonds de la riviere, afin qu'ils n'en pussent échapper. Henri voyant cette déroute, ne sçavoit quel parti prendre, & ne pouvoit fuir sans être bientôt apperçu. C'est ce qui l'obligea de rester sur le champ de bataille en attendant quelque favorable occasion de se dégager. Quand Bertrand eut appris la lâcheté des Espagnols qui, bien loin de rendre aucun combat, avoient aussitôt pris la fuite, il fit convenir le Besque de Vilaines qu'il ne s'étoit pas trompé dans le pressentiment (58) qu'il en avoit eu; mais comme il appréhendoit qu'Henri ne tombât dans les mains de Pierre, qui l'auroit fait cruellement mourir, il partit aussitôt de la main pour le chercher & le tirer du danger dans lequel

il pouvoit être, & fendant la presse à grands coups d'épée, se fit jour au travers des troupes ennemies pour joindre ce Prince, & prenant son cheval par la bride, il le tira de la mêlée, lui disant qu'il eût à se sauver au plutôt, parce que tout étoit perdu (les vingt mille Espagnols ayant lâché pied pour se jeter les uns dans la riviere, & les autres dans le fonds des bois, comme il l'avoit bien prévu); qu'il devoit se souvenir que le Comte d'Aine lui avoit attiré ce malheur pour n'avoir pas voulu suivre son sentiment, en s'opiniâtrant à combattre des gens que la famine alloit contraindre de se rendre. Ce pauvre Prince voyant ses affaires désespérées, & Bertrand qui l'alloit quitter, lui témoigna le regret que lui causoit cette triste séparation, l'assurant qu'il étoit au désespoir de l'avoir embarqué dans son parti, puisque sa perte alloit devenir commune avec la sienne. Bertrand le conjura de ne point se mettre en peine de lui, puisque Dieu protégeoit ceux qui épousoient le parti le plus juste comme le sien.

Ce Prince prenant congé de lui, dit qu'il alloit en se retirant décharger sa colere sur un escadron d'Anglois, au travers duquel il lui falloit passer pour faire sa retraite. En

effet il se jetta au milieu des rangs, frappant d'estoc & de taille, tuant, renversant tout ce qu'il rencontroit : il fut assez heureux pour s'ouvrir ainsi le passage de l'autre côté, sans être blessé.

Bertrand & le Besque de Vilaines qui furent les témoins de cette heureuse témérité, se regarderent l'un l'autre, admirans le courage & la valeur de ce malheureux Prince qui se retira lui quatrième, disant : *Aide Dieu douce Vierge Marie que m'est-il arrivé en cette place où ay perdu toute terre qui étoit gagnée.* Quand il eut un peu calmé sa douleur, il détacha l'un de ses cavaliers qui l'avoient suivi, pour aller avertir à toute bride, la Reine sa femme de s'aller incessamment mettre à couvert dans Tristemarre avec toute sa Cour, contre la mauvaise fortune qui venoit de leur arriver. Le reste de la troupe d'Henri ne fit aucun devoir. Ces Arbalétriers Genoïis qui devoient faire une si grande exécution, ne rendirent aucun combat; les Angloïis les chassoient comme des moutons devant eux. Le peu d'Espagnols qui resta se tenoit caché derriere les François, dont la cavalerie les couvroit. Elle faisoit toujours bonne contenance, criant tantôt Endreghem & tantôt Guesclin.

Celui-ci disputoit toujours le terrain pied à pied, faisant sentir à ceux qui l'approchoient la force de son bras aux dépens de leur propre vie. Chandos qui voyoit cette poignée de gens se deffendre avec tant de courage, en voulut épargner le sang, en les conjurant de se rendre, & de ne plus si témérairement exposer leur vie : mais ni lui, ni le Besque de Vilaines n'en voulurent point entendre parler, encourageans toujours leurs gens à ne point désespérer encore du combat : mais les Espagnols ne tenoient point ferme. Les Anglois les perçoient par derriere en fuyant ; & le Roi Pierre, qui s'acharnoit sur eux comme sur des traîtres, commandoit aux Anglois d'en faire une cruelle boucherie.

Bertrand & le Maréchal d'Endreghem soutenus des Bretons, Normands & François, éclaircissoient les rangs qui se présentoient devant eux à force de coups d'estramaçon dont ils assommoient les Anglois, jusques-là, que le Maréchal arracha l'étendart d'Angleterre des mains de l'officier qui le tenoit ; & le jettant par terre le foula aux pieds, & Bertrand charpentoit toujours avec une égale furie, quand il leur fallut enfin céder à la multitude : car le Prince de Galles & le Duc

de Lancaſtre ſ'appercevans qu'il n'y avoit plus de réſiſtance que de ce côté là , firent un dernier effort pour les envelopper , & les obliger à ſe rendre. Le Prince de Galles leur crioit à haute voix de ſe remettre entre ſes mains , & qu'il auroit pour de ſi braves gens tous les égards qu'ils pourroient attendre de lui.

Le Roi Pierre lui propoſa de ne leur faire aucun quartier : parce que c'étoit ceux qui l'avoient chaffé de ſes Etats. Bertrand ayant entendu ces paroles , lui déchargea ſur ſon caſque un grand coup de ſabre , dont il l'étourdit ; il l'alloit achever , ſ'il n'en eût été ſur l'heure empêché par un cavalier qui le ſaiſit au cou par derriere , & lui dit qu'il ſe rendit , & qu'il devoit être content de ce qu'il avoit fait après avoir ſi bien payé de ſa perſonne. Bertrand jettant les yeux de tous côtés , & voyant que tous ceux de ſon parti étoient pris ou tuez , il éleva ſa voix en diſant qu'il ſe rendoit au Prince de Galles , le Beſque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem ſuivirent ſon exemple. Le cruel Pierre qui ne ſe croyoit pas bien victorieux , tandis que ces trois hommes deméuroient encore au monde , conjura le Prince de les lui livrer pour affouvir ſur eux ſa vengeance , lui pro-

mettant

mettant de lui donner autant d'argent que Bertrand en pourroit peser; mais ce généreux Seigneur ne le voulut pas écouter. Il lui remontra qu'il ne commettrait jamais une si grande lâcheté, que d'abandonner à sa discrétion de fameux Généraux, qui selon les loix de la guerre, s'étoient rendus à lui de bonne foi sur la parole qu'il leur avoit donnée de leur sauver la vie : qu'ils étoient ses prisonniers, & qu'il ne permettroit pas qu'on leur fît aucune indignité. Ce Prince appella aussitôt le Captal de Buc, & le chargea de la garde de ces trois braves Capitaines; celui-ci dit obligeamment à Bertrand qu'il avoit son tour cette fois, & qu'ayant été son prisonnier à la bataille de Cocherel, il étoit devenu le sien dans cette journée, Guesclin lui répondit en riant qu'il y avoit quelque différence : puisqu'à Cocherel il l'avoit fait son prisonnier, & que le Captal n'avoit pas eu le même avantage sur lui : puisque ce n'étoit pas lui qui l'avoit contraint de se rendre.

Pierre après un si grand succès crut que sa victoire ne seroit pas entière, ni complete, s'il n'étoit maître de la vie d'Henri qu'il vouloit immoler à sa vengeance & à sa cruauté. C'est la raison pour laquelle il en-

voya par tout pour le chercher : mais ceux qu'il dépêcha pour cette recherche n'en purent apprendre aucune nouvelle, & d'ailleurs ils étoient si affamés qu'ils furent contraints d'entrer dans Navarette pour chercher des vivres. Le Prince de Galles fit apporter sa table au milieu du champ de bataille pour rendre sa victoire encore plus célèbre, & voulut être servi sur le pré, quoiqu'il fut tout couvert de morts & de mourans. Le Captal de Buc qui connoissoit la valeur & le mérite de Bertrand lui fit l'honnêteté de lui dire qu'il ne le confinerait dans aucune prison s'il lui vouloit donner sa parole de ne point s'évader sans le congé du Prince de Galles, & qu'il auroit une liberté entière de se promener & de vivre avec eux, s'il vouloit en homme d'honneur faire serment de n'en point abuser. *Et par Dieu, dit Bertrand, j'aurois plus chier être mort que mon serment eusse faussé ne rompu.* Si bien qu'il s'estima heureux de voir que ses ennemis avoient tant de considération pour lui.

CHAPITRE XXIV.

De la reddition volontaire de Burgos, Tolède & Séville entre les mains de Pierre, & de l'ingratitude qu'il commit à l'égard du Prince de Galles.

APRÈS cette grande & fameuse victoire, la ville de Burgos ouvrit de fort bonne grace ses portes au vainqueur. Le Prince de Galles s'entretenant avec les courtisans des promesses solennelles que le Roi Pierre avoit faites, qu'en cas qu'il mourût sans enfans la Couronne d'Espagne lui seroit dévolüe à lui & à ses héritiers, fut bien défabusé de la bonne opinion qu'il avoit conçüe de ce Prince infidèle qui se moquoit de ceux dont il avoit tiré les services qu'il en attendoit. Le Prince de Galles fut étonné d'apprendre de l'Evêque de Burgos que c'étoit là le vrai caractère de Pierre. Il l'affura qu'il ne devoit point compter sur tous les serments qu'il pouvoit lui avoir faits, quand même ce seroit sur le saint Sacrement ; mais que s'il avoit juré sur l'Alcoran, qu'alors il seroit un fort religieux observateur de sa parole.

Ce Prince fut encore plus surpris quand il sçut que Pierre avoit plus de penchant pour

les Sarrazins que pour les Chrétiens ; il comença alors de craindre qu'il n'eut employé ses armes pour un ingrat & pour un malhonnête homme. Il voulut sonder le caractère de ce Roi, qu'il s'avisa d'entretenir en particulier pour voir s'il avoit à s'en défier comme on le lui disoit. Il lui représenta que les Espagnols se loüoient peu de sa conduite & qu'il ne scavoit à quelle cause imputer cette universelle averfion de ses sujets pour lui : qu'à l'égard de ce qui le regardoit en particulier, il étoit bien aise de sçavoir de lui quelle récompense il auroit pour avoir exposé sa vie & celle de toute la fleur d'Angleterre pour le faire triompher de ses ennemis, & remporter cette célèbre victoire qui l'alloit remettre sur son Thrône, & qui leur avoit coûté des frais & des fatigues incroyables : qu'il devoit se souvenir de la promesse qu'il lui avoit faite, & sellée de son propre sceau, qu'après son décès la Couronne d'Espagne seroit reversible à lui Prince de Galles & à ses héritiers : que s'il savoit qu'il eut aucune pensée de lui faire là dessus la moindre infidélité, il passeroit la mer pour le punir de sa perfidie qui ne lui coûteroit pas seulement ses Etats, mais sa propre vie, qu'il lui feroit perdre avec honte, s'il étoit assez

scélérat pour le jouer après avoir reçu de lui de si grands services.

Pierre voyant que ce Prince étoit extrêmement prévenu contre lui, tâcha de lui remettre l'esprit en l'assurant qu'il ne devoit pas douter qu'il n'exécutât ponctuellement tout ce qu'il avoit promis & que même il iroit encore au-delà s'il étoit nécessaire, & feroit l'impossible pour lui témoigner combien il étoit sensible à toutes les graces qu'il lui avoit faites. Le Prince de Galles s'imaginant qu'il lui parloit sincèrement lui fit une autre proposition qui ne tendoit qu'à lui concilier l'amour de ses sujets. Il lui déclara qu'il étoit à propos des les ramener en mangeant avec eux & leur faisant toutes les honnêtetés qu'un bon Prince fait à ses peuples. Pierre n'osa pas aller contre le torrent, & fit paroître qu'il étoit ravi d'entrer dans cet expédient qui lui pourroit concilier l'esprit de ses vassaux, mais dans le fonds du cœur il se promettoit d'en tirer une vengeance sanglante, quand le Prince de Galles se seroit retiré, regrettant le présent qu'il lui avoit fait de sa riche table, & disant entre ses dents qu'il étoit bien fâché de s'être dépouillé d'un si grand trésor. Cependant il lui fallut faire bonne mine & soutenir un personnage qui

ne lui plaïoit gueres. Aussitôt qu'il fut entré dans Burgos avec le Prince, toutes les bourgeois qui connoissoient le mauvais fonds de Pierre, qui ne savoit ce que c'étoit que de pardonner vinrent au devant de lui, le mouchoir dans les mains & les larmes aux yeux pour lui faire perdre tout le ressentiment qui lui pouvoit rester dans le cœur contre la ville de Burgos, qui s'étoit contre son gré soumise à l'obéissance de son ennemi.

Le Prince pour cimenter davantage la paix qu'il vouloit ménager entre le Roi & ceux de Burgos, le mena jusqu'à la Cathédrale, & voulut après une messe solennelle qu'il lui fit entendre avec lui, qu'il fit serment sur plusieurs Reliques dont Charlemagne avoit autrefois fait don à cette Eglise, & sur le corps même de Saint Jacques qui reposoit, à ce que les Espagnols prétendent, dans ce Temple, que jamais il n'auroit contre les bourgeois de Burgos aucun ressentiment de tout ce qu'ils avoient fait contre lui : qu'il leur pardonnoit le passé & qu'il auroit à l'avenir pour eux des bontés paternelles, pourvû qu'ils y répondissent par la fidélité que des sujets doivent à leur Souverain. Ces protestations furent suivies d'un grand repas que le

Roi Pierre donna au Prince de Galles qui voulut que les Dames fussent de la partie pour mieux couronner cette prétendue réconciliation.

Le Roi Pierre poussa la dissimulation jusqu'au bout, & comme il n'avoit plus besoin du Prince de Galles il en souhaitoit le départ. Il vint un jour le cajoler sur la générosité qu'il avoit fait éclater en sa faveur, & lui dit que tout l'argent de son Royaume ne seroit jamais suffisant pour reconnoître le bon office qu'il venoit de lui rendre en le rétablissant dans ses Etats : qu'il le prioit de trouver bon qu'il allât amasser une somme considérable pour le dédommager de ses frais, & le récompenser de tout ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour lui : qu'il étoit au désespoir de ce que son pays étoit trop stérile pour nourrir le grand nombre de troupes qu'il commandoit : mais que s'il lui plaisoit de les faire retirer pour les mettre plus à leur aise & lui marquer l'endroit où, quand il auroit ramassé son argent, il le pourroit trouver pour le lui porter, il ne manqueroit pas de s'y rendre à jour nommé afin de le satisfaire & lier ensemble une amitié éternelle. Le Prince de Galles naturellement généreux & sincère ne pénétoit pas dans le cœur de

Pierre, & croyant qu'il lui parloit avec franchise, il se contenta de lui répondre qu'il alloit assembler son Conseil.

Il fit appeller pour ce sujet le Duc de Lancaſtre ſon frere, le Comte d'Armagnac, Jean de Chandos, le Captal de Buc, Hugues de Caurelay, le Sire de Mucidan, le Comte de Pembroc, & tous les Seigneurs de la Cour auxquels il expoſa la preſſante néceſſité dans laquelle ils étoient de vuider ce pays, où ſes troupes ne pouvoient plus trouver de quoi ſubſiſter : que le Roi Pierre lui avoit propoſé de ſe retirer du côté de la Navarre où il y avoit abondance de vins & de vivres, & qu'il ſ'y rendroit au premier jour pour leur apporter les ſommes qu'il leur avoit promiſes & qu'il alloit lever ſur ſes peuples. Il n'y en eut pas qui ne donnât dans ce panneau, tant ils avoient tous le deſir de revoir leurs femmes & leurs enfans & de ſ'aller délaſſer chez eux des fatigues que cette guerre & la famine leur avoient fait eſſuyer.

Cette réſolution priſe on en fit part au Roi Pierre qui ne demandoit qu'à les voir partir. On eut ſoin d'emmener Bertrand, le Beſque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem auxquels on donna de bons che-

vaux. Guesclin ne faisoit paroître aucune consternation sur son visage, se soutenant dans sa mauvaise comme dans sa bonne fortune sans se démentir. Il n'osoit faire aucune avance au Prince de Galles pour sa liberté : parce qu'il savoit que cette démarche auroit été non seulement prématurée, mais inutile. Cependant Hugues de Caurelay voulut bien rompre la glace en faveur de Bertrand qu'il aimoit. Il prit la liberté de représenter à son Maître qu'un si brave Général méritoit bien qu'on eût pour lui quelque indulgence, & qu'ayant un plus grand fonds de valeur que de biens, il se promettoit de sa générosité qu'il lui feroit quelque grace pour sa rançon. Le Prince ne reçut pas bien ce compliment, il témoigna au contraire que cette même bravoure de Bertrand étoit une raison pour le retenir : car s'il lui donnoit une fois la clef des champs, ce seroit dechaîner contre eux un lion furieux qui seroit capable de les dévorer : que cet homme ne pouvant contenir son ardeur guerrière, ne manqueroit pas de leur faire la guerre aussitôt qu'il se verroit en liberté : qu'il étoit donc plus à propos de ne point lâcher sur eux ce *dogue de Bretagne* si fatal aux Anglois. Caurelay n'ayant pas réussi dans sa tentative, fit part à Gues-

clin de ce peu de succès & l'assura que c'étoit avec bien du chagrin qu'il se voyoit obligé de lui faire ce triste rapport. Bertrand le remercia de son zèle & des soins qu'il avoit bien voulu prendre pour sa délivrance, lui disant que c'étoit un ouvrage qu'il falloit laisser faire à Dieu & au temps. Le Prince de Galles cependant eut une grande mortification, quand il éprouva l'infidélité de Pierre dont il étoit devenu la dupe : car s'étant retiré dans la Navarre avec ses troupes, il n'y trouva pas de quoi vivre, toute la moisson ayant été consommée. Le grand nombre de gens de guerre qu'il traînoit à sa suite manquèrent de tout, & Pierre qui lui devoit apporter tant d'argent, tant de richesses & tant de trésors, le laissa se morfondre avec tout son monde dans la Navarre & il ne parut point.

Ces deux perfidies le firent repentir de la démarche qu'il avoit faite pour ce misérable qui le jouoit, après en avoir tiré de si grands services. Dans l'indignation qu'il en conçut, il voulut sur le champ l'aller chercher en personne pour assouvir sur lui sa rage & sa fureur : mais ses Généraux lui firent connoître qu'il ne pouvoit entreprendre ce voyage sans passer par des lieux incultes & déserts

qui le feroient périr avec toute son armée : qu'il valloit donc mieux reprendre le chemin de Bordeaux pour y faire les provisions nécessaires pendant cinq ou six mois , & retourner ensuite au printemps fondre sur ce Prince infidèle & lâche , & le payer de ses trahisons & de ses félonnies par une mort infame. Pierre s'étant ainsi débarassé des Anglois , s'alla présenter devant Toledé & demanda qu'on lui fit l'ouverture des portes. Les bourgeois appréhendans qu'il ne se ressentit de l'outrage qu'ils lui avoient fait , balancerent long-temps à se rendre : mais enfin voyans bien qu'ils ne pourroient faire qu'une vaine résistance ils aimerent mieux franchir honnêtement ce pas que de l'aigrir encore davantage contre eux.

Il dissimula d'abord le ressentiment qu'il leur gardoit , pour ne les point effaroucher , mais il leur en fit sentir dans la suite de cruels effets. Seville ayant sçu que Burgos & Toledé avoient subi le joug de leur premier Maître , se vit contrainte de céder au torrent , & de se rendre au vainqueur. Les bourgeois allerent au devant de lui pour tâcher de fléchir la miséricorde d'un Prince dont ils connoissoient l'humeur implacable. Les Chrétiens , les Juifs & les Sarrasins firent à l'envi de

leur mieux pour l'adoucir, se prosternans en terre & lui demandans pardon à genoux, & tâchans de se disculper sur leur défection ; disant qu'ils avoient été entraînés par la multitude & par la populace, dont ils n'avoient pu réprimer la rebellion : qu'ils bénissoient le Ciel de ce qu'il avoit exaucé leurs vœux en le rétablissant sur son thrône ; & que la vie qu'ils lui demandoient ne leur seroit à l'avenir d'aucun usage que pour la sacrifier pour lui contre ses ennemis.

Ils n'oublierent rien pour lui témoigner la joye que leur donnoit le rétablissement de sa domination sur eux. Toute la ville fit retentir à son entrée des concerts de musique. A peine pouvoit-il passer dans les rues tant la foule étoit grande. Toutes les cloches se firent entendre avec grand bruit. Les feux de joie que l'on faisoit par tout, éclairoient les tables que l'on avoit dressées dans les places publiques pour y servir des viandes à tous venans. La Noblesse Castillanne courut à Seville pour féliciter ce Prince sur son rétablissement & lui rendre de nouveaux hommages. Ferrand de Castre, qui l'avoit abandonné dans sa disgrâce, vint le rejoindre dans sa prospérité : mais ces démonstrations de joie, ces démarches honnêtes, & soumises

ne furent point capables d'adoucir le cœur inhumain de ce Tyran , qui s'étoit fait une loi de ne jamais pardonner les injures qu'on lui avoit faites ; il se réservoit toujours le droit de s'en venger dans son temps, comme il ne l'a que trop fait paroître dans la suite.

CHAPITRE XXV.

De l'artifice dont se servit HENRI pour parler au Roi d'Arragon, qu'il alla trouver déguisé sous l'habit d'un Pèlerin de Saint Jacques.

HENRI s'étant retiré dans la terre de Triftemare auprès de la Reine sa femme, consterné de la perte qu'il venoit de faire de tout un Royaume dans la funeste journée de Navarette, se mit en tête d'aller à la Cour du Roi d'Arragon pour se découvrir à ce Prince en cas qu'il vît jour à l'engager dans ses intérêts. Comme le Roi Pierre avoit par tout posté des gens sur les chemins pour l'observer & se saisir de sa personne ; il partit, lui troisième, travesti en pèlerin pour faire son voyage à coup sûr. La Reine sa femme ne le put voir partir dans ce triste état sans verser des larmes ; mais il fallut s'accommo-

der au temps, & tout attendre de la Providence. Il fit avec ses deux compagnons de si grandes traites à pied, qu'il arriva dans deux jours à Perpignan sans être reconnu de personne. Un Chevalier d'Arragon l'ayant rencontré sur la route, lui demanda s'il venoit de Saint Jaques & quelles nouvelles on y disoit d'Henri. Ce faux pelerin lui répondit qu'il le croyoit à Tristemarre fort déconcerté de la perte qu'il avoit faite de tous ses Etats à la bataille de Navarette qu'il avoit perdue contre le Prince de Galles & le Roi Pierre, par la perfidie, ou au moins par la lâcheté des Espagnols qui l'avoient abandonné dans le combat se jettans au travers des bois & de la riviere pour se sauver.

Ce Chevalier plaignit beaucoup le sort de cet infortuné Prince, disant qu'il souhaitoit fort que le Ciel le prît sous sa protection. La curiosité le menant plus loin, il lui demanda si Bertrand du Guesclin, le Besque de Vilaines, & le Maréchal d'Endreghem avoient été pris dans cette journée. Les Pelerins l'assurèrent qu'oui, sur quoi le Chevalier continuant de s'entretenir avec eux, dit qu'il croyoit que le Prince de Galles n'étoit pas à se repentir d'avoir si bien servi le Roi Pierre qui n'étoit qu'un ingrat & qui ne l'avoit

payé que de belles paroles , fans lui donner un seul denier de ce qu'il lui avoit promis. Henry ne voulut point se découvrir au Chevalier , qui leur dit que s'ils avoient besoin de son service , il les meneroit jusqu'au Palais , où par son crédit il leur feroit donner du meilleur vin qu'ils boiroient en l'honneur de S. Jacques , afin qu'il se rendit intercesseur dans le Ciel pour le Roi Henri dont la cause lui paroïssoit si juste & si raisonnable. Les Pélerins lui sçachant bon gré de ses offres obligeantes le suivirent jusques au Palais du Roi d'Arragon. Ce Chevalier les posta dans un lieu vis-à-vis de la table où ce Prince mangeoit , afin qu'il les pût découvrir de loin. Cette situation dans laquelle il les avoit placés , fit tout l'effet qu'il s'en promettoit : car le Roi les ayant apperçus leur envoya quelques mets de sa table ; & quand il eut achevé son repas , la curiosité le fit approcher d'Henry pour apprendre de lui quelque nouvelle , lui disant : *Où voulez-vous aller , Pélerin ?* Celui-ci lui dit qu'il s'en alloit droit à Paris pour servir le Roi de France son Maître , dont il étoit Sergent d'armes. Je vous prie , ajouta le Roi d'Arragon , de lui faire mes complimens. Là dessus Henry voyant que ce Prince ne le recon-

noissoit point , demanda de lui parler en particulier. Ils se retirèrent tous deux à l'écart , afin qu'il n'y eût aucun témoin de leur entretien. Ce fut pour lors qu'Henri lui faisant une profonde révérence se découvrit à lui , le conjurant de lui vouloir garder le secret. Il lui déclara qu'il étoit ce même Henri qui venoit d'être dépouillé de tous ses États , & qui s'étoit travesti pour se rendre à coup sûr auprès de sa personne , lui demander son secours & sa protection.

Le Roi d'Arragon le regardant plus exactement lui fit mille excuses de ce qu'il ne l'avoit pas reconnu plutôt , lui témoignant la part qu'il prenoit à son infortune , & qu'il feroit de son mieux pour le secourir. Henri lui rendit grâces de ses honnêtetés , & lui dit qu'il alloit en France à la Cour du Duc d'Anjou , dans l'espérance que ce Prince ne l'abandonneroit point , & voudroit bien faire quelque effort en sa faveur. Le Roi d'Arragon s'étant informé de l'état auquel il avoit laissé la Reine sa femme , lui promit qu'au retour du voyage qu'il alloit faire , il lui donneroit deux cens hommes d'armes qui le serviroient gratuitement quatre mois entiers. Henri se fçut bon gré d'avoir trouvé accès auprès d'un Souverain si généreux , & ne perdit pas l'espérance

l'espérance de remonter un jour sur le trône, si le Duc d'Anjou lui faisoit un semblable accueil. Il prit donc congé du Roi d'Arragon, le priant de lui conserver durant son absence les sentimens favorables qu'il lui montrait. Il prit ensuite le chemin de Bordeaux avec ses deux compagnons portans l'écharpe au cou & le bourdon en main. Ces deux hommes qui l'accompagnoient lui remontrèrent le danger où il alloit se plonger s'il étoit une fois découvert dans une ville ennemie, où le Prince de Galles son vainqueur faisoit sa résidence & tenoit sa Cour : mais il avoit un si grand desir de s'aboucher avec Bertrand, le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem, qui y étoient prisonniers, qu'il résolut d'affronter tous les périls pour se satisfaire.

Il entra donc sur le soir à Bordeaux, & s'alla loger dans une hôtellerie. Ses compagnons trembloient de peur qu'il ne fût reconnu. Ce Prince travesti soupa tranquillement avec eux, & s'alla coucher avec autant de sécurité, que s'il eût été dans Tristemare. Il rêva toute la nuit aux moyens de pouvoir parler à Bertrand. Il se leva de grand matin reprenant ses habits de pelerin de S. Jacques, & s'en alla droit à l'Eglise

de Notre-Dame pour y recommander ses intérêts à Dieu. Tandis qu'il étoit à genoux avec ses compagnons, plusieurs Chevaliers qui s'étoient trouvés à la bataille de Navarrette, & même dans le parti de Bertrand, jetterent attentivement les yeux sur lui, sans pourtant le remettre; & quand la Messe fut finie, la curiosité leur fit joindre ces étrangers, en leur disant : *Pélerins, vous venez d'un pays où vous avez eu pauvre rencontre.*

Henri prit la parole, en leur déclarant qu'il en avoit eu sa bonne part, & qu'il s'en souviendroit toute sa vie. Dans le temps qu'il s'entretenoit avec eux, il reconnut un Chevalier qu'il avoit vu plusieurs fois avec Bertrand; & le tirant à l'écart, il lui demanda des nouvelles de cet illustre prisonnier, & s'il travailloit à payer sa rançon. Cet homme lui répondit que le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Endreghem se tireroient aisément d'affaire; mais qu'à l'égard de Bertrand, le bruit couroit que le Prince de Galles avoit fait serment de ne le jamais relâcher ni pour orni pour argent, parce qu'il appréhendoit que sitôt qu'il seroit en liberté il ne renouvellât la guerre avec plus de chaleur que jamais. Henri voulut pressentir ce Chevalier pour sçavoir si par son canal il ne pourroit point

s'aboucher avec Bertrand. Le Chevalier lui demanda s'il étoit Breton , puisqu'il avoit tant d'envie de parler à Guesclin.

Henri l'entretenant toujours fit si bien qu'il le mena jusqu'à son hôtellerie. Ce fut là qu'il s'ouvrit à lui tout-à-fait, lui disant qu'il le connoissoit pour l'avoir vu souvent avec Bertrand ; qu'il le prioit de lui garder le secret sur tout ce qu'il avoit à lui reveler , & qu'il étoit le malheureux Henri Roi d'Espagne , qui s'étoit déguisé de la sorte pour pouvoir avec plus de facilité découvrir où étoit Bertrand , & s'entretenir avec lui sur leurs affaires. Ce Chevalier ravi de ce qu'un si grand Prince lui commettoit sa personne & sa vie , le pria de venir avec ses gens dans son auberge, afin qu'ils pussent avec plus de loisir & de liberté en conférer ensemble.

Ils concerterent ensemble sur les moyens de gagner le geolier pour parler à Bertrand. Le Chevalier les pria de demeurer là clos & couverts , tandis qu'il iroit solliciter le geolier pour lui faciliter l'entrée de la prison. Cet homme pour l'engager à lui permettre de parler à son prisonnier , prit le prétexte qu'il alloit en Bretagne chercher de l'argent pour payer sa rançon , disant que Bertrand étant son compatriote , il étoit bien aisé

d'apprendre de lui s'il n'avoit rien à mander à son pays. Le geolier en homme intéressé lui répondit que ces sortes de graces ne s'accordoient pas pour rien. Le Chevalier l'assura que Bertrand étant libéral le récompenseroit honnêtement. Le geolier avoua que c'étoit un galant homme, & qu'il souhaitoit qu'un aussi brave prisonnier ne sortît jamais de ses mains, tant il avoit sujet de s'en louer. Enfin le Chevalier joua si bien son rôle auprès du geolier, à qui il promit de l'argent à son retour, que celui-ci lui permit d'entrer dans la chambre de Bertrand; mais en lui disant que s'il lui manquoit de parole, il n'y mettroit jamais le pied.

Quand Guesclin l'apperçut, il s'imagina que ce Chevalier lui venoit emprunter de l'argent pour payer sa rançon; il lui dit d'avance qu'il n'en avoit point, mais qu'il espéroit en recevoir incessamment pour avoir de quoi se racheter tous deux. Le Chevalier le surprit beaucoup quand il lui déclara que ce n'étoit pas là le sujet qui l'avoit fait venir auprès de lui; mais que c'étoit pour lui donner avis de l'arrivée du Roi Henri dans Bordeaux sous les habits d'un pèlerin de Saint Jacques, & qu'il s'étoit travesti de la sorte pour lui pouvoir plus aisément parler.

Bertrand pensa tomber de son haut à cette nouvelle , s'étonnant comment il avoit osé se commettre si témérairement ; & ne doutant point qu'il ne fût perdu sans ressource , s'il étoit découvert ; d'ailleurs il représenta au Chevalier que ce Prince avoit fait un voyage inutile , puisqu'il ne savoit pas comment ils se pourroient parler. Le Messager répondit que le géolier étant un homme mercénaire , on pourroit avec de l'argent obtenir cette entrevue de lui. Bertrand dit qu'il n'en avoit point sur lui , mais qu'il y avoit un Lombard dans la ville qui prenoit soin de ses affaires , & qui lui en donnoit , quand il en avoit besoin. La dessus il fit appeller le géolier ; il lui exposa qu'il y avoit dans Bordeaux un pèlerin natif de Bretagne , & l'un de ses vassaux qu'il estimoit : que cet homme allant à S. Jacques dans un esprit de dévotion pour demander à Dieu la délivrance de son Seigneur , il étoit bien aise de reconnoître son bon cœur , en le régaland & l'assistant de quelque argent pour achever son voyage ; que n'en ayant point sur lui , il le prioit d'aller demander de sa part quatre cens florins à son Lombard , & qu'il y en auroit cent pour lui. Le géolier se le tint pour dit , trouvant bien son compte à la proposition de Bertrand

qui lui donna son cachet afin que le Lombard ne fit au géolier aucune difficulté de lui delivrer cette somme. A l'aspect du cachet, le Lombard la lui donna.

Bertrand lui en laissa cent florins , après quoi l'on fit entrer le Roi pelerin sur l'heure de midi qu'un grand repas étoit préparé pour le mieux recevoir. Ils s'abouchèrent secrètement tous deux. Henri lui fit part du dessein qu'il avoit d'aller trouver le Duc d'Anjou , dans l'espérance qu'il avoit que ce Prince ne l'abandonneroit pas. Bertrand gouta fort le parti qu'il prenoit ; mais il le pria qu'en parlant au Duc , il ne lui proposât point d'offrir aucune somme au Prince de Galles pour sa délivrance : car , dit-il , *c'est le plus orgueilleux qui fut oncques né de mere , & ne oncques pour priere ne s'est voulu amollir.* Tandis qu'ils étoient dans cette conférence secrète , l'hôteffe les interrompit en leur venant dire que tout étoit prêt , qu'ils n'avoient plus qu'à se mettre à table , & que les viandes se refroidissoient. Ils se mirent aussitôt à manger ; mais pendant qu'ils faisoient grand'chere , le geolier tira sa femme à l'écart , & lui déclara (59) le soupçon qu'il avoit que ce pelerin ne tramât quelque chose avec Bertrand contre le service du Prince

de Galles, & qu'il avoit envie d'aller de ce pas pour lui en donner avis. La femme appréhendant que la résolution que prenoit son mari n'attirât quelque affaire à Bertrand qu'elle considéroit, l'alla tout aussitôt avertir qu'il se tint sur ses gardes, parce que son époux le vouloit accuser de quelque trahison. Guesclin surpris de l'ingratitude du geolier, auquel il venoit de donner une assez grosse somme d'argent, ne lui donna pas le loisir de passer le guichet pour l'aller dénoncer au Prince. Il lui déchargea sur la tête un si grand coup de bâton, qu'il le fit tomber sur ses genoux, & lui tirant les clefs de sa poche, il en ouvrit la porte à Henri & à ses deux compagnons, qui s'évaderent aussitôt avec le Chevalier qui les avoit conduits dans ce lieu. Bertrand ne se contentant pas de cela, referma vitemment la porte sur eux, de peur qu'on ne courût après, & se saisissant des clefs, il revint au Geolier, qu'il enferma dans une chambre après l'avoir tant battu qu'il ne pût être sur ses pieds de huit jours, & sans son valet de chambre qui se trouva là fort à propos pour moderer un peu la furie de son Maître, il l'auroit assommé.

La Geoliere qui lui avoit attiré ce mauvais traitement, en revelant à Guesclin le mau-

vais tour qu'il avoit envie de lui faire , raccommoda tout. Le geolier en fut quitte pour les coups de bâton qu'il avoit reçus & les reproches que lui fit Bertrand de son ingratitude ; & durant tout le temps qu'il fallut employer pour faire cette paix & remettre le geolier sur ses pieds , les pélerins eurent tout le loisir de sortir des terres du Prince de Galles.

Quand Henri se vit hors de danger , il quitta son habit de pélerin , prenant son chemin par le Languedoc ; & s'arrêtant à Biefers , il y rencontra le frere du Besque de Vilaines , qui le reconnut aussitôt , & lui offrit de le servir & de le suivre où bon lui sembleroit. Henri lui raconta ses infortunes : il lui dit qu'il alloit trouver le Duc d'Anjou pour tâcher de ménager auprès de ce Prince quelque ressource à son malheur , & que s'il l'y vouloit accompagner , ils voyageroient ensemble. Le Chevalier se fit honneur d'escorter ce Prince jusqu'à Villeneuve près d'Avignon. Ce fut là que le Roi Henri se présenta devant le Duc , qu'il trouva dans sa Chapelle. Le Duc prit ce Roi par la main , le mena dans ses appartemens ; & le faisant asseoir sur un lit de repos , ils s'entretenrent des affaires de Henri.

Quand ce Prince lui eut fait la triste peinture de sa condition, dont le Prince de Galles étoit le seul auteur, le Duc lui témoigna qu'il n'étoit pas surpris des hostilités qu'il avoit commises, & que la Maison de France en avoit ressenti la première de vives atteintes; que ce n'étoit pas d'aujourd'hui que la Couronne d'Angleterre étoit jalouse de celles de toute l'Europe; que le Prince de Galles avoit hérité d'Edouard III son pere, la haine qu'il portoit aux Lys: mais qu'il espéroit que le Ciel, qui de tout temps en avoit été le conservateur, les feroit triompher des Léopards de la grande Bretagne, & leur donneroit lieu de le rétablir sur son trône, & de rompre les fers de Bertrand, du Besque de Vilaines & du Maréchal d'Endreghem. Henri répondit à ces honnêtetés avec reconnoissance. Le Duc le traita comme un Souverain. La table & son buffet étoient chargés de tant de vaisselle d'or & d'argent, qu'on n'en avoit jamais vu de si riches, ni en si grand nombre. Henri ne pouvoit se lasser de la regarder avec admiration. Le Duc s'en apercevant dit qu'il lui faisoit présent de tout ce qu'il voyoit pour lui payer sa bien venue. Henri, qui ne s'attendoit pas à ce compliment, en fut transporté de joie, d'autant plus

qu'il avoit grand besoin d'argent dans la décadence de ses affaires. Ces deux Princes monterent ensuite à cheval pour aller parler au Pape , qui faisoit alors son séjour dans Avignon. Le Saint Pere sçachant leur arrivée donna l'ordre à quelques Archevêques & Evêques de venir au devant d'eux. Il y envoya même toute sa Compagnie de Gend'armes pour leur faire honneur ; & quand ils furent arrivés, il conféra secrètement avec eux.

C H A P I T R E X X V I.

De la délivrance du Maréchal d'Endreghem & du Besque de Vilaines accordée par le Prince de Galles & de la reddition de Salamanque entre les mains d'Henri.

U N jour que le Prince de Galles étoit de bonne humeur, il fut si puissamment sollicité de rendre la liberté au Besque de Vilaines par les amis que celui-ci avoit à la Cour de ce Prince, qu'il s'avisa de le faire venir devant lui prévenu fort avantageusement en sa faveur. Il lui demanda, quand il parut en sa présence, s'il étoit ce redoutable Besque qui s'étoit tant de fois signalé dans les guerres qui l'avoient mis aux mains avec les Anglois, auxquels il avoit si souvent fait sentir la

force de son bras , jusques là qu'il avoit été contraint bien des fois de le souhaiter bien loin d'eux. Le Besque qui n'étoit pas moins bon courtisan que brave soldat , au lieu de s'entêter de cette louange , s'humilia davantage devant ce Prince, en lui répondant qu'il n'étoit qu'un fort petit Chevalier , qui n'étoit point capable de faire de la peine à un Souverain comme lui qui par sa valeur sçavoit ôter , & donner les Couronnes à qui bon lui sembloit : que pour ce qui le regardoit personnellement , il se piquoit moins de bravoure que de la fidélité qu'il devoit au Roi de France son Seigneur , & que si le Ciel l'eût fait naître son sujet , il auroit sacrifié sa vie pour lui comme il avoit fait pour son Maître.

Un discours si soumis & si adroit échauffa la générosité du Prince de Galles , qui pour lui donner obligeamment le change , lui dit en présence d'Hugues de Caurelay , de Jean de Chandos & des deux Seigneurs de Clifson , que si Philippes de Valois , & Jean son fils eussent eu trois cens Chevaliers de la trempe & du caractère du Besque , le Roi Edouard son pere ne se seroit pas avisé de passer la mer pour faire des conquêtes en France : mais qu'il auroit pris le parti de s'accom-

moder avec eux plutôt que de tout risquer en faisant la guerre à des Princes servis par de si fameux Généraux.

Après qu'il l'eut cajolé de la sorte, il le mit lui & le Maréchal d'Endreghem à une rançon : mais il ne voulut point encore entendre parler de Bertrand. Aussitôt que le Besque eut recouvré sa liberté pour fort peu de chose, il alla trouver le Duc d'Anjou, qui le combla de caresses & de bienfaits & lui donna quelques troupes à commander pour le service d'Henri, qui fortifié de ce secours alla se présenter devant Salamanque en Espagne & la ferra de si près qu'elle fut obligée de se rendre. Il manda ce succès à la Reine sa femme. Cette habile Princesse écrivit dans toutes les terres de son obéissance pour amasser des troupes, dont elle fit un corps assez considérable. L'Archevêque de Tolède se rendit auprès de sa personne avec ce qu'il put assembler de gens, pour lui donner des preuves de sa fidélité. La Reine fit sommer cette grande ville de lui ouvrir ses portes sous de grosses menaces ; mais le Gouverneur de la ville qui tenoit pour le Roi Pierre, appella les principaux bourgeois devant lui, pour leur dire que si l'un d'eux remuoit en faveur d'Henri, il le feroit pendre aussitôt

en présence des autres, & qu'il ne feroit quartier à personne. Ils lui répondirent qu'ils seroient fideles à leur Roi jusqu'au dernier soupir : que si la famine les pressoit, ils mangeroient plutôt leurs chevaux que de penser à capituler & qu'il se reposât sur eux. Le Gouverneur, satisfait de les voir dans cette résolution munit sa citadelle de munitions de guerre & de bouche nécessaires à sa défense. Henri sçachant que ceux de Tolède demeu- roient fermes dans l'obéissance de Pierre, & qu'on ne pouvoit s'en rendre maître que par un siège dans les formes, jura que quand il y devoit employer une armée entière il la prendroit, ou d'assaut, ou par famine. Toutes les autres villes ne lui furent pas si contraires. Madrid ne balança point à lui ouvrir ses portes.

Ce Prince tourna donc toutes ses pensées du côté de Tolède, résolu de faire les derniers efforts contre cette ville. Il enrôla sous ses étendards tous les gens de la campagne pour grossir son armée, dont il donna l'avantgarde à commander au Besque de Vilaines. Avant que d'ouvrir ce siège il fit sommer ce même Gouverneur de lui rendre la place : mais celui-ci ne voulant rien entendre, il l'assiégea dans les formes. Le Besque

se posta par delà la riviere , & se trouvant assez près d'un bois il en fit couper un grand nombre d'arbres, dont il forma une haye où il enferma tout son monde & s'y retrancha. Henri se campa d'un autre côté afin de ferrer la ville de toutes parts. Il avoit avec lui le Comte Ferrand de Castres, le Comte d'Auxerre, le Comte de Dampierre, le Grand Maître de l'Ordre de Saint Jacques, Pierre de Larmonte & l'Archevêque de Tolède qui s'étoit sauvé de cette ville , après y avoir fait d'inutiles rémontrances aux habitans. Henri s'acharna à ce siège avec tant d'opiniâtreté ne se souciant point d'y souffrir les rigueurs de l'hiver , & toutes les chaleurs de l'été, qu'il fit consommer aux assiégés tous leurs vivres , & manger jusqu'à la chair de leurs chevaux. Cependant ils aimerent mieux essuyer ces extrêmités que de jamais parler de se rendre. Il y eut plus de trente mille hommes tant Juifs que Sarrazins qui furent emportés par la famine. Ceux qui leur survécurent écrivirent au Roi Pierre, qu'ils étoient aux abois, & qu'ils n'étoient plus en état de tenir, s'il ne leur envoyoit un prompt secours. Ce Prince leur manda qu'ils persévérassent toujours dans la fidélité qu'ils lui avoient gardée, sans rien craindre & sans se

relâcher, & qu'il viendroit dans peu fondre sur les assiégeans avec un secours très-considérable, qu'il alloit tirer des Rois de Grenade & de Belmarin. Tandis que le siège se continuoit avec la dernière vigueur & qu'on se défendoit de même, Bertrand demeuroit toujours dans les prisons de Bordeaux au désespoir de ne pouvoir être devant Tolède avec le Besque de Vilaines & les autres.

Il arriva pour lors une conjoncture qui facilita sa délivrance. Le Prince de Galles ayant un jour fait grand-chère avec les premiers Seigneurs de sa Cour, & s'étant au sortir de table retiré dans sa chambre avec eux, la conversation tomba par hasard sur les batailles qu'ils avoient gagnées & les prisonniers qu'ils avoient faits. On y parla de Saint Louis qui fut obligé de racheter à prix d'argent sa liberté. Le Prince prit occasion de dire que quand une fois on s'est laissé prendre dedans un combat, & qu'on s'est mis entre les mains de quelqu'un pour se rendre à lui de bonne foi, l'on ne doit faire aucune violence pour sortir de prison, mais payer sa rançon de fort bonne grace, & qu'aussi celui qui la doit recevoir ne doit pas tenir la dernière rigueur à son prisonnier, mais en user généreusement avec lui. Le Sire

d'Albret qui vouloit ménager quelque chose en faveur de Bertrand, ne laissa pas tomber ces paroles à terre. Il prit la liberté de demander à ce Prince la permission de lui déclarer ce qu'il avoit en son absence entendu dire de lui ; vous le pouvez, ajouta-t-il, & je n'aurois pas sujet de me louer d'aucun de mes Courtisans, qui ne me rapporteroit pas tout ce qu'on auroit avancé contre mon honneur & ma réputation. D'Albret lui trancha le mot en lui déclarant qu'on ne trouvoit pas qu'il fut juste de retenir dans ses prisons de gayeté de cœur un Chevalier sans vouloir recevoir le prix de sa rançon. Ce discours fut appuyé par Olivier de Clifson, qui lui confirma qu'il en avoit entendu parler de la sorte. Le Prince se piqua d'honneur & voyant bien qu'on lui vouloit par là désigner Bertrand, il commanda sur l'heure qu'on le fit venir disant qu'il le feroit lui-même l'arbitre du prix de sa rançon, dont il ne payeroit que ce qu'il voudroit. Les gens qu'il envoya pour le tirer de la prison, le trouverent s'entretenant avec son valet de chambre pour se défennuyer. Il les reçut avec d'autant plus d'honnêteté, qu'il apprit d'eux qu'ils avoient ordre de lui annoncer une nouvelle qui ne lui déplairoit pas. L'un d'eux lui dit

dit qu'il avoit de fort bons amis à la Cour de son Maître, qu'ils avoient si bien travaillé en sa faveur, qu'à coup sûr il feroit bientôt élargi, & qu'il avoit ordre de le mener à l'instant chez le Prince. Bertrand leur témoigna beaucoup de joye, de ce qu'enfin le Prince avoit pour lui des sentimens si généreux : mais que pour sa rançon bien loin de donner de l'argent il n'avoit ni denier, ni maille pour se racheter, & que même il avoit emprunté dans Bordeaux plus de dix mille livres qu'il avoit dépensé dans sa prison, dont il auroit beaucoup de peine à s'acquiter. Ces députés eurent la curiosité de lui demander à quel usage il avoit pu tant employer d'argent : à boire, à manger, à jouer, à faire quelques largesses & quelques aumônes, leur répondit-il, en les assurant qu'il ne feroit pas plutôt mis en liberté que ses amis ouvreroient leur bourse pour le secourir. L'un d'eux lui dit qu'il s'étonnoit comment il avoit si bonne opinion de ceux qu'il croyoit ses amis, & qui peut-être lui pourroient bien manquer au besoin. Bertrand lui témoigna qu'il étoit de la gloire d'un brave Chevalier de ne jamais tomber dans le découragement & le désespoir pour quelque mauvaise fortune qui lui put arriver,

& de ne se jamais rebuter au milieu des plus grandes disgraces.

Ils arriverent au Palais du Prince de Galles auquel ils présenterent Guesclin vêtu d'un gros drap gris & malpropre , comme un prisonnier qui dans son chagrin ne daigne prendre aucun soin de sa personne. Olivier de Clifson , Chandos, le Comte de Lisle, le Sénéchal de Bordeaux, Hugues de Caurelay, le Sire de Pommiers, & beaucoup d'autres Chevaliers étoient dans la chambre du Prince de Galles qui se prit à rire quand il vit Bertrand dans un état si négligé, lui demandant comment il se portoit, *Sire*, lui répondit - il, *quan il vous plaira il me sera mieux, & ay ouy longtems les souris & les rats, mais le chant des oiseaux n'ouïs - je pièce*. Le Prince lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui de sortir de prison le jour même, s'il vouloit faire serment de ne jamais porter les armes contre lui pour la France, ni contre le Roi Pierre en faveur d'Henri : que s'il vouloit accepter cette condition qu'il lui proposoit, non seulement il ne lui en coûteroit rien pour sa rançon, mais même qu'on le renverroit quitte & déchargé de toutes les dettes qu'il pouvoit avoir contractées de

puis qu'il étoit prisonnier. Bertrand lui protesta qu'il aimoit mieux finir ses jours dans sa captivité que de jamais faire un serment qu'il n'auroit pas dessein de garder, que dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit dévoué au service du Roi de France, des Ducs d'Anjou & de Bourgogne, de Berry & de Bourbon, qu'il avoit toujours porté depuis les armes dans leurs troupes, & qu'on ne lui reprocheroit jamais de s'être démenti là dessus ; au reste il le conjura de lui donner la liberté, puisqu'il y avoit si longtemps qu'il le tenoit captif dans Bordeaux, & que sa première vüe quand il étoit sorti de France, ne tenoit qu'à faire la guerre aux Sarrazins pour le salut de son ame & la gloire de la Religion Chrétienne. Pourquoi donc, lui dit le Prince, n'avez-vous pas passé plus outre ? Bertrand lui fit un long récit des justes motifs qui l'avoient arrêté en Espagne, en lui représentant que le prétendu Roi Pierre étant pire qu'un Sarrazin puisqu'il avoit commerce avec les Juifs, dont il étoit lui-même originaire, & d'ailleurs ayant commis une exécration sur le noble sang de Saint Louis en la personne de *Blanche de Bourbon* sa femme qui descendoit en droite ligne de ce grand Roi, il avoit crû ne pouvoir mieux

employer ses armes, & son temps que contre ce tyran, qui ne méritoit pas de porter une Couronne qui n'étoit due qu'au Roi Henri, comme le légitime héritier d'Alphonse, qui avoit fiancé sa mere. Qu'il étoit bien vrai que les armes Angloises avoient rétabli ce Prince sur son Thrône : mais qu'il devoit bien se souvenir qu'il n'avoit été payé que d'ingratitude : que les troupes qu'il avoit fait passer en Espagne avoient pensé mourir de faim : qu'après s'être épuisées pour le service de ce malheureux & de cet impie, on les avoit congédiées & envoyées dans la Navarre pour achever de les faire périr, & qu'au lieu d'apporter des trésors & les sommes immenses que Pierre avoit promises, il l'avoit joué de gayeté de cœur se moquant ouvertement de lui, sans se mettre en peine de garder aucunement la parole qu'il lui avoit donnée.

Le Prince de Galles sentant la vérité de ce qu'il venoit de dire, ne put se défendre d'avouer hautement que Bertrand avoit raison. Tous les Chevaliers qui l'environnoient convinrent qu'il n'avoit avancé que la vérité toute pure, & que cet homme étoit d'une trempe & d'une franchise, qu'on ne pouvoit assez estimer. Enfin le Prince de Galles, se souvenant qu'on avoit publié par - tout

qu'il ne le retenoit prisonnier que parce qu'il le craignoit, il lui déclara que pour faire voir qu'il ne l'apprehendoit pas, il lui donnoit carte blanche, & qu'il n'avoit qu'à voir ce qu'il vouloit payer de rançon. Guesclin lui représenta que ses facultés étant fort petites & fort minces, il ne pouvoit pas faire un grand effort pour se racheter : que sa terre étoit engagée pour nombre de chevaux qu'il avoit achetés, & que d'ailleurs il devoit dans Bordeaux plus de dix mille livres : que s'il lui plaisoit le relâcher sur sa parole, il iroit chercher dans la bourse de ses amis de quoi le satisfaire. Le Prince touché de ses réparties honnetes & judicieuses, lui déclara qu'il le faisoit lui-même l'arbitre de sa rançon : mais il fut bien surpris quand Bertrand au lieu de n'offrir qu'une modique somme, voulut se taxer à cent mille florins, que l'on appelloit *doubtès d'or*, & regardant tous les Seigneurs qui l'environnoient, il dit, *cet homme se veut gaber de moy*. Bertrand craignant qu'il ne s'offensât, le pria de le mettre donc à soixante mille livres, le Prince en convint volontiers. Guesclin comptant sur sa parole lui fit connoître que le paiement de cette somme ne l'embarasseroit pas beaucoup, puisque les Rois de France

& d'Espagne en payeroient chacun la moitié : qu'Henri qu'il avoit servi jusqu'alors avec tant de zèle & de succès ne balanceroit pas à sacrifier toutes choses pour le tirer d'affaire, & le mettre en état de reprendre les armes pour lui : que le Roi de France s'intéresseroit à le tirer de ses mains, que si ses finances étoient épuisées, il feroit filer toutes les filles de son Royaume afin qu'elles gagnassent de quoi le racheter. Le Prince de Galles ne put dissimuler l'étonnement que l'assurance de cet homme lui donna, & il confessa qu'il l'auroit quitté pour dix mille livres.

Jean de Chandos qui connoissoit sa bravoure & sa valeur pour l'avoir souvent éprouvée lui voulut donner des marques de son estime & de son amitié s'offrant de lui prêter dix mille livres. Guesclin lui sçut bon gré de son honnêteté, le priant pourtant de trouver bon qu'il allat auparavant faire auprès de ses amis les diligences nécessaires pour recueillir la somme entière. La fierté que Bertrand fit paroître en se taxant à soixante mille livres, fut bientôt sçue de toute la ville. Chacun courut en foule au Palais pour regarder en face un homme si extraordinaire, & quand les gens du Prince virent tant de peuple assemblé, ils conjurerent Bertrand de con-

tenter la curiosité des bourgeois de Bordeaux
 & de se mettre aux fenêtres pour se faire
 voir. Il voulut bien avoir cette complaisance,
 & vint avec eux sur un balcon faisant semblant
 de s'entretenir avec quelques Officiers du
 Prince. Il ne pouvoit s'empêcher de rire en
 voyant l'avidité de ces gens à le regarder,
 & à l'étudier avec tant d'empressement. Ils
 se disoient les uns aux autres que le Prince
 de Galles leur Seigneur ne lui devoit pas
 donner la liberté : car un tel ennemi lui
 feroit un jour de la peine. D'autres s'en-
 nuyans de perdre leur temps à le voir, pri-
 rent le parti de se retirer en disant dans le
 langage du quatorzième siècle. *Pourquoi avons-*
nous icy musé & notre métier delaiissé à faire
pour regarder un tel Damoisel, qui est un laid
Chevalier & mau taillis. La mauvaise opinion
 qu'ils avoient de lui, leur fit croire qu'il
 pilleroit le plat pays pour trouver de quoi
 payer sa rançon sans tirer un sol de sa bourse :
 mais il y en avoit aussi qui le défendoient,
 sçachans la réputation qu'il avoit acquise dans
 le monde, non seulement par sa valeur, mais
 aussi par sa généreuse honnêteté. Ils assu-
 roient qu'il n'y avoit point de si fortes cita-
 delles, dont il ne vint à bout, & qu'il étoit
 si estimé dans toute la France qu'il n'y avoit

personne qui ne s'y cotisât volontiers pour le tirer d'affaire.

En effet Bertrand devint si fameux, que la Princesse de Galles en ayant entendu parler, vint tout exprès d'Angoulême à Bordeaux pour le voir & pour le régaler, & ne se contentant pas de le faire asseoir à sa table, elle poussa si loin la bienveillance qu'elle avoit pour lui, qu'elle lui dit qu'elle vouloit contribuer de dix mille livres au payement de sa rançon. Bertrand comblé de tant de faveurs sortit de la Cour (60) de Bordeaux avec joye.

L'on avoit stipulé avec lui qu'il retourneroit dans un temps fixé auprès du Prince pour apporter la somme à laquelle il s'étoit taxé : que cependant il ne lui seroit pas permis de porter aucunes armes sur lui : que s'il n'avoit pas son argent dans le jour marqué, les choses demeureroient comme non avenues & qu'il rentreroit en prison. Hugues de Caurelay son ami le voulut conduire bien loin pour lui faire honneur, & lui dit sur le chemin qu'ayant servi tous deux dans la dernière guerre d'Espagne, qu'ils avoient entreprise en faveur d'Henri contre Pierre, ils avoient fait quelque butin ensemble, & qu'il croyoit lui être redevable de quelque

chose, le partage n'ayant pas été fait égal entr'eux deux. Bertrand lui témoigna là dessus un entier défintereffement, ce qui servit de motif à Caurelay pour lui faire offre de vingt mille doubles d'or, qui valoient une livre, ou vingt sols chacun. Guesclin ne pouvant assez reconnoître une si grande générosité l'embrassa tendrement, & ces deux braves tout intrépides qu'ils étoient, ne se purent séparer sans pleurer.

Bertrand à peine avoit fait une lieue de chemin qu'il rencontra un pauvre Cavalier qui vint à lui chapeau bas pour le féliciter de ce qu'il le voyoit sur les champs n'étant plus dans les mains du Prince de Galles. Il le reconnut aussitôt pour avoir servi sous lui dans les dernières guerres. Il lui demanda d'où il venoit, pourquoi il étoit à pied, quel étoit son sort, & où il alloit coucher. Cet homme lui répondit qu'il retournoit sur ses pas à Bordeaux pour se remettre en prison faute d'avoir trouvé de l'argent pour payer sa rançon. *Et combien te faut-il?* lui dit Bertrand: l'autre l'affura qu'avec cent livres il seroit entièrement quitte & dechargé. Bertrand(61) commanda sur l'heure à son valet de Chambre de lui compter non seulement cent liv., mais encore cent autres pour se monter & s'armer:

disant qu'il connoissoit ce Cavalier pour un brave homme , & qu'il le pourroit bien servir encore dans les guerres à venir : qu'il le manderoit pour cet effet quand il en seroit temps. Le pauvre homme tout transporté de joye donna mille bénédictions à son libérateur , lui promit de le suivre jusqu'au bout du monde , & l'assura qu'en lui donnant cette somme dont il venoit de le gratifier , il l'avoit tiré des mains d'un boureau qui l'avoit tenu quinze jours entiers les fers aux pieds.

Guesclin voulut sçavoir le lieu d'où il venoit. Il lui répondit que c'étoit de la ville de Tarascon, devant laquelle le Duc d'Anjou avoit mis le siège pour la prendre sur la Reine de Naples avec laquelle il étoit en guerre. Quoique Bertrand ne put manier aucunes armes , jusqu'à ce qu'il eût payé sa rançon , selon la parole qu'il en avoit donnée, cependant il alla trouver le Duc pour l'affister au moins de ses conseils , s'il ne pouvoit pas lui prêter la force de son bras. Il fit tant de diligence , qu'il se vit bientôt auprès de Tarascon. Le Duc fut agréablement surpris de le voir , s'informant de lui en quelle situation étoient ses affaires. Bertrand , qui ne s'alarmoit jamais de rien , lui répondit qu'à sa rançon près tout iroit fort bien. Ce Prince

qui l'honoroit & estimoit beaucoup, l'affura que s'il ne s'agissoit que de trente mille livres pour la payer, il les lui donneroit volontiers. Guesclin lui fut bon gré de son honnêteté, lui témoignant qu'il n'oseroit pas refuser une grace qu'il lui offroit avec une sincérité si généreuse, après quoi le Duc l'entretint du sujet de la guerre qu'il avoit avec la Reine de Naples, qui prétendoit injustement avoir quelque droit sur la ville d'Arles, & sur plusieurs autres citadelles, & forteresses, qui lui devoient appartenir bien plus légitimement qu'à elle. Bertrand qui naturellement avoit de l'inclination pour ce Prince, lui promit qu'il ne sortiroit point d'auprès de sa personne qu'il ne l'eût rendu Maître de Tarascon.

Le Duc sensiblement touché de son affection, le pria de ne se point mettre en peine de sa rançon, puisqu'il en faisoit son affaire. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble, un espion partit pour aller de ce pas avertir le Gouverneur & les bourgeois de Tarascon, qu'il avoit vu le fameux & le redoutable Bertrand dans le camp du Duc, & qu'il avoit amené deux cens hommes d'armes avec lui, gens intrépides & aggueris. Cette nouvelle étonna beaucoup les assiégés, qui voyoient bien que le Duc, fortifié de ce

secours, n'avoit pas envie de les menager ; mais ils furent encore bien plus déconcertés quand ils sçurent qu'Olivier Guesclin, frere de Bertrand, Olivier de Mauny, & Henri son fils, Alain de Mauny, Petit Cambray, Alain de la Houffaye, & son frere l'Escouet étoient arrivés à ce siège, avec un grand renfort de Cavalerie. Bertrand les conjura de faire de leur mieux pour la satisfaction du Duc, dont la cause étoit la plus juste, & qui ne laisseroit pas leurs services sans récompense ; leur promettant qu'après la conquête de cette ville, il les meneroit en Espagne pour faire la guerre au Roi Pierre, en faveur d'Henri que les Anglois avoient chassé de ses Etats, & qu'ils auroient là de riches dépouilles à partager ensemble.

Tous ces Généraux s'attachèrent donc au siège de Tarascon, ville située sur le Rhône. Le Duc avoit fait faire un pont de batteaux sur cette riviere, & l'avoit rempli de gens pour arrêter ceux qui se feroient mis en devoir d'aller au secours de cette place. Par ce stratagême il fit rebrouffer chemin à toutes les troupes que la Reine de Naples avoit envoyées pour se jeter dans Tarascon. Ce fut avec un grand acharnement que ce Prince en pressa le siège. Il avoit pour ce sujet fait

conduire devant la place, dix-huit grosses batteries, ou engins, dont on lançoit des pierres fort pésantes, avec lesquelles on nétoyait les remparts de tous ceux qui se présentoient pour leur défense. Bertrand que rien n'étoit capable d'intimider, se méloit avec les ingénieurs qui faisoient agir ces machines & les encourageoit à bien faire. Ils lui témoignoient aussi que la présence d'un si grand Capitaine les animoit beaucoup, & qu'ils étoient sûrs de réussir dans leur manœuvre, puisqu'un Général comme lui vouloit bien partager avec eux les travaux & les dangers. On avoit déjà donné plusieurs assauts à la ville ; mais sans aucun effet, parce que la défense n'en étoit pas moins opiniâtre que l'attaque. Bertrand se mit en tête de s'aller présenter aux barrières de la ville, pour en intimider le Gouverneur & les bourgeois, & les obliger à se rendre. Il monta pour ce sujet à cheval, sans oser mettre une épée à son côté, de peur de violer la parole qu'il avoit donnée de ne porter aucunes armes : mais tenant seulement une baguette dans sa main, dont il se servit comme d'un bâton de commandement. Il ne fut pas plutôt arrivé là, qu'il fit signe qu'il avoit à parler non-seulement au Gou-

verneur, mais même aux principaux bourgeois de la ville. On alla leur en donner avis; ils se rendirent de ce côté, pour apprendre de lui ce qu'il avoit à leur dire. Bertrand leur représenta qu'ils ne connoissoient pas leurs intérêts, & qu'ils devoient ouvrir les yeux sur le danger qui les menaçoit, eux, leurs femmes, & leurs enfans, & s'ils ne se rendoient au plutôt, *que par Dieu & par S. Yves* (62), il planteroit le piquet devant Tarascon, jusqu'à ce qu'il l'eût emporté d'assaut, & qu'il feroit ensuite trancher la tête à tous les bourgeois qu'il trouveroit dans cette ville, & qu'à l'égard des moyennes gens, il les feroit dépouiller nus comme la main par ses Bretons, qui n'avoient point accoutumé de faire quartier à personne : qu'ils devoient considérer que reconnoissant pour leur souverain le Duc d'Anjou, frere du Roi de France, ils auroient incomparablement plus d'appui & de protection, que de la Reine de Naples qui tenant sa Cour aux confins de l'Italie, ne pourroit pas leur envoyer de si loin des forces & des secours.

Ces raisons étoient assez pressantes pour tenir en balance les esprits du Commandant & des bourgeois de Tarascon. Quand ils

furent rentrés dans la ville, ils appellerent auprès d'eux ce qu'il y avoit de gens les plus distingués dans la place, & leur exposèrent les menaces que Bertrand leur avoient faites, s'ils ne se rendoient pas incessamment, & le danger dans lequel ils étoient de perdre leurs biens & leurs vies, s'ils se laissoient prendre d'assaut. Ils furent tous d'avis de capituler, & comme ils étoient sur le point de le faire, les Provençaux vinrent se poster sur une montagne voisine pour attaquer l'armée du Duc; mais les coups qu'ils tiroient ne portoient point sur les assiégeans; & quand ils eurent jetté leur premier feu, Olivier de Mauny, suivi de ses gens, alla droit à eux & les fit décamper de là à grands coups de sabres & d'épées. Les assiégés voyant que le secours qui venoit pour les dégager avoit été défait entièrement, ne balancerent plus à prendre le parti que Bertrand leur avoit insinué. Ils dépêcherent auprès du Duc quatre des plus notables bourgeois de Tarascon, pour lui déclarer qu'ils étoient dans la résolution de lui ouvrir leurs portes, & de réclamer sa miséricorde.

Ils le trouverent dans sa tente, ayant auprès de lui l'élite & la fleur de toute sa noblesse; le Sire de Rabastin, Perrin de Sa-

voye, Jacques de Bray, le Borgne de Meun, Guillaume le Baveux, le Comte Robert d'Otindon, Robert Papillon, & grand nombre d'autres Seigneurs environnoient ce Prince, quand les députés de Tarascon vinrent se mettre à genoux devant lui, comme se voulans prosterner à ses pieds pour le fléchir encore davantage. Celui qu'on avoit chargé de porter la parole, débuta par présenter les clefs de la ville au Duc, lui disant que les cœurs de tous les bourgeois de Tarascon lui seroient ouverts de même que leurs portes, s'il lui plaisoit de leur pardonner, & qu'ils avoient plus de passion d'être ses sujets, qu'il n'en avoit d'être leur Souverain. Le Duc feignit de ne les pas écouter, & leur fit une réponse fort sèche : parce qu'il avoit perdu beaucoup de monde devant cette place, dont la conquête lui avoit extrêmement couté. Bertrand qui les avoit engagés à se rendre, se crut obligé de s'intéresser en leur faveur, & de prier ce Prince d'avoir pour eux quelques sentimens d'indulgence. Le Duc lui répondit qu'il le faisoit là-dessus arbitre de tout, & que comme c'étoit par son ministere qu'ils s'étoient rendus, il vouloit aussi que ce fût par son canal que se terminât cette affaire. Bertrand se voyant le maître

maître de tout, alla planter l'étendard du Duc sur le haut du donjon de la ville. Il fit ensuite ouvrir les portes au vainqueur. Les bourgeois en sortirent en foule pour venir au devant de leur nouveau Seigneur, devant lequel ils se présentèrent dans une posture humiliée, pour témoigner le déplaisir qu'ils avoient d'avoir fait une si longue résistance. Les Dames les plus qualifiées se réunirent pour paroître toutes aux yeux de ce Prince avec un maintien contrit & affligé. Le Duc de concert avec Bertrand, agréa leurs hommages & leurs soumissions, conserva la ville de Tarascon dans ses privilèges, & se contenta d'y coucher seulement une nuit, après avoir établi dans la place un Gouverneur qui lui étoit tout-à-fait affidé, & qu'il y laissa avec une bonne garnison.

Ce Prince dès le lendemain alla s'affurer de la ville d'Arles, dans laquelle il avoit des intelligences, ce qui le dispensa de l'assiéger. Il avoit fait auparavant un traité secret qui contenoit les conditions proposées pour faciliter la reddition d'une ville si importante, & dont la prise, ou la cession lui paroissoit nécessaire au bien de ses affaires.

Bertrand voyant qu'il n'avoit plus rien à faire auprès du Duc d'Anjou, prit la liberté

de remonter à ce Prince qu'il alloit le quitter pour se rendre en Bretagne auprès du Seigneur de Craon, & de ce qu'il avoit d'amis dans cette Province, afin d'amasser les sommes nécessaires au payement de sa rançon, & qu'il espéroit trouver en Espagne auprès d'Henri de quoi les rembourser, parce que rien ne lui tenoit plus au cœur que le rétablissement de ce Prince qui l'attendoit au camp de Toledé, devant laquelle il avoit mis le siège avec le Besque de Vilaines : il ajouta qu'après qu'il seroit tout-à-fait sorti d'affaire avec le Prince de Galles, il ne perdroit pas un moment de temps pour retourner en Espagne, & seconder Henri dans la guerre qu'il avoit entreprise. Le Duc d'Anjou goûta fort la conduite qu'il vouloit tenir : mais il l'assura qu'il ne se devoit pas si fort mettre en peine de sa rançon, dont il lui alloit faire compter vingt mille livres : qu'il ménageroit si bien les choses en sa faveur auprès du Pape, qu'il en obtiendrait encore autant pour lui de sa Sainteté : qu'enfin le Roi de France son frere seroit assez généreux pour faire le reste ; & que si toutes ces sommes payées, il avoit encore besoin de quelque autre secours, il n'avoit qu'à s'adresser à lui, puisque sa bourse seroit toujours ou-

verte pour le garantir de tous les besoins dans lesquels il pourroit tomber.

Bertrand n'eut point de paroles assez fortes pour marquer au Duc sa reconnoissance. Il eut donc l'esprit en repos de ce côté là, ses soins étoient tournés du côté de l'Espagne. Il engagea ses cousins germains, Olivier de Mauny & ses freres, à se tenir prêts pour s'y rendre quand il seroit temps de les y appeller, & prenant congé du Duc, il emporta les vingt mille livres dont ce Prince le gratifia; mais avant qu'il fût arrivé à Bordeaux, il avoit déjà dépensé toute cette somme : car il étoit si libéral & si généreux, que quand il rencontroit sur sa route quelque pauvre cavalier démonté, qui n'avoit pas encore payé sa rançon, aussitôt il ordonnoit à son trésorier de lui compter l'argent dont il avoit besoin pour se tirer d'affaire. Un jour il en trouva dix sur son chemin, qui lui parurent fort délabrés. Ils se disoient les uns aux autres les mauvais traitemens qu'on leur avoit fait souffrir à Bordeaux, dont on leur avoit permis de sortir sur leur parole pour aller chercher leur rançon. Les uns faisoient serment qu'ils ne s'aviferoient plus d'aller faire la guerre en Espagne, de peur de retomber dans la peine

& l'embarras où ils étoient alors : d'autres témoignaient qu'ils y retourneroient encore volontiers, s'ils étoient sûrs de servir sous Bertrand, qui ne seroit jamais indifférent à leurs miseres, & feroit généreusement les derniers efforts pour les en tirer.

Ces dix hommes chemin faisant arriverent enfin dans une hôtellerie. Leur air pauvre fit appréhender au maître du logis qu'ils n'eussent pas de quoi payer leur souper & leur gîte. Il balança quelque temps à leur faire donner du vin, leur demandant s'ils avoient de l'argent pour le satisfaire : l'un deux répondit que son inquiétude là dessus étoit prématurée, qu'ils avoient encore assez de quoi le contenter, quoiqu'ils eussent effuyé beaucoup de misere à Bordeaux, dont ils venoient de sortir avec Bertrand, qui s'étoit taxé lui-même à soixante mille doubles d'or ; & que la somme étant excessive, il auroit assez de peine avec tout son crédit à la trouver dans la bourse de ses amis. Quand l'hôte les entendit parler de Bertrand, pour qui il avoit une vénération singuliere, il leur dit qu'il se feroit volontiers pour contribuer à le tirer d'affaire, qu'il avoit encore dix chevaux dans son écurie, cinq cens moutons dans ses bergeries, presque autant de pourceaux dans ses

étales, & plus de trente muids dans sa cave, qu'il vendroit de bon cœur pour en assister ce brave Général, & par Dieu qui peina en croix & le tiers jour suscita, qu'il vendroit aussi tous les draps que sa femme avoit agnatez quand ils furent mariez. Enfin le nom de Guesclin mit cet hôte de si belle humeur, qu'il dit à ces dix aventuriers qu'il les vouloit régaler gratuitement pour l'amour de lui : qu'il leur feroit servir des patés, du roti, & du meilleur vin, sans qu'il leur en coûtât un denier, pour les récompenser du plaisir qu'ils lui faisoient de lui parler du plus généreux, du plus intrépide & du plus fameux Capitaine qui fût dans toute l'Europe.

En effet il leur tint parole de fort bonne grace, & comme ils étoient tous à table, Bertrand vint par hasard descendre dans cette hôtellerie pour y diner avec tout son monde. Aussitôt que ces dix prisonniers l'apperçurent, ils se leverent par respect pour lui faire honneur. Il les reconnut & les voyant si mal en ordre, il leur demanda s'ils avoient fait sur les chemins quelques mauvaises rencontres de voleurs qui les eussent mis dans un état si pitoyable, puisqu'il les avoit vus à la bataille de Navarette dans un assez bon équipage. L'un deux prit la parole pour les autres,

avouant qu'ils avoient été faits prisonniers dans ce combat, & qu'ils étoient tombés entre les mains de gens qui les avoient traités comme des brigands & des meurtriers ; & que leur misere étoit d'autant plus grande, que n'ayant pu trouver dans leur pays de quoi se racheter, ils étoient obligés de retourner en prison à Bordeaux, de peur de violer le serment qu'ils avoient fait, de se remettre dans les mains de leur Geolier, s'ils ne payoient pas leur rançon : que bien loin d'avoir les sommes suffisantes pour recouvrer leur liberté, ils n'avoient pas même de quoi payer leurs hôtes sur les chemins, & que celui-ci les avoit bien voulu recevoir & nourrir pour rien pour l'amour de lui, sur ce qu'ils avoient seulement prononcé son nom ; leur ayant dit qu'il vendroit volontiers sa maison, ses meubles & ses bestiaux pour le racheter.

Bertrand voyant le bon cœur de cet homme qu'il ne connoissoit point, ne se contenta point de l'embrasser, mais il voulut aussi qu'il s'assît à table & qu'il mangeât avec eux : il leur commanda de ne se point lever puisqu'ils étoient ses camarades, & qu'il vouloit les tirer de la peine où ils étoient, en leur donnant de quoi se racheter, & quand il leur eût fait raconter toutes leurs aventures,

il leur demanda quelle somme il leur falloit à tous pour payer leur rançon, ils lui dirent après avoir entr'eux supputé le tout que cela pourroit bien monter à quatre mille livres. Ce n'est pas une affaire, leur repondit-il, je vous donnerai de plus deux autres mille livres pour vous remonter, vous équiper & vous défrayer sur les chemins; & ce bon hôte qui vous a si bien régalez pour l'amour de moi mérite que je reconnoisse son affection. Là dessus il fit appeler son valet de chambre, & lui commanda de donner mille livres au cabaretier qui avoit témoigné pour lui tant de zele. La générosité qu'il fit éclater à l'égard de ces dix prisonniers & de leur hôte, augmenta de beaucoup la réputation de Bertrand: cet événement fut bientôt public; car ces dix hommes rentrans dans Bordeaux fort avantageusement & lestement équipés, on alla s'imaginer qu'il falloit qu'ils eussent détrouffé les passans & fait quelque vol considérable sur les chemins, pour s'être si vite remis en bon état. On les menaça même de les accuser devant le Sénéchal & de les faire pendre comme des scélérats. Ils furent cités devant lui pour rendre compte de leur conduite, & comment il se pouvoit qu'en si peu de temps ils eussent trouvé tant d'argent. Ces

gens lui revelerent le mystere , & lui firent un récit exact des honnêtetés que Bertrand leur avoit faites , & un détail circonstancié de tout ce qui s'étoit passé chez leur hôte , ou il ne s'étoit pas contenté de manger indifféremment avec eux : mais même leur avoit donné de quoi payer leur rançon , se monter , s'armer , s'habiller & se defrayer. Ils ajouterent que ses libéralités s'étoient étendues jusqu'à leur hôte même , auquel il avoit fait compter la somme de mille livres en leur présence , parce qu'il les avoit bien régalés pour l'amour de lui. Le Sénéchal apprenant les actes de générosité de Bertrand , ne pouvoit comprendre comment un si laid homme pouvoit avoir une ame si bien faite. Il se rendit de ce pas au dîner du Prince & de la Princesse de Galles , auxquels il fit part de cette nouvelle en présence de toute leur Cour qui les voyoit manger. La Princesse ne se put tenir de dire qu'elle ne plaignoit point l'argent qu'elle avoit donné à Bertrand , & qu'il en méritoit encore davantage , & le Prince avoua que ce Chevalier avoit de si grandes qualités , tant de valeur & de générosité , qu'il n'avoit point son semblable au monde.

CHAPITRE XXVII.

De la rançon que paya BERTRAND au Prince de Galles, & du voyage qu'il fit en Espagne, pour se rendre avec tout son monde au siège de Toledé, qui tenoit encore contre Henri.

BERTRAND poursuivant toujours sa première route dans le dessein d'arriver en Bretagne, pour chercher dans la bourse de ses amis de quoi payer la rançon qu'il devoit au Prince de Galles, n'eut pas beaucoup de peine à faire la somme entière dont il avoit besoin : car le Seigneur de Craon, le Vicomte de Rohan, Robert de Beaumanoir, Charles de Dinan, l'Evêque de Rennes & ses autres amis se cotiferent tous pour le tirer d'affaire. Il reprit donc le chemin de Bordeaux avec cet argent; mais étant arrivé à la Rochelle, il y trouva beaucoup de Chevaliers mal vêtus, qu'on y retenoit prisonniers. Ce spectacle le toucha si fort, qu'il donna toutes les sommes qu'il avoit pour les racheter, ayant plus de soin de leurs personnes que de la sienne propre, & aimant mieux demeurer engagé tout seul, que de voir les autres dans la misère & la captivité.

Il continua toujours son chemin pour aller à Bordeaux ; mais comme il y arriva les mains vuides , il surprit fort le Prince de Galles , quand il lui dit qu'il ne lui restoit pas un denier de tout l'argent qu'il avoit apporté de Bretagne , & qu'il croyoit l'avoir fort utilement employé , en procurant la délivrance de tant de braves gens qu'il avoit vu dans les prisons de la Rochelle. Le Prince lui témoigna que c'étoit pécher contre le bon sens & le jugement , que d'en user de la sorte : puisqu'un prisonnier doit commencer par rompre ses chaînes , avant que de songer à briser celles des autres. Bertrand l'assura que ses amis ne lui manqueroient pas au besoin ; qu'il attendoit dans peu des nouvelles , & esperoit que Dieu béniroit la charité qu'il avoit faite à ceux qu'il avoit tirés de la servitude & de la disgrâce dans laquelle il les avoit trouvés.

Son attente ne fut pas vaine là-dessus : car peu de temps après il arriva des gens à Bordeaux qui compterent toute la somme dont on étoit convenu pour la rançon de Gueclin. Le Prince demanda par curiosité d'où provenoit cet argent ? On répondit que la liberté de Bertrand étoit si précieuse & si nécessaire , que s'il s'agissoit de dix millions

pour le racheter, toute la France se seroit volontiers épuisée en cette occasion. Enfin Bertrand sortit de Bordeaux sans y laisser la moindre dette, & remportant avec lui le regret & l'estime de la Cour & de la Ville. Il se rendit à Brest, où il appella son frere Olivier, les deux Mauny, le Chevalier de la Houffaye, Guillaume de Launoy. Ce fut là qu'il assembla bien mille combattants, à la tête desquels il se mit (63), & passant par Roncevaus, il entra dans l'Espagne, & s'alla rafraîchir avec eux quelque temps dans sa Comté de Molina.

Delà sans perdre de temps il se rendit à grandes journées devant Toledé, au camp du Roi Henri (64), qui n'avoit pas encore beaucoup avancé le siège de la place, quoiqu'il eût avec lui le Besque de Vilaines, & l'Archevêque de la ville. La résistance des assiégés avoit été jusques-là très-opiniâtre, parce que le Gouverneur étoit tout-à-fait dans les intérêts du Roi Pierre, & quand il sortoit de la citadelle pour parler aux bourgeois, il prenoit si bien ses précautions auprès d'eux, qu'avant que de descendre dans la ville, il lui falloit donner en ôtage cinq ou six des principaux de Toledé, parce qu'il appréhendoit qu'ils ne se saisissent de

sa personne, & ne l'obligeassent à se rendre. Pierre étoit cependant à Seville, où il s'étoit retiré depuis son retour du Royaume de Belmarin.

Ce malheureux Prince y étoit allé dans le dessein d'en tirer du secours, & pour l'obtenir, il ne rougit point de faire deux infâmes démarches. La première, ce fut l'alliance qu'il n'eut point de scrupule de contracter avec un Roi infidèle : la seconde, ce fut la promesse qu'il fit de renier la foi même de Jesus-Christ, si on lui donnoit du secours. On s'obligea sous ces deux étranges conditions, de lui mener dix mille Sarrazins pour faire lever le siège de Toledé. Les assiégés sur l'avis qu'ils en eurent, se proposèrent de se partager en deux : que la moitié demeureroit pour garder la ville, & que l'autre iroit au devant du secours.

Le Besque de Vilaines ayant eu le vent de cette résolution, se tenoit au guet pour les observer : il les apperçut sur la pointe du jour, sortans de la ville pour aller joindre le Roi Pierre, & pour soulager d'autant Toledé, où la famine commençoit à faire un étrange ravage. Le Besque s'alla poster dans une embuscade, à dessein de les couper à leur passage, & de les tailler en pièces :

il prit si bien ses mesures qu'il les chargea lorsqu'ils y pensoient le moins, & en tua la meilleure partie : le reste fut pris, ou mis en fuite. Quand ceux qu'on avoit laissés dans la ville virent cette déroute, ils firent sonner le tocsin pour courir aux armes. Leur porte étoit encore ouverte & leur chaîne lâchée, ce qui donna cœur aux assiégeans pour se présenter aux barrières, ayant le Roi Henri à leur tête, qui tenant un dard dans sa main, le lançoit contre les bourgeois, leur reprochant leur felonie, & de l'avoir trahi pour se donner à son ennemi, qui venoit d'abjurer le Christianisme ; il les menaçoit de les faire tous pendre, sans pardonner à aucun, s'ils se laissoient prendre d'assaut, & que pour ce qui regardoit les Juifs & les Sarrasins, il les feroit sans rémission brûler tous vifs. Ce Prince poussant toujours son cheval & ses gens contre eux, les rencoigna jusques dans leurs portes.

Le Gouverneur encore plus aigri de toutes les tentatives d'Henri, fit jeter une grêle de cailloux & de pierres sur lui, criant que tous ses efforts étoient vains, puisqu'il étoit résolu de se faire ensevelir sous les ruines de la ville de Tolède plutôt que de la rendre : qu'ils mangeroient leurs chevaux pour vivre,

& que quand cet aliment viendroit à leur manquer, ils se mangeroient eux-mêmes : & qu'il n'y avoit que la mort du Roi Pierre qui pût le rendre maître de la ville. Henri ne se rebuta point de toutes ces rodomontades espagnoles. Il fit recommencer l'assaut avec plus de chaleur, & le continua jusqu'à la nuit avec la dernière opiniâtreté ; mais outre que les murailles de Toledé étoient fort hautes & fort épaisses, & les fossés fort profonds, les assiégés espérant du secours à tous momens, se défendoient fort vigoureusement. Le Besque de Vilaines s'avisa d'un stratagème pour faire hâter la reddition de la place en intimidant les bourgeois. Il fit planter autant de potences à la vue des assiégés qu'il avoit de leurs prisonniers dans ses mains, & ne se contentant pas de cet appareil menaçant, il en fit monter à l'échelle plus de deux douzaines qui passèrent par les mains des bourreaux. Ce spectacle horrible les épouvanta si fort, qu'un des plus riches bourgeois de la ville demanda à parler à Henri, priant qu'on fît suspendre cette funeste exécution, jusqu'à ce qu'il eût entretenu ce Prince sur une affaire importante qu'il avoit à lui communiquer. Il ne se fut pas plutôt présenté devant lui, qu'Henri lui

demanda d'où venoit cet acharnement que ceux de Toledé avoient à lui résister. Ce bourgeois l'assura que s'il vouloit lui donner la vie, il lui révéleroit un secret qu'il étoit nécessaire qu'il sçût. Ce Prince lui promit de bonne foi qu'il ne le feroit point mourir s'il lui disoit sans déguisement tout ce qu'il sçavoit. Cet homme lui dit que le Roi Pierre avoit obtenu de celui de Belmarin, dix mille hommes qui venoient par mer à leur secours, & que Pierre lui-même étoit en personne à la tête de vingt mille Sarrazins qui marchoient de nuit, & ne paroissoient point de jour, se cachans dans les bois & dans les forêts, où ils vivoient des provisions qu'ils avoient apportées de chez eux, & qu'ils espéroient le surprendre & venir fondre sur lui devant Toledé, lorsqu'il y penseroit le moins.

Henri voulant profiter d'un avis si essentiel, écrivit à Bertrand le détail de cette affaire, & le conjura de se rendre incessamment avec tout son monde auprès de lui, afin de conférer ensemble sur les mesures qu'ils prendroient pour repousser Pierre. Bertrand monta aussi-tôt à cheval avec ce qu'il avoit de Bretons : il fit une si grande diligence, qu'Henri sçut bientôt sa venue,

dont il eut une grande joye : parce qu'il comptoit fort sur l'expérience & la valeur de Guesclin, qui ne fut pas plutôt arrivé qu'il envoya des espions pour observer le mouvement que l'armée de Pierre pouvoit faire. Il apprit qu'il étoit parti de Seville avec dix mille Espagnols, & qu'il avoit encore dans son armée plus de vingt mille autres hommes, tant Juifs que Sarrazins, & qu'il approchoit de Toledé. La nouvelle étoit sûre, & de plus l'Amiral du Roi de Belmarin venoit de débarquer avec dix mille hommes aggueris. Celui-ci les présentant au Roi Pierre, lui déclara qu'il avoit ordre de lui dire de la part de son maître qu'il lui envoyoit ce secours, à la charge qu'il garderoit fidelement les deux paroles qu'il lui avoit données solennellement, dont la première étoit de renoncer au Christianisme, & d'embrasser la loi de Mahomet; & la seconde d'épouser sa fille, & de la faire couronner Reine d'Espagne; qu'en exécutant ces deux conditions, on lui livreroit entre les mains la personne d'Henri, qu'il pourroit ensuite faire pendre comme un larron. Pierre lui promit qu'il exécuteroit ponctuellement tout ce que son maître attendoit de lui, & le pria de s'avancer, afin que marchant de nuit,

nit, ils pussent surprendre le bâtard devant Toledé à la pointe du jour.

Bertrand étoit aux écoutes, & n'étoit qu'à deux lieues de là dans une embuscade. Il dépêcha des couriers à Henri pour lui dire qu'il lui conseilloit de laisser la Reine sa femme & l'Archevêque, avec quelques troupes devant Toledé, & d'en décamper sans bruit, avec ce qu'il avoit de gens des plus déterminés, & des plus intrépides, pour venir couper Pierre dans son chemin, tandis qu'il l'attaqueroit par derrière de son côté. Ce Prince goûta fort le conseil de Bertrand, & monta bientôt à cheval pour l'exécuter; le mouvement qu'il fit ne fut pas si secret qu'un espion n'en donnât bientôt la nouvelle à Pierre. Cela lui donna quelque chagrin; mais comme il n'étoit plus temps de reculer, il voulut pousser jusqu'au bout le dessein qu'il avoit entrepris. Il se mit donc en devoir d'encourager ses gens au combat. Pierre étoit monté sur un cheval tigré dont le Roi de Belmarin lui avoit fait présent, & qu'il avoit eu du Roi de Damiette. C'étoit un fort beau cheval de Syrie, si vite à la course, qu'on ne pouvoit jamais atteindre le cavalier qui le montoit, & d'ailleurs si infatigable, qu'il ne se ressentoit presque point

de la marche de toute une journée. Les deux armées s'étant rencontrées, se choquèrent avec une égale vigueur, il falloit voir l'acharnement que les deux freres avoient l'un sur l'autre. La haine & l'ambition dont ils étoient dévorés tous deux, les animoit encore à combattre avec plus de chaleur. Pierre s'élança tête baissée la lance à la main au travers de ses ennemis, renversant à droite & à gauche tout ce qui se présentoit devant lui.

Ce cheval fougueux sur lequel il étoit monté, faisoit plus de la moitié de l'exécution : le Besque de Vilaines arrêta sa furie, en se présentant devant lui la hache à la main. Sa contenance fut si fiere, que ce Prince n'osant pas se commettre avec lui, prit le parti de reculer & de rentrer dans le gros de ses troupes, pour s'y mettre à couvert du bras de ce Chevalier, qui faisoit un fort grand fracas dans cette mêlée. Henri payoit aussi fort bien de sa personne. L'Amiral de Belmarin qui tenoit pour Pierre, étoit aussi fort redouté, tout le monde lui faisoit place au milieu du combat, tant ses coups étoient formidables, & les troupes d'Henri commençoient à plier, quand Bertrand, secondé de son frere Olivier, des deux Mauny, du brave

Carenlouet, & de tous ses Bretons, rétablit le combat & vint fondre sur Pierre & sur ses Espagnols & ses Sarrazins avec tant d'impétuosité, qu'il en éclaircit les rangs à grands coups de sabres & d'épées. Ce succès releva beaucoup le courage & les espérances d'Henri, qui s'attacha particulièrement à l'Amiral, qu'il perça d'outre en outre de sa lance. Ce coup mortel le fit tomber à terre, & les Sarrazins voyant leur Général abbatu, perdirent cœur à ce spectacle, & ne combattirent plus qu'avec beaucoup de tiédeur & de découragement. Ce Carenlouet dont nous avons parlé, fit une action qui fut d'un grand poids pour les affaires d'Henri : car rencontrant sous sa main Jean de Mayeul, principal Conseiller du Roi Pierre, & qui avoit ses secrets, il lui donna de sa hache un si grand coup sur l'épaule, qu'il le fendit presque par le milieu du corps, & le fit tomber mort à terre. Le Besque de Vilaines voyant la bravoure de Carenlouet ne put s'empêcher de lui dire, *benoite soit la mere qui te porta.*

Pierre fut si touché de la perte de son favori, qu'il ne se posséda plus. La crainte & l'étonnement le saisit si fort, qu'il s'alla cacher dans un bois fort épais & se mit à couvert de peur d'être assommé comme les

autres. Il vit delà la déroute de tout son monde & la terre jonchée d'Espagnols, de Juifs & de Sarrazins à qui l'on venoit de faire mordre la pouffiere. Cette défaite fut si grande, que de dix mille Sarrazins que l'Amiral avoit amenés, il n'en resta pas seulement cinq cens. Il ne s'agissoit pour achever cette victoire que de trouver Pierre dans cette forêt où il étoit entré fort avant afin de s'y mieux garantir du danger qui le menaçoit : mais Bertrand craignant qu'il n'y eut là quelque embuscade n'osa pas entreprendre de l'y forcer. Il se contenta de détacher quelques coureurs à qui il donna ordre de veiller & de voltiger autour de la forêt pour voir s'ils ne découvroient rien. Pierre s'apercevant qu'on le cherchoit eut recours à la vitesse de son cheval que jamais on ne put atteindre. Il fit une si grande traite qu'il arriva le soir à Montesclaire, dont il sortit bientôt, après s'y être un peu rafraichi, tant il apprehendoit que Bertrand ne lui vint tomber sur le corps. Henri poursuivant toujours sa victoire arriva jusqu'à Montesclaire, & se présenta devant cette ville enseignes déployées. Il trouva bon de mettre pied à terre pour se rendre aux barrières. & tâcha d'engager le Gouverneur à lui rendre la place,

se persuadant qu'après une si grande victoire cet homme se verroit obligé de céder au torrent. Il ne se trompa pas dans son espérance, car après qu'il l'eut un peu cajolé, en disant qu'il lui sçauroit bon gré s'il lui ouvroit ses portes, & reconnoîtroit fort honnêtement l'obéissance qu'il attendoit de lui dans cette occasion, il ajouta qu'après avoir pris Tolède & gagné la bataille sur Pierre, il se promettoit qu'il ne balancerait pas à se donner à lui. Le Gouverneur se fit un mérite de la nécessité dans laquelle il se voyoit de ne lui pas disputer l'entrée de la ville, il vint au devant de lui pour lui en présenter les clefs avec beaucoup de soumission. Ce Prince n'y voulant pas faire un long séjour n'y coucha qu'une nuit seulement, & pour récompenser le Besque de Vilaines qui l'avoit si bien servi jusqu'alors, il lui fit présent du domaine de cette place.

Le lendemain toute l'armée d'Henri dé-campa & continua sa marche en s'assurant de tous les forts qu'elle rencontroit sur sa route. Ce Prince encourageoit tout le monde à bien faire, promettant de grandes récompenses à ceux qui se signaleroient le plus. Tous les Généraux l'assurèrent qu'ils poursuivroient Pierre jusqu'à la mer, & qu'ils ne mettroient point les armes bas qu'ils ne l'eussent

sent livré dans ses mains mort ou vif. Comme Henri se reposoit avec ses gens auprès d'une Abbaye fort riche, un espion lui vint dire qu'il trouveroit Pierre à Montjardin, qu'il l'avoit vu auprès des portes de cette ville. Cette nouvelle les fit tous monter à cheval pour le suivre. Ce Prince fugitif avoit fait les derniers efforts pour s'emparer de cette place. Mais le Gouverneur lui en avoit fermé les portes en lui donnant mille malédictions, & lui reprochant que ce n'étoit pas sans raison que tout le monde l'abandonnoit à cause de sa cruauté & de son apostasie : qu'il étoit bien raisonnable qu'ayant renié JESUS-CHRIST, tout le monde le réniât aussi. Le Commandant pouffant encore plus loin l'indignation qu'il avoit contre lui, jura que tandis qu'il vivroit, il ne souffriroit pas qu'il mît jamais les pieds dans sa ville, & que s'il ne se retireroit au plutôt, il le feroit écraser sous une grêle de cailloux & de pierres. Cet infortuné Prince voyant qu'il perdoit son temps auprès de cet homme qu'il ne pouvoit fléchir, & plaignant son malheureux sort, poursuivit tristement son chemin ne sçachant plus où donner de la tête ; mais il n'eut pas plutôt fait six lieues que rencontrant un Espagnol il lui demanda qui il étoit, & où il alloit.

Ce Cavalier lui répondit qu'il avoit ordre de le venir trouver de la part de Ferrand Comte de Castres & du Grand Maître de Saint Jacques pour lui dire qu'ils approchoient avec quinze cens hommes d'armes & qu'ils venoient à son secours.

Cette agréable nouvelle le fit respirer un peu dans sa disgrâce, voyant qu'il lui venoit une ressource à laquelle il ne s'attendoit pas. Il renvoya l'Espagnol sur ses pas pour dire à Ferrand Comte de Castres qu'il n'oublieroit jamais le bon office qu'il lui vouloit rendre, & qu'il le joindroit au plutôt pour assembler leurs forces contre leurs communs ennemis. Pierre fit tant de diligence qu'il trouva ce Comte qui se rafraîchissoit avec sa Cavalerie, dans un pré proche d'une fontaine où ils avoient mis pied à terre, & fait leurs logemens de feuillées pour se garantir de la grande chaleur. Le cheval tigre sur lequel il étoit monté le fit aussitôt reconnoître. Il en descendit pour embrasser le Comte & le Grand Maître de Saint Jacques auxquels il fit un triste récit de toutes les fâcheuses aventures qui lui avoient été suscitées par Henri, Bertrand, le Besque de Vilaines & les autres. Le Comte lui témoigna qu'il entroit dans ses peines & qu'ils n'étoient ar-

més lui & les siens que pour l'en tirer. Tandis qu'ils s'entrenoient de leurs affaires, il vint un coureur qui leur dit qu'il paroïssoit un petit corps de deux cens hommes d'armes, qui s'étoient approchés pour étudier la contenance qu'ils faisoient. Pierre s'imaginant que ce seroit un beau coup de filet que de faire tomber ce petit nombre de gens dans une embuscade, pria le Grand Maître de Saint Jacques de prendre seulement cinq cens hommes pour les aller surprendre. Ce Général se mit à la tête de pareil nombre de Gendarmes, & pour n'être pas découvert, il s'alla poster avec eux derriere une haye, & leur commanda de descendre de leurs chevaux, afin qu'on les apperçut moins.

Carenloüet qui marchoit à la tête de ces deux cens hommes, & qui ne se défioit pas du piège qu'on tendoit, donna justement dans l'embuscade, & comme il vit qu'il ne pouvoit pas éviter le combat, il s'y prépara de son mieux, en rangeant ses gens & les mettant en état de se défendre, & criant à haute voix *Guesclin*, sçachant que ce nom seul étoit si redoutable aux Espagnols, qu'il ne falloit que le prononcer pour les faire trembler. Il ouvrit le combat le premier, en pouffant son cheval contre le Grand Maître

de Saint Jacques , sur la tête duquel il déchargea son sabre avec tant de fureur , qu'il abbattit par terre & le cheval & le Cavalier , après l'avoir fort dangereusement blessé. Carenloüet & ses gens n'eurent pas beaucoup de peine à l'achever & à le laisser mort sur le champ de bataille. Les Espagnols voyant leur Général par terre s'acharnerent avec plus de rage sur ceux qui l'avoient tué.

Le desir de la vengeance les rendit encore plus intrépides , & plus acharnés sur les François qu'ils surpassoient en nombre ; ils étoient au moins cinq contre deux. Ces derniers furent accablés par la multitude. Carenloüet voyant que tout son monde étoit battu sans ressource , se jeta lui neuvième dans les bois & se coulant au travers des ronces & des épines il s'enfanglanta le visage & les mains pour se cacher & se garantir de la mort. Les Espagnols étant demeurés les maîtres du champ de bataille , enleverent le corps du Grand Maître de Saint Jacques & lui firent des funeraïlles proportionnées à sa qualité. Carenloüet demeura toujours tapi dans la forêt jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirés , & que le péril fut passé. Quand il ne vit plus personne , il marcha toute la nuit à pied à travers champ , sans passer par les

grands chemins , & se rendit enfin à l'armée de Bertrand , auquel il conta la disgrâce qu'il venoit d'effuyer ; mais qui n'avoit pas peu coûté aux ennemis : puisqu'ils avoient perdu le Grand Maître de Saint Jacques , Capitaine qui s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la guerre. Guesclin le consola beaucoup en lui disant que la mort de ce Général étoit d'un plus grand poids au bien de leurs affaires , que la déroute de deux cens hommes , & que les armes étant journalieres on ne pouvoit pas toujours réussir ; il detacha quelques coureurs pour observer la marche & la contenance de Pierre.

Aussitôt qu'il eut appris qu'il approchoit , il rangea son monde en bataille pour aller au devant. La melée fut rude d'abord : mais Bertrand fit tant d'efforts , & paya si bien de sa personne , qu'il fit plier les troupes de Pierre qui se vit contraint de prendre la fuite & de se sauver à son tour dans les bois avec Ferrand Comte de Castres & quelques trois cens hommes. C'étoit à qui gagneroit au pied , & feroit plus de diligence pour s'évader. Le Comte Ferrand étoit au désespoir de ne pouvoir suivre le Roi Pierre qui le devançoit d'une lieue entiere à cause de la vitesse de son cheval. Quand il le vit

bien loin sur une montagne , il prit à l'instant la résolution de l'abandonner & de le laisser là , se souvenant que toutes ses affaires étoient désespérées , & qu'il n'étoit pas sûr pour lui d'être davantage dans ses intérêts. Cette considération lui fit aussitôt tourner bride du côté de la Galice , où il prit le parti de se retirer se contentant d'être à l'avenir le spectateur de la tragédie qui devoit finir par la mort de Pierre , sans y vouloir jouer aucun personnage. Ce malheureux Prince après avoir couru quelque temps à perte d'haleine , tourna visage pour voir ce qui se passoit : mais il fut étonné , quand il s'aperçut que personne ne le suivoit , & qu'il restoit seul abandonné de tout le monde : il vomit mille blasphêmes & donna mille malédictions à ce prétendu bâtard qui le poursuivoit avec Bertrand & le Besque de Vilaines : mais son tigre plus vite qu'un cerf , le tira d'affaire , & courut avec tant de force , qu'il le mena jusqu'à Monracut , petite ville dans laquelle il n'osa pas coucher ni s'y enfermer , de peur d'être livré par les habitans à ses ennemis.

C H A P I T R E X X V I I I.

De la grande bataille que BERTRAND gagna sur le Roi Pierre, qui, cherchant du secours chez les Sarrafins, tomba malheureusement entre les mains d'un Juif, auquel il fut vendu comme esclave.

C E Prince infortuné n'osant pas entrer dans les villes, dans un équipage si triste & sans aucun cortège, & craignant d'être connu, rodoit seul autour des bois, cotoyoit la mer dans le dessein d'y trouver quelque vaisseau pour s'embarquer, & se mettre à couvert par là de la poursuite de ses ennemis. Il se rendit exprès à un Port que l'on nommoit Orbie : ce fut là qu'il rencontra par hasard une Frégate qui devoit aller en Syrie. Pierre demanda à parler au Pilote, qu'il pria très humblement de lui vouloir sauver la vie, lui disant que s'il lui faisoit cette grace, il lui donneroit plus d'argent, que ne valloient toutes les marchandises dont il avoit chargé son vaisseau. Le Pilote voulut savoir quel étoit l'homme qui lui parloit, *le plus malheureux*, lui dit-il, *qui fut jamais au monde, traînant par-tout ma mauvaise fortune.* Cette réponse ne fit qu'augmenter la curiosité du personnage, qui ne voulut pas se payer de ces vagues paroles.

Il le pressa de ne le pas tenir plus long-temps en suspens , lui témoignant qu'il avoit bien la mine d'être quelqu'un des fuyards, qui s'échappoient de la dernière bataille.

Pierre lui avoua de bonne foi que sa conjecture étoit véritable , & qu'il avoit été si malheureux, que tous ses gens l'avoient abandonné. Le Pilote voulut absolument qu'il lui dit le nom qu'il portoit , ajoutant qu'il lui paroïssoit homme à n'avoir pas toujours eu le pied dans un (65) vaisseau ; que le cheval sur lequel il étoit monté le faisoit bien voir.

Tandis que le pauvre Roi cherchoit à gagner l'esprit du Pilote , afin qu'il le reçût dans son vaisseau , sans qu'il fut obligé de lui révéler ni son nom , ni sa condition ; l'énigme se découvrit par un Juif natif de Seville , nommé Salomon , qui se présenta pour s'embarquer avec les autres ; regardant Pierre , il le reconnut d'abord : il commença par le maltraiter de paroles , l'appellant cruel , inhumain , sanguinaire , abandonné du Ciel & de la Terre , pour avoir fait mourir sa propre femme la meilleure Princesse du monde. Après qu'il se fut long-temps déchaîné contre Pierre en injures , il en vint des paroles aux effets ; commandant à ses gens de le saisir au corps & de le jeter vif dans la mer , disant

qu'après avoir perdu son Royaume, il méritoit encore de perdre la vie. Quatre valets se mirent aussitôt en devoir d'exécuter cet ordre: deux le prirent par les bras & les deux autres par les jambes, & le tenoient déjà suspendu en l'air pour le plonger dans l'eau, lorsque ce malheureux cria qu'il donneroit tant d'or & tant d'argent à tous ceux qui s'étoient embarqués dans cette Frégate, qu'il les enrichiroit pour leur vie, s'ils lui vouloient sauver la sienne. Le Juif ouvrit l'oreille à ses plaintes; & se promettant de s'enrichir s'il avoit ce Prince en son pouvoir, il déclara qu'il le vouloit acheter comme son esclave (66), & qu'il payeroit le prix de sa personne argent comptant, ce qui fut exécuté sur l'heure. Si bien que par un juste châtement de la Providence divine, ce malheureux tomba tout d'un coup dans la servitude, & se mit sous l'obéissance d'un homme qui devint maître de sa vie & de sa mort, le pouvant vendre, battre, & même tuer impunément.

Henri cependant étoit toujours avec la Reine sa femme & l'Archevêque devant Tolède, dont il n'avoit point abandonné le siège, tandis que Bertrand & le Besque de Vilaines étoient aux mains avec Pierre. Ces deux Généraux après avoir remporté la vic-

toire, les vinrent rejoindre devant cette place sans leur pouvoir donner aucunes nouvelles certaines de ce qu'étoit devenu ce malheureux Roi, ne sachant s'il étoit encore mort ou vif. Ceux de Toledé étoient aux abois; les vivres leur manquoient, & les maladies emportoient beaucoup de foldats de leur garnison; les bourgeois même n'en étoient pas exempts. Le secours qu'on leur avoit promis, & qu'ils attendoient avec la dernière impatience, ne paroissoit point. Les uns étoient dans la résolution de se rendre; les autres intimidés par le gouverneur, qui les avoit menacés de la mort, en cas qu'ils en parlassent, n'osoient pas ouvrir la bouche là-dessus, dans l'incertitude où tout le monde étoit, quel parti il y avoit à prendre, ou de se rendre, ou de se défendre. Un Sarrazin trouva le secret d'entrer dans la ville par une poterne, pour leur dire en quelle assiette étoient les affaires. Grand nombre de bourgeois s'assemblerent en foule auprès de lui pour en apprendre des nouvelles. Il leur déclara qu'il venoit de Séville, & que les gens des trois Lois, c'est-à-dire les Chrétiens, Juifs, & Sarrasins, l'avoient chargé de leur dire que Pierre étoit allé jusqu'au Royaume de Belmarin, pour en emmener un fort gros secours

& qu'il étoit même arrivé déjà dans Séville, tant de Sarrafins, que toutes les auberges & les hôtelleries regorgeoient de soldats. Le Gouverneur tout-a-fait dévoué à Pierre, qui fut présent au rapport de cette nouvelle, encouragea les bourgeois à ne point perdre patience, & les menaça de mettre plutôt le feu dans la ville, que de souffrir qu'on songeât seulement à capituler. La plupart des habitans ne s'accommodoient pas de la persévérance du Commandant, & craignoient fort d'être pris d'assaut & d'essuyer la cruauté du soldat vainqueur, à qui l'on donne la licence de faire tout impunément ; car Henri battoit toujours la ville avec douze machines de guerre qu'il avoit fait faire.

Cependant le Roi Pierre s'étant tiré de la servitude à force d'argent, s'étoit rendu dans Salamanque à grandes journées, pour demander du secours au Roi de Belmarin ou de Leon (67). Quand ce dernier fut sa venue, il lui fit dire de lui venir parler. Pierre le trouva dans son Palais, assis au milieu d'une foule de Seigneurs, il lui fit de son mieux la peinture de ses malheurs : il lui parla d'Henri, comme d'un usurpateur, qui l'avoit chassé de ses états par les armes d'un nommé Bertrand, Chevalier Breton, qui s'étoit mis à la tête de

tous

tous les vagabonds de France, avec lesquels il avoit fait des incursions dans son Royaume, dont il avoit enlevé les plus belles villes, & pris les forteresses les plus importantes; il le pria de le secourir dans le besoin pressant où il le voyoit. Ce Souverain lui répondit tout haut, qu'il le feroit volontiers; mais qu'il falloit auparavant qu'il exécutât les deux promesses qu'il lui avoit faites, dont la première étoit d'abjurer la foi Chrétienne & de se faire Mahométan; la seconde étoit d'épouser l'une de ses deux filles, dont il lui donnoit le choix, étant toutes deux également belles; & là-dessus il commanda qu'on les fit venir, afin qu'il vit laquelle seroit le plus à son gré. Elles entrèrent dans la chambre se tenant toutes deux par la main, superbement parées, portant sur leurs têtes des couronnes d'un or Arabe, le plus pur & le plus fin, dans lesquelles étoient enchassées des pierres précieuses & de grosses perles d'un prix inestimable. Le Roi leur pere les fit asseoir toutes deux auprès de lui; on fit toucher en leur présence les luths & tous les autres instrumens de musique, afin que l'oreille & les yeux reçussent dans le même-temps un égal plaisir. Le Roi Pierre sentit en lui-même un plus

grand desir d'en posséder une : la cadette s'appelloit *Mondame*, & l'autre se nommoit *Marie*.

Tandis que ce Prince les contemploit avec admiration, le Roi de Belmarin levant son sceptre fort haut, lui dit que puisqu'il étoit vrai qu'un bâtard l'avoit dépouillé de ses États, il étoit résolu de l'y rétablir en dépit de tous les Chrétiens, & du Dieu dont ils étoient les adorateurs : qu'il lui donnoit pour femme sa fille *Mondame*, dont la beauté ne se pouvoit regarder sans qu'on se recriât ; & que de plus il les feroit tous deux mener en Espagne escortés d'une armée de trente mille Sarrazins. Pierre se croyant au dessus de ses affaires & de ses ennemis, leva la main pour faire l'exécrable abjuration de sa première foi, protestant qu'il y renonçoit de toute l'étendue de son cœur, & sans aucun déguisement ; & qu'il embrassoit la religion de Mahomet, dans laquelle il vouloit à l'avenir vivre & mourir. Le Roi de Belmarin, tout-à-fait content de la déclaration sincère qu'il venoit de lui faire, l'assura que son fils conduiroit le secours ; & que c'étoit le Cavalier le mieux fait de tout son Royaume, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans. Il fit ensuite équiper une belle flotte, dans laquelle il fit entrer de

bonnes troupes avec toutes les munitions nécessaires de guerre & de bouche.

Cet appareil se fit avec tant de bruit & de fracas , qu'il sembloit que cet armement eût pour but la conquête de l'Europe. Il arriva par hasard que deux pelerins Chrétiens & Gascons , qui revenoient de la Terre-Sainte , où ils avoient accompli le vœu qu'ils avoient fait de se transporter auprès du saint Sépulchre , pour y donner au Fils de Dieu des preuves de leur zèle & de leur piété , vinrent coucher dans la ville de Belmarin ; l'un des deux s'appelloit *Pierre Floron* , & l'autre *la Réole*. Il furent surpris de voir les apprêts que l'on faisoit avec tant de tumulte & d'empressement ; ils demanderent par curiosité ce que cela vouloit dire : on leur en apprit le sujet. Cette nouvelle leur fit de la peine ; ils eussent bien souhaité pouvoir en donner avis à Bertrand , afin qu'il se tint sur ses gardes , & se préparât à soutenir les efforts de la guerre qu'on tramoit contre lui. Ces deux pelerins se mirent en tête d'aller eux-mêmes annoncer en personne tout ce qui se projettoit contre les Chrétiens. Ils se jetterent aussitôt en mer sur un petit bâtiment , que le vent poussa si favorablement , qu'ils surgirent en fort peu de temps à un port

d'Espagne , nommé *Montfusain*. Ces deux hommes avoient intérêt de ne se pas trop découvrir , parce qu'ils étoient les vassaux du Prince de Galles , qui avoit fait de grands ravages dans ce même pays , quand il y étoit entré pour reprendre sur Henri les villes qui avoient secoué le joug de Pierre son ennemi. C'est la raison pour laquelle ils s'aviserent , afin de mieux cacher leur jeu , de demander l'aumône.

Il y avoit à *Montfusain* une citadelle , dont la Gouvernante étoit une fort belle Dame d'une naissance distinguée , charitable & aumônière. Quand elle eut attentivement regardé ces deux prétendus gueux , & qu'elle les eut interrogés sur leur voyage & sur le dessein qu'ils avoient eu de se transporter dans la Terre-Sainte , pour obtenir la remission de leurs pechés , il lui sembla que ces gens raisonnoient si juste , & lui parloient de si bon sens , qu'il lui prit envie de les retenir. Elle voulut se donner le plaisir de les faire manger en sa présence pour contenter la curiosité qu'elle avoit , d'apprendre ce qui se passoit en Jérusalem. Elle leur demanda si les Chrétiens étoient toujours fort maltraités des Turcs. Ils lui répondirent qu'ils étoient plus acharnés contre eux que jamais , depuis

qu'ils avoient entendu dire qu'un Breton , nommé Bertrand , homme intrépide & expérimenté dans la guerre , avoit juré leur ruine & résolu de les venir attaquer dans le centre de leurs États , aussitôt qu'il auroit mis ordre aux affaires qui troubloient la France & l'Espagne. La Dame leur dit qu'elle connoissoit ce Bertrand , & qu'il commandoit les troupes d'Henri devant Toledé , qui ne pouvoit pas encore tenir long-temps , parce que les habitans étoient plus aux prises avec la famine qu'avec leurs ennemis , & qu'ils attendoient vainement un secours du Roi Pierre , que l'on croyoit avoir été depuis peu noyé dans la mer.

Ces pelerins la détromperent là dessus , en l'assurant que Pierre étoit encore tout plein de vie ; qu'ils l'avoient vu depuis peu dans la ville de Belmarin , faisant sa cour au Roi des Sarrazins , pour en obtenir du secours contre Henri , qu'il prétendoit faire décamper de devant Toledé ; qu'il avoit si bien réussi dans les tentatives qu'il avoit faites auprès de ce Prince , que non seulement il lui avoit donné la plus belle de ses deux filles en mariage , mais il lui avoit confié ses plus grands secrets , & promis un gros corps de troupes que son propre fils devoit commander

der en personne pour faire lever le siège de Toledé ; que dans quinze jours au plus tard tout ce monde devoit partir pour cette grande expédition. Cette nouvelle étonna beaucoup cette Dame , qui prenoit grande part aux intérêts d'Henri , dont elle étoit assez proche parente du côté de la mere de ce Prince : elle crut qu'il étoit important de lui en donner avis au plutôt. Elle congédia les pelerins , auxquels elle donna cinquante doubles d'or pour continuer leur voyage , & résolut d'aller elle-même trouver Henri , pour l'avertir du péril qui le menaçoit , se persuadant que , quoique la nouvelle ne fût pas agréable , il lui sçauroit toujours bon gré de son zèle , & de lui avoir appris elle-même tout ce qui se tramoit contre lui , pour lui donner le loisir de se precautionner.

Elle s'habilla donc en pelerine , & marcha avec plus de liberté & moins de soupçon , prenant seulement deux personnes avec elle pour l'accompagner & la servir sur les chemins. Elle fit tant de diligence , qu'en peu de temps elle arriva devant Toledé , dont Henri continuoit toujours le siège. Elle commença par demander à parler à la Reine , à laquelle elle se découvrit , & qui la voyant ainsi travestie , lui fit aussitôt donner des habits

proportionnés à sa qualité. La Reine la mena dans la tente d'Henri son époux, qui tenoit conseil avec les principaux Officiers de l'armée, dans le dessein de partager ses forces; d'en laisser toujours la moitié devant Toledé, & d'envoyer l'autre devant Séville; parce qu'on sçavoit de bonne part que les bourgeois étoient partagés, les uns se déclarant pour Henri, & les autres pour Pierre: on espéroit qu'on feroit pencher la balance entiere du côté d'Henri, si l'on faisoit approcher de cette ville une armée en sa faveur. Leur conférence fut fort à propos interrompue par la présence de cette Dame, qui leur fit connoître qu'ils avoient, à délibérer sur un sujet plus important. Quand Henri l'apperçut, il la vint embrasser aussitôt; & l'appellant sa belle cousine, il lui demanda par quelle favorable aventure il avoit le bonheur de la voir dans son camp. Elle lui fit bientôt comprendre que ce n'étoit pas en vain qu'elle l'étoit venue trouver, quand il apprit le détail que les pelerins venoient de lui faire, & le dessein que l'on avoit de l'obliger à lever le siège de Toledé par le nombreux secours que Pierre avoit obtenu du Roi de Belmarin.

Ce surprenant avis troubla d'abord Henri, qui sentit que ces troupes étrangères alloient

rompre toutes ses mesures. Bertrand lui remit l'esprit, en le conjurant d'avoir confiance en Dieu qui ne l'abandonneroit pas. Ce brave Général, que rien n'étoit capable d'ébranler, l'assura que plus ils auroient d'ennemis, plus la victoire qu'il remporteroit seroit illustre & glorieuse, & que le Ciel le feroit triompher de tous ces infidelles. *Et par Dieu*, continua-t-il, *puisque les Sarrasins viennent à nous, il ne nous les faudra point aller quérir en Syrie, ne saint Pierre à Rome, quand nous le trouvons à notre huis.* Il lui conseilla d'envoyer des coureurs par tout pour battre l'estrade & reconnoître le mouvement & la contenance que pourroient faire les ennemis. Le Roi Henri renvoya sa belle parente avec de fort riches présens & un bon cortège. Les espions & les coureurs qu'on avoit détachés rapportèrent que vingt mille Sarrasins venans de Grénade, avoient débarqué tout récemment aux environs de Toledé, à trois lieues au-dessus de cette ville, dans le dessein de la secourir. Cet avis obligea Bertrand de tirer les meilleures troupes du siège, & d'y en laisser quelques unes, afin que les assiégeans, ne s'appercevant pas de ce mouvement, ne songeassent point à faire des sorties. La Reine resta toujours devant la place avec l'Arche-

vêque , faisant consumer les travaux & les attaques à l'ordinaire. Ce qui pouvoit encore faciliter le succès du siège , c'est qu'on avoit dressé contre la porte de Toledé une grosse batterie qui empêchoit les bourgeois & les assiégés de sortir. Bertrand se mit cependant à la tête de ses plus belles troupes accompagné du Besque de Vilaines & des deux Mauny, marchant en belle ordonnance contre les Sarrafins , qui ne s'attendoient pas à soutenir sitôt le choc de ce fameux & redoutable Capitaine. Il les chargea d'abord avec tant de furie , qu'il en coucha sept mille par terre , & fit prendre la fuite au reste , qui courut à perte d'haleine jusqu'au port pour remonter sur les vaisseaux qu'ils y avoient laissés , & se mettre à couvert d'un plus grand carnage à la faveur de la mer & des vents.

Le butin qu'ils laisserent fut grand ; les François vainqueurs le partagerent entre eux avec joie. La justice distributive y fut fort gardée ; les tentes , les pavillons , le bagage , les armes , l'or , l'argent , & toutes les autres dépouilles furent dispensées à chacun avec tant d'ordre , de sagesse & d'équité , que tout le monde fut content. Ces troupes victorieuses & fieres d'un si grand succès , retournerent au siège , se promettans bien que la prise de

Toledo seroit la fuite infallible de cette glorieuse bataille. Les Sarrasins qui s'en étoient échappés au nombre de treize mille, & qui s'étoient embarqués, allèrent porter à Séville la nouvelle de leur défaite. Ils y trouverent le Roi Pierre qui ramassoit beaucoup de troupes du pays de Grénade, qui jointes à leurs débris, pouvoient bien monter à cinquante mille hommes, tant Juifs, Sarrasins, que Chrétiens natifs de Seville. Le jeune Prince de Belmarin se voyant à la tête d'une si belle armée, croyoit que toutes les forces de l'Europe ne seroient pas capable de lui résister ; & comme elle étoit composée de trois différentes nations, de Juifs, de Sarrasins & de Chrétiens, il dit au Roi Pierre qu'il ne vouloit commander que les payens (68) seuls, qui ne s'accorderoient jamais avec ceux d'une autre secte que la leur, & qu'il lui conseilloit de conduire les Juifs & les Chrétiens, dont il connoissoit mieux les inclinations & le génie que lui, quoiqu'il fût persuadé que toutes ces précautions seroient inutiles, parce que leurs ennemis voyans fondre tant de gens sur eux, abandonneroient aussitôt le terrain qu'ils occupoient devant Toledo, & ne manqueroient pas de prendre la fuite. Pierre, qui connoissoit mieux que

lui le caractère d'Henri, de Bertrand & du Besque de Vilaines, l'assura qu'il n'en iroit pas ainsi ; qu'ils avoient à faire à des gens nourris dans les combats, qui ne sçavoient ce que c'étoit que de reculer, & qui vendroient chèrement leur vie, particulièrement Bertrand, qui sembloit n'être né que pour les batailles, dont il sortoit toujours avec avantage, & même sçavoit trouver dans sa défaite de quoi s'attirer de la gloire, tant il avoit accoutumé de bien payer de sa personne dans les occasions heureuses ou malheureuses ; qu'il falloit donc songer à bien combattre, & qu'à coup sûr Bertrand ne se retireroit pas sans rien faire.

Tandis que ces deux Princes s'entretenoient ensemble, un espion se détacha pour venir donner avis à Henri de tout ce qu'il avoit entendu dire, & de l'appréhension qu'avoit le jeune Prince de Belmarin, que les Chrétiens ne s'enfuissent aussitôt qu'ils les verroient approcher d'eux. Henri fit part à Bertrand du dessein que les ennemis avoient de les attaquer, & le pria de lui donner un bon conseil pour sçavoir le parti qu'il falloit prendre dans la conjoncture présente contre tant de forces, qui pouvoient les accabler. Guesclin le pria d'avoir bon courage, lui

disant que s'il vouloit suivre la pensée qu'il avoit dans l'esprit, il battrait les ennemis, & prendroit Toledé. Ce Prince l'assura qu'il déferoit aveuglément à tous ses sentimens, s'il vouloit lui en faire part. Bertrand lui témoigna qu'il étoit d'avis que l'on prît les trois quarts de l'armée campés devant la ville, pour aller au devant de leurs ennemis, & que ces trois quarts fussent remplacés des milices de la campagne & du plat pays : que les assiégés voyant toujours un semblable nombre de gens devant leur place, ne s'apercevraient point de ce changement ; qu'il falloit ensuite tirer les garnisons voisines pour renforcer l'armée qui marcheroit au devant de celle des ennemis, qui toute nombreuse qu'elle fût, n'étoit pas à craindre, parce qu'elle étoit composée de gens qui n'étant pas de même pays ni de même secte, ne s'accorderoient jamais bien ensemble, & seroient plus aisés à défaire. *Ha ! ha !* dit Henri : *comme tu es prud'homme.*

Le Besque de Vilaines & les autres Généraux approuverent l'avis de Bertrand, tombant tous d'accord qu'on n'en pouvoit pas donner un plus judicieux. On se mit donc en devoir non seulement de le suivre, mais de l'exécuter ponctuellement comme il avoit été

projeté. L'on tira tout ce qu'on put de troupes des garnisons voisines. On fit marcher au siège ce qu'il y avoit de payfans capables de porter les armes ; & l'on mit en campagne les trois quarts de l'armée , qui furent encore grossis par la jonction de ce qu'on put amasser de soldats des plus agguérés , qu'on avoit jettés dans les villes & les citadelles pour les défendre.

Bertrand ayant fait ces préparatifs , se mit en marche pour venir à la rencontre du Roi Pierre. Ayant découvert de loin les bataillons & les escadrons , & même ayant entendu le hennissement des chevaux , il détacha vingt-cinq coureurs pour les observer de près , & lui rapporter ce qu'ils auroient vu. Ces gens s'allèrent poster à l'entrée d'un bois qu'on appelloit le bois des oliviers. Ils étudierent de là tout à loisir le nombre , l'ordonnance , la contenance de cette formidable armée , devant laquelle ils ne croyoient pas que Bertrand pût tenir. Ils se disoient les uns aux autres qu'ils seroient infailliblement battus , si leurs gens en venoient aux mains avec Pierre , dont les forces les accableroient par la multitude. Un de ces vingt-cinq , plus brave que les autres , & Breton de nation , dit qu'il vouloit éprouver par un combat singulier

avec quelque Cavalier de l'armée de Pierre, Chrétien, Juif ou Sarrazin, si la bataille seroit heureuse pour Henri, prétendant qu'il en seroit de même de la journée que de la joute qu'il alloit faire contre un particulier des ennemis, jurant que s'il n'en rencontroit point dans les champs, il iroit faire cette bravade & ce défi jusqu'à l'armée de Pierre. Il trouva bientôt le moyen de s'en épargner la peine : il apperçut au même instant trois Sarrazins qui s'étoient séparés du gros de l'armée pour mettre leurs chevaux en haleine ; ils les faisoient bondir au milieu des champs avec faste & orgueil. Cet Ecuyer Breton les alla morguer lui tout seul ; & quand il fut auprès d'eux, il passa son épée au travers du corps de celui qui lui paroissoit le plus fier, & le jetta par terre. Il voulut aller aux deux autres ; mais il fut bien payé de sa témérité : car l'un d'eux, nommé *Margalan*, lui déchargea sur le bras un si grand coup de sabre, qu'il le lui coupa, & le fit tomber à terre avec son épée. Il couroit risque d'être tué, si ceux de l'embuscade n'eussent piqué leurs chevaux pour le secourir. Les Sarrazins les voyans prirent aussitôt la fuite, dont il y en eut un qui fut atteint & massacré ; l'autre ayant échappé, alla ré-

pandre l'alarme dans l'armée de Pierre , auquel il conta cette triste aventure , lui disant qu'il y avoit des gens d'Henri retranchés dans le bois des oliviers. Pierre se le tint pour dit , & défendit à son monde de s'écarter , afin que chacun se préparât à bien payer de sa personne dans cette journée.

CHAPITRE XXIX.

De la dernière bataille que gagna BERTRAND sur le Roi PIERRE , qui perdit dans cette journée plus de cinquante mille hommes , & qui fut ensuite assiégé dans le château de Montiel , où il se retira.

HENRI , parfaitement instruit par ses espions & coureurs , de ce qui se passoit dans l'armée de Pierre , disposa tout pour le combat , allant de rang en rang exhorter ses gens à bien faire , & leur remontrant qu'il falloit employer les derniers efforts pour prendre Pierre mort , ou vif , de peur que s'il leur échappoit , il ne leur fuscitât encore de nouveaux ennemis : qu'il falloit que cette journée fût la dernière & le couronnement de toutes les autres : qu'ils avoient à combattre un Prince apostat , qui s'étoit rendu l'horreur & l'exécration de toute la terre par ses cruautés & ses im-

piétés : que le Ciel ne béniroit jamais les armes de ce meurtrier , dont les troupes étoient composées d'Infideles & de Juifs, tous ennemis du nom Chrétien , qui marchaient sans discipline , & vivoient entr'eux sans intelligence : qu'ils auroient bon marché de cette canaille, qui n'avoit rien de bon que les dépouilles qu'ils en espéroient ; & qu'il y avoit lieu de croire que cette journée les feroit tous riches : que ceux enfin qui viendroient à perdre la vie dans cette bataille, ne pouvoient mourir plus glorieusement, ni plus saintement, puisque ce feroit pour une cause non seulement fondée sur la justice, mais aussi sur la Religion : qu'on ne pouvoit mourir qu'une fois , & que dans cette rencontre le mérite & la piété se trouvant réunis, leur trépas seroit regardé devant Dieu comme un sacrifice.

Un discours si fort & si touchant fut interrompu par la voix publique de toute l'armée, qui lui témoigna n'avoir point de plus grand desir que d'en venir aux mains incessamment. On alla donc de ce pas aux ennemis. Henri fut un peu surpris de la belle ordonnance de l'armée de Pierre & de la fiere contenance de ceux qui la composoient. Il ne put s'empêcher de le témoigner à Bertrand, auquel
il

Il montra l'étendart du jeune Prince de Belmarin , lui disant que s'il pouvoit tomber dans ses mains , jamais homme n'auroit fait une si belle prise ; car il en auroit pour sa rançon plus d'argent qu'il n'y en avoit dans tout le Royaume d'Espagne. Guesclin lui répondit qu'il ne falloit faire quartier à personne ; qu'il affommeroit tous les Juifs & les Sarrafins qu'il prendroit, avec autant de flegme qu'un boucher tuoit ses bœufs & ses moutons, & qu'à moins qu'ils ne demandassent le batême pour se faire Chrétiens, il n'en échapperoit pas un seul : que c'étoit dans cet esprit qu'il alloit combattre ; & qu'il avoit pensé à arranger leur armée dans cet ordre : sçavoir, que le corps de bataille seroit au milieu commandé par le Roi , l'aile droite par lui-même, & l'aile gauche par le Besque de Vilaines. Il n'y avoit dans toute cette armée pas plus de vingt mille hommes. Le Roi Pierre en comptoit dans la sienne plus de cinquante mille, dont il fit cinq batailles.

Quand il les eut rangées en belle ordonnance , il conjura le fils du Roi de Belmarin de se surpasser dans cette occasion, le priant d'affronter en sa faveur les périls de cette journée , parce que s'il pouvoit une fois vaincre Henri, la couronne d'Espagne seroit

affermie sur sa tête pour toute sa vie. Le jeune Prince l'assura d'avance de la victoire, étant tous deux incomparablement plus forts que leurs ennemis, qui n'étoient pas deux contre cinq.

Tandis qu'ils s'échauffoient l'un l'autre, un Capitaine Sarrazin les interrompit, en disant qu'ils ne devoient pas douter du succès du combat qu'ils alloient donner, & que le corps de troupes qu'il commandoit, n'ayant jamais pâli devant les Chrétiens, & ne sachant ce que c'étoit de reculer, il leur répondoit de la victoire, & qu'Henri leur feroit bientôt voir ses talons. Pierre ne parut pas bien persuadé de ces avantages, dont il se flattoit, lui représentant qu'il y avoit avec Henri deux intrépides Chevaliers, Bertrand & le Besque de Vilaines, dont le premier avoit pour armoiries un aigle de sable en champ d'argent, & le second arboroit dans ses enseignes un quartier d'Espagne, à cause de la Comté de Ribedieu, dont Henri lui avoit fait présent : que ces deux Généraux ne fairoient jamais, & vendroient chèrement leur vie : que s'ils pouvoient tomber prisonniers dans ses mains, il ne leur donneroit jamais la liberté pour quelque rançon qu'ils lui voulussent offrir. Après qu'il eut

achevé ce discours, le jeune Prince de Belmarin fit faire un mouvement à ses troupes, & marcha droit à Bertrand, qui les voyant venir, dit à ses gens : *Or sus, mes amis, vécyez ces gars qui viennent, & par Dieu qui peina en croix, & le tiers jour suscita, ils seront déconfits & tous nôtres...*

Il fit aussitôt sonner ses trompettes, & le Besque de Vilaines fit aussi de son côté la même contenance. Ils donnerent tous deux contre les Sarrazins. Henri se chargea d'attaquer Pierre son ennemi, se promettant bien de le joindre dans la mêlée, pour le combattre corps à corps, & vider leur différend aux dépens de la vie de l'un ou de l'autre. Comme on étoit sur le point d'en venir aux mains, tous les soldats des deux armées se disoient adieu les uns aux autres, & faisoient leurs prières en se frappant la poitrine, & se recommandans à Dieu dans un péril si pressant & si éminent.

La bataille s'ouvrit par les gens de trait des deux côtés. Quand cette grêle qui dura quelque temps eut cessé, l'on s'approcha de plus près, & l'on combattit pied-à-pied le sabre & l'épée à la main. Le Besque de Vilaines ayant descendu de cheval avec tout son monde qui suivit son exemple, se mêla

dans la presse tête baissée pour aller chercher le neveu du Roi de Belmarin, sur lequel (69) il s'acharna particulièrement : il lui déchargea sur la tête un si grand coup d'une hache qu'il tenoit à deux mains, qu'il le renversa mort. Et pouffant toujours sa pointe, il fit une grande boucherie des Sarrazins, dont il coucha par terre la première ligne, & écarta le reste bien loin. L'un des fuyards vint tout éperdu donner avis au Prince de Belmarin que dans cette déroute, on avoit assommé son cousin-germain. Cette nouvelle le désola fort. La rage qu'il en eut le fit jetter au travers de tous les dangers pour venger s'il pouvoit cette mort sur le Besque de Vilaines, qui sans s'épouvanter de cette témérité, la lui fit payer chèrement : car se présentant à lui pour lui tenir tête, il lui donna des coups si pésans sur son casque, que sa tête en devenant toute étourdie, l'homme en tomba pâmé sur la place. Une foule de Sarrazins coururent à lui pour le secourir & le relever, & l'envelopperent, de peur que ne se pouvant plus tenir sur ses pieds, on ne l'achevât. Le dépit qu'ils eurent de voir leur maître abbatu, leur fit tourner tête contre le Besque, qui les soutint avec une valeur extraordinaire ; mais il auroit à la fin suc-

combé sous la multitude, si Bertrand ne fût venu le dégager & se joindre à lui pour le reste du combat : si bien qu'ils ne faisoient eux deux qu'un seul corps de troupes, avec lequel ils chargerent les Sarrazins.

Bertrand crioit à haute voix *Guesclin*, pour animer les siens : les Bretons à ce cri redoublaient leurs coups, & faisoient des efforts incroyables pour seconder leur Général. Le Besque de son côté payoit aussi fort bien de sa personne, encourageant ses soldats à bien faire par son exemple. Il avoit à ses côtés un de ses fils qui se signaloit dans cette bataille, & qui donna tant de preuves de son courage & de sa valeur, que le Roi Henri le fit Chevalier au milieu de l'action.

Ce Prince qui ne s'endormoit pas tandis que Bertrand & le Besque faisoient des merveilles, tourna du côté de Pierre, avec lequel il vouloit éprouver ses forces, & mesurer son épée, s'il le pouvoit démêler au milieu de ses troupes. Ce Prince renégat étoit suivi de beaucoup de Chrétiens, & de Juifs, moitié cavalerie, moitié infanterie. On voyoit de loin sur sa cotte d'armes les Lyons de Castille arborés avec beaucoup d'éclat. Henri qui se prétendoit souverain de la même nation, portoit aussi les mêmes armoiries, c'est

ce qui fit qu'ils se reconnurent tous deux. La haine qu'ils avoient l'un pour l'autre, causée par la rivalité & par le violent desir de terminer cette querelle, les obligea de s'attacher l'un à l'autre avec un acharnement égal. Pierre commença par vomir cent injures contre Henri, l'appellant bâtard & faux traître qui s'étoit révolté contre lui, pour lui ravir son sceptre & sa couronne, & le menaçant qu'il ne sortiroit point de ses mains, qu'il ne lui eût ôté la vie & ne lui eût mangé le cœur : ajoutant qu'il étoit le fils de la concubine de son pere Alfonse, & qu'il ne méritoit que la corde. Henri lui répondit qu'il *en avoit menti par sa gorge* : que sa mere avoit été femme légitime d'Alfonse, qui l'avoit fiancée par le ministère de l'Archevêque de Burgos, & en présence des principaux Seigneurs de la Cour : qu'il étoit sorti de ce mariage, & que ce Prince avoit reconnu la Dame sa mere pour sa propre femme durant toute sa vie : si bien que c'étoit à tort qu'il vouloit décrier sa naissance, à laquelle on ne pouvoit pas trouver des taches comme à la fiente.

Quand il eut achevé ces paroles, il poussa son cheval avec vigueur contre Pierre, tenant l'épée haute sur lui. Ces deux Rois se

chamaillèrent longtems avec une égale furie, sans remporter aucun avantage l'un sur l'autre : car leurs armures étoient si épaisses qu'ils ne les pouvoient entâmer ; mais à la fin Henri fit de si grands efforts contre son adverfaire , qu'il lui fit vuider la selle, & l'abatit à terre. Il l'alloit achever en lui perçant les flancs de sa lance, mais les Sarrazins parerent le coup & s'assemblerent en foule en si grand nombre autour de lui, qu'ils eurent non-seulement le loisir de le remonter, mais encore d'envelopper Henri de tous côtés, qui se défendant contre tous, & ne voulant pas reculer, crioit à son enseigne & à ses gens. Le bruit de sa voix les fit courir à lui d'une grande force. Le combat se renouvela donc avec plus de chaleur qu'auparavant. Les deux Princes se rapprocherent avec un grand acharnement l'un sur l'autre. Ils étoient tous deux de rudes joueurs. Pierre avoit une épée dans sa main plus tranchante & plus affilée qu'un rasoir, dont il voulut atteindre Henri, mais le coup porta sur la tête de son cheval avec tant de vigueur & de force, que non-seulement il la trancha, mais il abatit en même temps & le cheval & l'Ecuyer. Henri qui n'avoit aucune blessure, n'eut pas beaucoup de peine à se rele-

ver, & ses gens lui présentèrent aussitôt une autre monture. Quand il fut remis à cheval, il rallia ses troupes & les mena contre celles de Pierre, qui déjà fatiguées d'un si long combat, ne purent soutenir davantage le choc des Chrétiens; ceux-ci se tenoient si ferrés, qu'il étoit tout-à-fait impossible de les ouvrir, ni de les rompre, & que venant à tomber sur les Sarrazins recrues, blessés & dispersés, ils en firent un grand carnage. Bertrand du Guesclin, le Besque de Vilaines, Guillaume Boitel, Alain de la Houffaye, Billard des Hostels, Morelet de Mommor, Carenlouet & les deux Mauny se signalèrent dans cette mémorable journée, qui abbatit le parti de Pierre, & rétablit entièrement celui d'Henri.

Le Prince apostat ouvrit trop tard les yeux sur son malheur. Il vit bien que la main de Dieu l'avoit frappé pour le punir de son impiété; ce fut alors qu'il témoigna le déplaisir extrême dont il étoit touché, d'avoir si lâchement abjuré sa religion pour suivre celle de Mahomet, qui lui avoit attiré la perte de ses Etats, & le danger de perdre la vie après avoir perdu la foi. Quand le fils du Roi de Belmarin s'aperçut que ses troupes étoient défaites & en fuite, il fut

contraint de se jeter tout à travers champs, & de s'aller cacher dans une forêt avec les débris des Africains. Pierre eut de son côté recours à la vitesse de son cheval, & se retira dans le château de Montiel, avec seulement quatre cens hommes qu'il put ramasser : les autres Sarrazins étoient errans, épars & dispersés par les campagnes. Et quand ceux de Seville les virent ainsi fuir, ils sortirent de leurs murailles & coururent fur eux, les bleffans à grands coups de dards, & leur disant mille injures. Il n'y eut pas jusqu'aux Juifs de la même ville qui se mêlerent avec les autres pour les insulter, & leur reprocher la felonie qu'ils avoient commise à l'égard d'Henri leur Roi légitime, qu'ils avoient lâchement trahi pour suivre le parti de Pierre, sur qui la malédiction de Dieu venoit de tomber avec tant de justice. Henri cependant n'avoit rien plus à cœur que de terminer cette grande affaire par la mort de son ennemi. C'est la confiance qu'il fit à Bertrand, au Besque de Vilaines, & à tous les autres Généraux, que cette victoire quelque glorieuse qu'elle fût, ne lui donneroient pas une entière satisfaction, tandis que Pierre seroit encore en vie. L'incertitude dans laquelle ils étoient tous du lieu de sa

retraite, les tint en balance assez longtems, ne sachant quelle route prendre pour le chercher & le trouver. Un (70) aventurier les tira de peine, en leur apprenant que ce malheureux Prince étoit entré dans Montiel avec quatre cens hommes, & qu'il s'étoit enfermé dans cette place dans le dessein de s'y bien défendre.

Cette nouvelle leur donna l'espérance de l'envelopper comme dans un filet. Ce fut la raison pour laquelle Henri, par le conseil de Bertrand, fit publier par toute son armée que chacun le suivit, sous peine de la vie, sans partager les dépouilles & le butin qu'on avoit fait, jusqu'à ce qu'on eût pris le château de *Montiel*, & l'oiseau qui en avoit fait sa cage. Ceux qui ne respiroient qu'après la part qu'ils prétendoient dans la distribution des bagages des équipages, & de tout l'argent monnoyé que les ennemis avoient laissé sur le champ de bataille, ne s'accommodoient gueres de cet ordre si précipité, qui les empêchoit de satisfaire leur convoitise; mais il fallut obéir. Henri pour ne les pas décourager, fit garder le butin par cinq cens hommes d'armes, avec défense d'y toucher jusqu'au retour de la prise de ce château. La diligence qu'il fit pour gagner Montiel fut si

grande, que Pierre se vit investi par un gros corps de troupes lorsqu'il y pensoit le moins. Il fut bien étonné de voir que les Chrétiens plantoient le piquet devant cette place, & distribuoient les quartiers entr'eux comme pour faire un siège dans les formes, & n'en point décamper qu'ils ne s'en fussent rendus les maîtres. Cet infortuné Prince se voyant pris comme dans un piège, étoit extrêmement en peine comment il pourroit s'évader. Il demanda conseil au Gouverneur pour savoir quelles mesures il lui falloit prendre pour se tirer d'un si mauvais pas, lui disant que s'il pouvoit une fois avoir la clef des champs, il reviendroit dans peu fortifié d'un si puissant secours, que les ennemis ne pourroient pas tenir devant lui. Le Commandant lui répondit que la place manquoit de vivres, & qu'il n'y en avoit pas pour quinze jours; après quoi l'on ne pourroit pas s'empêcher de se rendre à la discrétion d'Henri.

Ce fut pour lors que Pierre repassant dans son esprit les cruautés qu'il avoit exercées sous son regne, le meurtre détestable qu'il avoit commis sur la personne de sa propre femme, la crédulité superstitieuse qu'il avoit eue pour les Juifs, & le secours qu'il étoit allé chercher chez les infidèles, dont il avoit

embrassé la malheureuse secte , vit bien qu'il avoit comblé la mesure de ses iniquitez , & que le Ciel , pour le punir de ses impiétez & de ses crimes , l'alloit livrer entre les mains de son ennemi , qui bien loin de lui pardonner , se feroit un plaisir de le faire mourir , pour n'avoir plus de compétiteur à la Couronne , & regner ensuite dans une sécurité profonde. Il faisoit réflexion sur l'état pitoyable auquel l'avoient réduit Bertrand , le Besque de Vilaines , & les autres partisans d'Henri. Ce malheureux Roi tomba dans une grande perplexité d'esprit , voyant qu'à moins qu'il n'eût des aîles pour voler comme les oiseaux , il ne pouvoit échapper des mains de ses ennemis. Les vivres manquoient dans la place , & les assiégés n'étoient point en état de faire de sorties , ni de forcer aucun quartier. D'ailleurs pour rendre la prise de Pierre immanquable , Henri fit bâtir un mur assez haut tout autour du château de Montiel , & les assiégeans veilloient avec toutes les précautions imaginables , afin que personne n'entrât dedans , ni n'en sortît. Pierre voyant que la garnison , pressée par la famine , parloit secrettement de se rendre & de le livrer , assembla les principaux Officiers qui commandoient dans ce château ; il les

conjura de tenir encore durant quinze jours, & les assura qu'avant que ce terme fût expiré, il leur ameneroit un secours si considérable, qu'il tailleroit les assiégeans en pieces, & feroit lever le siège de la place. Ces gens lui remontrèrent qu'il étoit absolument nécessaire qu'il leur vint bientôt un renfort, parce qu'ils seroient aux abois avant quinze jours, & que dans ce besoin pressant ils seroient forcés de capituler avec Henri pour faire avec lui leur condition la meilleure qu'il leur seroit possible.

Pierre leur promit qu'il reviendroit promptement, & qu'il les tireroit de cet embarras. Il concerta donc avec eux son départ pour la nuit; il fit charger sur des fourgons, son or, son argent & ses meubles les plus précieux, dans le dessein de lever de nouvelles troupes: les assiégeans ne savoient pas que Pierre avoit la pensée de tenter une évafion; car ils avoient seulement appris qu'il y avoit dans la place une grande disette. Cependant Bertrand croyant cette place imprenable, à moins que ce ne fût d'affaut, voulut abréger le siège, disant à Henri qu'il lui conseilloit d'envoyer un Trompette à Pierre, pour le sommer de lui rendre la place, & de lui proposer un accomodement entr'eux qui seroit: que Pierre

lui céderoit la Couronne, à condition qu'Henri lui donneroit quelque Duché dans l'Espagne, pour avoir de quoi subsister honorablement. Ce Conseil n'étoit pas fort agréable à Henri qui avoit tout à craindre de Pierre, s'il avoit une fois la vie & la liberté; car il le connoissoit remuant, ambitieux, & perfide: mais les obligations qu'il avoit à Bertrand, lui firent prêter l'oreille à cet avis; il donna l'ordre à l'un de ses gens, de s'aller présenter aux barrières, pour faire à ce Prince une proposition qui lui devoit être fort agréable & fort avantageuse, puisqu'il étoit perdu sans ressource. Cet homme se coula jusque sous les murailles de la place, & fit signe de son chapeau qu'il avoit à parler au Roi Pierre.

Ce malheureux Prince ne pouvant s'imaginer que dans l'état où étoient les choses, Henri voulut avoir pour lui la moindre indulgence, regarda ce message comme un piège qu'on lui tendoit, & se persuada qu'on ne le faisoit que pour apprendre au vrai, s'il étoit dans la place en personne. C'est ce qui le fit résoudre à se faire celer; ordonnant que l'on répondit qu'il y avoit long-temps qu'il en étoit sorti; car il espéroit que les assiegeans le croyant dehors, cesseroient de bloquer ce

Château pour le chercher ailleurs, & qu'il pourroit par-là s'évader à coup sûr. En effet, le Commandant vint parler au Trompette, pour l'assurer qu'il y avoit plus de douze jours que le Roi Pierre étoit parti pour aller chercher du secours ; prétendant revenir bientôt sur ses pas avec de si grandes forces, que les assiegeans seroient trop foibles pour lui résister. Cette nouvelle étoit assez plausible pour y ajouter. Henri la croyant véritable, tomba dans un grand chagrin, craignant d'avoir manqué le plus beau coup du monde, dont l'occasion ne se pourroit de long-temps recouvrer. Le Comte d'Aine, comptant là-dessus, lui conseilla de lever le siege : mais Bertrand opina, & plus judicieusement, quand il lui dit qu'il étoit persuadé que Pierre étoit encore là dedans, & que comme il appréhendoit de tomber vif entre ses mains, il avoit inventé cette ruse & ce mensonge pour le faire décamper : qu'il ne lui conseilloit pas de donner si bonnement dans ce panneau ; car quand même la sortie de Pierre seroit véritable, il ne devoit pas abandonner pour cela le siege qu'il avoit entrepris ; puisque ce seroit faire une démarche capable de décréditer la réputation de ses armes, qu'il falloit entretenir dans le public, de peur qu'on ne vint à ra-

battre beaucoup de l'estime qu'on avoit de sa valeur. Ces raisons parurent si fortes à Henri, qu'il prit la résolution de ne pas quitter son poste, qu'il ne se fut rendu tout-à-fait maître de Montiel, quand il devoit se morfondre avec ses troupes durant tout l'hiver. Voulant enfin trouver dans la mort de Pierre le couronnement de ses desirs & la fin de ses peines, il donna tous les ordres nécessaires, afin qu'on fit de nouveaux efforts contre cette place, & qu'on employât toute la vigilance possible pour empêcher ce Prince de sortir de Montiel.

C H A P I T R E X X X.

De la prise du Roi PIERRE, par le Besque de Vilaine, comme il sortoit furtivement du Château de Montiel pour se sauver.

LE Roi Pierre demeurant toujours renfermé dans le château de Montiel, & ne sachant comment en sortir sans tomber dans les mains de ses ennemis, choisit le temps de la nuit pour son évafion, il se promettoit de se dérober à leur vigilance, à la faveur des ténèbres. Il ne voulut point s'embarraffer de son équipage, de peur que cela ne le fit découvrir; mais seulement partir lui fixieme, afin que
marchant

marchans tous ensemble à fort petit bruit, ils pûssent plus facilement surprendre ceux qui les observoient, & se couler furtivement jusqu'au près des murailles, où ils savoient qu'il y avoit une brèche, dont l'ouverture leur devoit servir de porte pour gagner les champs. Il se mit donc à pied avec les autres, tenans tous leurs chevaux par la bride, & descendans doucement de ce Château, situé sur un haut rocher; ils arriverent sans aucun danger jusqu'à ce mur qu'on avoit fait nouvellement bâtir exprès, pour fermer les issues qui pourroient faciliter la fuite de Pierre. Ils n'avoient pas mal débuté jusques là; mais par malheur ils rencontrèrent quelques gens du Besque de Vilaines, qui, se promenant au pied du Château, prêterent l'oreille au bruit qu'ils entendirent, & en donnerent avis au Besque qui les renvoya sur leurs pas avec ordre d'observer ce qui se passoit. Il fit en même-temps armer ses troupes, sur l'opinion qu'il avoit que les assiégés avoient envie de faire une sortie. Ces gens lui vinrent rapporter qu'ils avoient vu six hommes approcher d'un mur où il y avoit un grand trou qui leur ouvroit le chemin de la campagne. Le Besque s'imaginant que ce pouvoit être le Roi Pierre, se rendit aussi-tôt sur le lieu; & suivant pas à

pas un Cavalier qu'il ne pouvoit qu'entrevoir, il le saisit au corps comme il alloit passer la brèche, en lui disant : *Je ne sai qui vous êtes, mais vous ne m'échapperez pas.* Pierre se mit sur la défensive, & tâcha de lui donner d'un poignard dans le ventre : mais le Besque en ayant apperçu l'éclat, le lui arracha des mains, en jurant que s'il ne se rendoit sur l'heure, il ne le marchanderoit pas, & que s'il faisoit la moindre résistance, il lui enfonceroit son épée jusqu'aux gardes.

Pierre se voyant pris, tâcha de fléchir le cœur du Besque, en lui déclarant sa misere & son infortune, & lui déclinant ingénument son nom ; il le pria de lui sauver la vie, lui promettant de lui donner trois villes, douze Châteaux & douze Mulets chargés d'or. Un autre plus intéressé que le Besque, se seroit laissé tenter à de si belles offres : mais ces richesses ne furent point capables d'ébranler sa fidélité. Ce brave Officier lui (71) répondit qu'il n'étoit point capable de faire une lâcheté semblable, & qu'il le meneroit à Henri. Ce fut alors que pour s'assurer de sa personne, il le prit par le pan de sa robe ; le Vicomte de Roquebertin arriva, & voulut mettre aussi la main sur lui de peur qu'il n'échappât, s'offrant de le lier d'une corde s'il en étoit besoin :

mais le Besque le pria de le laisser seul avec sa capture, l'assurant qu'il en viendrait à bout sans le secours de personne. Le Vicomte indigné de ce que le Besque ne vouloit pas partager avec lui l'honneur de l'avoir fait prisonnier lui dit qu'il ne l'avoir pas fait prisonnier de bonne guerre, mais par artifice & par surprise. Le Besque le regardant fierement, lui répondit que s'il prétendoit lui en faire un crime, & l'accuser de quelque supercherie dans cette prise, il lui en feroit raison l'épée à la main quand il le voudroit; le Vicomte le radoucit en lui témoignant qu'il ne trouveroit pas son compte à se battre avec lui. Le Besque mena donc cet illustre captif dans la tente d'Alain de la Houffaye, qui s'estima fort honoré de ce qu'on l'avoir choisi pour garder un dépôt de cette importance; il félicita le Besque sur le bonheur qu'il avoit eu de faire une si riche proie, lui disant qu'on alloit souvent à la chasse sans trouver un gibier de cette conséquence, & qu'il avoit bien rencontré *coutel pour sa gainne*. Vilaines appella sur l'heure un de ses veneurs, nommé Gilles du Bois, qu'il envoya aussitôt avertir Henri, qu'il avoit dans ses mains le Prince Apostat qui lui disputoit sa Couronne.

La joie que ce messager lui donna étoit si

grande , que pour le récompenser de cette agréable nouvelle , il se dépouilla d'un beau manteau qu'il portoit , & le lui mettant dans les mains , il lui dit que ce présent qu'il lui faisoit n'approchoit pas de la considération qu'il s'étoit acquise auprès de sa personne , en lui annonçant une chose qui l'alloit rendre heureux pendant toute sa vie. L'impatience qu'il avoit de voir son ennemi sous sa puissance , le fit monter précipitamment à cheval , sans se soucier s'il étoit suivi de quelque cortège. Quelques-uns de ses Officiers coururent pour le joindre ; il alla droit à la tente d'Alain de la Houffaye , dans laquelle il trouva le Besque de Vilaines , & beaucoup d'autres Seigneurs qui s'étoient assemblés pour voir ce qu'ils feroient de Pierre. Quand Henri l'aperçut dans leurs mains , l'impatience qu'il avoit de s'en défaire , & la colere qui lui fit monter le sang au visage , lui firent porter la main sur une dague qu'il avoit sur lui , pour en poignarder le malheureux Pierre : mais le Besque de Vilaines (72) lui retint la main pour l'en empêcher , en lui remontrant que Pierre étoit son prisonnier , & que les loix de la guerre vouloient qu'on lui en payât la rançon avant qu'il sortit de ses mains ; & que tandis qu'il seroit en sa puissance , il ne souffriroit pas qu'on

lui fit aucun outrage. Henri lui promit de le satisfaire là-dessus au-delà même de son attente, & qu'il lui feroit compter des sommes proportionnées à la qualité du prisonnier qu'il lui livreroit. Il n'en fallut pas davantage pour obliger le Besque à lui lâcher Pierre. Aussitôt qu'Henri s'en vit le maître, il commença par lui taillader le visage de trois coups de dague, avec lesquels il le mit en sang. La honte & le déplaisir que ce pauvre Prince eut de se voir ainsi maltraité, lui fit faire un coup de désespoir; & sans songer au déplorable état de sa condition, qui le rendoit esclave de son ennemi, il se jeta sur lui, le coleta d'une si grande force & avec tant de rage, qu'ils tombèrent tous deux à terre, Henri dessous lui.

Ce dernier qui ne s'étoit pas défaisi de sa dague, faisoit les derniers efforts pour lui donner de la pointe dans le ventre : mais Pierre avoit une cotte de mailles qui le mettoit à l'épreuve des coups que Henri lui portoit, & tâchoit de lui arracher le poignard des mains : afin de l'en pouvoir percer à son tour. Bertrand (73) arriva. Ce fut alors que le *Bâtard d'Anisse* créature d'Henri courut à son maître & le prenant par la jambe il le releva : Pierre resta couché par terre, & tiroit à sa fin d'une blessure qu'il avoit re-

cue. Quand Henri le vit en cet état, il commanda qu'on lui tranchât la tête. Un Ecuyer Espagnol se présenta & lui demanda la permission de l'expédier pour se venger d'un pareil supplice qu'il avoit fait souffrir à son pere afin de jouir de sa mere à coup sûr. Henri lui fit signe de l'exécuter au plutôt, le Cavalier lui sépara la tête du corps en présence des assistants. Le tronc fut laissé sur la place. L'Espagnol ficha la tête au haut de la hache dont il s'étoit servi pour obéir à l'ordre d'Henri qui fit couvrir le corps de son ennemi d'un méchant drap de bougran , & commanda qu'on le pendit à une tour du château de Montiel qui lui ouvrit ses portes, & se rendit dès qu'il scut que Pierre pour lequel il tenoit, étoit demeuré prisonnier après sa défaite.

Le supplice de ce Prince devoit rendre le calme à Henri, & le retablir sur le thrône n'ayant plus de compétiteur qui le lui disputât. On lui conseilla de faire porter la tête de Pierre dans Séville , afin qu'en la montrant à tout le peuple de cette grande ville , il ne doutât plus de sa mort. La chose fut exécutée comme elle avoit été projetée. Les bourgeois voyant cette tête odieuse, qui avoit causé tant de troubles, ne se contenterent pas de se sou-

mettre à l'obéissance d'Henri, mais ils s'acharnèrent avec tant de rage sur ce pitoyable reste de ce malheureux Prince, qu'ils le jetterent dans la riviere : afin qu'ôtant de devant leurs yeux un objet si odieux, la mémoire en fut abolie pour jamais. Henri ne croyoit pas qu'ils poufferoient si loin la haine qu'ils portoient à son ennemi, dont il vouloit faire voir la tête dans Tolède comme dans Séville : se promettant que les habitans ne balanceroient point à se rendre à ce spectacle qui les obligeroit à ne reconoitre d'autre Souverain que lui seul. C'est la raison pour laquelle il eut fort souhaité d'avoir dans ses mains cette preuve infailible propre à lever tous les doutes qui pourroient rester sur la mort de son ennemi. Bertrand lui conseilla de retourner incessamment au siége de Tolède pour finir la guerre par la prise de cette ville qui tenoit encore pour Pierre. Toutes les places qu'il rencontra sur sa route lui ouvrirent leurs portes, & la Noblesse du plat pays lui vint présenter ses hommages. Les garnisons des forteresses lui en venoient présenter les clefs, il ne restoit plus que Tolède, dont Bertrand méditoit la conquête pour couronner celles qu'il avoit déjà faites en faveur d'Henri.

Tandis que ce fameux Général y appliquoit ses pensées, il vint un Gentilhomme de la part du Roi de France qui lui dit qu'il avoit ordre de son maître de lui marquer qu'il eût à se rendre au plutôt en personne à sa Cour; & qu'il assemblât le plus de troupes qu'il pourroit parce que la France avoit un extrême besoin de secours contre les Anglois qui ne se soucians point de garder la trêve faite avec eux s'étoient répandus dans le Boulonnois, dans la Guienne, & dans le Poitou, qu'ils ravageoient, & que Robert Knole s'étoit vanté de faire bientôt voir les Leopards d'Angleterre sous les murailles de Paris. Bertrand lui répondit qu'il étoit étonné comment un si grand Prince souffroit ces avanies dans le centre de ses Etats, ayant une si nombreuse & si belle Noblesse dans son Royaume, qu'il pouvoit faire monter à cheval contre ses ennemis. Le Gentilhomme l'assura que c'étoit bien l'intention de Sa Majesté : mais qu'elle le vouloit mettre à la tête de ses troupes, se persuadant qu'elles ne pouvoient être commandées par aucun Général plus fameux, ni plus expérimenté que lui : que même son Maître avoit dessein de lui donner l'épée de Connétable, parce que le Seigneur de Fiennes qu'il avoit honoré de cette pre-

miere dignité militaire, étoit si vieux & si cassé qu'il n'étoit plus en état d'en exercer les fonctions : enfin que la nouvelle qu'il lui annonçoit étoit si véritable qu'il la verroit confirmée par les patentes & les dépêches de Sa Majesté dont il étoit porteur & qu'il avoit ordre de lui mettre en main. Bertrand ouvrit aussitôt le paquet, il trouva qu'il s'accordoit mot pour mot avec tout ce que le Gentilhomme lui avoit avancé sur la lecture que lui en fit son Secrétaire, car Bertrand comme j'ai déjà dit ne sçavoit pas lire. Il combla ce député de présens, & fit aussitôt écrire au Roi qu'il alloit faire tout ce que Sa Majesté lui commandoit ; il chargea le même Gentilhomme de lui porter cette réponse.

Henri qui n'étoit pas encore maître de Tolède, ne s'accommodoit pas de cette nouvelle : il pria Bertrand avant de le quitter de vouloir finir ce qu'il avoit si généreusement commencé, lui disant qu'il ne restoit plus rien à prendre que Tolède, afin qu'il lui fût redevable de sa Couronne entière. Guesclin brûloit d'envie d'aller au plutôt en France : mais il ne pouvoit honnêtement abandonner Henri qui le conjuroit de différer, parce qu'il sçavoit que la présence & la

réputation de Bertrand étoient d'un grand poids pour le succès du siège. On tint donc Conseil de guerre, & on délibéra sur les moyens de se rendre maître de Tolède. Bertrand fut d'avis qu'il falloit présenter devant cette ville l'étendard de Pierre, afin que les bourgeois à ce spectacle ne doutassent plus de sa mort ou de sa défaite. On suivit son conseil, & quand le Gouverneur de la place apperçut cette enseigne, il en demanda l'explication. Henri se présenta pour démêler cette énigme en lui témoignant qu'on lui vouloit apprendre par là, que le Roi Pierre avoit été battu, pris, & non-seulement décapité, mais sa tête jettée dans un bras de mer par les habitans de Séville, qui n'avoient pu souffrir devant leurs yeux cet objet de leur exécration. Le Gouverneur ne voulut point déférer à cette nouvelle; se persuadant que cette enseigne étoit contrefaite, & que c'étoit un piège qu'on lui avoit tendu pour l'obliger à se rendre sur ce leurre grossier. Il jura qu'il ne rendroit la place qu'à son Maître Pierre. Henri se voyant pressé par Bertrand, tant il avoit d'empressement d'aller en France, répondit à ce Commandant, que si dans quatre jours il ne lui apportoit les clefs de Tolède, il le feroit

traîner sur une claye, autour de la ville, comme il alloit ordonner qu'on fit par rapport à l'étendard de Pierre. En effet après l'avoir fait promener longtems sous les murailles de Tolède couché contre terre, il le fit déchirer aux yeux des assiégés & jeter dans un fossé.

Ce spectacle, qui devoit intimider le Commandant, ne fit que l'animer : car il déclara qu'avant que de se rendre, les assiégés mangeroient de cinq hommes l'un, pour se garantir de la famine qui commençoit à les travailler. Ils avoient en effet déjà consommé, chiens, chats, chevaux, & toutes les autres bêtes. Ils en étoient même réduits à sortir la nuit en cachette pour paître les méchantes herbes qui croissoient auprès des fossés. L'opiniâtreté de ce Gouverneur fut si grande, qu'il laissa périr de faim plus de trente mille hommes Chrétiens, Juifs & Sarrazins. Les assiégeans avoient tenté tous les artifices imaginables pour obliger la garnison de Tolède à sortir sur eux, faisant par deux fois semblant de se retirer, dans l'espérance que retournant tout à coup sur les assiégés, ils pourroient rentrer avec eux pêle-mêle dans la ville, & s'en rendre les Maîtres par ce stratagème : mais les habitans de Tolède ne don-

noient point dans ces pièges. Bertrand se lassant de ces longueurs, voulut prendre congé d'Henri pour aller à Paris auprès du Roi son Souverain qui l'avoit mandé : mais Henri le conjura tant de rester encore jusqu'à ce que Toledé fût pris, qu'il ne put honnêtement s'en défendre ; & pour expédier l'affaire, il ôpina d'une maniere si sensée, que tout le monde se rendit à son avis. Il dit qu'il falloit envoyer l'Archevêque dans cette ville pour parler aux bourgeois, dont il étoit le pere & le pasteur, & leur faire serment, *la main sur la poitrine*, que Pierre étoit mort. Il estima que la parole d'un si grand Prélat feroit plus d'effet dans leurs esprits pour les engager à se rendre, que toutes les machines de guerre qu'ils avoient employées contr'eux, & que si les bourgeois ne vouloient pas déférer à l'autorité d'un homme dont le témoignage ne leur devoit point être suspect, il falloit leur proposer de députer quelques-uns d'eux pour aller à Seville s'informer de la vérité du fait.

L'Archevêque eut ordre d'aller se présenter aux portes de la ville qui lui furent aussitôt ouvertes ; il fit une remontrance si pathétique, & des sermens si sinceres, & si persuasifs, que le Gouverneur même n'osant plus

douter de ce qu'il disoit, invita les bourgeois à reconnoître Henri pour leur Maître & leur Souverain, puisque Pierre étoit mort. Chacun témoigna l'empressement qu'il avoit à lui rendre hommage. Henri fit son entrée dans Toledé, où il fut reçu de ses nouveaux sujets avec beaucoup de respect & de joie. Le Commandant lui présenta les clefs de sa place avec bien de la soumission, que ce Prince lui rendit généreusement, en l'exhortant de lui être fidele à l'avenir comme il l'avoit été au Roi Pierre. La reddition de Toledé mit Bertrand dans une entiere liberté de se rendre en France, & de prendre congé d'Henri, qui lui fit de beaux présens, pour reconnoître les importans services qu'il lui avoit rendus, & qui n'alloient à rien moins qu'à lui remettre la couronne sur sa tête. Il le pria de trouver bon qu'il lui donnât quatre Chevaliers qui le suivroient jusqu'à la Cour de France pour présenter à Sa Majesté des joyaux & des bijoux qu'il avoit dessein de lui envoyer, l'assurant que quand il auroit conquis le reste de l'Espagne, il mettroit en mer une belle flotte pour le secourir contre les Anglois; & comme Bertrand projettoit de mener avec lui son frere Olivier, les deux Mauny, la Houffaye, Carenlouet, & Guil-

laume Boitel pour l'expédition qu'il alloit faire en France, Henri lui témoigna qu'il lui feroit plaisir de lui laisser au moins le Besque de Vilaines & son fils, afin qu'il pût achever avec eux les conquêtes qu'il avoit à faire pour se rendre le Maître absolu de l'Espagne. Bertrand y donna les mains volontiers, & se sépara de ce Prince avec toutes les démonstrations de tendresse & d'amitié, ne pouvant tous deux retenir leurs larmes comme s'ils avoient eu un pressentiment de ne se revoir jamais.

Guesclin prit d'abord le chemin de son Duché de Molina pour mettre ordre à ses affaires avant que de partir pour la France. Il dépêcha en attendant, un Courier au Roi pour le prier de lui pardonner, s'il avoit tardé si long-temps à le venir joindre avec toutes les forces qu'il alloit ramasser; l'assurant qu'il entreroit au plutôt dans son Royaume par l'Auvergne, & par le Berrï pour donner bataille aux Anglois, & les chasser de la France. Le Roi perdoit patience, & lui envoyoit couriers sur couriers, afin qu'il se hâtât de venir incessamment. Enfin, pour le presser encore davantage, il dépêcha Messire Jean Berguettes son grand Chambellan, pour lui venir donner avis qu'il

n'y avoit point de temps à perdre ; que la France avoit plus besoin que jamais d'un prompt secours , parce qu'il étoit entré dans la Picardie plus de vingt mille Anglois sous la conduite de Robert Knole , & que Thomas de Granfon , Hugues de Caurelay , Cressonval , Gilbert Guisfard , & Thomelin Toliffet , avec beaucoup d'autres Généraux , avoient déjà percé jusques dans le fonds de la Champagne , & de la Brie : que d'ailleurs le Prince de Galles étoit en campagne à la tête de bonnes troupes pour faire la guerre au Duc d'Anjou , qui se trouvoit fort pressé ; & qu'enfin toute la France alloit devenir la proye des Anglois ; que sa propre gloire & son intérêt particulier l'appeloient à cette expédition , puisqu'il ne seroit pas plutôt arrivé à la Cour , que Sa Majesté lui mettroit entre les mains l'épée de Connétable. Bertrand répondit qu'un si grand Roi lui faisoit plus d'honneur qu'il n'en meritoit ; qu'il alloit faire toutes les diligences possibles pour le satisfaire , mais qu'il étoit nécessaire qu'il s'assurât auparavant de la forteresse de Soria , devant laquelle il alloit mettre le siège ; & qu'aussitôt qu'il l'auroit prise , il passeroit par le Languedoc , pour prêter la main au Duc d'Anjou , que le Prince de Galles harceloit ;

que de là il se rendroit à grandes journées auprès de Sa Majesté , pour lui donner des preuves de son zele & de son obéissance , & sacrifier sa vie pour son service.

Ce fut dans cette vue qu'il s'alla présenter devant cette forteresse, que ses deux cousins, Alain & Jean de Beaumont assiégoient , & ne pouvoient prendre, quelques assauts qu'ils eussent donnés , parce que les assiégés se défendoient avec une opiniâtreté invincible. Ils avoient déjà passé en vain deux mois devant cette place ; mais Bertrand se persuadant qu'on avoit pris de fausses mesures , ou qu'il y avoit eu trop de tiédeur du côté des assiégeans , dit en son patois à ses deux cousins : *A Dieu le veut & à S. Yves , nous arons ces gars ; ainçois que repairons en France.* Il fit aussitôt sonner la charge , & tirer contre les assiégés si fortement & si long - temps , que ceux des remparts n'osoient se découvrir tout à fait, mais se contentoient de laisser tomber sur les assiégeans qui se trouvoient au pied des murailles des pierres d'une prodigieuse grosseur & des pieces de bois fort épaisses , pour les accabler sous leur pesantour ; si bien , que beaucoup de soldats en étoient écrasés , ou du moins fort endommagés. Bertrand s'appercevant que cela les rebutoit

tebutoit, leur faisoit reprendre cœur, en leur disant que les bons vins étoient dans la place ; qu'il leur abandonneroit le pillage s'ils la pouvoient prendre ; qu'il y avoit là beaucoup d'or & d'argent qui seroit entr'eux partagé fidèlement ; si bien qu'il n'y auroit pas un soldat qui ne retournât riche en France, avec chacun deux ou trois bons chevaux, comme s'ils étoient Chevaliers. Ces amorces les firent retourner à la charge avec une nouvelle vigueur montant sur des échelles, & se couvrant la tête & le corps de leurs boucliers. Bertrand voulut aussi payer de sa personne & se mela avec eux pour les encourager par sa présence. Tous les braves se mirent de la partie ; le Seigneur de la Houffaye, les deux Mauny désirèrent partager la gloire de cette action. Les soldats voyant leurs Généraux affronter ce péril, coururent en foule au pied des murailles pour monter à l'assaut.

Il y eut un Chevalier nommé Bertrand qui s'appelloit ainsi, parce qu'il avoit été tenu sur les fonds par Guesclin, qui ne voulant point dégénérer de la valeur de son parain, demanda l'Enseigne de ce fameux Général, & fut assez heureux pour monter au travers d'une grêle de coups sur le haut

d'un mur, où il planta l'étendard de Bertrand. Trois cens soldats le suivirent, & le joignirent sur le même rempart, crians : *Guesclin*. Les assiégés voyans leurs ennemis sur les murailles, & croyant tout perdu pour eux se mirent à genoux, & crièrent : *Miséricorde !* Ils ne balancerent plus à faire l'ouverture de leurs portes à ce grand Capitaine qui se saisit de cette place, dans laquelle il trouva beaucoup d'Espagnols qui avoient déserté le parti d'Henri pour embrasser celui de Pierre. Il leur fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & les envoya dans cet état à ce Prince, qui se souvenant de leur défection, les fit tous pendre aussitôt qu'ils furent arrivés à Burgos, où il tenoit sa Cour.

Cette conquête fut la dernière que Bertrand fit en Espagne. Il ne songea plus qu'à se rendre au plutôt auprès du Roi de France, qui l'attendoit avec impatience. Il congédia ce qu'il avoit d'Espagnols dans ses troupes, & se réserva seulement les François & les Bretons. Il combla les premiers de largesses & de présens, en les renvoyant dans leur pays, & promit aux seconds de grandes récompenses, s'ils servoient bien leur Souverain contre les Anglois, qui prétendoient se rendre Maîtres de la France, & y faisoient

d'étranges ravages. Comme il se disposoit à partir, le Maréchal d'Endreghem (74) arriva de la part du Roi son Maître, pour lui dire qu'il se hâtât, & que tout le Royaume lui tendoit les bras pour lui demander du secours contre ses ennemis, qui l'alloient mettre à deux doigts de sa ruine, s'il ne venoit en diligence rétablir les affaires par sa présence & par son courage. Bertrand avoua de bonne foi qu'il étoit confus de l'honneur que lui faisoit Sa Majesté d'avoir jetté les yeux sur lui plutôt que sur un autre pour une expédition de cette importance : qu'il étoit au désespoir de ne s'être pas plutôt rendu auprès de sa personne : que c'étoit pour la fixième fois que ce sage Prince lui avoit envoyé des messages pour le solliciter de venir, & que sans des affaires importantes qu'il avoit fallu consommer, il auroit obéi sur le champ. Il ajouta qu'il s'étonnoit comment Sa Majesté n'avoit pas fait un bon corps d'armée pour repousser ces étrangers qui le venoient inquiéter jusques dans le centre de ses États. Le Maréchal lui répondit que c'étoit l'intention du Roi son Maître, qui l'attendoit avec impatience pour le mettre à la tête de toutes ses troupes, & qu'on avoit laissé tout en suspens jusqu'à son arrivée. La

Noblesse & les peuples de ce grand Royaume soupiroient après sa présence , & même le Seigneur de Fiennes Connétable de France , ne pouvant plus , à cause de son grand âge , soutenir le poids de cette dignité , vouloit l'abdiquer entre les mains du Roi , lui déclarant qu'il n'y avoit personne dans ses États plus capable de lui succéder dans cette charge que Bertrand du Guesclin : que toute la France unanimement jettoit les yeux sur lui pour lui voir porter l'épée de Connétable.

Guesclin sçut bon gré au Maréchal de ses louanges , & l'assûra qu'il iroit de ce pas en France avec lui ; mais qu'il étoit persuadé que si le Roi vouloit être bien servi dans la guerre , il falloit commencer par bien payer les soldats qui s'enrôleroient sous ses enseignes ; & que si Sa Majesté lui donnoit la dignité de Connétable , il n'en vouloit recevoir l'épée qu'à ce prix.

Il donna ensuite un repas superbe à ce Maréchal ; montant ensemble à cheval , ils firent une si grande diligence , qu'ils arrivèrent en peu de temps dans le Comté de Foix. Bertrand n'étoit suivi que de cinq cens hommes ; mais tous gens de choix & d'élite. Le Comte leur fit toutes les honnêtetés ima-

ginables, jusques-là même, qu'ayant appris qu'ils venoient chez lui, il voulut aller au-devant d'eux pour leur faire honneur (75). Il ne se contenta pas de les avoir bien régalez; il les conduisit en personne jusqu'à *Motendour*. Il fit mille caresses à Bertrand, lui disant qu'il ne connoissoit point au monde de plus grand Capitaine que lui; mais qu'il avoit à se plaindre de son frere, qui servant sous le Comte d'Armagnac, son ennemi, lui avoit causé beaucoup de dommages & de troubles.

Bertrand disculpa son frere (76) auprès de ce Prince, en lui répondant qu'il avoit rempli son devoir, & que quand un Gentilhomme avoit une fois embrassé un parti, il le devoit soutenir jusqu'au bout, & que s'il en ufoit autrement, on auroit sujet de le blâmer, & de l'accuser même de lâcheté. Le Comte se le tint pour dit, & sçachant qu'un tel Capitaine lui feroit d'un grand secours dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre le Comte d'Armagnac, il essaya de l'engager à son service, en lui promettant un mulet chargé d'autant d'or qu'il en pourroit porter. Guesclin lui fit connoître qu'ayant des engagements avec le Roi de France, il ne pouvoit pas servir deux maîtres; mais que ne pouvoit

vant pas lui prêter son bras, ni son épée, il lui offroit sa médiation pour l'accommoder avec le Comte d'Armagnac : & que si ce Prince ne vouloit pas y entendre, il retireroit son frere de son service, & le meneroit en France avec lui pour combattre contre les Anglois. Le Comte de Foix fut satisfait des réponses de Bertrand, qui se rendit à grandes journées dans le Languedoc, où il assembla sous peu de temps sept mille cinq cens hommes, avec lesquels il s'empara de plusieurs villes & châteaux : ces préliminaires rendirent son nom si fameux & si redoutable, que sur sa route tous les Gouverneurs apportoient leurs clefs, & que Bertrand faisoit prêter aux bourgeois le serment de fidélité pour le Roi de France.

Sa réputation s'étendit si loin à la nouvelle de ses premiers progrès, que le Duc d'Anjou, sur les terres de qui il passa, lui dit qu'en quinze jours seuls il avoit donné plus d'allarmes aux Anglois, qu'il ne pourroit faire lui même en un an tout entier. Il l'avertit qu'il étoit nécessaire qu'il fît diligence, parce que Robert Knole marchoit droit à Paris à la tête de vingt mille Anglois, ayant déjà passé la riviere de Seine au-dessus de Troyes, & que le Roi l'attendoit pour lui

donner l'épée de Connétable, sachant qu'elle ne pouvoit tomber en de meilleures mains que les siennes. Bertrand ne s'entêta point de ces louanges, mais tâcha de soutenir de son mieux la réputation qu'il avoit acquise, & prenant congé du Duc avec le Maréchal d'Endreghem, il alla coucher à Pierregort (77), où il trouva *Galleran*, frere du Comte de Jonas qui lui fit le meilleur accueil, & le régala magnifiquement.

Aussitôt qu'il se fut levé de table, comme il n'avoit dans l'esprit que la guerre qu'il alloit entreprendre contre les Anglois, pour purger la France de ces dangereux ennemis, il s'avisa de monter au haut d'un donjon pour découvrir le clocher d'une Abbaye que les Anglois avoient fortifiée. Le soleil qui brilloit lui fit reconnoître leurs enseignes, où les Léopards étoient semés d'or, & qui voltigeoient autour de ce clocher. Il fut étonné d'apprendre que les Anglois étoient si voisins du lieu où il avoit couché, & qu'ils étoient si bien retranchés dans cette Abbaye, que depuis un an on n'avoit pas pu les en chasser. Il jura St. Yves qu'il ne sortiroit point de là qu'il n'eût emporté ladite Abbaye, dans laquelle il vouloit souper le soir même, & y rétablir les Religieux avec leur

Abbé. Cet homme intrépide n'eut pas plutôt descendu de la tour qu'il rassembla les gens; il les avoit dispersés dans les villages tout autour; il leur ordonna de se tenir prêts pour marcher au premier son de la trompette. Il leur commanda de faire provision de cent échelles au moins. Galleran voulut faire transporter par charroi quelques machines de guerre pour tâcher d'entâmer les murailles épaisses de cette Abbaye, mais Bertrand lui assura qu'il n'en avoit pas besoin; que cela les tiendrait trop longtemps, & qu'il choisiroit une voye si courte, qu'il espéroit le soir même être dans l'Abbaye.

Sa maxime étoit avant que d'attaquer une place, de parler toujours au Gouverneur, afin qu'en l'intimidant & le menaçant, il pensât plus de deux fois au parti qu'il avoit à prendre: il s'approcha donc des barrières, & dit au Commandant qu'il eût à lui rendre le fort au plutôt, & que s'il prétendoit arrêter une armée Royale devant sa bicoque, il lui en coûteroit la vie qu'il lui feroit perdre sur un gibet. Le Commandant ne tint pas grand compte de ce discours, & lui répondit fièrement qu'il ne trouveroit pas à cueillir des lauriers en France si facilement qu'il avoit fait en Espagne; & que bien qu'il

fût ce redoutable Bertrand dont tout le monde parloit avec tant d'estime, il esperoit lui faire une résistance si forte, qu'on seroit à l'avenir moins prévenu en sa faveur. Cette repartie choqua fort Guesclin, qui fit aussitôt sonner la trompette, combler les fossez de terre & de feuilles, & cramponner des échelles contre les murs, afin que ceux qui se mettroient en devoir d'y monter, s'y tinssent plus ferme. Quand tout fut ainsi disposé, Guesclin dit à ses gens dans son langage du quatorzieme siècle : *Or avant ma noble mesnie à ces ri-
baux gars, à Dieu le veut ils mourront tous.* Pour les encourager encore davantage, il leur promit de leur donner le butin qu'ils feroient dans cette Abbaye, qu'ils pourroient ensuite partager entr'eux. Il ne se contenta pas de les exciter à bien faire, il voulut leur en montrer lui-même l'exemple. Il prit une échelle comme le moindre soldat, & monta dessus avec autant de flegme que s'il mettoit le pied sur les degrés d'un escalier. Galleran voyant cette action si extraordinaire, fit le signe de la croix, en disant au Maréchal d'Endreghem, *Dieu quel homme est-ce la!* Le Maréchal l'assura qu'il ne s'en étonnoit aucunement, puisqu'il étoit né pour de semblables entreprises, & que si ce Bertrand

étoit Roi de Jérusalem, de Naples, ou de Hongrie, tous les Payens ne feroient point capables de lui résister, & que la France étoit bienheureuse d'avoir trouvé dans la conjoncture présente un tel défenseur.

Les autres Généraux eurent honte de voir Bertrand dans le péril, sans le partager avec lui. Jean de Beaumont, les deux Mauny, le Maréchal (78) & Galleran s'exposèrent comme lui. Les assiégés jettoient sur eux des barres de fer toutes rouges, de la chaux vive, & des barrils tout remplis de pierres. Mais toute cette résistance, quelque vigoureuse qu'elle fût, ne les empêcha pas de monter & d'entrer dans la place, où Bertrand rencontrant le Gouverneur, lui fendit la tête en deux d'un grand coup de hache. Cet affreux spectacle épouvanta si fort la garnison Angloise, qu'elle se rendit aussitôt à discrétion. Bertrand se laissa fléchir aux prières de ces malheureux; il se contenta d'en donner la dépouille à ses soldats, & de la voir partager devant lui. Le soir même il voulut souper comme il avoit dit, dans l'Abbaye, il y rétablit les Moines dès le lendemain. Après qu'il y eut sejourné deux jours pour mettre ordre à tout, il jeta de bonnes troupes dans les forts qu'il avoit conquis; il

renvoya le Maréchal en Cour, qui vint à grandes journées à Paris, & s'en alla mettre pied à terre à l'hôtel de St. Paul, où Charles-le-Sage logeoit alors. Il lui fit un récit de la valeur extraordinaire de Bertrand, & des grandes actions qu'il lui avoit vu faire. Ce discours ne fit qu'irriter la démangeaison qu'avoit le Roi, de voir un si grand homme, & de l'employer au plutôt contre Robert Knole, dont les troupes ravageoient le Gâtinois, & vinrent brûler des maisons jusques dans Saint-Marceau, qui n'étoit pas alors un fauxbourg de Paris, mais un village assez proche de là.

Tout Paris étoit en allarmes, il y avoit bien dix mille hommes de garnison dedans, sans le grand peuple capable de porter les armes, outre quantité de Seigneurs qui s'étoient enfermés dans la ville, dont étoient le Duc d'Orléans oncle du Roi, les Comtes d'Auxerre, de Sancerre, de Tanquarville, de Joigny, de Dammartin, de Ponthieu, de Harcourt & de Braine, le Vicomte de Narbonne & son frere, les Seigneurs de Fontaine & de Sempy, Gauthier du Châtillon, Oudart de Renty, & Henri d'Estremel; si bien que tous ces Seigneurs pouvoient sortir de Paris à la tête de quarante mille hommes,

la ville étant d'ailleurs suffisamment gardée; mais le Roi ne vouloit rien hazarder jusqu'à ce que Bertrand fût venu, voulant profiter de l'exemple des Rois Philippes de Valois, & Jean ses prédécesseurs, qui pour avoir tout risqué fort mal à propos, avoient mis la Couronne de France à deux doigts de sa ruine. Il laissa donc morfondre les Anglois devant Paris; ils manquerent bientôt de fourrages & de vivres, & furent contraints de se retirer & de tout abandonner (79). Ce sage Prince les fit suivre par ses troupes qui prenoient bien à propos l'occasion de les charger: si bien qu'il en défit plus de cette maniere que s'il eût pris le parti de les combattre en bataille rangée.

C H A P I T R E X X X I.

De la cérémonie qui se fit en l'hôtel de St. Paul à Paris, par Charles le Sage Roi de France, en donnant l'épée de Connétable à BERTRAND, qui sous cette qualité donna le rendez-vous à toutes ses troupes dans la ville de Caën, pour combattre les Anglois.

BERTRAND sçachant que les Anglois, jaloux de sa gloire & de sa valeur, le faisoient épier

sur le chemin pour le surprendre, arriva seulement lui douzième à Paris, vêtu d'un gros drap gris, afin d'être moins reconnu sur sa route. Cette nouvelle engagea le Roi Charles à lui envoyer son grand Chambellan, qui s'appelloit *Bureau de la Riviere*, pour lui faire honneur & venir au devant de lui. Ce Seigneur s'y fit accompagner de beaucoup de Chevaliers de marque pour rendre la cérémonie plus illustre, & comme il avoit un grant talent dans la science du monde, il s'acquitta très-dignement de sa commission, faisant à Bertrand toutes les honnêtetés imaginables, & lui rendant par avance les respects qui sont attachez à la dignité de Connétable qu'il alloit posséder.

Les avenues de Paris, les rues & les fenêtres de cette grande ville regorgeoient de monde qui vouloient voir ce fameux Bertrand du Guesclin, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Europe. Il alla descendre à l'hôtel de St. Paul, où le Roi l'attendoit assis sur un fauteuil au milieu de ses courtisans. Aussitôt qu'il fut entré dans sa chambre, Bertrand fléchit le genou devant son Souverain, qui ne le voulant pas souffrir dans cette posture, lui commanda de se relever, & le prenant par la main, lui dit

qu'il étoit le bien venu ; qu'il y avoit long-temps qu'il l'attendoit avec impatience , ayant un extrême besoin de sa tête & de son épée , pour repouffer les Anglois , qui faisoient d'étranges ravages dans son Royaume : qu'on en pouvoit voir les tristes effets en montant au clocher de Ste. Genevieve : que connoissant sa bravoure , son bonheur & son expérience dans la guerre , il avoit jetté les yeux sur lui , pour lui confier le commandement de ses troupes , & que pour l'encourager à s'en bien acquiter , il avoit résolu de l'honorer de la plus éminente dignité de son Royaume , en lui donnant l'épée de Connétable.

Bertrand qui n'étoit pas homme à se laisser éblouir d'une vaine espérance , prit la liberté de demander au Roi si le Seigneur *de Fiennes* n'étoit pas encore en possession de cette grande charge. Sa Majesté lui dit que son cousin de *Fiennes* l'avoit fort bien servi , mais que sa caducité ne lui permettant plus de soutenir les fatigues de ce glorieux & pénible emploi , il lui avoit rendu l'épée de Connétable , en lui disant qu'il ne pourroit jamais trouver personne plus capable de lui succéder que Bertrand. Celui-ci fit voir son grand sens & son jugement dans la répartie

qu'il fit à son Souverain ; car quoiqu'il ne doutât pas qu'il n'en pût disposer indépendamment de tout autre , cependant comme il prévoyoit que cette éminente dignité lui alloit attirer des jaloux , il fut bien aise que le choix que Sa Majesté faisoit de sa personne fût autorisé du Conseil même , composé des premières têtes de tout son Royaume. C'est la grace qu'il prit la liberté de lui demander , en le suppliant d'en faire le lendemain la proposition devant ceux qu'elle avoit accoutumé d'appeller auprès de sa Personne , pour prendre leurs avis dans les affaires les plus importantes. Ce sage Prince bien loin de se choquer d'une condition qui devoit lui sembler inutile , puisque tout dépendoit absolument de lui , voulut bien par condescendance déférer à l'avis de Bertrand , qu'il embrassa d'une manière sincère , & qui marquoit l'attachement qu'il avoit pour ce Général. Il eut la bonté de le faire souper à sa table , & de lui donner un appartement dans son hôtel , où l'on avoit fait tendre une chambre pour lui , fort richement tapissée d'un drap tout semé de fleurs de lys d'or.

Le lendemain ce Prince après avoir entendu la Messe , assembla son Conseil , où se rendirent plusieurs Ducs , Comtes , Barons & Che-

valiers, le Prévôt de Paris & des Marchands, & grande partie des plus notables bourgeois de cette capitale. Il leur représenta les hostilités que les Anglois faisoient dans ses Etats, & le besoin pressant dans lequel on étoit d'y apporter un prompt remede : qu'il n'en avoit point imaginé de plus souverain pour arrêter le cours de tant de malheurs, que de choisir au plutôt un Connétable, qui put par sa valeur & son expérience, rétablir les affaires de son Royaume : qu'ils n'étoient tous que trop persuadés qu'il n'avoit pas besoin de leur consentement pour disposer de cette charge, puisqu'il le pouvoit faire de sa pleine puissance & autorité Royale; mais qu'il avoit voulu faire ce Connétable de concert avec eux : que le Seigneur de Fiennes n'en pouvant plus faire les fonctions, à cause de son grand âge, avoit donné sa démission en présence des premiers Seigneurs de sa Cour, en lui témoignant que dans le pitoyable état où la France étoit réduite alors, il n'y avoit personne plus capable de la relever de son accablement que Bertrand du Guesclin. Ce Prince n'eut pas plutôt prononcé son nom, que tout son Conseil opina comme lui; mais avec une si grande prédilection pour Bertrand,

trand, que le choix de sa personne fut fait unanimement. Le Roi le fit donc venir en leur présence, & lui présenta devant cette illustre assemblée l'épée de Connétable. Bertrand la reçut avec beaucoup de soumission; mais il protesta que c'étoit à condition que si aucun traître en son absence, par trahison, ou loberie rapportoit aucun mal de lui, il ne croiroit point le rapport; ne jà ne lui en feroit pis, jusqu'à ce que les paroles fussent relatées en sa présence. Le Roi lui promit qu'il lui réserveroit toujours une oreille pour entendre ses justifications contre les calomnies qu'on voudroit tenter contre lui.

Bertrand satisfait des honnêtetés de S. M. ne songea plus qu'à remplir dignement les devoirs de sa charge; tous les Officiers de l'armée vinrent lui rendre leurs respects, & le saluer sous cette nouvelle qualité de Connétable. Comme l'argent est le nerf de la guerre, il commença par demander au Roi de quoi payer la montre de quinze cens hommes d'armes pour deux mois, lui remontrant qu'il étoit nécessaire d'ouvrir ses coffres, pour lever incessamment beaucoup de troupes capables de tenir tête à plus de trente mille Anglois; & que quand elles étoient mal payées, non-seulement elles avoient de la tiédeur pour le

service , mais ne songeoient qu'à piller & ruinoient le plat pays sous le spécieux prétexte de n'avoir point reçu leur solde. Ce brave Général ayant ainsi disposé l'esprit de son Maître , à ne rien épargner pour la conservation de sa Couronne & de ses états, s'en alla droit à Caen , comme au rendez-vous qu'il avoit marqué pour y assembler un gros corps de troupes. Chacun courut en foule pour le joindre, tant on avoit d'empressement de servir sous un si fameux Capitaine. Il recevoit tous ceux qui vouloient s'engager, & bien que Sa Majesté lui eut donné peu d'argent pour faire des levées , quand il en eut employé les deniers , il vendit sa vaisselle ses bijoux & joyaux d'or & d'argent qu'il avoit apportés d'Espagne , pour soutenir la dépense qu'il falloit faire pour enrôler beaucoup de soldats.

Les Généraux les plus distingués , se rendirent auprès de lui comme à l'envi les uns des autres ; les Comtes du Perche , d'Alençon , le Maréchal d'Endreghem , Olivier de Clifson , dont le bras étoit si fort redouté des Anglois , qu'ils l'appelloient le *Boucher de Clifson* , Messire Jean de Vienne , Amiral , Jean & Alain de Beaumont , & Olivier du Guesclin , frere du Connétable , vinrent tous

à Caen pour recevoir ses ordres, & conférer avec lui sur l'état présent des affaires. Il les régala magnifiquement, & ce qui rendit encore le festin plus agréable, ce fut la présence de sa femme qui se trouva là; tout le monde admira sa sagesse, sa beauté, ses réparties judicieuses & spirituelles. Elle étoit, comme nous avons dit, universelle en toute sorte de sciences; & même elle avoit une connoissance presque infaillible de l'avenir, dont elle donna quelques preuves, quand elle avertit son mari que le jour de la bataille d'Auray, où il fut pris, devoit être malheureux pour lui. Bertrand donna, le lendemain, les ordres, à ce que chacun se tint prêt à venir dans trois jours à *Vire* avec lui, pour une prompte expédition qu'il méditoit. Tout le monde se mit en état de le suivre, & se prépara de son mieux, afin que le service se fit au gré de ce nouveau Connétable. Etant sur le point de monter à cheval, il prit congé de la Dame sa femme, à laquelle il donna le choix, ou de rester à Caen, ou de s'aller retirer en Bretagne, à sa seigneurie de la Roche d'Arien, la conjurant de se souvenir de lui dans ses prières, & de recommander à Dieu sa personne & la Justice de la cause pour laquelle il alloit combattre.

La dame le supplia de ne se point commettre dans les jours auxquels elle lui avoit témoigné qu'il y avoit quelque fatalité attachée. Guesclin lui promit d'y faire les réflexions nécessaires, plutôt par la complaisance qu'il avoit pour elle, que pour la foi qu'il eut pour toutes ces sortes de prédictions. Il partit de Caen à la tête de son armée.

Toute cette armée vint camper auprès de Vire ou les Généraux se logerent. Tandis que Bertrand faisoit alte, les Anglois étoient à *Pontvallain* commandés par Thomas de Granson, Lieutenant du Connétable d'Angleterre. Il avoit dans son armée beaucoup de Chevaliers qui s'étoient acquis une grande réputation dans la guerre ; *Hugues de Caurelay*, *Cressonval*, *Gilbert Guiffard*, *David Hollegrave*, *Hennequin*, *Acquet*, *Geoffroy Ourseley*, *Thomelin Folisset*, *Richard de Rennes*, *Eme*, *Nocolon de Bordeaux*, *Alain de Bouchen*, & *Mathieu de Radmain*, tenoient les premiers rangs sous ce Général, qui, n'osant rien entreprendre à leur insçu, trouva bon de les consulter sur ce qu'il avoit à faire, leur témoignant que quoiqu'il eut le commandement sur eux, il étoit persuadé qu'ils avoient incomparablement plus d'expérience que lui dans la guerre, & que c'étoit dans cet esprit

qu'il les avoit tous assemblés, pour prendre leurs avis sur l'état présent des affaires, ayant à combattre le fameux Bertrand du Guesclin, qui s'étoit rendu la terreur de toute l'Europe par les mémorables expéditions qu'il y avoit faites, & dont le nom seul étoit si redoutable, qu'il jettoit la frayeur & la crainte dans l'ame de ses ennemis. Il ajouta qu'il avoit appris de bonne part qu'Olivier de Clifson marchoit avec lui pour leur donner combat, & que ce dernier étoit un autre Bertrand en valeur, & qu'on n'appelloit pas sans raison *le Boucher de Clifson*, parce que c'étoit un Capitaine qui faisoit un étrange carnage, quand il étoit dans une mêlée : qu'il avoit abandonné le Prince de Galles dont il s'étoit auparavant reconnu vassal par l'hommage qu'il lui avoit fait, & que cette perfide défection diminuoit beaucoup les forces de leur parti, où la présence de Clifson avoit toujours été d'un grand poids.

Hugues de Caurelay prenant le premier la parole, avoua que Bertrand étoit le premier Capitaine de son siècle, qu'il en avoit éprouvé cent fois la valeur & l'expérience, ayant souvent partagé les périls de la guerre avec lui; qu'ils avoient toujours eu durant ce temps de grandes liaisons d'intelligence & d'amitié :

mais que les intérêts de son Prince lui devant être plus chers que ceux de son ami particulier, il falloit songer aux moyens de vaincre un ennemi si redoutable, & que pour y parvenir, il croyoit qu'il étoit important de tirer de toutes les garnisons voisines le plus qu'ils pourroient de soldats pour renforcer leurs troupes, afin de se mettre en état de faire un plus grand effort contre les François, & que *Cressonval* & lui pourroient fort bien faire cette manœuvre, tandis qu'on enverroient un Trompette à Bertrand pour lui demander bataille, & marquer un jour, de concert avec lui, dans lequel les deux armées en viendroient aux mains. Cet avis étoit si judicieux & si sensé, qu'il fut universellement reçu de tout le monde. Thomas de Grançon fut le premier à le goûter, & tous les Seigneurs y donnerent ensuite les mains. *Cressonval* avec Hugues de Caurelay furent secrettement détachés pour aller dans les places rassembler le plus qu'ils pourroient de monde & l'en tirer pour grossir leur armée. Hugues de Caurelay, afin d'amuser Bertrand pendant qu'il feroit de son côté les diligences nécessaires pour amasser des secours, envoya l'un de ses gardes à Vire avec ses dépêches, pour demander bataille à Bertrand, & con-

venir avec lui d'un jour. Le garde arriva bientôt devant cette place, qu'il vit environnée d'enseignes, de tentes & de hutes couvertes de feuillées. Tout y retentissoit du bruit des trompettes, & le camp lui paroissoit rempli de tant de soldats, qu'il ne croyoit pas que les Anglois fussent en assez grand nombre pour mesurer leurs forces avec celles des François.

Tandis que ce Cavalier avançoit, il aperçut un autre Trompette qui portoit les armes de Guesclin sur sa casaque, & qui revenoit du Mans, où son Maître l'avoit envoyé. Celui-ci voyant que l'Anglois avoit aussi sur sa cotte d'armes celles de Thomas Granfon Général des ennemis, la curiosité lui fit naître l'envie de l'approcher pour sçavoir quel étoit le motif qui l'amenoit en ces quartiers. L'autre lui répondit qu'il lui donnoit à deviner quel étoit le sujet de son message : c'est apparemment pour demander bataille, lui dit le garde de Guesclin ; comptez que vous l'aurez, ajoutant dans son patois, *car je connois Monseigneur à tel, qu'il ne vous en faudra, ne que Mars en Carême.* Ces deux hommes s'étant ainsi joints, continuèrent leur route, dévisant ensemble sur la valeur & le courage de leurs Maîtres. Ils arrivèrent enfin

à Vire , dont on leur ouvrit le château pour les faire parler à Bertrand , qu'ils trouverent se promenant dans la cour de ce lieu ; il s'entretenoit avec les Chefs & les principaux Seigneurs de l'armée , dont étoient le Comte de S. Paul & son fils , le Seigneur de Raineval & Roulequin son fils , Oudard de Renty , le Maréchal d'Endreghem , Olivier de Clifon , Jean de Vienne & les deux Mauny. Le Trompette de Bertrand présenta celui de Granfon , disant à son Maître qu'en revenant du Mans , où il lui avoit commandé d'aller , il avoit rencontré dans son chemin ce garde , de qui il avoit appris que le Général Anglois l'envoyoit auprès de lui pour quelque affaire d'importance qu'il avoit à lui communiquer de sa part , & qu'il l'avoit prié de le présenter.

Bertrand se disposant à l'écouter , le Trompette Anglois lui fit son compliment avec beaucoup de respect & de soumission , commençant par le louer sur sa valeur & sur sa réputation ; ensuite il lui témoigna qu'il se présentoit une belle occasion de couronner les grandes actions qu'il avoit faites en acceptant le défi qu'il lui offroit de la part de Thomas Granfon , qui demandoit un jour auquel les deux armées pussent en venir aux

mains en bataille rangée ; que s'il refusoit de prendre ce parti, l'intention de son Maître étoit de l'attaquer de nuit ou de jour , sans garder aucunes mesures avec lui. Le Trompette ayant achevé ces paroles , lui mit entre les mains la dépêche de Thomas Granfon. Quand (80) Bertrand en eut entendu la lecture , piqué jusqu'au vif , il jura qu'il ne mangeroit qu'une fois jusqu'à ce qu'il eût vu les Anglois. Il s'informa du Trompette en quel endroit ils étoient campés ; il lui répondit que c'étoit auprès de Ponvallain , qu'ils étoient déjà bien quatre mille hommes d'armes , sans un grand renfort qu'ils attendoient , & que Cressonval étoit allé tirer des garnisons voisines ; qu'avec ce secours les Anglois avoient grand desir de le voir en bataille. *Par Dieu* , dit Bertrand , *ils me verroient plutôt que besoin ne leur fut* : & pour témoigner la joye que lui donnoit cette nouvelle , il fit une largeffe de quatorze marcs d'argent au Trompette Anglois , & commanda qu'on le fît bien boire & bien manger ; qu'il le vouloit renvoyer aux Anglois , pour leur annoncer de sa part qu'il feroit plus de la moitié de du chemin pour les aller voir au plutôt. On régala tant le Trompette durant toute la nuit ,

qu'au lieu de partir à la pointe du jour , il lui fallut dormir pour cuver son vin.

Bertrand se servit de cette favorable occasion pour surprendre les Anglois qui n'avoient point encore reçu de nouvelles de leur Messager , qu'ils attendoient avec impatience. Il commanda secrettement que chacun s'armât & montât à cheval, & que qui l'aïmeroit le suivît sans perdre de temps , parce qu'il ne vouloit reposer ni jour ni nuit , jusqu'à ce qu'il eût combattu les Anglois.

On eut beau lui remontrer qu'il prenoit mal ses mesures puisqu'il vouloit partir à l'entrée de la nuit au milieu des vents & de la pluye qui devoient beaucoup fatiguer ses troupes , & les mettre hors de combat , qu'il valoit mieux attendre au lendemain que de s'engager si précipitamment dans l'exécution d'un dessein , qui mal entendu & mal entrepris , pourroit traîner après lui de fâcheuses suites. Il ne se paya point de ces raisons dans lesquelles il ne voulut point entrer , jurant qu'il ne descendroit pas de cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé les Anglois , à qui il mouroit d'envie de donner bataille , & que ceux qui ne le suivroient pas seroient réputés pour traîtres , & pour infâmes auprès de

Sa Majesté, qui leur feroit sentir son indignation. Il n'eut pas plutôt fait ce serment, qu'il se mit en devoir de partir, n'ayant d'abord que cinq cens hommes d'armes à sa suite. Il faisoit si noir & si sombre qu'on ne pouvoit pas voir cinq pieds devant soi, ni savoir quelle route il falloit prendre pour se bien conduire ; d'ailleurs une grosse pluye fécondée d'un vent froid & piquant, les mettoit tous dans un désordre étrange. Jean de Beaumont prit la liberté de représenter à Bertrand qu'il falloit au moins sonner la trompette pour s'assembler & prendre des flambeaux afin de s'éclairer au milieu des ténèbres : mais Guesclin ne goûtant point cet expédient, répondit que c'étoit donner aux Anglois des nouvelles du mouvement qu'ils alloient faire, & que le bruit des trompettes & la clarté des flambeaux alloient tout reveler à leurs ennemis, que quelqu'espion ne manqueroit pas d'informer de tout.

Chacun le suivit donc au travers de l'orage & de la nuit du mieux qu'il lui fut possible. Les uns tomboient dans des fossés, d'autres s'imaginant aller leur droit chemin marchaient à travers champ, & leurs chevaux heurtoient souvent les uns contre les autres en se rencontrant. Le Maréchal d'Endreghem vit avec

peine partir Bertrand du Guesclin sans le suivre ; & pour exhorter les autres à l'imiter , il témoigna qu'on ne devoit pas abandonner un Général que le Ciel leur avoit donné pour retablir les fleurs de Lys dans leur premier lustre , & qui n'avoit pas son semblable dans l'Europe. Ces paroles furent prononcées avec tant de force , & de poids , que chacun se mit aussitôt en devoir de partir. Le Maréchal commença le premier à faire un mouvement à la tête de cinq cens hommes d'armes , le Comte du Perche , le Maréchal de Blainville , Olivier de Clifton qui fut depuis Connétable de France , le Vicomte de Rohan , Jean de Vienne , le Sire de Rolans depuis Amiral , les Seigneurs de la Hundaye , de Rochefort , & de Tournemines , se mirent aussitôt en marche pour seconder Bertrand dans la dangereuse expédition qu'il alloit entreprendre : mais comme la grande obscurité ne leur permettoient pas de se reconnoître , ils sortoient de leur rang sans s'en appercevoir , & se heurtant les uns contre les autres ils prononcoient mille imprécations & contre la nuit & contre celui qui leur faisoit faire certe marche. Il y eut beaucoup de chevaux qui périrent , & Bertrand en perdit deux des meilleurs de son écurie dans cette nuit.

Chacun lui (81) reprochoit le mal qu'il souffroit, & la perte qu'il faisoit de gens qui s'égaroient dans ce désordre. Il tâcha de consoler tout le monde en disant que les Anglois avoient assez d'or & d'argent pour les dédommager, & qu'après qu'on les auroit battus, on trouveroit dans leurs dépouilles de quoi se payer au centuple de tout ce qu'on auroit perdu.

Il avoit dans ses troupes toute la belle jeunesse de Normandie, de la Bretagne, du Mans & du Poitou, qui ne demandoit qu'à combattre les Anglois : Bertrand les entretenoit dans cette noble chaleur. Tandis qu'il les animoit à bien faire, les ténèbres se dissipèrent, les vents se calmerent, la pluye cessa, & le jour qui parut leur fit connoître qu'ils n'étoient pas loin de Ponvallain. Tous les soldats étoient trempés comme s'ils fussent sortis du bain. Bertrand pour se délasser avec eux, & les faire un peu respirer, fit alte au milieu d'un pré pour reconnoître tout son monde, & le rassembler. Il ne trouva pas plus de cinq cens hommes qui l'avoient suivi : mais jettant les yeux plus loin, il apperçut sur la chaussée beaucoup d'autres troupes qui filoient & le venoient joindre. Cette découverte releva ses espérances ; il

exhorta ses gens à reprendre cœur en leur représentant qu'ils alloient tomber sur les Anglois, qui seroient surpris, & ne s'attendoient pas à cette irruption : qu'il ne s'agissoit seulement que de faire un peu bonne contenance pour vaincre des ennemis que leur seule présence alloit intimider ; que Dieu qui de tout temps avoit été le protecteur des Lys leur inspireroit le courage & les forces dont ils auroient besoin pour triompher de ces étrangers : qu'ils ne seroient pas les seuls à les attaquer, puisqu'il voyoit déjà paroître Olivier de Clifson, le Vicomte de Rohan, le Seigneur de Rochefort, Jean de Vienne & le Sire de Trye qui venoient avec le Maréchal de Blainville pour les renforcer. Ils étoient tous si mouillés & si fatigués, & leurs chevaux si recrues & si las, qu'à peine se pouvoient-ils soutenir.

Après avoir pris un peu de repos, & s'être sechés au soleil, ils mangerent & burent pour avoir plus de force à combattre, & montant sur leurs chevaux qu'ils avoient aussi fait repaître, ils se dirent adieu l'un à l'autre, frappant leurs poitrines dans le souvenir de leurs déréglemens passés, & recommandant le soin de leurs ames à leur Créateur qu'ils espéroient voir bénir leurs

armes. A peine eurent-ils fait une lieue , qu'ils virent les Anglois dispersés çà & là par les champs , sans aucun ordre ni discipline , & ne songeans point à la visite qu'on leur alloit rendre. Bertrand fit remarquer ce désordre à ses troupes ; il les encouragea de son mieux à leur tomber sur le corps tandis qu'ils étoient ainsi séparés & ne se tenant point sur leurs gardes , leur promettant tout l'or , tout l'argent , les chevaux & les richesses qu'ils trouveroient dans l'armée des Anglois sans vouloir aucunement partager avec eux le butin qu'ils pourroient faire. Il remarqua qu'ils étoient bien deux mille sur le champ qui vivoient avec beaucoup de relâchement & ne se défioient de rien ; que leurs Généraux & leurs Capitaines étoient logés dans des villages , attendans toujours quelle nouvelle le Trompette de Thomas de Granfon leur devoit apporter. D'ailleurs Hugues de Caurelay & Cressonval qui devoient amener un grand renfort n'étoient point encore arrivés : il n'y avoit que Thomas de Granfon leur Général , qui se reposant sur le retour de son Trompette demouroit dans son camp se divertissant sous sa tente avec sécurité. Bertrand voyant que le moment étoit favorable s'approcha d'eux

avec tant de précaution, qu'il ne se contenta pas de faire cacher sa bannière & de ne point déployer ses enseignes : mais il voulut que ses gens cachassent leurs cuirasses sous leurs habits, & que les trompettes se tussent, afin de surprendre ses ennemis avec plus de succès.

Il leur commanda de mettre pied à terre, aussitôt qu'ils se trouveroient à un demi trait d'arbalète près des Anglois. Cet ordre fut exécuté avec un tel secret, que ces derniers ne s'en apperçurent que quand il fallut en venir aux mains avec les François, qui crièrent tout d'un coup : *Montjoie Saint Denis*, en montrant leurs cuirasses & leurs étendards où les Lys étoient arborés; & faisant retentir la campagne du bruit de leurs trompettes, ils chargerent les Anglois avec tant de furie, qu'ils abbatoient tous ceux qu'ils frappoient, & les autres prenant la fuite jetoient l'épouvante dans leur armée, se plaignans qu'ils étoient trahis. Thomas de Granfon consterné de cette camifade, s'en prit à son Trompette croyant en avoir été mal servi, se persuadant qu'étant de concert avec Bertrand, il n'étoit pas revenu exprès, pour lui donner le loisir de faire cette entreprise pendant qu'on attendroit son retour. Il tâcha
dans

dans une si grande déroute de rallier ses gens & de les rassembler sous son drapeau, faisant sonner ses trompettes pour les avertir de se rendre à son étendard. Il s'en attroupa près de mille qui coururent à son enseigne : mais Bertrand poursuivant sa pointe avec les plus braves, se fit jour au travers des Anglois, renversa toutes leurs tentes & leurs logemens. L'exécution fut si grande qu'il en coucha plus de cinq cens sur le pré de ce premier coup. La bravoure de ce Général étonna si fort les Anglois, que se regardans l'un l'autre ils se disoient réciproquement que jamais ils n'avoient vu dans la guerre un si redoutable homme, ni qui sçut mieux s'acquitter du devoir de soldat & de Capitaine : qu'on ne pouvoit pas comprendre comment avec une poignée de gens il faisoit un si grand fracas dans une armée bien plus nombreuse & plus forte que la sienne.

Thomas de Granfon voulut avoir recours à un stratagème, en ordonnant à Geoffroy Ourfelay d'envelopper Bertrand avec huit cens hommes d'armes, & de l'attaquer par derriere dans la plus grande chaleur du combat. Ce Capitaine se déroba de la bataille avec un pareil nombre de gens & s'alla poster derriere une montagne pour venir

charger Guefclin à dos , quand il en trouveroit l'occasion favorable , se tenant là caché tout exprès pour étudier à loisir le temps & le moment propre pour l'accabler par une irruption subite & imprévue. Bertrand faisoit toujours un merveilleux progrès contre les Anglois qui s'éclaircissoient & fuyoient devant lui , quand voulant achever la victoire qui se déclaroit en sa faveur il apperçut l'étendard de Thomas Granfon. Ce nouvel objet lui fit à l'instant commander à ses gens de passer sur le ventre à tout ce qu'ils rencontreroient pour aller arracher cette enseigne des mains de celui qui la portoit , les assurant qu'aussitôt quelle seroit gagnée , la bataille seroit gagnée. Les François partirent à l'instant pour se faire jour au travers des Anglois qui se défendoient & faisoient les derniers efforts pour les arrêter.

Tandis qu'on combattoit , Thomas de Granfon s'avisa de détacher un Cavalier pour aller à toute jambe à Ponvallain , donner avis à David Hollegrave de venir incessamment à son secours avec les cinq cens hommes qu'il commandoit. Celui-ci par son arrivée rétablit un peu le combat , & donna quelque exercice à Bertrand , qui fut obligé de renouveler ses premiers efforts pour le sou-

tenir contre un renfort si inopiné. Cependant comme si la présence de ce péril eût redoublé l'ardeur de son courage, il se lançoit au milieu des Anglois écumant comme un sanglier; il frappoit d'estoc & de taille sur eux, les abbattoit & les renversoit, perçant les uns au défaut de la cuirasse, & soulevant le juste au corps des autres, afin que son épée trouvât moins d'obstacle à les tuer, ne voulant faire quartier à personne, ni prendre aucun Anglois à rançon. Le Comte de Saint Paul, & son fils se signalerent dans cette chaude rencontre : le Sire de Raineval, Galeran, & Roulequin ses fils, Oudard de Renty, Enguerrand d'Eudin, Alain & Jean de Beaumont, les deux Mauny, & les autres braves François y payerent de leurs personnes. Thomas de Granfon de son côté faisoit de son mieux pour encourager ses Anglois à ne pas reculer, leur promettant que pour peu qu'ils tinssent encore bon, la victoire leur seroit immanquable, parce que Geoffroy Ourfelay alloit sortir de son embuscade avec huit cens hommes pour envelopper Bertrand & le charger : que si ce Capitaine tomboit dans ses mains, comme il l'espéroit, il se feroit un mérite de le présenter au Roi Edoüard son maître, qui re-

cevroit avec plaisir un si redoutable prisonnier, qu'il ne rendroit pas pour tout l'or de la France.

Ourfelay pensoit faire son coup, & prenoit déjà son tour avec ses gens, à la faveur d'un bois qui l'épauloit & le couvroit; mais il fut bien surpris quand il se vit coupé par quatorze cens combattans qui lui tombèrent sur le corps, & que menoit contre eux Olivier de Clifson, secondé des deux Maréchaux d'Endreghem & de Blainville, & de Jean de Vienne. Comme la partie n'étoit pas égale, les Anglois voyans qu'ils alloient être accablés par la multitude, commencèrent à plier. Les François profitans de leur crainte, en tuerent grand nombre, & le carnage ne cessa que par la prise d'Ourfelay. Clifson lui demanda ce qu'étoit devenu Bertrand, & s'il en savoit des nouvelles, il lui répondit qu'il étoit aux prises avec les Anglois, sur lesquels il avoit déjà remporté de grands avantages, & que comme il l'alloit envelopper avec ses huit cens hommes, ils l'en avoient empêché : qu'il ne sçavoit pas au vrai s'il étoit mort ou vif depuis que l'on avoit commencé la mêlée. Clifson témoigna qu'il seroit au désespoir, & n'auroit jamais de joye dans sa vie s'il méfarris-

voit à Bertrand ; le Maréchal d'Endreghem qui n'y prenoit pas moins de part que lui, remontra qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit incessamment marcher à son secours. En effet ils ne pouvoient pas le lui donner plus à propos : car quand ils arriverent à l'endroit où les deux armées étoient encore aux mains, ils trouverent Bertrand engagé dans le combat, & pressé par Thomas Granfon, qui tout fier du renfort qu'il venoit de recevoir de David Hollegrave, & se prévalant du plus grand nombre, comptoit déjà que Guesclin ne lui pouvoit échapper ; mais son attente fut vaine : car ces quatorze cens combattans commandés par Clifson, vinrent tout-à-coup se jeter au travers des Anglois avec autant de furie que des loups affamés qui s'élançent dans un bercail pour en faire leur proie. Clifson fit voir en cette rencontre que ce n'étoit pas sans raison qu'on l'appelloit le *Boucher de Clifson* : car il charpentoit à droite & à gauche tout ce qui se rencontroit sous la force & la pesanteur de son bras.

Le carnage fut si grand que David Hollegrave aimoit mieux se rendre que de se faire tuer. Thomas de Granfon voyant ses troupes en désordre & à demi battues, rallia

ce qu'il avoit de meilleur pour faire encore bonne contenance & disputer à ses ennemis le terrain pied-à-pied. Il avoit encore bien douze cens Anglois, dont il se promettoit un grand effet; mais il y avoit déjà longtemps qu'ils étoient aux mains avec Bertrand & ses François; dégouttans de sueur & du sang qui couloit de leurs blessures, ils ne pouvoient presque plus rendre de combat. Clifson, Endreghem & Vienne voulant achever la journée, crioient pour encourager leurs gens, *Notre Dame Guesclin*; & l'affaire étoit déjà si fort avancée, que de tous les Anglois, il n'en seroit pas échappé seulement un seul, quand Thomelin Foliffet, Hennequin, Acquet & Gilbert Guiffart survinrent avec quelque renfort pour soutenir pendant quelque temps le choc des François; mais il leur fallut enfin céder, d'autant plus que le Comte du Perche, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Rochefort & de la Hunaudaye arriverent fort à propos avec des gens tous frais, qui firent une si grande exécution que Granfon voyant la campagne jonchée de ses morts, & les François mener battant le reste des Anglois qui n'avoit pas encore perdu la vie, tomba dans un si grand désespoir, qu'aimant mieux

mourir que de survivre à sa honte & à sa défaite, il prit une hache à deux mains, dont le tranchant étoit d'acier, & la levant bien haut, il l'alloit décharger sur la tête de Guesclin, si celui-ci se coulant sous le coup, ne l'eût fait porter à faux : il faisoit Granfon par le corps, & le colletta avec tant de force, que non seulement il le jetta sous lui; mais lui arracha la hache qu'il tenoit, dont il le pouvoit aisément assommer : il aima mieux généreusement lui donner la vie, pourvû qu'il se rendît à l'instant. Granfon ne balançoit point à le faire, & cela le mit à couvert d'un autre coup que lui alloit décharger Olivier de Clifson, si Bertrand ne l'eût paré en lui retenant le bras, & lui disant que Granfon étoit son prisonnier.

Il ne restoit plus qu'à se saisir de Thomelin Foliffet, qui se moquoit de ceux qui se mettoient en devoir de le prendre, en se défendant avec un bâton à deux bouts, dont il se couvroit le corps. Personne n'en approchoit impunément; il y en eut même qui pour avoir voulu trop risquer, y laisserent la vie. Regnier de Sufanville (82) fut un de ceux-là. La mort de ce Chevalier que Clifson confidéroit beaucoup, alluma si fort sa colere, que se jettant sur Thomelin, il

lui fendit en deux avec sa hache son bâton à deux bouts. Celui-ci se voyant défarmé d'un instrument, dont il se sçavoit si bien servir, mit aussitôt l'épée à la main pour en percer Olivier de Clifson; mais le coup qu'il porta ne fit aucun effet, parce qu'il étoit si bien cuirassé, que l'épée trouvant une forte résistance, se cassa en deux. Ce malheur obligea Thomelin de se jeter aux genoux de Clifson, pour lui demander la vie, le priant de le vouloir prendre pour son prisonnier. Hennequin, Acquet, Gilbert Guiffart, & plusieurs autres, voyant que tout étoit perdu, prirent le parti de se rendre. Le butin fut grand pour les François. Il n'y eut pas jusqu'au moindre palfrenier & goujat qui n'eût son prisonnier, & dont il ne tirât une bonne rançon. Le débris de cette déroute des Anglois s'alla jeter dans les places voisines, les uns allèrent se réfugier dans la ville de *Baux*, & d'autres chercherent leur azile dans celle de *Brestiere*, d'autres dans celle de *St. Maur-sur-Loire*, où Cresfonval étoit encore, assemblant le plus de gens qu'il pouvoit pour en renforcer l'armée Angloise, dont il ne savoit pas la défaite. Guesclin voulut les y suivre & les chasser de ces forts, en les y assiégeant sans perdre de temps.

C H A P I T R E X X X I I .

De la prise du fort de Baux & de la ville de Bressiere, & de la sortie que les Anglois firent de S. Maur-sur-Loire, après y avoir mis le feu : mais qui furent ensuite battus par BERTRAND devant Bressiere.

GUESCLIN s'étant allé délasser & raffraîchir avec les siens dans la ville du Mans, après une si mémorable victoire, & sçachant que les Anglois s'étoient retirés dans la ville de Baux, il crut que la gloire qu'il avoit acquise dans cette journée ne seroit pas entiere ni complete, s'il ne les alloit encore assiéger dans cette forteresse : Bertrand s'en approchant un peu trop près pour mieux connoître la place, le Gouverneur lui demanda ce qu'il vouloit, & quelle étoit la raison de sa curiosité, qui lui faisoit étudier ainsi l'assiette de son fort. Guesclin lui répondit qu'il ne faisoit cette démarche que pour sçavoir son nom, dans l'espérance de se pouvoir ainsi aboucher avec lui. Ce Commandant lui témoigna qu'il étoit bien aise de le contenter là-dessus, & qu'il s'appelloit le *Chevalier Gautier*. Bertrand l'exhorta de lui rendre sa place sans se faire attaquer dans

les formes ordinaires par une armée Royale & victorieuse qu'il commandoit en personne en qualité de Connétable de France, ayant avec lui tous les braves de ce Royaume, dont étoient les deux Maréchaux d'Endreghem & de Blainville, Olivier de Clifson, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Retz, de Rochefort, de la Hunaudaye, Jean & Alain de Beaumont, l'élite & la fleur de la France. Ce Gouverneur l'assura qu'il le connoissoit peu pour lui faire une semblable proposition, qu'il ne se rendroit pas quand ses murs seroient percés comme un crible, ses gens tués, & lui-même tout couvert du sang de ses blessures; il lui ordonna de se retirer au plutôt, s'il ne vouloit se faire écraser sous un monceau de pierres qu'il lui feroit jeter sur la tête : *Ha larron*, lui dit Bertrand, *tu es en ton cuidier : mais par la foy que dois à Dieu, jamais ne mangeray ne ne bauray tant que je taye pris ou mis en mon dongier.*

Le Gouverneur se mocqua de lui, & se prépara de son mieux à se bien défendre, se persuadant que Guesclin ne feroit que blanchir dans l'entreprise qu'il feroit sur la place. Bertrand s'étant mis à l'écart, vint retrouver ses gens pour les exhorter à tirer raison de

l'insolence de ce Commandant , qui l'avoit bravé jusqu'à lui faire insulte , leur disant qu'il falloit aller dîner dans cette place , où il y avoit de bonnes viandes , & de bon vin qui les y attendoient , & que chacun se tint prêt pour monter à l'assaut. Il fit mettre pied à terre aux Gens d'armes , & leur ordonna de descendre dans le fossé pour s'attacher ensuite à la muraille , dans laquelle ils fichoient entre deux pierres leurs dagues & leurs poignards , dont ils se faisoient des degrés & des échelons pour monter , tandis que les Arbalétriers favorisoient à grands coups de traits les efforts qu'ils faisoient pour se rendre au haut des murs sans en être repouffés par les assiégés , qui n'osoient paroître sur les remparts , à cause de cette grêle de flèches & de dards que les François leur lançoient du bord du fossé. Roulequin de Raineval fut fait Chevalier sur le champ de la main de Bertrand , pour avoir osé le premier monter à l'échelle : la précipitation qui faisoit aller les soldats à l'assaut , en faisoit beaucoup tomber les uns sur les autres ; mais l'ardeur qu'ils avoient de se rendre Maîtres de la place , faisoit qu'ils s'entr'aidoient à se relever. Bertrand craignant que les fatigues ne refroidissent leur courage , leur promettoit

de les récompenser largement, & les excitoit de son mieux à ne se point relâcher. Il y eut un soldat Breton qui fit enfin de si grands efforts, qu'il monta sur le mur; & se battant en désespéré contre les Anglois qui le vouloient repouffer, il fraya le chemin aux autres, en criant : *Guesclin, Saint Pol, le Perche, Raineval, Renty & Heudin*. Ils monterent tous à la file, & s'étant rendus les plus forts, ils chasserent les ennemis du poste qu'ils occupoient auparavant, & s'étant répandus ensuite dans la ville, ils y jetterent tant de frayeur, & firent une si cruelle boucherie, que l'Anglois qui commandoit, s'estima bienheureux de s'évader par une poterne dont il s'étoit réservé la clef. La ville se rendit aussitôt; les soldats firent un butin considérable, & trouverent beaucoup de vivres & de vins pour s'y rafraîchir & s'y délasser de toute les fatigues que leur avoit coûté cette conquête.

Bertrand ne se contentant pas de ce premier succès, dépêcha par tout des coureurs pour sçavoir où les fuyards s'étoient refugiés après leur défaite à *Ponvallain*. Ce Général apprit que le debris de cette armée battue s'étoit retiré dans *S. Maur-sur-Loire*, & que les Anglois ne s'y croyoient pas en sûreté

depuis qu'ils avoient ſçu que la fortereſſe de Berry avoit été priſe d'afſaut. Cette ſurprenante nouvelle les y fit tenir ſur leurs gardes avec plus de précaution que jamais : car le ſeul nom de Bertrand les faiſoit pâlir , & quand ils entendoient le moindre bruit , ils ſ'imaginoient le voir auſſitôt à leurs portes. Leur terreur ne fut pas vaine : car ils furent promptement inveſtis. Bertrand avant que de rien entreprendre contre une place ſi forte , trouva bon de tenir conſeil avec les Seigneurs qui commandoient dans ſon armée. A cet effet il appella Guillaume de Launoy , Carenlouet Capitaine de la Rochepoſay , Guillaume le Baveux , Ivain de Galles , & un autre Chevalier que l'on (83) nommoit *le Poursuivant d'amours*.

Il les conſulta tous ſur les meſures qu'il avoit à prendre dans une occaſion de cette conſéquence , leur représentant que la place devant laquelle ils étoient poſtés n'étoit pas l'affaire d'un jour , & qu'il étoit important de ſ'en affurer avant que d'entrer plus avant dans le pays , de peur que Creſſonval , qui commandoit dedans , ne les harcelât par derriere , ayant une forte garniſon d'Anglois , qui pourroient faire des courſes ſur eux , & les troubler dans les expéditions qu'il leur falloir.

entreprendre pour chasser les ennemis du Royaume de France.

Les avis furent partagés dans le Conseil. Les uns estimoient qu'une forteresse de cette conséquence, située sur la riviere de Loire, & bien fortifiée, méritoit qu'on l'assiégeât dans les formes ; d'autres vouloient qu'on l'insultât, sans la marchander davantage ; mais le sentiment de Bertrand prévalut sur celui des autres, & fut universellement suivi, quand il déclara qu'il croyoit qu'il étoit nécessaire, avant toutes choses, de pressentir Cressonval (84) Gouverneur de S. Maur, qu'il connoissoit de longue main pour avoir fait la guerre avec lui pendant plusieurs années en Espagne. Il envoya donc un Héraut de sa part à S. Maur, pour prier Cressonval de venir s'aboucher avec lui. Il lui envoya un sauf-conduit. Cressonval ne balança point à fortir de sa place sur de si bonnes sûretés, ordonnant à son Lieutenant de bien veiller sur tout, de peur d'être surpris en son absence.

Quand Guesclin le vit approcher, il lui dit : *Bien veignant, Sire ; par S. Maurice dinerez avec moy, & buvrez de mon vin ainçois que partiez : car vous avez été mon amy de pièça.* Il le cajola de son mieux, lui

rappelant tous les travaux qu'ils avoient effuyés ensemble en Espagne , quand ils faisoient la guerre en faveur d'Henri contre Pierre , & qu'il ne l'avoit quitté que parce que le service du Prince de Galles son Maître l'appelloit ailleurs , ainsi que doit faire tout bon sujet & fidele vassal. Il ajouta qu'il avoit pris la liberté de le faire venir pour renouveler leur ancienne amitié le verre à la main , sans préjudicier au service commun de leurs Maîtres, les Rois de France & d'Angleterre.

Cressonval lui témoigna que les liaisons particulieres qu'il avoit avec lui , ne seroient jamais capables de lui faire trahir la fidélité qu'il devoit à son Prince : aussi Guesclin lui fit connoître qu'un repas fait entre deux amis sujets de deux Souverains ennemis , ne leur pourroit attirer aucune affaire auprès de leurs Maîtres , puisque chacun d'eux se mettoit en devoir de les bien servir quand l'occasion s'en présenteroit ; enfin Cressonval se rendant à des raisons si spécieuses & si fortes , n'osa pas refuser la priere qu'il lui faisoit avec tant d'honnêteté de vouloir bien manger avec lui. Bertrand le régala splendidement. Ils s'entretinrent durant le dîner des périls qu'ils avoient effuyés ensemble , & de quelques

engagemens de cœur qu'ils avoient eu pour les Dames tandis qu'ils étoient en Espagne. Quand le repas fut achevé, Guesclin tira Cressonval à l'écart, & lui dit qu'il n'avoit souhaité cette entrevue que pour lui faire voir le danger dans lequel il s'alloit plonger, s'il prétendoit défendre S. Maur contre une armée aussi forte que la sienne, composée de gens agguerris & fière de ses victoires; qu'il n'avoit pas voulu l'attaquer d'abord, dans le dessein qu'il avoit de le ménager comme son ami : mais que s'il s'opiniâtroit à vouloir soutenir un siège, il couroit risque d'être pris & de perdre la vie lui & tout son monde. Il le conjura de faire des réflexions sur tout ce qu'il lui disoit, l'assurant que s'il ne déferoit pas à son avis, il auroit tout le loisir de s'en repentir.

Cressonval ne donna point d'abord dans le piège. Il convint avec lui que jamais place ne seroit attaquée par un plus fameux Capitaine, ni par des troupes plus braves & plus intrépides : mais il le pria de vouloir bien songer qu'il devoit être jaloux de son honneur, & de la fidélité qu'il devoit au Prince de Galles, qui lui avoit confié la garde d'une citadelle très-forte pourvue d'une bonne garnison, de toutes les munitions

tions nécessaires de guerre & de bouche ; qu'il étoit de son devoir de la défendre au péril de sa vie , & de se faire ensevelir sous ses ruines , plutôt que de commettre la lâcheté qu'il lui proposoit. Bertrand ne s'accommodoit pas d'une repartie qui reculoit la reddition de S. Maur-sur-Loire. Il fronça le sourcil , & jura , en disant à Cressonval , *que par Dieu , qui fut peiné en croix , & le tiers jour suscita , & par S. Yves , s'il attendoit qu'il mit trefs ne tentes devant son fort , il le feroit pendre aux fourches.* Le Gouverneur allarmé de ce serment , & le connoissant homme à lui tenir parole à ses dépens le pria de trouver bon qu'il remontât à cheval pour s'en retourner à S. Maur , & représenter ce qu'il venoit de lui dire aux bourgeois , & à la garnison de sa place. Bertrand le voyant disposé à se rendre , donna d'autant plus volontiers les mains à sa priere. Cressonval ne fut pas plutôt arrivé , qu'il fit assembler dans l'Hôtel-de-Ville les plus notables bourgeois , & les principaux Officiers de la garnison , pour leur donner avis du serment qu'avoit fait Guesclin de les faire tous pendre , s'ils tomboient dans ses mains après la prise de la place.

Ce discours les intimida au point qu'ils

vouloient déjà prendre le parti de s'enfuir sans attendre que Bertrand commençât le siège : mais Cressonval essaya de les rassurer, en leur disant qu'il avoit stipulé par avance, qu'ils auroient leurs biens & leurs vies sauvés, en se rendant dans un certain jour ; & qu'il valoit mieux en passer par-là, que de s'exposer à une mort certaine qu'ils ne pourroient jamais éviter, si la ville étoit une fois prise ou par siège, ou par famine, ou par assaut. La crainte de la mort les faisoit presque tous donner dans ce sentiment, quand un Chevalier Anglois, fort brave de sa personne, prit la parole pour représenter à la compagnie, qu'une reddition si précipitée ne les garantiroit jamais du soupçon que le Prince de Galles auroit de leur perfidie, s'ils se rendoient sur de simples menaces, qu'un Général leur faisoit pour les intimider. Cette généreuse remontrance ne leur inspira point le courage & la résolution de se bien défendre, mais les rendit encore plus timides. Cressonval faisant réflexion sur ce qu'avoit dit le Chevalier Anglois, & craignant que le blâme ne tombât sur lui seul, jura qu'il feroit bien voir par la conduite qu'il alloit tenir, qu'il n'étoit point capable de la trahison dont on avoit prétendu l'accuser. Il commanda donc à

chacun de se préparer à sortir , & d'emporter ses meubles , son argent & ce qu'il avoit de plus précieux , parce qu'aussi-tôt qu'ils auroient gagné la porte , il avoit envie de mettre le feu dans la Place , & de la réduire en cendres , afin que Bertrand n'en eût que les décombres. Il leur dit que quand ils seroient hors des portes ils eussent à se retirer dans *Bressiere* ou dans *Moncontour*.

Cet ordre fut ponctuellement exécuté de la même maniere qu'il l'avoit projeté. Les bourgeois & les soldats se chargerent de tout ce qu'il purent emporter ; & quand ils eurent gagné la prairie , Cressonval fit aussi-tôt mettre le feu par ses gens , sans pardonner même aux Eglises , dont la flamme & la fumée se voyoient de loin. Le vent qui souffloit alors en porta les étincelles à plus de deux lieues de là : la nouvelle en vint bientôt à Bertrand , qui fut averti par un courier , qu'on appelloit *Hasequin* , que les Anglois venoient de sortir de S. Maur après y avoir mis le feu ; qu'ils prenoient la route de *Bressiere* & de *Moncontour* , chargés de toutes les dépouilles de la ville , & qu'il étoit aisé de les atteindre , parce que les effets qu'ils portoient ralentissoient leur marche.

Bertrand , déconcerté de cette nouvelle à

laquelle il ne s'attendoit pas, fit mille imprécations contre l'infidélité prétendue de Cressonval qui avoit violé la parole qu'il lui avoit donnée, de lui remettre la place entre les mains. Le Maréchal d'Endreghem lui dit qu'il n'avoit pas tant de tort, puisqu'il lui avoit laissé les portes ouvertes : mais comme il n'en voyoit plus que les cendres & les ruines, il résolut de se venger de cette tromperie; commandant sur l'heure à tous ses gens, de monter à cheval pour courir après les Anglois, tandis qu'ils étoient encore sur la route, ou de les investir dans Bressiere, & de les y prendre avec le bagage, & les meubles qu'ils avoient emportés. Comme les François étoient en marche à la suite de Bertrand, les uns se plaignoient que ce Général étoit trop remuant, & ne les laissoit jamais en repos, ne leur donnant pas le loisir de manger ni de dormir; d'autres le disculpoient, en avouant que les siècles précédens n'avoient jamais fait naître un tel homme, ni qui eût de si grands talens pour la guerre, & qu'il falloit un Capitaine de cette trempe, pour relever la France de l'accablement où les Anglois l'avoient réduite.

Quand ces derniers se présentèrent devant Bressiere, ils trouverent les portes fermées,

& les ponts levés sur eux ; car ceux de la ville appréhendoient si fort Bertrand, qu'ils n'osoient pas se déclarer pour ces fuyards, de peur de s'attirer un siege qui finiroit par le carnage de leurs habitans, & le sac entier de Bressiere. Tandis que les Anglois, épuisés de fatigue, & pouvans à peine respirer sous le faix dont ils étoient chargés, demeuroient arrêtés aux portes de cette ville sans y pouvoir entrer, & craignoient que Bertrand qui les poursuivoient, ne les atteignit bientôt, le Commandant de la Place, homme de bon sens & d'expérience, les appella du haut des murailles, leur demanda ce qu'ils faisoient là, s'ils étoient Anglois ou François, & quel étoit le lieu d'où ils étoient sortis. Un de ces Anglois prit la parole pour les autres, & le pria de leur ouvrir ses portes, parce qu'ils venoient de S. Maur sur Loire, qu'ils avoient mieux aimé mettre en cendres, que de souffrir qu'elle fut prise par Guesclin, qui, tout écumant de rage & de fureur, les poursuivoient avec tout son monde, pour assouvir sur eux son ressentiment. Il ajouta pour le toucher encore davantage, qu'ils étoient tous Anglois naturels & sujets du même Prince que les habitans de Bressiere ; que les François leurs ennemis, commandés par Bertrand leur

marchoient déjà sur les talons, & qu'ils alloient être affommés sans qu'il en put échapper un seul, s'il ne leur faisoit la charité de les mettre à couvert du danger qui les menaçoit, en leur donnant retraite dans sa Place. Le Gouverneur appréhendant que le Prince de Galles ne lui fit un jour quelque reproche de son inhumanité, s'il laissoit ainsi les Anglois à la discrétion de leurs ennemis, leur promit qu'il leur ouvreroit ses portes, à condition qu'ils passeroient cinquante à cinquante, & ne coucheroient point dans Bressiere. Les Anglois furent trop heureux d'accepter ces offres; mais il n'en fut pas plutôt entré quarante, que le tocsin sonne de la Tour, & le Guetteur crioit à pleine tête : *Trahi, trahi, fermez la porte voici Bertrand qui vient, ces Anglois fugitifs nous ont vendus.*

En effet, il y avoit quelque vraisemblance de trahison; car on appercevoit du Beffroy, ou coururent les bourgeois, tous les étendards de Guesclin, d'Olivier de Clifson, des Maréchaux d'Endreghem & de Blainville, d'Alain de Beaumont, du Vicomte de Rohan, du Sire de Rochefort, de Carenlouet & des autres Chevaliers François. Les bourgeois ne se possédans point à la vue de tout cet appareil de guerre, s'imaginèrent que ces pauvres An

glois qui demandoient un asile chez eux, étoient d'intelligence avec les François, & n'avoient souhaité l'entrée de leur ville, que pour les livrer à leurs ennemis. Irrités par ce soupçon ils se jetterent sur ces malheureux, & sans avoir aucune indulgence pour eux ils les tuerent tous, ne voulant point prêter l'oreille à leurs justes plaintes, ni aux raisons dont ils vouloient justifier leur conduite. Ils fermerent ensuite leurs portes, & leverent leurs ponts sur le reste des Anglois, qui leur demandoient le passage. Bertrand vint fondre sur eux avec tout son monde ; ils se mirent d'abord en devoir de se bien défendre ; mais leur résistance fut vaine ; ils se virent bientôt accablés par la multitude & enveloppés. Ceux qui survécurent à leur défaite furent faits prisonniers. Guesclin tâchoit de garder la justice distributive dans le partage des dépouilles ; mais il ne put en venir à bout. La difficulté fut encore plus grande quand il fallut regler à qui véritablement les prisonniers appartenoient : & la contestation ne finit qu'aux dépens de la vie de ces pauvres Anglois, car pour vuider le différend que les François victorieux avoient entr'eux, Guesclin & Clifson trouverent que c'étoit un chemin bien

plus court de les faire tous massacrer ; si bien qu'il se fit aux portes de Bressiere un carnage de plus de cinq cens Anglois qui demeurant couchés par terre & ensanglantés des coups qu'ils avoient reçus, devoient effrayer les habitans de cette ville, qui pouvoient voir de leur donjon cette boucherie. Bertrand voulant profiter de leur consternation, s'approcha du pont levis, & voyant quelques soldats qui faisoient le guet, il leur commanda d'aller avertir leur Gouverneur, parce qu'il desiroit s'aboucher avec lui pour traiter de paix à l'amiable. Ce Commandant s'étant présenté pour lui parler, debuta par lui dire des injures donnant mille malédictions au jour qui l'avoit mis au monde pour être le fleau des Anglois : il lui reprocha que depuis quatre mois, il avoit fait contre eux plus d'hostilités que les autres ennemis de leur Nation n'en avoient fait dans un siecle entier : & que n'étant pas content d'avoir trempé ses mains dans le sang de leurs freres qu'il venoit d'affommer, il prétendoit peut-être encore qu'il lui rendit la ville de Bressiere sur une simple sommation.

Bertrand lui promit que s'il vouloit déferer à son commandement, il lui donneroit la vie sauve & la liberté d'emporter son argent.

& son bagage, qu'il feroit la même grace aux soldats de sa garnison ; le menaçant que s'il refusoit d'obéir , il les traiteroit tous comme ces Anglois qu'il voyoit renversés morts , & nageans dans leur sang. Le Gouverneur lui répondit que quand il lui donneroit dix mille marcs d'or, il ne seroit pas capable de commettre une semblable lâcheté : qu'il avoit une ville bien munie , bien fortifiée : qu'il seroit un Prince assez puissant pour lui envoyer du secours en cas de besoin : que s'il rendoit les clefs de sa place sans siège & sans assaut , il mériteroit que son Maître le fit pendre comme un traître. Bertrand s'apercevant que cet homme avoit des sentimens d'honneur avoua de bonne foi que s'il étoit à sa place , il ne se rendroit jamais qu'on n'eût pris d'assaut sa forteresse , ou du moins par un siège qui fut dans les formes , & le louant de ce qu'il avoit le cœur si bien placé , il lui promit de le laisser en repos , & de passer outre avec ses gens , à condition qu'il leur fourniroit des vivres pour un jour en payant. Cet homme au lieu de le prendre au mot & de s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché lui fit une réponse indiscrette & brutale : lui disant qu'il lui donneroit volontiers des vivres pour rien , s'il

croyoit qu'en les mangeant il pût s'étrangler ainsi que tous ces François qu'il menoit avec lui. Cette parole incivile & malhonnête piqua Guesclin jusqu'au vif, *Ah felon portier*, lui dit-il, *par tous les Saints vous serez pendu par la ceinture* : & quand il eut lâché ce mot, il alla de ce pas trouver les autres Généraux François, & leur fit le recit de l'insolence de ce Gouverneur, & des paroles outrageantes avec lesquels il avoit reçu la demande qu'il lui avoit faite de leur donner des vivres pour de l'argent, jurant qu'il en falloit au plutôt tirer raison d'une maniere si sanglante qu'elle servit d'exemple aux autres Gouverneurs qu'ils pourroient rencontrer dans le cours de leur marche. Le Maréchal d'Endreghem, Olivier de Clifson, le Vicomte de Rohan & les autres Seigneurs entrèrent dans son ressentiment. Il y eut là même un jeune Chevalier nommé *Jean Dubois* qui fit serment de porter l'étendard de Bertrand le jour même sur la tour de Bressiere, ou qu'il lui en coûteroit la vie, s'il ne le faisoit pas.

Tous ces Généraux monterent à cheval pour reconnoître l'affiette de la place où il y avoit ville & citadelle, & pour étudier l'endroit qui seroit le plus propre pour la

bien attaquer. Quand Bertrand eut observé le fort & le foible de cette place, il revint à ses gens pour leur dire qu'ils se missent aussitôt sous les armes, & qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de donner un assaut le plus vigoureux qu'ils pourroient : qu'il falloit d'abord se couvrir pour se garantir d'une grêle de dards & de flèches ; mais que quand les assiegés auroient jetté tout leur feu, & que les coups de traits viendroient à cesser, ils devoient tête baissée descendre dans le fossé pour s'attacher au mur & y monter avec des échelles de cordes & d'autres instrumens. Les François voulant venger l'affront que le Gouverneur de Bressiere avoit fait à leur Général s'acharnerent à cet assaut avec une vigueur incroyable, fichans leurs dagues & leurs poignards entre les pierres & le mortier, afin de se faire dans les jointures, des degrés & des échellons pour monter à la cime des murs. Les Anglois leur lâchoient de dessus les remparts des tonneaux remplis de pierres & de cailloux, & ceux sur lesquels ils tomboient, demeuroient écrasés sous leur chute. Toutes ces disgraces ne faisoient que redoubler l'ardeur de ceux qui n'en étoient point atteints, & sans s'effrayer de la vue de ceux qui culbutoient dans les fossés, ils

gagnerent le haut du rempart en grand nombre. Celui qui portoit l'étendard de Bertrand le vint poser au pied du mur en criant *Guesclin*, pour braver encore davantage les ennemis qui commençoient à perdre cœur au milieu de tant de François qu'ils voyoient affronter le péril avec intrépidité. Un Anglois s'efforça d'enlever cette enseigne par la pointe de la pique qui la soutenoit : mais Jean Du Bois qui la portoit la pouffant contre lui, lui perça l'œil droit, & lui fit prendre le parti de se retirer avec sa blessure. Le Maréchal d'Endreghem fit des choses incroyables dans cet assaut (85) qui lui coûta la vie, car trois fois il monta sur le mur, dont il fut repoussé & trois fois renversé dans le fossé. Toutes ces chûtes jointes aux coups qu'il avoit reçus, lui froisserent tellement le corps qu'il ne survécut pas long-temps à cette expédition. Bertrand & Clifson furent aussi fort maltraités : mais avec un moindre danger, car s'étant tirés à l'écart pour reprendre haleine, ils revinrent ensuite à la charge avec plus de rage & de fureur.

Guesclin crioit à ses soldats que la viande dont ils devoient souper, étoit dans cette place & qu'il falloit nécessairement ou la prendre ou mourir de faim. Il commanda

à ce Jean Dubois son Porte-enseigne qu'il levât haut son étendard , afin qu'il fut planté le premier sur les remparts comme un signe de la victoire qu'il alloit remporter , & de la prise de Bressiere. Les Anglois jettoient en vain des barils remplis de pierres sur les François ; rien ne les épouvançoit & ne pouvoit refroidir leur courage. Les Généraux mon-
troient l'exemple les premiers , Alain & Jean de Beaumont , Guillaume le Baveux , les Seigneurs de Rochefort , de Rets , de Vantadour , de la Hunaudaye , Jean de Vienne , Carenloüet , le Chevalier qu'on appelloit le Pourfuiuant d'amours , Alain de Taillecol dit *l'Abbé de male paye* se surpasserent dans cette chaude occasion faisant de grands trous dans les murailles avec leurs piques , & donnant tant de coups dedans que les pierres s'arracherent & croulerent les unes sur les autres. La brèche fut ensuite facile à faire. Guesclin pour achever cette journée crioit à ses gens , *Allons mes enfans ces gars sont suppedités.* A cette parole les François firent un dernier effort & se jetterent comme des lions dans la ville au travers de cette brèche , & joignans ceux qui s'étoient emparés déjà du haut des remparts , ils ne trouverent plus aucune résistance. Il y eut quelque cinquante

Anglois qui voulurent se sauver par une poterne dont ils avoient gardé la clef exprès : mais ils tomberent entre les mains du Maréchal d'Endreghem qui les fit rentrer à grands coups d'épées dont il en tua dix. Bertrand s'étant emparé des murailles où l'on avoit planté son étendard se voyant à la tête de plus de cinq cens braves, fit faire main basse sur tout ce qu'il y avoit d'Anglois dans la ville, si bien que ceux qui se purent sauver dans la citadelle s'estimerent fort heureux. Les François qui s'étoient rendus maîtres de la ville, coururent vite aux portes pour les ouvrir au reste de l'armée qui fit son entrée dans Brelliere, en marchant sur un monceau de morts qui demeuroient étendus dans les rues.

Guesclin vouloit qu'on attaquât la citadelle : mais les troupes étoient si fatiguées de l'expédition violente qu'elles venoient de faire, qu'elles n'étoient plus en état de rien entreprendre, & le Maréchal d'Endreghem tout moulu des coups qu'il avoit reçus en mourut quelque temps après. Les vainqueurs partagerent entr'eux le butin qu'ils firent & donnans toute la nuit au repos dont ils avoient grand besoin, ils se présentèrent le lendemain devant la citadelle, qui profitant de l'exemple

de la ville aima mieux prendre le parti de capituler que d'essuyer le même sort. Bertrand après un si mémorable succès reprit le chemin de Saumur d'où il étoit parti pour cette expédition. Il y passa quinze jours pour s'y rafraichir & s'y délasser, & y faire les obsèques du pauvre Maréchal, dont il avoit fait transporter le corps en cette ville pour l'inhumer. La perte d'un si grand homme fut fort regretée. Tandis que Guesclin prenoit le soin de célébrer ces funeraillles avec le plus de pompe & de pieté qu'il pouvoit, il vint un courier lui donner avis que Robert Knole Général Anglois étoit au château de Derval : qu'il avoit donné les ordres nécessaires pour faire repasser la mer à ses gens, sous la conduite de Robert de Neuville : & que si on pouvoit les surprendre au passage, on pourroit s'en promettre de riches dépouilles, parce qu'ils emportoient avec eux un butin considérable qu'ils avoient fait en pillant tout le plat pays. Bertrand ne voulant pas negliger cet avis important prit la résolution de les attaquer, & fit sonner la trompette, afin que chacun se tint prêt pour marcher. Olivier de Cliflon le pria de vouloir bien souffrir qu'il lui en épargnât la peine & qu'il se chargeât seul de cette en-

treprise. Il lui représenta qu'il étoit nécessaire qu'il restât pour observer les démarches que Chandos pourroit faire avec un grand nombre de troupes Angloises qui tenoient garnison dans Poitiers , & qui n'attendoient que ses ordres pour faire quelque mouvement au premier jour , & que tandis qu'en qualité de Connétable il auroit l'œil aux occasions les plus importantes , il pourroit se reposer sur lui de cette petite expédition qui se présentoit , & dont il espéroit sortir avec succès , parce qu'il connoissoit le pays & les defilés par où les Anglois devoient nécessairement passer.

Bertrand lui voulant faire naître l'occasion d'acquérir de la gloire dans une action dont il souhaitoit d'avoir le commandement, ne balança point à l'en laisser le maître tout seul. Clifson dans le pressentiment qu'il avoit qu'il triompheroit des Anglois, se mit à la tête de tout son monde avec une joye incroyable, & surprit les ennemis comme ils étoient sur le point de s'embarquer dans leurs vaisseaux. Profitant du désordre dans lequel ils étoient, & de l'allarme qu'il leur donna; il les vint charger en criant : *Guesclin & Clifson, à mort traitres recreans, jamais en Angleterre ne rentrerez sans mortel encombrer.* La réputation

tion d'un si grand Capitaine, dont ils redou-
toient la valeur, & qu'ils appelloient Clif-
fon le Boucher, parce qu'il coupoit bras &
jambes dans les combats, leur donna tant
de crainte & de frayeur, qu'ils se laisserent
hacher en pieces, & ne firent qu'une légère
défense. Olivier en fit un si grand carnage,
que de onze cens qu'ils étoient, il n'en resta
pas deux cens. Le Général qui les comman-
doit, & qui s'appelloit Robert de Neuville,
fut trop heureux de se rendre & de se conf-
tituer prisonnier dans les mains de Clifton,
qui le menant à Bertrand, ne lui pût pas
donner une preuve plus évidente de la vic-
toire qu'il avoit remportée, qu'en lui pré-
sésentant captif le chef des Anglois ; il lui
témoigna même qu'il ne devoit pas posséder
seul la gloire de cette journée, puisque le
Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Retz
& de Rochefort, le Sire de Beaumanoir,
& Geoffroy Cassinel avoient mérité par leurs
belles actions de la partager avec lui.

C H A P I T R E X X X I I I .

De la défaite & de la prise du Comte de PEMBROC devant la Rochelle , par les flottes de France & d'Espagne, dont la premiere étoit commandée par Ivain DE GALLES.

LE Prince de Galles étant attaqué d'une maladie mortelle qui le minoit & le confu-
moit peu-à-peu, prit le parti de retourner
en Angleterre ; il laissa le soin des affaires
de cette Couronne en Guienne, au Duc
de Lancastre, au Captal de Buc, à Thomas
Tiftons, & au Sénéchal de Bordeaux, afin
de veiller sur les entreprises de Bertrand,
qui donnoit de l'exercice aux Anglois & les
harceloit. Un jour que ce grand Capitaine
attendoit à Saumur des nouvelles du Roi son
maître pour payer les troupes qu'il avoit le-
vées, il arriva de Paris un courier qui se
présentant devant lui pour lui faire la révé-
rence, fut aussitôt prévenu par Guesclin, qui
sans attendre qu'il ouvrit la bouche pour lui
déclarer le sujet de sa commission, lui de-
manda brusquement où étoient ces sommes
que Sa Majesté lui devoit faire tenir inces-
samment pour payer son armée, qui ne pour-

roit à l'avenir subsister que de rapines, & en désolant le plat-pays. Cet homme lui répondit que bien loin d'avoir de l'argent, il seroit lui-même contraint de vendre son cheval, & de retourner à pied, s'il n'avoit la bonté de lui donner de quoi faire les frais de son voyage qui le rappelloit à Paris. Dans le même temps il lui présenta la dépêche du Roi que Bertrand ouvrit & fit lire par son Secrétaire, parce que comme nous avons dit, il ne sçavoit pas lire lui-même. Elle lui donnoit ordre de licencier ses troupes & de se rendre au plutôt à Paris pour conférer avec Sa Majesté sur les mesures à prendre pour la campagne prochaine. Cette nouvelle affligea Bertrand, qui donnant l'essor à sa colere, s'écria : *Grand Dieu qu'est-ce que le service de Roy ?* Il se fraploit lui-même & se tourmentoit comme un forcené, disant que si ce Prince lui eût tenu parole, il auroit déjà fait la conquête de toute la Guienne, & que faute d'ouvrir ses coffres, il couroit risque de tout perdre; qu'il avoit soutenu la guerre quelque temps à ses propres dépens par la vente de sa vaisselle d'or & d'argent, & que loin d'en recevoir le remboursement, il voyoit bien selon le train que prenoient

les affaires, que les troupes demeureroient sans payement.

Tandis que son indignation lui faisoit lâcher ces paroles, il lui vint un autre courier de la part d'Henri Roi d'Espagne, qu'il avoit si bien servi contre Pierre, qui lui présenta les lettres de son maître. La lecture qu'il en fit faire lui donna tout autant de joye, que l'autre dépêche lui avoit donné de tristesse. Elles lui apprirent que le Roi d'Espagne, pour lui témoigner sa reconnoissance des bons services qu'il lui avoit rendus, lui envoyoit deux mulets chargés d'or, d'argent & de pierreries, l'assurant qu'il ne perdrait jamais la mémoire de tout ce qu'il avoit fait pour le rétablir sur le thrône ; que depuis son départ il avoit éprouvé le besoin qu'il auroit eu de lui, pour avoir essuyé beaucoup de rébellions de la part de ses sujets, qu'il n'avoit pu surmonter que par les conseils & le bras du Besque de Vilaines, qu'il lui avoit laissé, dont il s'étoit tout-à-fait bien trouvé. Il le prioit aussi dans cette dépêche d'employer le crédit qu'il avoit auprès du Roi son Maître, pour que le Besque de Vilaines & son fils Pierre lui restassent, afin que par leur secours il put calmer tous les troubles de son

Royaume, qui n'étoient pas encore appaisés : promettant au Roi de France, qu'après qu'il auroit pris *Carbone*, *Somone* & *Thouars*, il mettroit en mer une flotte de vingt-deux vaisseaux fournis de tout leur amarrage pour combattre les Anglois & travailler de concert avec lui pour en délivrer la France, à condition que si la paix se faisoit ensuite entre ces deux Nations, il lui envoyeroit des troupes pour le servir en Espagne. Il arrive quelquefois dans la vie que de grandes joyes succèdent à de grandes tristesses. Cela se réalisa dans la conjoncture présente, puisque Bertrand se voyant comblé de richesses à l'instant où il se croyoit dans la disette, témoigna ouvertement la grande satisfaction que lui causoit la reconnoissance & la libéralité du Roi d'Espagne.

Il régala cet agréable messager, qui déchargeant les mulets, étala dans sa salle de riches présens, entre lesquels il y avoit un petit vaisseau de fin or, des couronnes & des tasses de même métal, artistement façonnées, grand nombre de pierreries, & beaucoup d'or & d'argent monnoyé. La vue de ces richesses n'excita point l'avarice de Bertrand, & ne le fit point penser à la conservation de ces trésors pour les

laisser à sa famille : au contraire elle lui fit naître l'occasion de faire éclater sa générosité , car l'argent lui ayant manqué pour payer ses troupes , il invita les Capitaines qui servoient sous lui , de venir dîner avec lui , les traita de son mieux , & leur distribua ces pierreries , ces joyaux , cet or & cet argent pour les satisfaire auparavant que de les licencier , afin d'exécuter l'ordre qu'il avoit reçu : il ne se réserva que le vaisseau d'or , pour en faire présent au Roi qu'il alloit trouver. Il les pria tous avant que de se séparer d'avec eux , de ne pas quitter le service jusqu'à ce qu'il leur donnât de ses nouvelles après son retour de Paris , leur promettant qu'il menageroit si bien les choses auprès du Roi , qu'ils auroient tous sujet de se louer de sa conduite , & que si Sa Majesté ne déferoit pas aux raisons qu'il avoit à lui dire pour lui faire ouvrir ses coffres , il lui remettroit entre ses mains l'épée de Connétable , & retourneroit en Espagne servir le Roi Henri. Quand il les eut ainsi congédiés avec le plus d'honnêtetés qu'il leur fut possible , il renvoya le courier en Espagne , & le chargea de témoigner à son maître combien il étoit sensible à la munificence qu'il venoit de faire éclater en sa faveur , & de lui dire que si les

affaires du Royaume de France le lui pouvoient permettre, il iroit au plutôt en personne pour le servir encore contre ses ennemis.

Ce courier s'en retourna fort content du succès de sa commission, & des dons que Bertrand lui fit avant que de le laisser partir. Ce Général ne songea donc plus qu'à prendre le chemin de Paris, où le Roi l'appelloit; mais avant son départ il mit ordre à toutes choses. Il laissa de bonnes garnisons dans les places qu'il avoit conquises. Il établit Carrenlouet dans *la Rocheposay*, laissa dans *Saumur* Alain & Jean de Beaumont, Olivier de Mauny, Guillaume le Baveux, Ivain de Galles, & plusieurs autres Chevaliers pour veiller à tout durant son absence. Il se mit ensuite en chemin, sans avoir avec lui que fort peu de gens. Le courier que lui avoit envoyé le Roi le prévint, & se rendant à grandes journées à Paris, il alla descendre à l'hôtel de St. Paul sur le soir, pour rendre compte à Sa Majesté de tout ce qu'il avoit fait, & de tout ce qu'il avoit vu, lui rapportant que Bertrand, en exécution de ses ordres, avoit licencié ses troupes avec beaucoup de repugnance : se plaignant hautement de ce que les fonds lui avoient manqué

pour les payer, & déclarant que si le Roi n'apportoit un prompt remede à ce mal, il quitteroit le service, & lui rendroit l'épée de Connétable pour aller en Espagne reprendre les armes en faveur du Roi Henri, qui lui avoit envoyé de grandes richesses. Il ajouta que Guesclin, bien loin de retenir pour lui ces trésors, les avoit généreusement distribués à ses Capitaines, pour les récompenser des montres qu'ils n'avoient pas reçues : qu'il avoit été témoin de tout ce qu'il prenoit la liberté d'avancer à Sa Majesté, qu'elle verroit Bertrand sous trois jours, qui lui confirmeroit tout ce qu'il venoit de lui dire. Cela surprit le Roi, qui voyant l'intérêt qu'il avoit à la conservation de cet homme, sur qui rouloient toutes ses espérances & le succès de ses affaires, mit la main sur l'épaule de Bureau de la Riviere, son Grand Chambellan, qu'il aimoit beaucoup, & qui passoit dans toute la France pour son favori, lui disant : *Bureau, nous ne pourrons pas nous défendre d'ouvrir nos coffres, & de donner de l'argent à Bertrand, de peur que nous ne venions à perdre un si grand Capitaine, & qu'il ne nous échappe.* Ce favori lui répondit qu'il étoit de la dernière importance de satisfaire un si grand

homme, & que s'il abandonnoit le service, tout son Royaume courroit grand risque d'être bientôt conquis par les Anglois : que lui seul étoit capable de rétablir les affaires, quand même elles seroient sur leur dernier penchant : & qu'enfin l'on ne devoit rien épargner pour le contenter. Le Roi prêta l'oreille à cette judicieuse remontrance, & lui promit de profiter de son avis.

Trois jours après, Guesclin se rendit à la Cour lui dixième, vêtu fort simplement. La Riviere vint au devant de lui pour le disposer à ne point s'écarter du respect quand il parleroit au Roi, craignant que le chagrin dans lequel il étoit, ne lui fît faire quelque écart. Ce fut dans cet esprit qu'il le prévint de mille caresses, lui témoigna qu'il venoit de laisser Sa Majesté dans de fort bonnes intentions de lui donner toute la satisfaction qu'il pouvoit attendre d'Elle. Il le mena donc devant le Roi, qui l'accueillit (86), & lui tendit la main, pour lui faire voir qu'il avoit pour lui une considération particulière, lui disant qu'il étoit le fort bien venu ; qu'il auroit toujours pour lui des égards distingués, & qu'il le devoit aimer lui seul plus que tous ses autres sujets.

Bertrand, qui ne se payoit guere de vent

ni de fumée , ne put diffimuler ce qui lui tenoit au cœur : *Sire* , lui dit-il , *je m'en aperçoy* *mauvaisement* , *car vous m'avez oté tout mon ébat* , & *maudit soit l'argent qui se tient ainsi coy* , *plutôt que de le départir à ceux qui guerroyent vos ennemis*. Le Roi craignant qu'il ne s'émancipât , l'interrompit , en lui promettant qu'il alloit ouvrir ses coffres pour le contenter , & lui donner de quoi payer les troupes qu'il commanderoit au printemps.

Bertrand à ce discours prit la liberté de lui demander de quoi donc vivoient les garnisons qu'il avoit laissées dans les places pour garder la frontiere , & si Sa Majesté prétendoit qu'elles pillassent les pauvres payfans de la campagne pour trouver de quoi subsister. Bertrand , ajouta le Roi , vous aurés vingt mille francs dans un mois. *Hé quoy* , *Sire* , s'écria Guesclin , *ce n'est pas pour un déjeuner ! je vois bien qu'il me faudra départir de France : car je ne m'y sçay chevir* , *si me convient renoncer à l'office que j'ay*. Le Roi tâchant de le radoucir , en lui declarant qu'il ne pouvoit pas lever de grandes sommes dans son Royaume sans fouler ses sujets. Il lui répondit plaisamment , *hé* , *Sire* , *que ne faites vous saillir ces deniers de ces gros chaperons fourrez* ,

c'est à sçavoir Prelats & Avocats qui sont des mangeurs de Chrétiens. Le Roi fit la justice à Bertrand d'entrer dans ses sentimens. Il lui fit compter tout l'argent qu'il lui demanda pour payer les troupes (87), & le renvoya sur la frontiere aussi satisfait qu'il étoit venu mécontent à Paris.

Le Besque de Vilaines, qui n'avoit point quitté le service d'Henri Roi d'Espagne, eut moins de chagrin que Bertrand; car outre que les armées qu'il commandoit étoient régulièrement bien payées, il le récompensa d'ailleurs de la Comté de *Ribedieu*, dont il lui fit présent pour reconnoître les dangers qu'il avoit tant de fois essuyés pour le rétablir sur le thrône. Il est vrai qu'on ne doit pas accuser Charles le Sage d'avarice, parce qu'il n'envoyoit pas à Guesclin tout l'argent dont il avoit besoin pour soutenir la guerre; c'est que ce bon Prince appréhendoit de fouler ses sujets par de nouveaux subsides, & tiroit le moins qu'il pouvoit sur ses peuples. Quand Henri se vit au dessus de ses ennemis & de ses affaires, & Maître absolu de toute l'Espagne, il ne songea plus qu'au secours qu'il avoit promis à la France contre les Anglois. Il fit équiper une flotte de vingt-deux voiles, & remplit ses vaisseaux de beaucoup d'Ar-

chers & d'Arbalétriers Espagnols, qui se promettoient de faire sur mer une grande exécution contre ces Insulaires & contre ceux de Bordeaux leurs sujets. En effet, ils se rendirent si redoutables sur l'Océan, que nul bâtiment n'osoit se présenter devant eux, & quand ils rencontroient Flamands, Brabançons, Picards ou Normands, ils les pillôient tous, & ne faisoient point de scrupule de les jeter dans la mer après les avoir mis en chemise. Charles le Sage de son côté mit sur mer auprès d'Harfleur une flotte de douze gros vaisseaux, dans lesquels il fit embarquer cinq cens hommes d'armes, & trois cens Archers, avec ordre d'aller joindre celle d'Espagne; mais les François ayant été repouffés par les vents, ne purent, à jour nommé, faire le trajet qu'ils avoient médité. Tandis qu'ils étoient sur les mers, ils apperçurent devant eux l'Isle de Grenesay, qui relevoit du Roi d'Angleterre. Ivain de Galles, qui commandoit la flotte François, & qui ne demandoit qu'à se venger de l'outrage qu'il prétendoit avoir reçu de son Maître, qui l'avoit dépouillé de tous les biens qu'il possédoit en son pays, voulut descendre dans cette Isle pour s'y dédommager de toutes ses pertes. Il alla donc débarquer au port Saint-

Pierre. Ceux de l'Isle crièrent : *aux armes*, & se mirent en devoir de se bien défendre.

Il y avoit là quelques fix vingt Anglois qui, chargés d'un gros butin qu'ils menoient à Londres, se rafraîchissoient dans cette Isle, qu'ils regardoient comme un entrepôt, en attendant qu'ils cinglassent en Angleterre, pour y transporter toutes les dépouilles qu'ils avoient amassées en écumant & piratant sur toutes les mers. Les François les attaquèrent vivement, & les poufferent avec tant de vigueur, qu'ils les obligerent de se refugier dans un château. Cet asile prétendu ne leur fut pas d'un grand secours, & n'empêcha pas que cette Isle ne fût pillée, saccagée, dépouillée de tout ce quelle avoit de meilleur & de plus riche. Ivain de Galles y fit un bon butin, qui servit à le consoler un peu de la misere où l'injustice de son Roi l'avoit réduit. Les François, après avoir fait le sac de Grenesay, se présenterent devant une autre Isle qui relevoit encore des Anglois, & qui craignant d'essuyer le même sort que la premiere, aimoit mieux se saigner & fournir de grosses sommes pour se racheter du pillage qu'elle ne pouvoit pas autrement éviter. Ivain de Galles se remit en mer après s'être enrichi lui & les François de la dépouille de ces deux

Illes, & cinglant toujours dans le deffein de joindre la flotte Espagnole, il rencontra seize vaisseaux qui avoient mouillé l'ancre. Il s'imagina d'abord que c'étoient les Anglois, & se promettoit bien de les battre & d'y faire un riche butin : mais quand il fut aux approches, il découvrit que c'étoient des vaisseaux marchands qui venoient d'Espagne, & qui se repositoient là, dans l'attente d'un vent favorable pour retourner en Flandres, à Anvers & dans le Brabant. Les François firent quelque mine de les attaquer, ne les voulans pas reconnoître pour marchands : mais Ivain de Galles dit que ce seroit violer le droit des gens, que de courre sus à ceux dont la profession les mettoit sous la foi publique.

Cet Amiral ayant empêché qu'on ne leur fit aucune insulte, se contenta de recevoir quelques vivres qu'ils lui présenterent, & de leur demander si dans le cours de leur navigation, ils n'avoient point découvert quelques bâtimens Anglois. Ces Marchands lui répondirent qu'ils avoient rencontré dans la mer de Bordeaux une belle flotte composée de dix-huit grosses ramberges & de quinze autres moindres vaisseaux ; & que le Comte de Pembroc, qui la commandoit, y avoit chargé beaucoup d'or & d'argent, qu'il avoit

apporté de Londres pour payer les troupes que le Roi d'Angleterre entretenoit en Guyenne contre les François , parce que ce Prince appréhendoit fort que les Gascons ne secouassent le joug de son obéissance , & ne se donnassent à leur premier Maître , & que la Rochelle suivant leur exemple ne lui échappât. Ils ajoutèrent que le Comte de Pembroc alloit droit à cette place pour s'en assurer , dans la crainte qu'il avoit que Bertrand ne le prévînt , & ne débauchât les Rochelois de la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain. Quand Ivain de Galles eut tiré de ces marchands tous les éclaircissemens dont il avoit besoin , il se promit bien d'en profiter , & les remercia , les assurant qu'ils pouvoient demeurer en paix , & qu'il ne leur seroit fait aucun tort. Il fit voile ensuite pour aller à la découverte de tout ce que lui avoient dit ces Marchands , qui le voyant partir lui donnerent mille bénédictions , & se regarderent comme sortis d'un grand péril , en disant : *ce ne fut le gentil Ivain de Galles , ces felons François nous eussent tous meurtris.*

Cet Amiral , après avoir fait un voyage d'assez long cours , arriva au port Saint-André en Espagne , où l'on préparoit une belle flotte pour l'envoyer au secours des François con-

tre les Anglois. Ce fut là que se joignirent ces deux armées navales pour faire sur mer quelque importante expédition contre leurs communs ennemis. Le Comte de Pembroc en fut la victime. Elles le rencontrèrent sur la route qu'il prenoit vers la Rochelle. Les Espagnols se servirent d'un artifice qui pour lors étoit assez rare, pour brûler les grosses ramberges du Comte de Pembroc. Ils jetterent à l'eau de petits bateaux tout remplis de bois, qu'ils avoient graissé d'huile & d'autres ingrediens pour en rendre la matiere plus combustibles. Ils avoient entr'eux des plongeurs expérimentés dans l'art de conduire ces sortes de barques, & de les faire couler toutes brûlantes & allumées sous ces grosses ramberges, auxquelles le feu de ces bateaux venant à se communiquer, y causoit un embrasement dont il étoit impossible de se garantir. Ce stratagême, dont les Espagnols se servirent, fit un si grand effet contre les Anglois qu'ils leur brûlerent treize gros batimens.

Tandis que les Anglois se mettoient en devoir d'éteindre ce feu, les François & les Espagnols, profitans du désordre & de la consternation dans laquelle ils les avoient jettés, vinrent les charger à grands coups de dards

dards & de flèches, & heurterent le vaisseau du Comte de Pembroc avec tant de roideur, ayant le vent sur lui, que ce gros bâtiment venant à s'ouvrir, fit eau de tous côtés, & contraignit cet Amiral Anglois de se rendre à la discrétion de ses ennemis avec *Huard d'Angle*, & *Jean d'Arpedenne*, qui furent forcés de suivre son exemple avec plus de trois cens autres prisonniers des plus riches de l'Angleterre, sans compter plus de huit cens hommes, qui périrent dans cette journée par le feu, par le fer, & par l'eau, du côté des Anglois. Les vainqueurs trouverent dans les bâtimens qui tomberent sous leur puissance beaucoup d'or & d'argent monnoyé, qu'on avoit apporté de Londres pour payer les troupes qui servoient le Roi d'Angleterre dans sa province de Guyenne contre les François : & même ils ne purent voir sans étonnement le grand nombre de chaînes que les Anglois avoient chargées dans leurs vaisseaux pour mettre les Rochellois aux fers, & les traiter comme des rebelles : les François leur firent voir les patentes & les provisions toutes expédiées pour établir dans la Rochelle d'autres Officiers de justice que ceux du pays.

Ces lettres étoient scellées & remplies du

nom des Anglois que l'on vouloit mettre à leur place ; les uns en qualité de Baillifs, les autres sous celle de Prévôts ; d'autres comme Receveurs, d'autres comme Capitaines : si bien que les Rochellois voyant qu'on n'avoit apporté d'Angleterre que des chaînes pour eux, & que tous les emplois étoient destinés pour les étrangers, ils n'eurent point de regret d'ouvrir leurs portes aux vainqueurs, & de redevenir François, selon la pente qu'à naturellement chaque nation d'obéir à un Prince qui soit de son pays. Les Espagnols ayant rendu ce service à la France, se retirèrent avec leurs prisonniers & leurs dépouilles au port S. André. Quand Ivain de Galles apperçut le Comte de Pembroc au milieu des autres prisonniers, il lui fit mille reproches, & lui dit mille injures, se plaignant qu'il avoit été le seul auteur de sa disgrâce, & de son infortune par les pernicious conseils qu'il avoit donné au Roi d'Angleterre son Maître contre lui. Il poussa même si loin son ressentiment, qu'il protesta que s'il avoit été son prisonnier, il l'auroit fait mourir avec infamie pour se venger des outrages qu'il lui avoit faits. Le Comte lui déclara qu'il n'avoit aucune part à la disgrâce qu'il avoit encourue, & dont il se plaignoit ;

& qu'il avoit grand tort d'insulter à un malheureux qui ne lui avoit jamais fait aucun préjudice , & dont il devoit plutôt déplorer la condition que lui faire injure. Enfin les Espagnols enchaînerent leurs prisonniers Anglois avec les même chaînes que ceux-ci avoient destinées pour les Rochellois ; ils ne leur rendirent la liberté qu'après leur avoir fait exactement payer leur rançon.

Fin du trente-troisième Chapitre.

OBSERVATIONS

SUR LES MÉMOIRES

DE BERTRAND

DU GUESCLIN.

(19) **R**IEN ne prouve mieux l'inexactitude des Historiens de ce temps là , & la difficulté d'assigner les époques précises que la variation des détails & des dates. Le continuateur de Nangis , Froissard & l'Historien de du Guesclin , quoique contemporains tous les trois , ne s'accordent point dans leurs récits ni dans l'ordre des dates. On peut , pour s'en convaincre , lire les Mémoires historiques & critiques de Secouffe sur la vie de Charles le Mauvais , Roi de Navarre , tome premier , depuis la page 15 jusqu'à la page 20... Le continuateur de Nangis veut que la ville de Mantès ait été prise par Bertrand du Guesclin (qu'il appelle *Claquin*) , le 7 Avril 1364 , veille de la mort du Roi Jean à Londres. Froissard date cet événement du commencement du regne de Charles V. Il en partage l'honneur entre le Maréchal de Boucicaut & du Guesclin. L'Historien de ce dernier ne parle point de Boucicaut. (Note des Edit.)

(20) Fisl (Bertrand) appeller le Chastellain pour parlementer à lui , ... & adonc lui dist... Je vous signifie & commande de par nostre Régent de France que vous nous rendez la tour ; ou par la toy que je doy à Dieu , jà dicy ne partiray , si l'auray prise avant... & le Chastellain lui respondi... Sire je croy que ainçois que vous peussiez entrer en cette tour il vous convendra apprendre à voler hault... (Hist. de du Guesclin par Menard, p. 91.)

(21) Ici du Chastelet raconte des faits qui regardent personnellement du Guesclin , & dont les Mémoires ne parlent point. Par exemple il nous apprend que du Guesclin entra au service de Charles V en 1361. Il en fournit la preuve par une quittance de du Guesclin, extraite de la Chambre des Comptes, & signée par cet Officier, comme Capitaine de cent hommes d'armes. Du Chastelet lui fait ensuite prendre beaucoup de Châteaux en Normandie , entre autres celui de la Roche Tesson que Charles V lui donna , pour récompense de ses services. Du Chastelet remarque que la fille d'Olivier du Guesclin , frere de Bertrand & son héritier porta cette terre de la Roche Tesson , dans la maison de

Goujon de Matignon. Après avoir purgé la Normandie des Anglois , qui infestoient cette province , du Chastelet promene son héros en Poitou , où il poursuit les Anglois de la même maniere. Dans le cours de ces expéditions , du Guesclin livre plusieurs combats particuliers. Il se bat entre autres avec un Anglois nommé Felleton ; & pour que la chose soit plus merveilleuse , ce Felleton dans l'absence de du Guesclin , avoit escaladé de nuit le Château de Pontorson , où dormoient la femme & la sœur de Ertrand. Cette sœur , qu'on nommoit Julienne , & qui étoit Religieuse de Saint-Sulpice de Rennes , s'éveille , court aux Anglois qui escaladoient les murs du Château , les repouffe & donne l'alarme. Bertrand à son retour , attaque Felleton & le prend. Il lui reproche son incivilité de vouloir surprendre des femmes tandis qu'elles dorment..... (Extrait de l'Hist. de du Guescl. par P. H. du Chastelet , depuis la p. 39 à la p. 50.)

(22) Dans le nombre de ceux qui vinrent joindre du Guesclin , & qui ne sont pas nommés dans les Mémoires du quatorzième siècle , on comptoit encore Jean de Châlons , dit le Chevalier Vert , frère du Comte d'Auxerre ,

Pierre de Vilaines, dit le Bégue, originaire de la Beauce, Jean de Cayen, Trinchant de Graville, Odard de Renty, le Sire de Beaujeu, le Sire de Vienne, Aimart de Poitiers; parmi les Gascons, Petiton de Courton, Le Souldich de l'Estrade, Aymon de Pommiers, Perduccas d'Albret; parmi les Bretons Olivier du Guesclin, Guillaume Bouestel, Olivier de Mauny, Eustache de la Houffaye, Roland du Bois & les autres braves qui ne quittoient point Bertrand du Guesclin. Lisez en les noms dans les observations du pere Griffet. (Extrait de l'Hist. de du Guesclin, par P. H. du Chastelet, p. 65.)

(23) Originaire du Maine. *Ibid.* p. 63.

(24) Du Guesclin le fit alors Chevalier. *Ibid.* p. 63.

(25) Il y a long-temps, dit du Chastelet, que l'Histoire parle de la valeur des Seigneurs de cette maison. *Ibid.* p. 63.

(26) Jean de Grailly, Captal (c'est-à-dire Seigneur) de Buch, étoit Gascon. (Note des Editeurs.)

(27) Adonc dist Bertrand : je ne sai que dire, mais si j'eusse couru, je ne doute point

que je n'eusse trouvé le Captal & ses gens. Mais je croi que vous doutez les Engloys. Vous sauriez mieux trouver une grant huche ou un coffre bien rempli, pour piller les joyaux qui dedans seroient, qui vostres ne sont pas, que de trouver les Engloys; car je oseroie bien jurer pour vrai que ilz ne sont pas loing de cy : & il disoit vérité..... (Hist. de Bertrand du Guesclin, par Menard, p. 100.)

(28) Ce fut là qu'Engorant de Hédin vint joindre l'armée Françoise..... Messire Engorant de Hédin qui sur son corcier armé, le bassinet à son harson, passa la riviere de Sayne à noe (à la nage) au deffouz de Vernon, pour estre à la journée : car la Royne Blanche sœur du Roi de Navarre, qui dedens Vernon se tenoit le jour de la bataille, fit fermer les ponts que nul ne peut secourir Bertrand,.... (Extrait des faiz de du Guesclin, p. 33, colonn. 1 & 2.)

(29) Attendons ici, dist Bertrand, nos ennemiz à pié jusques à tant qu'ils soient à nous venuz. Je donne au Roi notre Sire à son estraine de sa noble royauté celui que on appelle le Captal. (Hist. de du Guesclin par Menard, p. 101 & 102.)

(30) Thibaut du Pont tenoit à deux mains une épée, & fraploit sur les ennemis comme un forcené. Son épée se rompit. Mais un Breton son serviteur qui étoit auprès de lui, lui aiant donné une hache grande, pesante & dure, il en donna un si furieux coup à un Chevalier Anglois, qu'il lui coupa & abbatit la tête *jus*. Du Guesclin animoit ses gens par son exemple & par ses discours, en criant... *Guesclin...* il leur disoit : *Or avant, mes amis, la journée est à nous : pour Dieu souviégne-vous que nous avons un nouveau Roi en France ; que aujourd'hui sa couronne soit honorée par nous.*

De l'autre côté combattoient avec un pareil courage le Bascon de Mareul, Jouel, Saquainville, & sur tout le Captal. Les Navarrois eurent d'abord quelque avantage, & tuerent plusieurs Chevaliers François... Le Bascon de Mareul crioit, comme tout enragé : *Où êtes-vous, du Guesclin ? ... Du Guesclin,* qui l'entendit, se jetta sur lui *comme lion créé,* & lui porta un coup si rude, qu'il le renversa. (Mémoires Historiques de Secouffe sur la vie de Charles le Mauvais, Roi de Navarre, Tome I. 2^e. partie, p. 45).

(31) Il est nommé Guillaume de Graille

p. 37, colon. 1. des faiz de du Guesclin.

Là furent prins . . . *Guillaume de Graville*, qui de *Messire Guy de Bayeulz*, fut prisonnier, & son compere étoit de son enfant . . . Celui-cy le delivra moiennant mille florins. Le Roi en fut fort mécontent, & prit une telle *malveillance* contre Bayeux & ses enfants, qu'ils furent obligés de sortir du Royaume. Charles V leur pardonna par la fuite. (Mémoires de Secouffe, Tome I. 2^e. part. p. 48).

Ce Graville Seigneur Normand & rebelle à son Roi, auroit eu la tête tranchée comme Pierre de Saquainville. Paul Hay du Chastelet dans son Hist. de du Guesclin rapporte autrement sa délivrance. Suivant lui le fils de Graville, qui tenoit prisonnier Brémor de Laval, manda qu'il useroit de représailles. Pour ne pas compromettre la vie de Brémor de Laval fidèle serviteur du Roi, on rendit la liberté à Guillaume de Graville, p. 70.

(32) Ou plutôt contre les Navarrois dont les Anglois n'étoient que les alliés. Paul Hay du Chastelet reproche avec raison aux Historiens de ce tems là, de n'avoir pas développé les avantages précieux de la victoire de Cocherel. Nous ne le suivrons pas dans

les longs raisonnemens qu'il fait. Nous nous contenterons de dire que cette défaite des Navarrois conserva la Normandie, & déconcerta les projets factieux du Roi de Navarre & de ses adhérens.

Il est assez singulier que l'on varie sur la date d'un si mémorable événement. Les Historiens la placent au 23 May 1364.

Du Chastelet rapporte d'anciens actes qui prouvent que ce fut le seize May que se donna cette bataille meurtrière. On combattit depuis une heure après midi jusqu'au soir. Cet acharnement n'a rien d'extraordinaire, si l'on considère la fureur des partis dans les guerres civiles. Or dans cette journée c'étoit presque tous François qui se battoient contre d'autres François. Froissard nous l'apprend dans le récit qu'il en a laissé. Le Captal de Buch ayant sù que les gens du Sire d'Albret, d'Aymenon, de Pommiers & du Sire de l'Estlade, étoient dans l'armée de du Guesclin, il s'écria en colere . . . *Par le Cap Saint Anthoin, Gascons contre Gascons se pourmenteront.*

Nous observerons que Froissard dans la relation de cette bataille différencie de celle de nos Mémoires, par rapport à plusieurs détails : mais Froissard ne s'accorde pas plus

avec le continuateur de Nangis & les autres Chroniques. Les trente Gascons, à qui dès le commencement de l'action il fait enlever le Captal de Buch au milieu de son armée, & renverser le *pennon* ou *bannière* de ce Général Navarrois, sont de ces faits invraisemblables, & que réproûve la saine critique. En vain Froissard attribue-t-il à ces seuls Gascons l'honneur de la victoire ; il nous permettra de croire qu'il tenoit ce récit de quelque Gascon. (Lisez Froissard p. 270 & suiv.) (Note des Editeurs).

(33) Les Lettres par lesquelles le Roi donna le Comté de Longueville à du Guesclin sont du 27 may 1364. Cette date prouve que la bataille de Cocherel ne fut point livrée le 26 May comme Froissard & les autres Historiens l'ont dit d'après lui. (Note des Editeurs.)

M. Secouffe (Mémoires historiques sur Charles le Mauvais tome 1^{er} 2^e partie p. 55) remarque que du Chastelet s'est trompé en insérant dans les preuves justificatives de son Histoire de du Guesclin l'acte de donation de ce Comté sous un titre qui porte que ce don lui fut fait en échange du Captal de Buch. L'acte n'en parle pas.

(34) Quand Charles de Blois sentit le coup , il s'estendi à terre , batti sa coulpe , & se commanda à Dieu en disant Vrai Dieux pardonnez moi la mort des bonnes gens qui cy meurent pour moi. J'ai guerrié longtems outre ma voulenté , & par l'en-nortement de ma femme qui tousjours m'a donné a entendre que j'avois très bon droit. (Histoire de du Guesclin par Mesnard. p. 148.)

(35) Le récit de l'Auteur des Mémoires ne nous ayant pas paru tout-à-fait exact , nous avons cru devoir y suppléer en rapportant ses propres termes de l'ancien Historien de du Guesclin p. 148. Tantost l'en alla diré à Bertran la mort dudit Charles ; & quand il le sot , il le plaint moult , en disant que le plus prudomme qui au siecle fust , & que malgré sien & à force il avoit guerrié. Lors dist Bertrand qu'il ne prisoit rien en sa vie , & qu'il aimoit mieux mourir que vivre : donc se combatti comme un droit ennemy , tant qu'il n'ot mais ne hache , ne épée. Du Chastelet p. 79 , croyant sans doute augmenter la gloire de son Héros le fait combattre à coups de poing , lorsque ses armes sont brisées. (Note des Editeurs.)

(36) La mort de Charles de Blois & de tant de braves gens, qui périrent à la bataille d'Auray, dut couter bien des larmes à la Princesse épouse de l'infortuné Charles. Son ambition démesurée en fut la cause. Lorsque Charles se sépara d'elle pour la dernière fois, du Chastelet rapporte un fait que nous ne devons pas omettre : il peint les mœurs de ce temps là. La Princesse permit que le Comte d'Auxerre & Louis de Châlons son frere la saluassent, parce qu'ils n'étoient pas nés ses sujets, & qu'ils étoient d'une naissance très illustre. Trois d'entre les Seigneurs Bretons eurent seuls cet honneur, favoir le Vicomte de Léon en raison de sa parenté avec la Princesse & de sa qualité éminente, Le Vicomte de Rohan son cousin germain du côté maternel, & Bertrand du Guesclin à cause de son rare mérite. Il y avoit cependant dans le nombre des Seigneurs Bretons, qui accompagnoient Charles de Blois, des gens de la plus haute extraction, puisqu'on y comptoit un Sire de Tinteniac, un Jean de Laval Seigneur de Chatillon son gendre, Charles de Dinan, le Vicomte de la Belliere, les Seigneurs de Coetquen, de Montbourcher, les Sires de Rieux, de Rochefort, d'Anunis, de Retz, de Malestroit,

de Quintin, de Tournemine, de Kacgorlay, du Pont, de Loheac, &c. Il ne manquoit à cette assemblée que le seul Comte de Laval Gui 12^e du nom Baron de Vitré & de Chateaubriant. Il étoit en Guienne où il commandoit pour le Roi. (Note des Editeurs.)

(37) Du Chastelet p. 78 rapporte qu'à l'infant où la bataille d'Auray alloit commencer, un levrier qui suivoit ordinairement Charles de Blois, passa dans l'armée de son rival, alla mettre ses deux pieds sur la cuisse de ce Prince alors à cheval. Jean de Montfort surpris des caresses de cet animal demanda à qui il appartenoit. On reconnut à son collier les armes de Bretagne : on fut que c'étoit le levrier de Charles de Blois. Quelqu'un dit qu'il venoit sans doute saluer Jean de Montfort comme Duc de Bretagne. (*Nota.* Cette fameuse bataille se livra le 28 Septembre 1364).

(38) Il en coûta cent mille francs à du Guesclin pour sa rançon. Comme il n'avoit pas d'argent comptant, les Sires de Matignon, de Montbourcher & de Laval furent ses cautions envers le Général Chandos : Charles V en paya quarante mille francs.

Le Pape & Henri depuis Roi de Castille l'acquitterent du surplus. (Histoire de Bretagne par d'Argentré --- Histoire de France de Pierre Daniel Tome VI).

(39) Il s'est conservé au trésor des Chartes (Navarre Layette 4, p. 6) un acte original du Captal fait . . . (la date du jour est en blanc). Cet acte contient plusieurs circonstances sur la prison du Captal , & apprend en même tems la manière dont on en usoit envers les prisonniers de guerre. En voici le précis.....

Jehan de Grailly Captal du Buch reconnois qu'à la bataille de Cocherel Rolant Bodin Ecuyer m'ayant fait son *prison*, il m'a depuis quitté ma foi , & en transportant tout le droit qu'il avoit sur moi au Roi de France, dont je devins & suis encore loyal *prison*, que ce Roi a établi ma demeure dans le marché de Meaux ; que de sa grace il m'a permis d'aller entre deux soleils dans cette ville & même aux environs jusqu'à demi-lieue , à condition qu'avant le soleil couchant je reviendrois dans le marché où je passerois la nuit , & d'où je ne pourrois sortir que le lendemain après le soleil levé : que depuis à ma supplication & à celle de mes amis il m'a permis d'aller faire un voyage en Angleterre ,

gleterre , sous la condition que je serois revenu au marché de Meaux le jour de la St. Michel ; & qu'aujourd'hui étant de retour d'Angleterre , & étant à Paris auprès du Roi , & prêt à retourner au marché de Meaux , je l'ai supplié de me permettre d'aller trouver la Reine Jeanne (d'Evreux) veuve de Charles le Bel & tante du Roi de Navarre , qui m'avoit écrit pour me prier de l'aller trouver à Chateauthierri , où elle étoit , ou dans d'autres endroits où elle pourroit être ; que je l'ai encore supplié de changer le lieu de ma prison , & de me permettre de demeurer à Paris ; & que le Roi ayant eu la bonté de m'accorder ces deux grâces à condition que le dimanche après la S. Remy je serois de retour à Paris où je tiendrois prison dans l'enceinte comprise dans les bastilles de St. Denys , j'ai juré sur les saints Evangiles , & promis par la foy de mon corps donnée en la main de très noble & puissant Prince le Comte d'Estampes au nom du Roi , & pour lui & à ses successeurs , que je me rendrai à Paris au jour qui m'a été prescrit , & que j'y tiendrai prison où ailleurs il me sera ordonné , & que dans quelque lieu que je sois je serai bon & loyal *prison* au Roi de France & à ses successeurs , jusqu'à ce que lui ou

eux m'ayent quitté de ma prison par lettres scellées de leur grand scel; que j'ai encore juré sur les saints Evangiles & sur ma foi que , pendant que je serai prisonnier, que je ne serai *aidant, ne conseillant, ne confortant par dit, par fait, par lettres ou par messaige, ne par signe ou autrement en public & en secret au Roi de Navarre, ni à aucun de son parti, ni à aucuns autres rebelles, ennemis ou malveillants du Roi de France, & que par moi ni par autre je ne dirai, ni ne ferai rien qui puisse porter préjudice à ces Rois ni à leur Royaume; que je ferai faire un serment pareil à ceux qui demeureront avec moi; que si je manque à tenir ma prison, ou à faire quelque chose contre ce que dessus est dit, je veux & consens que je sois tenu pour *faux, mauvais & desloyal Chevalier, & que pour parjure & foy mentie & en signe de ce, mes armes soient tournées de ce dessus dessous & que pour tel comme tel le Roi ou ses successeurs me puissent poursuivre dans leurs Cours de justice ou autres; me soumettant moi-même pour l'exécution des choses dessus dites à la jurisdiction & coercion de notre St. Pere le Pape & de sa Chambre, par lesquels je consens être contraint par sentence d'escommuniement ou**

autrement à le tenir & garder fermement.....
 (Mémoires historiques de Secouffe sur Charles
 le mauvais tome 1^{er} part. 2^e page 53.)

(40) Du Guesclin vint rendre compte au Roi de son voyage & de sa négociation. Le succès en avoit été si prompt & si heureux que ce Prince en le recevant lui dit devant toute sa Cour... Je ne m'étois point trompé en croiant que mon brave Breton feroit réussir mes intentions ; & lui ayant fait l'honneur de l'embrasser il ajouta... Le service, que vous venés de me rendre, m'est aussi considérable & aussi important à ma Couronne que si vous m'aviés fait Seigneur d'une grande Province... Du Guesclin répondit... Sire, je croirois avoir servi votre Majesté s'il ne lui en coûtait rien ; mais je n'ai pu m'empêcher de promettre aux Compagnies deux cent mille florins d'or de sa part... Le Roi repartit... Je ne vous en dédirois pas, Messire Bertrand, si vous aviés engagé le tiers de mon Royaume....

La satisfaction que témoigna Charles V n'a rien d'étonnant. Du Guesclin le vengeoit du Roi de Castille & débarrassoit la France d'un assemblage de brigands qui la dévastotent depuis six ans. Ces bandits étoient d'autant plus

redoutables que les Anglois les soutenoient secrettement : ils avoient battu à plate couture une armée royale commandée par Jacques de Bourbon. Ce Prince y périt. (Extrait de l'Hist. de du Guesclin par P. H. du Chastelet p. 87 -- 88.)

(41) Et Bertrand lui dist... Sire, il convient avoir en présent tout ce que le Maréchal demande. Car icy en y a moult qui d'absolucion ne parlent point, & trop mieux aimeront avoir de l'argent. Car nous les faisons preudommes malgré eulx, & les mettrons en exil, afin qu'ilz ne fassent mal à nulles gens Chrestiennes. Et quant ils auront de l'argent largement, si se tendront-ilz à enviz de mal faire. Et pour ce dites au saint Pere que nous ne les povons autrement emmener... (Hist. de du Guesclin par Menard p. 176.)

(42) Ce tint le Pape à grant merveilles : on a accoustumé ce disoit-il de nous donner grants dons d'or & d'argent en la cité d'Avignon pour absoldre les gens; & il convient que nous absoilons ceux-cy à leur devise, & encore que nous leur donnions du notre, c'est bien contre raison... (Ibid. Hist. de du Guesclin par Menard p. 177.)

(43) Haa ! Dieu, ce dist le Pape, comment ceste gent ouvrent de mal en pis, & se donnent de poine pour aller en enfer.....
(Ibid. p. 177.)

(44) Bertran demanda au Prévost du Pape... Dites-moi frere, & ne me celez pas ? dont vient ce trésor ? la prins le Pape en son trésor ? & il lui respondi que non, & que le commun d'Avignon l'avoit païé chacun sa porcion. Lors dit Bertran : Prévost, je vous promets que nous n'en aurons denier en nostre vie, se il ne vient de l'argent du Pape & de son riche Clergé : & voulons que cet argent cueilly soit rendu à ceux qui l'ont païé, sans ce que riens perdent du leurs : & dites bien au Pape qu'il le leur fasse rendre : car si je savoye que le contraire fust, il m'en perferoit ; & eusse ores passée la mer, si retourneroy-je par deçà. Adonc fut Bertran payé de l'argent du Pape, & ses gens de rechief absous, & ladicte absolucion confirmée. (Ibid. Hist. de du Guescl. par Menard p. 178.)

(45) L'Auteur des Mémoires tombe ici dans une erreur que nous devons relever. En la corrigeant dans le texte nous aurions

mutilé l'ouvrage ; & cette note y va remédier. Il sembleroit en lisant ces Mémoires que Pierre le cruel étoit Roi d'Arragon. L'Auteur par une ignorance commune en ce siècle a confondu l'Arragon & la Castille qui étoient deux Royaumes différens. Le Roi d'Arragon favorisoit la cause de Henri Comte de Transjamare , & s'étoit attiré la haine de Pierre le cruel. Ce dernier étant entré dans l'Arragon à la tête d'une armée Castillane le pressoit vivement, lorsque du Guesclin par son arrivée força Pierre à se retirer en Castille. (Note des Editeurs.)

(46) Pierre surnommé le Cruel avoit bien mérité ce nom, si tous les crimes, que l'Histoire lui impute, n'ont point été exagérés. La mort de Blanche de Bourbon son épouse qu'il fit assassiner suivant les uns, ou empoisonner suivant les autres est un fait constaté. On prétend que trois de ses freres furent égorgés par son ordre, & qu'il tua de sa main un Roi Maure qui étoit venu le voir. Il chassa sa propre mere de son Royaume. Il inonda la Castille du sang de ses sujets. Les sacrilèges, dit-on, ne lui coûtoient rien ; & il s'enrichit des dépouilles des Eglises. Aussi l'accuse-t-on de s'être fait circoncire,

Cette accusation eut sans doute pour principe son impiété connue & une confiance illimitée qu'il afficha pour les Juifs. Cette confiance n'a rien d'extraordinaire, parce que les Juifs, étant alors les seuls qui fussent habiles en matière fiscale, lui aidoient à rançonner ses peuples. Voilà pourquoi tous les Mémoires de ces tems l'appellent Juif & Renégat. Au surplus ce Roi, né avec des inclinations vicieuses, avoit reçu la plus mauvaise éducation. Il étoit abhorré de ses sujets & de ses voisins, quand du Guesclin vint le détrôner. (Note des Editeurs).

(47) Tous les anciens Mémoires le nomment ainsi : au lieu de Tristemare, c'est Transtamare. (Note des Editeurs).

(48) Selon du Chatelet, cette ville s'appelloit Mugalon. (Hist. de du Guesc. p. 99.).

(49) Eustache de la Houffaye Gentil homme Breton, se signala dans cet assaut. Il eut le bras cassé d'un coup de pierre. (Hist. de du Guesc. par P. H. du Chastelet p. 101).

(50) Et tantost comme (la Reine,) approcha d'eulx, elle descendi Jus de sa dite

mule ; & aussi ils mirent pié à terre , & vindrent à l'encontre d'elle. Adonc Bertran l'alla embracier , & doucement la salua , & lui dist qu'il lui failloit remonter ; & elle dist que non feroit , & que bien devoit aller à pié avecques ceux qui ainsi la faisoient servir & honnourer. Car n'agaires estoit poyre femme qui n'avoit que donner ; & maintenant l'avoient faite riche.

Et les seurs de Henry commencierent moult à regarder Bertrand , & dist l'une d'icelles . . . Je voy merveilles que ce Bertran dont j'ay pieça oy parler , est très lait , qui bien le régarde ; & si l'ai oy tant honnourer & prifier . . . Et la seconde dist . . . Dieu le vueille sauve : on doist mieux aimer bonté que beauté. C'est le plus vaillant & le plus eureux & aventureux de batailles & de conquerre chasteaux & villes , qui soit par deça la mer . . . Et la tierce s'uer si dist . . . Or , avifez , il a bien courrage d'omme & chiere de sanglier , les poings gros & quarrés pour porter espée ; & bien est taillié d'estre fort pour soutenir & endurer grans paines. (Hist. de du Gues. par Menard, p. 203-204.)

(51) Fernand de Castro Seigneur Espagnol qui ne l'abandonna point dans ses malheurs, (Note des Editeurs).

(52) Et lors fist telle bruyne que *Pietra* & ses gents ne savoient où ils alloient, ou deçà, ou delà, ne ne trouvoient chemin ne sente. Adonc Pietre s'esmaya moult durement & se recommanda plus de cent fois à Dieu & au Deable comme tout desespéré; & ses Barons lui disoient... Sire, ayez bon cuer, & Dieu & sa mere vous secourra & sauvera... Je ne scay, dist-il, comment la fortune en va: mais je me tieng à celui qui a le plus de puissance, soit de Deables ou de Dieu... Adonc vint deux tonnoire qui tonna tellement, que tous les plus hardiz trembloient de paour. Mais oncques Pietre ne s'en feigna de paour qu'il eust, & moult avoit le cuer courroucié & doulent. (Hist. de du Guesclin par Menard, p. 219-220).

(53) La prise de Séville est racontée autrement par du Chastelet. Si on l'en croit, le siege fut long & opiniâtre. La ville fut prise d'affaut & saccagée. (Hist. de du Guesclin par P. H. du Ch. p. 111-112 & 113.)

(54) Lors demouroit avecques le Roi un Breton de grant renommée qui estoit nommé la Barre, lequel estoit grant & fort, & avoit dure eschine, les poings gros & quarrés,

458 O B S E R V A T I O N S

& de grosse taille par bras & par jambes ; que ledit Roi appella & lui dist . . . vous avez renommée en Bretagne & ailleurs en maint pays d'être preux & hardiz. Aurois-tu la char si hardie que tu osasse joster à cet Engloiz ? . . . Et la Barre (a) lui respondi . . . Sire, par la Vierge Marie, se il me devoit tuer d'une lance, si josterai-je a lui, s'il vous plaist . . . Oyl, dist le Roi . . . Puis le fit armer & monter souffisamment. (Hist. de du Guesc. par Menard, p. 232).

(55) Ce nom est corrompu dans les Mémoires. Suivant les Historiens de du Guesclin il faut lire Archiac au lieu d'Arciart. (Note des Editeurs.)

(56) Les troupes étoient prêtes de marcher ; & on alloit sonner la charge, quand Jean Chandos quitte inopinément sa place pour venir auprès d'Edouard & de Dom Pedre. Leur aiant fait une profonde révérence, il présente au Prince de Galles, son Maître une banniere roulée, & lui dit . . . Monseigneur je suis Chevalier, il y a long-

(a) De ce la Barre sont descendus les Seigneurs de la Barre en Touraine, auprès de Chinon. (Hist. de du Guesclin par P. H. du Chastelet, p. 118.).

tems ; & par vos bienfaits je suis graces à Dieu, devenu assez puissant & assez riche en terres, pour être Chevalier *Banneret* ; j'ai dans l'étendue de mes fiefs plusieurs Chevaliers & plusieurs Ecuyers pour accompagner & servir ma banniere, si vous m'accordés cette qualité. Sur cela le Prince prit cette banniere que tenoit Chandos, & l'ayant donnée au Roi Dom Pedre, il le pria de la déployer ; ce que le Roi fit. Elle étoit chargée de l'écuffon de ses armes, qui étoient d'argent au *pal fiché de gueules*. Dom Pedre en la lui rendant, lui dit . . . Voilà, brave Connétable, votre banniere que je vous rends déployée . . . Vous êtes Chevalier Banneret . . . Chandos la porta aux Gentils-hommes ses vassaux. Il leur dit . . . Messieurs, cette banniere est à vous : il y va de votre honneur, autant que du mien, qu'on la voie le plus avant parmi les ennemis, & qu'elle soit généreusement conservée Tous jurèrent de faire leur devoir en braves gens ; & Chandos la confia à un Gentil-homme nommé Guillaume Alery. (Extrait de l'Hist. de du Gues. par P. H. du Chastelet p. 129 & 130).

(57) Chandos tint parole au Prince de Galles ; & la victoire de Navarette fut en par-

tie son ouvrage. Il faillit y périr. Don Martin Ferrand Chevalier Espagnol l'abbatit d'un coup de lance ; & il alloit couper la tête de Chandos , si ce brave Anglois ne l'eut prévenu en le perçant de sa dague. (Ibid. p. 131).

(58) Cette déroute des Espagnols ne surprendra point , si l'on considère que la plupart étoient des communes peu aguerries qui combattoient contre l'élite des troupes Angloises & Françoises. Les Espagnols d'ailleurs ne pouvoient encore être affectionnés au parti de Henry. La haine qu'ils avoient pour Don Pedre avoit pu seule leur mettre les armes à la main. (Note des Editeurs).

(59) Le portier que le propos de Bertran avoit mué , appella sa femme à part , & lui dist . . . Dame , j'ay grand souspeçon & me doute qu'icelui pelerin ne pourchasse aucune trayson , & pour ce je en vueill aller avertir le Prince La Dame en vint accointier ledit Bertran . . . Quand ledit Bertran l'entendi , qui avoit le cuer hardi comme un droit lion , si s'en vinst par grand maltalent devers le dist portier , & lui donna tel cop d'un baston qu'il le fist aller à genoux , puis lui tolli les clefs , & ouvry l'uis. Si mist dehors le Roy

Henry & les siens auxquels il donna congé... Puis dist Bertran au Geolier... traître, Dieu vous puist cravâter... Tant le démena que par belles paroles comme de fait icelui portier fust tout à son commandement. (Extrait de l'Histoire de du Guesclin par Menard, p. 288-289).

(60) Selon un autre Historien de du Guesclin la vanité seule finit la captivité de ce guerrier ; on croit, Monseigneur, dit un jour le Sire d'Albret au Prince de Galles que si vous ne mettés pas du Guesclin à rançon, c'est parce qu'il vous donne de la jalousie, & que vous le craignés. Pour montrer, répliqua le Prince Anglois que je ne crains point du Guesclin, tout brave qu'il est, il va être libre à l'instant.

Le même Historien rapporte, que la Princesse de Galles, après l'avoir fait diner avec elle à Angoulesme voulut contribuer de trente mille florins pour sa rançon. Du Guesclin se jetta à ses genoux en lui disant..... J'avois cru jusqu'ici être le plus laid Chevalier de France : mais je commence à avoir meilleure opinion de moi, puisque les Dames me font de tels présents.

Ce Guerrier généreux , en acceptant la somme , n'en réserva rien pour sa rançon. Il l'employa à payer celle de plusieurs Bretons qui avoient été pris avec lui.

On pourroit citer de du Guesclin cent traits de cette générosité franche & loyale qui lui gagnoit les cœurs. Tout ce qu'il possédoit appartenoit à ses soldats. Son épouse digne de lui sous tous les rapports le connoissoit bien, lorsqu'à cette époque, du Guesclin étant venu la trouver en Bretagne, & fondant le prix de sa rançon sur des sommes qui étoient en dépôt, elle lui déclara franchement qu'elle avoit tout consommé pour délivrer les pauvres soldats qui l'avoient suivi, & pour leur aider à remonter leurs équipages. Du Guesclin enchanté de sa conduite, la remercia, en lui disant que l'acquisition d'un vaillant homme valoit mieux que des Seigneuries , & qu'il préféroit la conservation d'un bon soldat à tous les trésors du monde. Aussi accouroit-on de toutes parts pour combattre sous sa bannière. (Extrait de l'Hist. de du Guesclin, par du Chastelet.)

(61) Combien te faut-il, dit Bertran?..

Sire, il me faut cent francs... Ce n'est pas moult, dit Bertran : avecques ce t'en faut-il cinquante pour avoir un bon cheval, & autres cinquante pour toi armer. Adonc commanda Bertran à son Chambellan..... Baillez lui deux cent francs que je lui donne : il est bon homme d'armes, & le congnois bien. Si me viendra servir quant j'en auray besoing... Sire, dist l'Escuier, Dieu vous doint bonne vie & longue. Vous m'avez delivré d'un trez-mauvais glouton qui m'a bien tenu l'espace de trente jours les grezilons ès doiz & les fers aux jambes. (Hist. de du Guescl. par Menard, p. 306 & 307.)

(62) Car, leurs dist Bertran, se vous ne vous rendez de bonne volenté, j'ay vœu à Dieu & à S. Yve que je y seray si longuement, que par force de assault vous auray : & à tous les riches bourgeois feray trancher les testes ; & le demourant, c'est affavoir la moyenne gent, femmes & enfants & autres povres feray vuider de la ville sans or & sans argent, tous nuz comme ils naquirent. (Hist. de du Guescl. par Menard, p. 310.)

(63) Dans le nombre des Seigneurs Fran-

çois qui partirent avec du Guesclin pour la seconde expédition en Espagne, on comptoit Olivier du Guesclin son frere, Henry & Alain de Mauny, le Sire de la Houffaye, Guillaume de Launoy, Thibaut de Pavye, Alain de Beaumont, le Sire de Petitmessin, Carlouet Gentilhomme Breton, connu dans les Mémoires sous le nom de Carenloet, Yvonnet de l'Aunoy &c.

Du Guesclin dans sa marche eut à combattre les perfidies du Roy de Navarre, Charles le Mauvais. Le Vicomte de Castelbon, par l'ordre de ce Roy, lui dressa plusieurs embuscades dont du Guesclin se tira heureusement. Ce Vicomte de Castelbon traita inhumainement plusieurs Gentilshommes de l'armée de du Guesclin qu'il avoit pris. Il les fit exposer tout nuds la nuit de Noël au milieu des montagnes de la Navarre. Ces malheureux se nommoient les Capitaines du Halay, Parges, Tirecoq & Maronneuil. Du Guesclin s'en vengea en passant sur le corps des Navarrois. (Extrait des Hist. de du Guescl. par Menard & du Chastelet.)

(64) Du Chastelet rapporte plusieurs aventures qu'il attribue à Henry de Translamare
dans

dans l'intervalle qui s'écoula depuis son entrevue avec du Guesclin à Bordeaux, jusqu'à son retour en Castille. Les autres Historiens de du Guesclin n'en parlent point. Nous nous contenterons d'analyser ici le récit d'une de ces aventures, sans en garantir la vérité.

Depuis la déroute de Navarette, Henry avoit été continuellement suivi par le *Bourg* de Comminges. Du Chastelet observe par rapport au nom de *Bourg*, que c'étoit un bâtard de la maison de Comminges, parce qu'autrefois les bâtards des grands Seigneurs prenoient ce surnom de *Bourg*. Quoiqu'il en soit, le bâtard ou cadet de Comminges sachant que Henry devoit passer par Carcassonne pour se rendre à Toulouse auprès du Comte d'Anjou, forma le projet de l'enlever. Un Gentilhomme Toulousain nommé Guillaume Gaillard que Henry avoit fait Chevalier en Espagne, découvrit le complot du bâtard de Comminges. Le bâtard, qui en fut averti, se sauva promptement. Il agit avec prudence : car ayant manqué aux loix de la Chevalerie, le bâtard auroit été pendu.

Pendant son séjour à Toulouse, Henry soutenu secrètement par le Duc d'Anjou,

ramassa une petite armée : pour se venger du Prince de Galles qui lui avoit ôté la couronne, il désola la Guyenne & les autres provinces qui étoient sous la domination angloise. Le Prince de Galles se plaignit si hautement de ces ravages, que Henry fut contraint de se tenir tranquille. Sur ces entrefaites, les Castillans, fatigués de la tyrannie du Roi Pierre, le rappellerent, & la guerre civile recommença entre les deux freres. (Extrait de l'Hist. de du Guesclin par P. H. du Chastelet, p. 133, 144 & 145.)

(65) Lors dist à Pietre... Comment vous appelle-on ? Il semble bien que vous n'avez pas toujours esté oyseux : car vous avez bon cheval, & bien sentant l'esperon. (Hist. de du Guescl. par Menard, p. 338.)

(66) Adonc l'alerent saisir quatre varletz par bras & par jambes : mais Pietre se mist à deux genoux, & commença à plourer en la présence des mariniers auxquelz il pria & requist qu'ils voulzissent aviser par quelle rançon il leurs eschapperoit, & que tant feroit délivrer à eux or & argent, que eulx & leurs parents en seroient tous riches. Adonc ledist Juif dist qu'il le acheteroit &

donneroit l'argent comptant. Ainsi fut Pietre rendu, ne oncques mais ne fut Roi ainsi demené. Et à ce tous doivent prendre exemple. Car sifost comme fortune veult retourner sa roë, celui qui est monté au plus hault, elle fait descendre au plus bas. (Hist. de du Guescl. par Menard, p. 338.)

(67) L'Auteur des Mémoires a commis ici une seconde bévue. Il n'est point question du Roi de Léon dans les manuscrits sur lesquels il a travaillé. Les différentes Histoires imprimées de du Guesclin le démentent également. Le Roi Pierre, pour se rendre dans le Royaume de Léon, n'auroit pas eu besoin de s'embarquer, puisque ce Royaume étoit en Espagne. L'Auteur des Mémoires a été trompé sans doute par le nom de la ville de *Sarmaranc* qu'il a cru être Salamanque : la vérité du fait est que Pierre aborda en Afrique dans le Royaume de Bennemarine, & qu'il se transporta à Sarmaranc où le Roi Africain tenoit sa Cour. (Note des Editeurs.)

(68) Par Payens il faut entendre les Mahométans, dans les treizième & quatorzième siècle on ne désignoit en Europe le Mahométisme & ses sectaires, que sous les noms de Payennie & Payens.

(69) Moul't étoit le Bèsgue de Vilaines bien armé , & tout à pié estoit , & ses gens auffi l'escu au col & le glaive ou poing ; dont il férit un Paien , neveu du Roi de Belmarin , si rudement qu'il le perça tout oultre & ses armures , & le rua jus tout mort ; puis retira son glaive , & en occit auffi le second & le tiers , en escriant... Nostre Dame aye au Roi Henry : hüy verra l'on qui acquerra honneur..... (Histoire de du Guesclin par Menard p. 357 & 358).

Quand le jeune Prince de Bennemarine fut la mort de son parent , il s'élança sur le Bèsgue de Vilaines pour la venger. Ce brave François le renversa ; il alloit le tuer , sans les Maures qui , pour dégager leur Prince , l'attaquerent de toutes parts. Le Bèsgue de Vilaines auroit succombé : mais son fils le couvrit de son corps. La piété filiale faillit à en devenir la victime. Le pere eut le plaisir de sauver son fils à son tour. (Extrait de l'Hist. de du Guesclin par P. H. du Chastelet p. 165).

(70) Le Bègue de Vilaines s'étant apperçu le premier de la fuite de Pierre , le suivit de si près qu'il le contraignit de se jeter dans le Château de Montiel..... de Vilaines en courant l'avoit toujours observé de l'œil , de

maniere qu'ayant remarqué que le gros de pouffiere qu'il faisoit en fuiant tournoit vers ce Château, il jugea qu'il y étoit entré. Il pouffe jusqu'à la porte : mais l'ayant trouvée fermée, il mit son fils devant avec quatre cent chevaux; & lui avec sa cavalerie investit la place de tous côtés.....

Cette fameuse bataille dite la bataille de Montiel se donna le 13 Août 1368.

Tel est le récit de du Chastelet, p. 166 & 167, dans son Histoire de du Guesclin.

(71) Le bruit que fit le Roi Pierre, en voulant s'évader avec plusieurs Seigneurs de son parti, fut entendu par Moradaz de Rouville & par Coppin son Ecuyer. Ils en donnerent avis au Besque de Vilaines sous la banniere duquel ils servoient.

Haa ! gentil Bégue, dit Pietre, je me rends à vous : me convient-il mourir, & est mon jour venu où j'ay tant évadé..... Sire, qui estes-vous, dit le Bégue..... Helas, dist Pietre ! je suis le plus méchant qui oncques regnaft en ce siecle. Roi Pietre me souloient appeller grans & petiz. Or ne regneray plus au mien cuidier : car bien croy qu'il me faudra mourir en bref temps..... Ah ! ah ! dist le

Besgue, le vaillant Roy vostre frere aura pitié de vous..... (Hist. de du Guesclin par Menard, p. 371).

(72) Si *vous voulez*, (dit le Besgue de Vilaines à Henri), je vous le rendray par telle condition que vous m'en payerez une telle rençon en deniers comptans comme à telle prise appartient..... Adonc le Roi Henri dist au Besgue... Gentil Besgue, je croy sans cuidier que vous estes un loyal Chevalier : je vous prie que vous rendez Pietre, & je vous en payerai rençon à votre vulenté..... (Hist. de du Guesclin par Menard, p. 374).

(73) Et commença Bertran à dire..... Lessiez-vous ouire le Roi Henri à tel *vice* par un faulx traître renoyé (renégat) qui oncques ne fist bien en jour de sa vie. Lors dist au bastard d'Anyffe qui estoit privé dudit Henry... Allez aidier au Roy Henry : car vous le pouvez faire. Prenez-le par la jambe & le montez dessus... (Hist. de du Guesclin par Menard, p. 375).

La mort de Pierre, observe du Chastelet, est racontée diversément par les anciens Auteurs. Le récit de Menard est peu vraisemblable, & ne s'accorde pas avec la loyauté

conne de du Guesclin. Il est plus naturel de croire que Henri dans sa fureur s'étant jetté sur Pierre, tomba sous son ennemi, & qu'un de ses courtisans lui aiant redonné l'avantage, il en profita pour poignarder son rival. (Note des Editeurs).

(74) Cette démarche du Maréchal d'En-dreghem est d'autant plus noble, qu'il étoit l'ancien de du Guesclin : mais connoissant son mérite, & sachant combien il pouvoit être utile à la France, il n'néfita point à se rendre en Espagne pour l'engager à accepter l'épée de Connétable. (Note des Editeurs).

(75) Le Comte lui dit en l'abordant... Je sens quel est le plaisir de voir chez moi comme ami le vaillant & le plus redouté gentilhomme qui soit sur la terre... Du Guesclin lui répartit qu'il avoit une extrême satisfaction de se voir si favorablement traité par un grand Prince, mais qu'il devoit cet honneur à la considération du Vicomte de Rohan son beau frere, qui depuis long-temps lui donnoit des marques de sa bienveillance. Le Vicomte de Rohan avoit époufé Jeanne Princesse de Navarre, sœur de la Comtesse de Foix & des Reines de France & d'Arragon.

(Hist. de du Guesclin par P. H. du Chastelet, p. 181).

(76) Ce frere étoit Olivier du Guesclin, que notre héros rappella auprès de lui, fitôt qu'il eût rétabli la paix entre les Comtes de Foix & d'Armagnac. (Note des Editeurs).

(77) Cela signifie qu'il entra dans le Périgord, dont l'Auteur des Mémoires appelle le Comte du nom de *Jonas*. Ce Comte de Périgord vint au devant de du Guesclin accompagné des Sires de Mucidan, d'Aubeterre & d'autres Seigneurs ses vassaux. Il avoit donné les ordres nécessaires à son frere Gallerand pour qu'on reçut dans la ville de Périgueux du Guesclin & son armée. (Extrait de l'hist. de du Guesclin, par du Chastelet, p. 184.)

(78) Mesmes le gentil Mareschal s'y exposa & Galeren aussi qui crioit... Perregort ! Dieu aye aujourd'hui... & ceux de dehors crioient... Montjoye Saint Denis : mais ceux de dedens feroient sur eux, & jettoient royes, barreaux de fer, chaux vive. .. tonnels emplis de pierres. (Hist. de du Guesclin par Menard, p. 393).

(79) Mout étoit courroucié Canole, que

on ne lui avoit livré bataille, & mains en prisoit les Barons de France; & bien disoit que se Bertran fust avecques le Roy, il lui eut livré gent & puissance telle, que ainsi ne aliffions nous pas non combattus, mais le fussions passés à un moiz ou plus Ainsi s'en alloient les Engloys . . . Et estoient cōtoyés de plusieurs bonnes gens d'armes, desquels estoient les Capitaines les Contes d'Aucerre & de Sancerre, Gaucher de Chastillon, Odart de Renty, Jehan de Vienne, le Vicomte de Nerbonne, & les Seigneurs de Angest & de Reyneval, qui aux Engloys portoient grant dommage. (Hist. de du Gues. par Menard 397).

(80) Et tenez (dit le Héraut) vecy la lettre que Thomas de Grançon vous envoie, laquelle Bertran bailla à lire à un sien Secrétaire à l'audience des Barons qui là estoient. Et contenoit la dicte lettre tout ce que icelluy Héraut avoit devisié. Et quand Bertran l'entendi, si jura à Dieu à basse voix ferie, que jamais ne mangeroit, excepté celle nuytée, jucques à tant qu'il avoit veu les Engloyz & leurs gens. (Hist. de du Gues. par Menard p. 410).

(81) Mais ceux espécialement qui avecques Bertrand chevauchoient eurent du mal à foison. Car il chevaucha si fort, que il estancha soubz luy deux bons chevaulx, dont-il fut assez blamé de ses hommes qui lui disoient... Ha a ! Sire, nous perdons tous nos chevaulx, & ne jamais ne nous en aiderons à notre besoing ; & aussi avons assez perdu de noz gens qui se sont égarez pour l'orage du tems qui ne pouvoient exploictier... Seigneurs, dist Bertran, je vous en resppondray. Il fera tantost jour, que nous verrons entour nous. Se nous trouvons les Engloyz, nous nous bouterons dedens, & seront tantost déconfitz. Car nous les surprendrons ; & se nous n'avons nul cheval, nous en conquisterons assez ou jamais n'en aurons besoin à nul jour. (Hist. de du Gues. par Menard p. 414).

(82) Regnier de Sufanville étoit un Gentil-homme Normand. (Hist. de du Gues. par du Chastelet p. 192).

(83) Ce fameux poursuivant d'amour s'appelloit le Chevalier Bauwin. (Hist. de du Gues. par du Chastelet p. 193).

(84) Du Chastelet le nomme Cressonnailles, p. 195.

(85) Et là accoucha malade le noble Maréchal d'Endreghem qui oncques puis n'en leva, mais trespassa en la dite ville. Dieu mercy aist de son ame. Car il régna loyalement, ne oncques pensa mal. (Hist. de du Gues. par Menard p. 447).

(86) Lors s'en allerent devers le Roi qui se féoit au haut dois, lequel se dressa un pou encontre Bertran, & le prist par la main, en disant : . . . Bien veignez, vous mon ami, que j'aime en bonne foy, & à qui ne doy faillir en mon vivant de riens quelconques. Ainçois vous dois honnourer & chérir comme moi... Sire, ce dist Bertran, je m'en apperçoy mauvairement, car vous avez osté tout mon état; & maudit soit l'argent qui se tient ainfy coy. Et ne vault rien le conseil; car trop mieux vault le départir à ceux qui guerroient vos ennemiz... Quand le Roi oy ainfi Bertran parler, si lui dist doucement... Or ne vous vueillez courroucer; assez aurons argent. Car il nous plaist de vous veoir, & vous dire nostre plaisir; ne le nostre argent n'est point si enfermé, que vous ne puissiez bien par tout bouter la main. Mais, beau Sire, nous lesserons le temps renouveler... Sire, dist Bertrand, qui moult estoit courroucié, de quoi

vivront, pour passer la saison, les gens d'armes que j'ay laissez derriere pour la frontiere tenir, & garder le pays, si n'ont argent? Il convendra fuster ledit pays pour eux & paier sur les povres gens.

Bertran, dist le Roy, je ne suis que un seul homme; si ne puis pas estriver contre tous ceux de mon Conseil. Mais dedens trois jours feray deffermer un coffre où vous pourrez trouver vingt mille francs . . .

Hé Dieu, ce dist Bertran, ce n'est qu'un desjeuner . . . Que ne faites-vous faillir ces grants sommes de deniers que l'en cueille par le Royaume sur marchans & povres gens, tant d'impositions, Treiziesme & Quatorziesme, comme foyages & gabelles; le dixiesme ne vient pas à vostre prouffit. Et puisque ainfy est, faites tout abbatre, afin que le peuple se rejoyffe; & faites venir avant ces chaperons fourrés, c'est à savoir, Prélaz & Advocaz qui mengent les gens. A telz gens doit-on faire ouvrir leurs coffres, & non pas à povres gens qui ne font que languir: car on doit querir l'argent. Mais je voy aujourd'hui advenir le contraire: car celui qui n'a que un pou, on luy veut toullir; & celui qui a du pain, on lui en offre . . . Tant divisa Bertrand, qu'il eust de l'argent, ou qu'il fust

pris, & l'envoya à ses Soudoyers. (Histoire de du Guesc. par Menard, p. 457 & 458.)

(87) C'est dans cet intervalle que la Reine étant accouchée d'un second fils, qui fut le Duc d'Orléans, ce Prince fut tenu sur les fonds de baptême en l'Eglise S. Paul par Louis Comte d'Estampes, & par du Guesclin, qui furent ses deux parrains; car alors on en donnoit deux. Quand le petit Prince fut nu, du Guesclin tira son épée, la mit entre les mains de l'enfant, en lui disant... Monseigneur, je vous donne cette épée, & la mets en votre main; & prie Dieu qu'il vous doint ou tel & si bon coeur, que vous foyez encore aussi preux & aussi bon Chevalier comme fut oncques Roy de France qui portast espée. (Extrait de l'Hist. de du Guesclin par du Chastelet, p. 200).

Fin des Notes du quatrième Tome.

